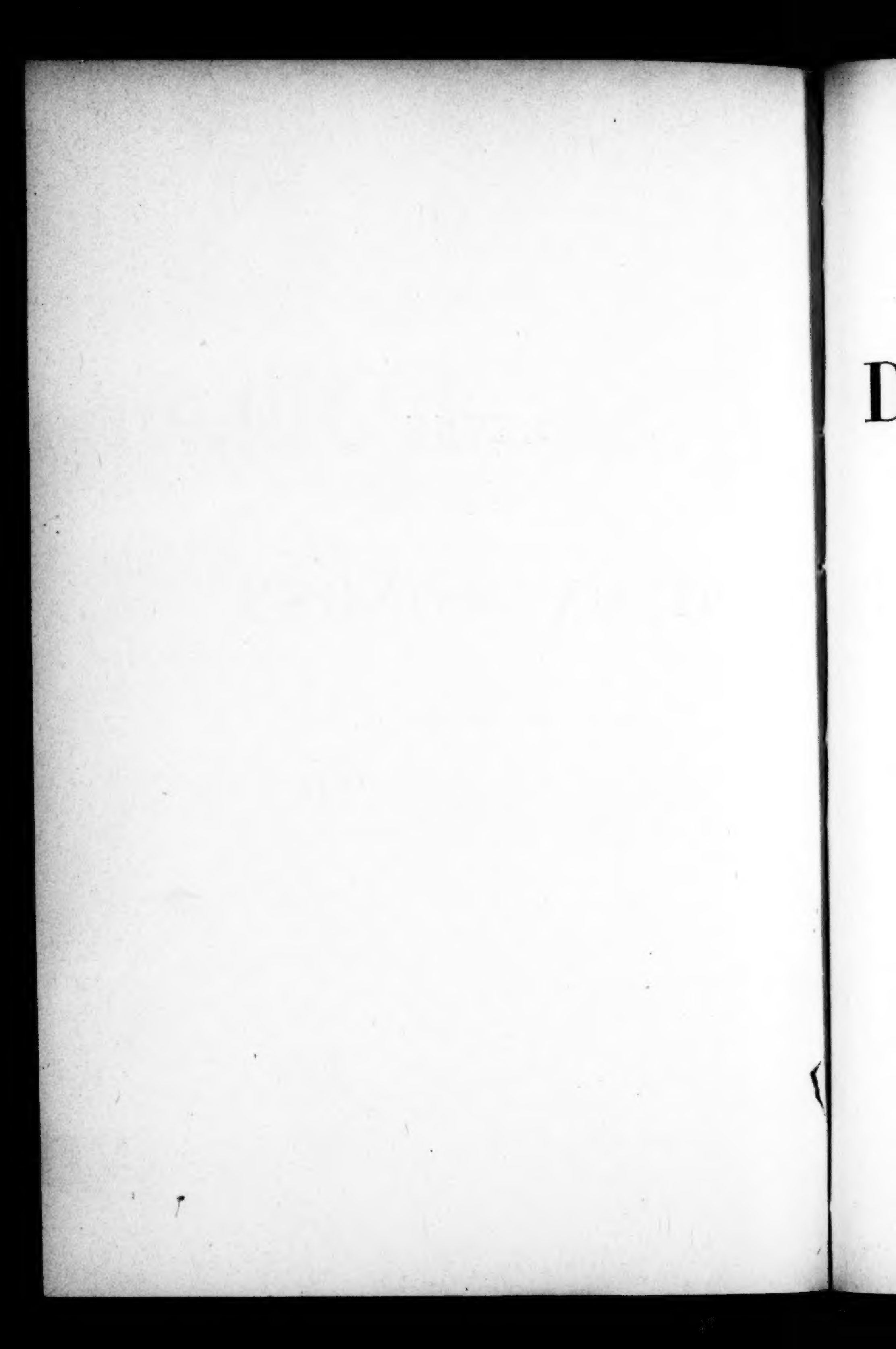
REVUE

DES

DEUX MONDES

XCVIe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE



REVUE

DES

DEUX MONDES

XCVIe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME TRENTE-ET-UNIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1926

BALTUS LE LORRAIN

DEUXIÈME PARTIE [1]

Baltus s'inquiétait de la visite de ses nouveaux chefs de l'administration française. Ce qui le troublait le plus, c'était la crainte de ne pas assez bien parler le français quand viendraient ces inspecteurs, ou ces collègues du cadre métropolitain, dont il s'imaginait que le langage était de Racine, et l'élégance toute semblable à celle des modèles en cire des grands magasins. Il les vit. Les chefs furent courtois, abondants en formules patriotiques, peu explicites sur d'autres points, renvoyant à plus tard les difficultés, ce qu'ils nommaient la « réadaptation », ce que l'un des plus jeunes collègues appela « l'unification des méthodes d'instruction ». Le maître d'école, bon enfant et soupçonneux tout ensemble, répliqua : « Nous avons la parole de la France. » L'autre consentit d'un signe de tête. Baltus pensa que des mots eussent été plus clairs. Puis les années passèrent; rien ne changea. Il y eut beaucoup de discours pendant les deux premières, et même après, en Lorraine, en Alsace. La proposition qui lui fut faite à deux reprises, d'être nommé, avec avancement, dans une autre commune du pays, l'instituteur la rejeta, avec les plus sincères remerciements pour l'honneur qu'on lui voulait faire. Il expliqua qu'il n'avait nulle ambition, hors celle d'achever sa carrière là où il était connu de tous, aimé de la plupart, près de son frère de la Horgne-aux-moutons; il ajouta sans insister, — c'était là, cependant, son argument majeur contre tout chan-

[1] Voyez la *Revue* du 15 décembre.

gement, — que sa femme ne pourrait pas quitter une maison où la douleur et un peu d'espérance la retenaient si fort.

Jusqu'en 1923 en effet, cinq longues années, Marie Baltus ressembla à tant d'autres mères qui n'attendent plus celui dont on n'eut jamais de nouvelles. Dix mois après la fin de la guerre, dans l'été de 1919, elle avait obtenu de son mari qu'il fît le voyage de Verdun. Baltus, dans la ville en ruines, avait interrogé les officiers de la garnison, les chefs de bureau de la mairie; il avait visité le grand cimetière militaire, lisant toutes les inscriptions sur les croix de bois; puis, à travers les territoires bouleversés de la rive gauche de la Meuse, il s'était avancé jusqu'aux pierrailles qu'on appelait encore le village de Béthincourt : nulle part il n'avait pu trouver de réponse à la question qu'il adressait aux hommes et aux choses : « Nicolas Baltus, porté disparu à la suite des combats du 15 avril 1918, est-il vivant, ou est-il mort? » Il était revenu désespéré de ce voyage. Et Marie n'avait plus parlé à personne, pas même à lui, des imaginations dont son pauvre esprit était parfois traversé.

Marie ne prononçait plus le nom de son fils, mais elle se tenait obstinément dans la maison où il avait vécu; on ne la voyait presque jamais dans les rues du bourg, sauf le dimanche, quand elle se rendait aux offices; Orane, grande déjà, faisait les provisions et les courses. La Horgne-aux-moutons, qu'elle aimait, étant de race paysanne, ne recevait plus la visite de Marie. Le maître d'école y montait seul, rarement, car il avait peur qu'il n'arrivât quelque malheur en son absence. Elle était à présent si fragile, sa femme, d'une nervosité si inquiétante! Une porte s'ouvrait-elle brusquement? la mère regardait, avec une flamme dans les yeux, l'ouverture qui s'élargissait, et la flamme s'évanouissait tout de suite, dès que l'homme ou la femme était entré. Il y avait des matins où elle était si blanche, que Baltus lui disait : « Il faudrait aller au médecin, ma Marie. » Mais elle n'en faisait rien, parce qu'ils savaient bien, l'un et l'autre, où était le mal. Elle cousait, tricotait, repassait mieux que les lingères du bourg, mais elle s'interrompait quelquefois dix bonnes minutes et plus, le regard levé, les bras pendants, pareille à ces saintes martyres, qu'on voit dans les images, avec un glaive ou une roue à leurs pieds. Orane, travaillant près d'elle, et la voyant ainsi absente, n'essayait point de

la ramener au présent; il fallait que la songeuse s'éveillât toute seule. Et la mère, quand elle s'éveillait, ne manquait guère de dire en quel monde de souvenirs, les mêmes toujours, elle avait voyagé : « Je me rappelle le plaisir que j'ai eu à coudre ses premières chemises de petit garçon. La toile venait de Metz, d'une maison qui n'est plus : « en Fournirue ». Ton père, pour l'acheter, m'avait donné les premières économies du ménage. C'était plus doux qu'aujourd'hui, de dépenser, parce que l'argent avait plus coûté à gagner »; ou bien : « J'ai cru entendre son cri. Lorsque les enfants glissaient sur la patinoire, au bas de la place, dans les jours de grand hiver, Dieu sait qu'ils criaient tous ; mais sa voix, à lui, dominait toutes les autres : un chant de merle dans une bataille de geais. Tu te souviens aussi que notre curé l'avait voulu avoir dans la maîtrise? Je parle de l'ancien : celui d'aujourd'hui n'a pas d'oreille. » C'était alors, entre la mère et la fille, penchées sur l'ouvrage, au ras de la fenêtre de la cuisine, un échange de souvenirs que Marie Baltus ne trouvait jamais long.

Une fois, vers le milieu de l'été de 1923, elle avait dit, d'un ton de confidence : « Orane, figure-toi : je ne puis me défaire de l'idée qu'il est vivant; je ne la combats pas beaucoup, il est vrai; elle grandit en moi ; je n'ose pas la confier à ton père ; tu sais qu'il est rude, et que nos pressentiments de femmes, il les traiterait de folie; à toi cependant, je peux avouer qu'il me vient une douceur, à penser que ton frère est seulement disparu. Cela peut revenir, un disparu? Il y a eu des exemples déjà. Il avait le goût des voyages et des aventures... » Elle avait une grande crainte, en parlant de la sorte, que sa fille ne répondît comme tout le monde, et vraiment son cœur cessa de battre, tandis qu'elle épiait les mots qui allaient sortir des lèvres qu'on ne voyait pas, des lèvres de cette jeune fille, penchée si bas au travail de couture, que la mère n'aurait pu baiser que le front d'Orane ou les bandeaux de cheveux d'or souple et vivant. Orane n'avait rien répondu. Deux larmes seulement étaient tombées sur ses mains : la mère ne sut jamais pour qui elles furent versées.

Vers la même époque, Jacques Baltus, ouvrant le tiroir d'un petit secrétaire qui appartenait à sa femme, trouva une enveloppe, non fermée, sur laquelle Marie avait écrit : « Espérance. » Il en retira des coupures de journaux, soigneusement pliées.

Chacun des fragments portait le texte d'un télégramme d'agence française, annonçant que dans telle commune de Lorraine, ou d'Alsace, un ancien combattant, disparu en 1914, en 1915, en 1917, était rentré inopinément au foyer. L'un de ces jeunes hommes avait été retenu en Russie, contre son gré, disait-on, et avait traversé toute l'Allemagne à pied. Un autre, dont on ne racontait point les aventures précédentes, s'étant présenté à la porte de sa maison, avait trouvé sa femme mariée à un camarade, et, n'ayant pas été reconnu, s'était éloigné, sans plus parler. C'étaient là les trésors de Marie Baltus, la cause de ces sourires mystérieux qui recommençaient d'allonger ses lèvres déshabituées, et lui donnaient une si étrange expression : car les yeux ne souriaient pas en même temps, et l'angoisse y demeurait. Elle avait pleuré, d'abord à deux, avec son mari; puis douté sans autre raison que le besoin de vivre: maintenant, elle se prenait à espérer, parce que d'autres disparus avaient été rendus à leurs mères.

Voilà pourquoi, Pâques de l'année 1924 approchant, elle avait répété à Jacques Baltus, le soir, dans la chambre :

— Puisque tu m'aimes, puisque tu as eu pitié de moi, retourne à Verdun; ils ont tant de choses à faire là-bas, qu'ils peuvent bien avoir eu des nouvelles de Nicolas, sans nous les écrire. Tu interrogeras; tu t'assureras que son nom n'a pas été peint sur les croix récemment piquées dans les cimetières. S'il ne figure point parmi les morts, maintenant que l'inventaire est fait, et que toute la terre a été fouillée, quelle douceur déjà, tu comprends ? Je te promets d'être plus calme après...

Elle mettait sa tête sur l'épaule de Baltus; elle disait encore :

— Laisse-moi, en attendant, porter le pain aux carrefours d'ici par où il peut passer... Cela coûte cher, je le sais bien; d'autres que moi seraient peut-être moins mères. Moi, je le vois errer dans la plaine et dans la forêt; il approche, et il n'ose pas encore venir jusqu'à la porte; il a peur de nous faire du mal, à cause de la joie que j'aurais... Tu permets que j'emporte, dans mon tablier, du pain de chez Mme Poincignon, et les billets que je mets à côté?

— Oui, Marie-au-pain.

— Ils m'appellent ainsi, en effet. Mais il n'y a que les *Bei Uns*, une demi-douzaine demeurés ici, qui se moquent de moi. Les autres comprennent, toi le premier. Tu es bon. Tu

n'as pas cessé d'être bon avec moi, quoique j'aie bien changé... Tu feras le voyage, n'est-ce pas? Tes élèves seront en vacances, pendant la semaine de Pâques; je garderai la maison; je n'ai plus la santé qu'il faudrait pour aller au loin; tu emmèneras Orane; vous serez deux : moi, je resterai avec le souvenir qui ne me quitte jamais...

Il avait promis.

Le mardi de Pâques, 22 avril 1924, l'instituteur de Condé-la-Croix et sa fille étaient donc partis pour Verdun.

III. — LE PAYS DES MORTS

— Orane?

— Oui, le père.

— Tu as entendu la bête qui vient?

— Déjà deux fois.

— Baisse-toi un peu.

Elle se baissa ; le corsage bleu foncé, le col attaché avec une barrette d'or disparurent derrière les branches ; la tête blonde et mince continua seule de dépasser le feuillage que le vent poussait vers elle. Le vent ne faisait pas de bruit ; les nuages n'en faisaient pas, là-haut ; elle écouta le silence. Elle dit tout bas :

— Elle est en colère!

— Comme tu as bien compris!

— Ce n'est pas l'aboiement d'un chien...

— Non, pas un chien : une autre bête, une sauvage. Que vient-elle faire ici, dans le pays des morts? Surveille la lisière, là, sur la gauche.

— Pays des morts, en effet.

Un aboiement rauque, bref et répété, s'éleva des bois.

Ils étaient, le père et la fille, à demi cachés dans la dernière touffe de chêne d'une forêt que ni la charrue ni la hache n'empêchaient plus de conquérir le sol voisin, et qui, cependant, n'avançait pas. Une défense de vivre était là, pour les racines et pour les graines. Au delà de la lisière, qui fuyait, incertaine et dentelée, dans tout l'immense paysage, le modelé de la terre sans arbres, sans moisson et sans herbe, était partout visible. Quel fléau l'avait ainsi rendue stérile? Ils le savaient bien, ceux-là qui étaient venus en pèlerinage! Rien que des collines

au long dos, presque parallèles, imbriquées les unes dans les autres. On ne voyait point, à cause de la distance, les ravins qui les séparaient; on voyait seulement leurs échines droites, nues, sous un ciel où passaient des nuages sans contours et d'où la pluie ne tombait pas. Aucune maison, aucun village, aucune fumée, aucun bruit, sinon celui de la bête errante qui s'approchait de cette désolation. Rien ne luisait non plus. Le regard ne pouvait quitter ce désert, où il cherchait ce qu'il trouve tout de suite d'habitude, la vie, et ne la trouvait pas. Il comptait les plans gris, les plans mauves, les plans lointains que la brume violette laissait transparaître encore. Du point où le père et la fille observaient l'étendue, il y avait six grands caps de terre successifs, allongés et tendus : les Hauts de Meuse. Derrière le sixième, dans sa vasque, Verdun la guerrière devait reposer, là-bas, Verdun couronné de peupliers.

L'homme toucha du doigt le bras de sa fille. Avec précaution elle tourna la tête. Là, à gauche, à dix pas, un bel animal venait de bondir hors des fourrés, un broquart, étonné, lui aussi, devant la terre morte. La tête, levée pour aspirer le vent, rejetait en arrière, au-dessus des reins d'un roux ardent, les andouillers blancs, aigus, tout champignonnés de perlures à la base; les jambes de devant étaient plus droites que des gaules; les cuisses pliaient sous le poids de la croupe, ou, peut-être, ramassées, attendaient, pour se détendre, et pour hausser leur charge, que la bête eût cessé d'avoir peur. Un autre aboiement, trois fois, s'échappa du mufle du broquart, et l'on vit l'haleine chaude, un moment, fumer autour des lèvres.

La bête avait couru depuis l'aube dans la forêt encore intacte; elle avait brouté les jeunes pousses vertes et sucrées, celles surtout de la bourdaine, aux tiges violettes et qui saoulent les chevreuils; elle était ivre, elle était folle, et cette clairière énorme, tout à coup dévoilée, l'inquiétait. Sûrement, les forêts recommençaient, au loin; sûrement le vent d'ouest le lui disait; mais cette odeur qu'il apportait ne ressemblait à aucune autre, ni à celle des marécages, ni à celle des hêtrées, ni à celle des chênaies, ni à celle des landes : quelque chose de nouveau se mêlait aux émanations de la terre et des bois, entrait dans le profond de la bête, et touchait son âme obscure. Brusquement, le broquart leva encore son poitrail, tourna sur ses pieds de derrière, et, d'un bond, se rejeta dans la futaie.

— Quel dommage ! Il était beau !

— Si j'avais eu mon fusil, répondit l'homme, je l'aurais abattu !

Orane considéra ce grand Lorrain, qui s'était mis tout debout, tourné vers le point de la forêt où l'animal avait disparu.

— Pourquoi ? dit-elle.

— Tu ne comprends pas ?

— Non.

— Pour qu'il n'aille pas raconter aux chevrettes, aux hardes de cerfs et de biches, dans les forêts de chez nous, ce qu'il a vu ici, et comment la vie végétale elle-même est tarie, dans les champs de bataille d'aujourd'hui. Ils n'en ont pas, chez eux, les Boches, de ces terres labourées à l'obus et fumées à l'hypérite. On a fini trop tôt la guerre. Ce broquart-là, il a vu ce qu'il ne devait pas voir !

La jeune fille, qui était de race lorraine pure, autant dire peu causante, eut un sourire, qui tendit la peau plissée et rose de ses lèvres ; elle considérait son père avec une admiration tendre, muette, habituelle, où il y avait tous les souvenirs de l'enfance, et un orgueil naïf. Ce qu'il disait, elle le recueillait comme du grain vanné, et, des pensées qu'il disait, des moindres, elle vivait.

L'homme étendit le bras.

— Vois ce qu'ils ont fait de la terre !

Près d'eux, autour d'eux, partout la terre était ravinée et bossuée, plaque dure, sur laquelle les traces du marteau se touchaient, et qui mettrait plus d'un siècle à se niveler sous la rouille. Car la rouille, c'était la pluie, la tempête et la végétation. Depuis l'automne de 1918, il en était tombé, de la pluie, dans les trous d'obus ! Les derniers jours même avaient amené dans le ciel, au-dessus du désert, des poches grises, de vrais lacs de pluie qui tombaient en gouttes pressées, et les fosses étaient encore à moitié pleines d'eau. Des piquets, des débris de roues, des fils de fer barbelés, des planches, ayant glissé sur les bords, couvraient les fondrières, et quelques rejets de souches, et des ronces, cherchaient inutilement à soulever l'obstacle, ou à passer au travers. Pauvre lutte pour la vie ! Elle était misérable, la pousse de ces six années d'après la guerre. Du sol empoisonné, les racines ne tiraient pas la sève qui fait

l'arbre; même entre les trous d'obus, au lieu des taillis, des touffes basses de chêne, maigres, ne dépassaient le sol que d'un pied ou deux, et ne parvenaient pas à donner, à ces habitats séculaires des forêts, l'aspect d'un bois clairsemé. Dans le lointain, tache de boue nette, luisant faiblement, on voyait la coupole d'acier de ce qui fut le fort de Douaumont.

Baltus et sa fille essayaient d'imaginer, dans ce paysage, l'enfant mince, l'enfant blond aux yeux verts, qui s'était battu là, et y était mort. Seul, l'homme pouvait, en pensée, ramener des armées dans les abris, et la guerre dans ces espaces blessés. Les hampes les plus hautes, à perte de vue, étaient celles des chardons de l'année passée, et les quenouilles commençantes de ces fleurs jaunes, à feuilles laineuses, qui ne font pas plus de bruit, dans le vent qui les courbe, que les ailes duvetées des chouettes.

— Il est tombé ici 400 000 hommes, dit Baltus, et les Français qui ont la garde du champ de bataille n'en ont identifié que 80 000. Compte à présent !

— Où étaient-ils, ceux que nous n'aimons pas?

— Les Allemands ? Ici où nous sommes, et par là, là encore... Nous verrons mieux, tout à l'heure, où a été Nicolas.

— Où il ne s'est pas battu. Pauvre cher ! Dites, le père, je pense quelquefois aux premiers chrétiens qui refusaient de sacrifier aux idoles.

— On ne l'a pas su, en ce temps-là.

— Heureusement.

— Pour lui, il y avait péril de mort des deux côtés. Il n'a été d'aucune armée : ni de celle de l'Allemagne, qu'il n'a pas voulu servir, ni de l'autre, qu'il eût aimée, et qui l'a tué.

— J'ai sa lettre, celle qu'il a écrite la veille ; dans mon tiroir, avant de partir, je l'ai prise.

— Tout ce que nous avons, le père ! Pas un autre souvenir !...

Baltus demeura un peu de temps debout à côté de sa fille.

Tous ces lointains, devant lui, son fils les avait considérés pendant des jours et des jours. La même image ! Comme des fleurs, comme des pierres touchées par des parents morts, nous regardons pieusement les lignes que des yeux amis ont reflétées.

— Il est l'heure, dit-il, partons.

— Où allons-nous ?

— A la cote 304, qu'il appelait, tu te rappelles, « la mau

vaise auberge ». Il faut passer le fleuve, et aller sur la rive gauche.

Ils se détournèrent, reprirent la route qui traversait la forêt encore vivante, et là, tout à la lisière, montèrent dans une petite automobile découverte, louée à Verdun, le matin. Baltus conduisait avec trop de rudesse, mais la décision, le coup d'œil, étaient remarquables. Bien qu'il connût à peine la machine de louage, il savait déjà quel effort il lui pouvait demander. Bien lui en prit, car il y a des montées « sévères », comme il disait, dans ces Hauts de Meuse. Il fallait revenir jusqu'à Bras, pour traverser le fleuve. L'homme faisait exprès de ne pas aller vite; penché sur le volant, un peu tourné vers la gauche où Orane se tenait, il disait quelques-unes des pensées que les images faisaient lever dans son âme. La jeune fille, intimidée par l'horreur de ces lieux funèbres, ne répondait que des mots, et pas toujours. Elle voulait ne pas pleurer. Quand elle sentait les larmes monter à ses yeux, elle se penchait, elle regardait la route blanche, aveuglante de lumière dans le gris de toutes choses. Il disait :

— Un poteau indicateur : qu'y a-t-il d'écrit, sur le poteau ?

— Beaumont.

— Détruit ! Plus une maison !

Il arrêta la voiture.

— Là-bas, il y avait Bezonvaux, détruit ; il y avait Douaumont, détruit ; il y avait Fleury, détruit; il y avait Louvemont, et tu en verras encore plus loin, d'autres tombes de villages.

Orane dit :

— Comme c'est gris à perte de vue !

— Ç'a été presque bleu.

— Quand ?

— Des hommes m'ont dit que les pentes, en ce temps-là, étaient couvertes de vêtements bleu-horizon. A-t-il été souffert, ici !

Baltus remit la voiture en marche. Pendant dix minutes il se tut, le visage durci par la colère. Il cherchait, quand la route montait, un point, vers l'orient. Il leva la main, un moment, lâchant le volant.

— Vois-tu, dans le mauve, tout à l'horizon, la colline maîtresse ?

— Pointue, avec des futaies ?

— Des futaies autrefois ; mais les obus en ont fait du tra-

vail de bûcheron ! C'est Montfaucon, l'observatoire des Allemands, d'où ils voyaient tout. La mort partait de là... Le petit y a été, une semaine... Regarde à côté de nous, à présent, le ravin, là, de ton côté : il a changé de nom ; il s'appelait le ravin de la Dame ; les soldats l'ont appelé « le ravin de la Mort »... C'était un bois de sapins...

A gauche de la voiture, la pente, raide et nue, formait un des côtés d'une étroite vallée, un peu verte au fond, où la pluie avait dû porter des graines, et la terre se relevait, de l'autre côté, en talus sans arbre et sans herbe.

La petite se signa, en souvenir des âmes. Ils passèrent dans un village, à peu près rebâti, traversèrent la Meuse, montèrent, par un raidillon terrible, au sommet d'une colline, et enfin s'arrêtèrent. Le vent venait à eux. Le sol était là tout blanc, comme de moisissures. Alors, du bras, Baltus montra des plateaux qui se rejoignaient par leurs éperons ; il dit :

— Nous sommes au Mort-Homme ! La cote 304 ! Le Bois des Corbeaux ! Dans la plaine, là-bas, c'était Béthincourt.

Ils demeurèrent un moment debout, puis, sur le sol, devant le monument aux morts qui s'élève au sommet, sans s'être concertés, du même mouvement lent, tournés vers les espaces où il y eut les maisons de Béthincourt, les champs de Béthincourt, et des soldats, ils s'agenouillèrent et pleurèrent.

Quelqu'un avait monté, à pied, le dur chemin.

Le sentiment qui nous avertit qu'un être humain est près de nous, qu'il nous regarde, qu'il nous attend, fit se relever Baltus. Quand le solide Lorrain fut debout, il se détourna, il aperçut, à trois pas, une petite femme en noir, la tête enveloppée d'un châle de laine tricotée, et dont le pauvre visage était pour jamais en deuil : jeunesse, joie, couleur du sang, présence visible de l'âme, tout était fini. Elle tenait, par la main, une enfant toute rose, en deuil aussi.

— Monsieur, est-ce que vous pourriez me dire si on a rebâti, à Béthincourt ? Nos voisins sont-ils revenus ?

— Je crois qu'il y a quelques bâtisses, à présent, des granges surtout. On me l'a dit, mais je ne suis pas du pays ; excusez-moi.

— Vous venez pour les morts ?

— Oui.

— J'en ai aussi : un fils, presque deux fils, car l'autre ne

peut plus travailler, depuis les gaz : je le soigne. Tenez, voilà tout ce qui me reste...

Elle mit la main sur l'épaule de l'enfant, plus engoncée encore que la mère dans les étoffes chaudes, et qui rougit de plaisir, parce qu'on s'occupait d'elle.

— Vous voudriez donc rentrer dans le village?

— Bien entendu : c'est là qu'on a été faits. On est encore aux environs de Rouen. Vous comprenez, ce n'est pas le pays! Des gens qui ne sont pas méchants, non : mais, depuis mon mariage que j'étais à Béthincourt !... On voudrait y rentrer, avec la petite, et le fils. Quand même on n'aurait qu'une baraque, et l'ancien jardin... Il était si bien tenu par mon homme : toute la provision de l'année ; même de quoi donner!... Allons, viens, Désirée, c'est loin encore... J'irai chez moi : je veux revoir ma maison...

— Des orties, des chardons...

— Possible. Si trois Béthincourtois seulement sont rentrés, nous rentrerons, n'est-ce pas, Désirée? Il y a assez longtemps que j'espère après leurs indemnités...

Orane se tenait devant elle, et la regardait. La femme demanda:

— C'est votre fille, monsieur?

— Ma joie aussi.

— Je l'aurais dit... Adieu, mademoiselle! Bon courage à vous deux! Il en faut!

— Attendez!

Orane posa la main sur l'épaule de la mère.

— Peut-être pourrez-vous nous rendre un service, oh! un grand...

— Volontiers, si ça ne gêne pas trop.

— Mon frère a disparu à Béthincourt ; nous le croyons tué, mon père et moi...

— Vous ne vous trompez pas.

— On n'a pas retrouvé son corps; nous aurions été avertis, vous comprenez?

— Ça n'est pas sûr.

— Mais, lorsque les charrues et les bêches remueront la terre, il se peut que le corps apparaisse : des os, des vêtements... Vous nous préviendriez?

— Pas de refus, bien sûr. Mais comment le reconnaître? Il était grand?

— Presque comme moi, dit Baltus.

— Officier?

— Non, il ne pouvait pas l'être, songez : pas vingt ans! Et puis il n'aurait pas voulu. Mais il y a la plaque d'identité autour du cou.

— Au poignet, vous voulez dire?

— La sienne, autour du cou, mais c'est la même chose. Il y a encore l'uniforme.

— Bleu-horizon, oui...

L'homme hésita, un éclair de temps; il regarda Orane, et ce fut elle, décidée, qui répondit à sa place :

— Non, madame, gris vert, *feldgrau*... Mon frère a été tué par une balle française...

La femme se recula d'un pas.

— Vous ne seriez pas Allemands, tout de même?

— Oh! non! Oh! non! Français, de Lorraine! Rappelez-vous le nom, ma bonne dame : il s'appelait Baltus, Nicolas, et demeurait chez nous, à Condé-la-Croix, dans la Moselle à présent...

— Je me rappellerai bien; au revoir, monsieur et mademoiselle.

— Il n'y a que la mère, chez nous, qui croit qu'il va revenir...

— La pauvre! Je la comprends,... on croit ce qu'on espère... Moi, je ne peux pas : j'ai reçu la plaque, le livret et le porte-monnaie vide.

En parlant, elle continuait de regarder, avec le même étonnement, cet homme, qui avait une si bonne figure, de la politesse de chez nous, qui s'exprimait en français, tout comme nous, mais dont le fils, pourtant, avait servi parmi les Allemands, avait laissé ses os dans la terre de Béthincourt, au temps de l'occupation allemande.

Elle tira sa révérence, en hâte, et, prenant l'enfant par la main, chercha, parmi les tranchées et les réseaux de fil de fer, un sentier, tracé par les curieux et par les ramasseurs d'obus, et conduisant vers Béthincourt.

Une minute plus tard, Baltus et Orane étaient seuls, sur le sommet du Mort-Homme, seuls dans l'immense paysage de collines dévastées et de plaines aussi nues que les collines. Le père avait repris la physionomie mécontente qui déplaisait tant à

Orane et qu'elle s'ingéniait aussitôt à transformer. Cette fois, la jeune Lorraine avait été blessée, aussi vivement que son père, par les propos de la femme; elle s'approcha de lui, sans rien dire; prit, entre ses mains, le poing qu'il tenait fermé, et, caressant les doigts de l'homme, elle les priait ainsi de se détendre et de s'allonger. Les doigts rudes résistaient. Il était demeuré tourné vers la plaine où les réfugiées s'en allaient chercher la trace de leur village, et tantôt il regardait cette vallée aux formes souples, tout engraissée de la pourriture des morts, et tantôt les pentes de la cote 304, vers le sommet, d'où avait dû partir l'obus ou le coup de mitrailleuse des Français. Le vent, qui fraîchit vite en la saison d'automne, dès quatre heures de l'après-midi, remuait les moustaches de ce Gaulois. Baltus finit par abandonner sa main ouverte aux mains tendres qui la pressaient, et Orane dit alors, le regard errant sur les mêmes paysages :

— C'est nous qui avons le plus souffert pour la patrie. Qu'est-ce que cela fait, que les Français de l'intérieur se trompent? Le mérite est acquis. Il sera reconnu un jour, et nous serons aimés.

— Tu ne sais pas encore ce que c'est qu'un ménage, Orane, heureusement pour toi. Tu apprendras, un jour, que quand on est deux, il y en a un, presque toujours, qui aime mieux que l'autre... Les gens de l'intérieur ne comprennent pas la frontière... Eux, ils se battent quelquefois, dur et bien, c'est vrai, mais ils oublient que nous autres, nous sommes toujours en guerre. Oui, le Lorrain, un paysan, un boulanger, un pauvre instituteur comme ton père, n'a jamais la paix... Moi, quand l'éclatement d'un coup de mine sonne dans les bois de la Houve, ou dans les nôtres, j'ai un frémissement; je crois toujours que c'est le premier coup de canon ; quand je vois venir, — et il en vient trop, — des commis voyageurs ou de prétendus touristes de Rhénanie, je cherche la haine dans leurs yeux, et toujours je la trouve...

— Moi aussi : que voulez-vous, le père, nous sommes les guetteurs, en avant des lignes, et ils ne savent pas, eux autres.

— Je leur ai pourtant donné mon fils ! Une cible : pas autre chose. Quand je pense que la femme, tout à l'heure, a osé dire : « Vous ne seriez pas des Allemands, tout de même ! »

— Pouvait-elle comprendre?

— Est-ce que j'ai l'air de ça? Et toi? Et toi?

— Il fait froid ici, le père, vous prendrez du mal; déjà vous êtes tout pâle!

— Cette colline-là, la cote 304, cette plaine-là, j'ai voulu les revoir : il y a eu du sang sur chaque motte, Orane; je n'ai pas le courage d'aller plus loin; j'aurais peur de marcher sur le sang de ton frère... Que découvrirait-on de Béthincourt? Je ne peux pas y fouiller la terre!.. Le petit, te rappelles-tu ses adieux, quand il a dit, levant la main, devant ta mère et devant moi : « Je jure de ne jamais tuer un Français, et de me laisser tuer plutôt. » Il a tenu son serment...

Baltus s'animait. La jeune fille résolut de briser cet attendrissement et cette colère mêlés. Elle savait le moyen.

— Je commence à avoir froid!

— Alors, partons!

A côté du monument élevé aux soldats, autour duquel la piété populaire rassemble les débris d'armes, les casques, les fragments de capotes ou de tricots trouvés dans les tranchées voisines, elle ramassa une pierre plate, large comme la moitié de la main, et la mit dans son sac. L'automobile descendit la pente. Le vent soufflait en tempête; les nuages, moins sombres au-dessus des vagues de terre les plus proches, étaient chargés de nuit tout autour de l'horizon; seulement, au couchant, deux lèvres de vapeurs sanglantes, entr'ouvertes, achevaient de se décolorer. Baltus les avait vues; tant qu'il eut cette image à sa droite, il ne tourna pas une fois la tête de ce côté; pas une parole non plus ne sortit de dessous ses moustaches jaunes, mouillées par la brume du crépuscule, devenues pareilles aux arçons d'une selle et tombantes autour de la bouche.

Après Chattancourt, lorsque la voiture eut tourné, il dit à sa fille, toute courbée en avant, à cause du froid de la nuit venant :

— Ta mère n'aurait pu voir cela!.. Elle est si nerveuse, à présent! Elle aurait cru voir la blessure de son fils...

IV. — LE DINER DE LA MORILLE

Ils continuèrent longtemps de suivre la route, et il y eut enfin des lumières et de la vie devant eux : la capitale des terres mortes et des hommes sacrifiés, Verdun. Arrivé près de

la gare, parmi ces îlots de bâtisses neuves qui se sont élevés en dehors des anciennes fortifications, le Lorrain remit l'automobile au directeur du garage, paya le prix convenu, et il sortait et regagnait la chaussée, lorsque, sur le trottoir, un passant, dont il allait croiser la route, s'arrêta et leva les bras.

— Baltus! En voilà une chance! Qu'est-ce qui t'amène?

— Beaucoup de gens, à présent, ont une raison de venir à Verdun, tu sais.

— Je comprends, mon pauvre vieux; n'en dis pas plus long Toujours instituteur à Condé-la-Croix?

— Oui ; et toi, Nominé, toujours à Sainte-Menehould?

— Non! Retraité depuis deux mois!

— Tu es plus jeune que moi!

— Oui, mais « gazé », cela vieillit! Je me suis retiré, en famille, dans un petit village du Cher, près d'une rivière. Je pêche.

— Tu es heureux?

— Passablement. Je suis tranquille.

— C'est une sorte de bonheur impossible à rencontrer chez nous, dit le Lorrain.

L'autre se prit à rire, et, se tournant un peu, par un reste d'habitude, pour voir s'il n'était pas observé, il aperçut Orane.

— Je vous demande pardon, mademoiselle : mes hommages! Ta fille, Baltus?

— Oui, le seul enfant qui vit avec nous, maintenant; l'autre a été tué.

— Tu rentres en ville? Moi aussi. Nous ferons route ensemble, si tu veux. Tant de choses, depuis le temps où tu venais passer ton mois de vacances à l'école de Sainte-Menehould, pour te reposer, pour changer d'air! C'était en 1912, n'est-ce pas? Nous étions jeunes, tous deux.

Nominé s'était placé à la droite de Baltus; la jeune fille, à gauche. Il était moins grand que son ami, et plus épais. Son visage rasé, creusé de rides aux deux ailes du nez et aux coins de la bouche, demeurait d'une grande mobilité et singulièrement expressif : pour un mot drôle, pour un souvenir plaisant, les pommettes rondes se relevaient, les yeux se plissaient, les lèvres, la pointe en l'air, faisaient le croissant, et, sur tout le masque ainsi sculpté, on voyait luire un esprit vif et jovial. Cet

homme, vêtu d'un complet de laine grise, coiffé d'une casquette de voyage, la boutonnière décorée du ruban de la médaille militaire, avait, dans la marche, beaucoup plus de souplesse que le Lorrain. Ils traversèrent la route qui vient de la citadelle, puis, dans la demi-ombre, ce qui fut jadis les jardins de Verdun, les bosquets humides, à présent bien abandonnés, qui poussent dans les fossés de Vauban.

Tout à coup, ayant franchi les remparts, ils rentrèrent dans la nuit éclairée, au débouché de la porte Saint-Paul, où la principale rue de Verdun commençait. De vieux grands édifices, échappés au canon des Allemands, disaient la noblesse de la ville. Au delà, c'étaient les rues qui montaient, les îlots de maisons rebâties ou réparées, et, à côté, des amoncellements de décombres, des façades déchirées du haut en bas, des cheminées dont il ne reste que la suie le long d'un mur et un pot de terre au sommet, des poutres qui ne portent plus rien et qui s'avancent dans le vide, au-dessus des caves d'où montent un fouillis de ronces, et la liane couleuvrine d'une pomme de terre. Beaucoup de passants et de passantes, et qui se hâtaient : c'était l'heure où les employés, vendeurs, comptables, dactylographes, quittent le travail.

— Dis, Baltus, où dînez-vous ce soir, ta fille et toi?

— A l'hôtel.

— Une idée! Tu ne sais pas pourquoi je suis venu à Verdun?

— Je ne le devinerai jamais : un instituteur en retraite, et qui habite le Cher!

— Eh bien! nous sommes venus plusieurs, comme chaque année, pour le « dîner de la morille ». Je t'expliquerai cela. Les compagnons sont tous de braves garçons, qui seront enchantés de te connaître. Ta demoiselle sera la bienvenue aussi. C'est convenu, n'est-ce pas? Au lieu de nous séparer, nous montons ensemble ; le rendez-vous est au sommet de Verdun, près de la cathédrale.

Baltus ne crut pas nécessaire de formuler son acceptation : il se remit en marche. Le Meusien, les deux Mosellans, dans l'ordre où ils étaient venus, continuèrent de suivre, au delà de la porte Saint-Paul, la rue animée, éclairée, puis tournèrent à droite, et commencèrent l'ascension de la rue Châtel, vrai lacet de montagne, au sol glissant, bordé de maisons les unes

vivantes, les autres mortes, séparées, çà et là, par des vides, emplacements de bâtisses ruinées, couloirs par lesquels le regard recevait l'image des quartiers bas, et d'un ciel tourmenté, où la fumée des nuages courait sur les étoiles. Tout en haut, une rue coupait, à angle droit, cette ruelle du Châtel. C'était la rue de la Belle Vierge.

— Nous y sommes! dit Nominé essouflé. Si vous avez une barrette à remettre en place, mademoiselle Orane, ou une mèche de vos cheveux blonds à rejeter derrière l'oreille, voici la dernière minute.

Il se donnait à lui-même le temps de reprendre haleine.

— La maison où se fait le dîner de la morille est celle-ci, ajouta-t-il.

Du doigt, il indiquait un hôtel ancien, peu élevé, long et blanc, qui paraissait n'avoir pas souffert des bombardements, et dont les fenêtres laissaient passer, en haut et en bas des volets clos, de minces lames de lumière.

Nominé sonna. La porte fut ouverte par une vieille cuisinière vêtue de noir, maigre, pâle, et d'humeur absorbée. On assure qu'avant la guerre Barbe Travault était rose et presque enjouée. Elle avait tout perdu pendant les mois terribles : sa santé, son petit bien, un peu même de sa vanité de cordon bleu. Barbe Travault arrivait de son royaume, enveloppée d'une atmosphère de haute cuisine, senteur du bouillon de poule, fumet du lièvre mariné, nard de l'ognon frit, parfum des compotes variées où mijotait l'automne lui-même en chacun de ses fruits conservés. Artiste annonciatrice, qu'environnait son menu résumé en aromes, elle était cependant d'assez méchante humeur, pestant contre cette obligation de venir ouvrir la porte, au moment même où il aurait fallu surveiller la couleur des roux, celle des rôtis bardés, celle encore des poires baignées dans un jus rose.

— Barbe Travault, je vous salue! dit Nominé, passant le premier. Vous ferez mettre deux couverts de plus : celui de monsieur, celui de mademoiselle. Combien serons-nous?

— Pardine, avec elle et lui, ça fera neuf. Vous amenez une demoiselle? Elle n'a pourtant pas ramassé, comme vous autres, les morilles, monsieur Nominé!

— Non, Barbe; mais elle est digne d'en manger : une reconquise, une Lorraine!

La cuisinière leva, vers Orane plus grande qu'elle, ses yeux soupçonneux :

— Lorraine, dit-elle : en général, c'est du bon monde. Comme c'est jeune! Allons, accrochez donc vos manteaux, vos chapeaux, et le reste,... car ma cuisine m'appelle. Vous aurez un dîner manqué, avec vos conversations.

Elle n'attendit pas longtemps; les trois convives pénétrèrent, à gauche du vestibule, dans un salon éclairé par deux lampes à pétrole posées sur la cheminée, — car les appareils d'éclairage électrique n'avaient pu encore être rétablis, — et meublé de fauteuils, de chaises et de deux canapés recouverts de velours bleu, du style Louis-Philippe. Six hommes se trouvaient là, réunis, qui se levèrent, en voyant entrer les nouveaux convives. Ce fut tout de suite bruyant : « Bonjour, Nominé! — Bonjour, vieux! — Te voilà retraité, à ce qu'il paraît? Ça se voit à ta bedaine. Tu étais moins gros aux tranchées! Qui amènes-tu là ?... — Jolie frimousse, la petite Lorraine! Dis donc, présente-moi? »

L'instituteur Nominé, après avoir nommé, à la section des six compagnons debout, rassemblés entre les canapés parallèles, Jacques Baltus et sa fille, présentait à ces derniers, les « fondateurs du dîner de la morille ». C'étaient : Loumeau, « un vieux pépère du 120e de ligne », laboureur et vendangeur de muscadet dans la Loire-Inférieure, long corps, tout en charpente, que surmontait une tête longue, un visage pâle et méditatif;... Bellanger, un petit grisonnant, au nez busqué, pattes de lapin le long des oreilles, vaguement garde, vaguement jardinier;... Houdeiller, marchand épicier dans un bourg du même département, après avoir été un des plus intrépides soldats du régiment, solide gaillard, reposé, rose, amène, aux traits courts, les cheveux en brosse, et chez qui personne n'eût deviné la témérité dont il avait été l'un des exemples fameux;... Poilâne, mince « bonhomme » de la terre, sans âge évident, chafouin, barbu, un peu sourd depuis l'éclatement d'une torpille en 1917, éleveur d'abeilles, capable de longues résignations, sujet à des accès terribles de colère;... De la Frairie, taille modeste, jaquette neuve, gants, pince-nez doré, seul élégant parmi les compagnons de l'escouade... Enfin Guillemet, l'officier, le sous-lieutenant Guillemet, l'homme le plus tranquille, en apparence : un visage aux traits réguliers, des moustaches jaunes

taillées en brosse, des cheveux assez longs, au contraire, et séparés au milieu par la raie, un air vivant, heureux, des yeux très clairs, et capables, on le devinait à la qualité même du sourire habituel, à la promptitude du regard, à sa limpidité, de transmettre un message, d'ordonner, de refuser, de juger, de vouloir pour plusieurs qui n'ont pas de volonté, ou en ont une trop faible. Dans l'ordinaire, un homme plus gai que les autres. Sa profession? principal clerc de notaire dans un chef-lieu de canton. Il était venu chaque année à Verdun, depuis 1919.

Les présentations avaient été faites par un autre compagnon. Maintenant, c'était le tour de Guillemet de paraître. Au fond de lui-même, il entendit l'officier de complément qui murmurait: « A toi, Guillemet, sors de la tranchée ! » Et, docile comme à la guerre, surmontant une timidité moins dure à vaincre, il se tourna vers Orane, assise à sa gauche, dans un des fauteuils bleus, que deux convives en même temps avaient avancé, et il dit :

— Mademoiselle, il faut que je vous explique pourquoi nous sommes réunis, et pourquoi le dîner, auquel vous nous faites l'honneur de prendre part, porte ce nom-là.

— Dîner de la morille, dit Houdeiller, c'est bien nommé !

— Ça rappelle des souvenirs ! dit Loumeau le laboureur, qui, supposant que les occasions de parler seraient rares pour lui, ce soir-là, plaçait une interruption facile.

— En effet, reprit Guillemet, mes camarades que vous voyez ici, et moi, nous avons passé, sur les Hauts de Meuse, quatre mois, en 1918...

— Pas tout à fait, mon lieutenant, interrompit Poilâne, jaloux du mot placé par Loumeau et qui voulait, lui aussi, couler sa phrase ; je vous demande excuse : exactement trois mois dix jours, du 5 février au 15 mai.

— C'est juste, mais ces jours-là étaient tous de plus de vingt-quatre heures, je vous assure, mademoiselle. Et les trois mois en valaient quatre. Mes hommes et moi, — dans les rapports, je disais : « moi et mes hommes », mais ici, en famille, je dis : mes hommes et moi », parce qu'il n'y a plus de discipline entre nous, voyez : il n'y a plus que de l'amitié...

Trois voix l'arrêtèrent, sonnant l'une après l'autre, et graves parce que la guerre avait été nommée.

— Solide !... Vous pouvez le croire, mademoiselle !... Vive le lieutenant Guillemet !

Les anciens se penchaient tous et considéraient leur officier, comme s'il y avait eu rapport à la veille d'un coup de main.

— Nous allions en première ligne en face de la cote 344, reprit Guillemet. C'était une hauteur très disputée, sur la rive droite. L'endroit n'était pas gai... A peu près pas de tranchées; des attaques continuelles; on se mettait dans des trous d'obus; on se cachait derrière les cadavres; toute la terre était retournée, toute la terre était noire; pas un brin d'herbe bien vivant : ils étaient comme nous, morts ou blessés. Toutes les vallées, autour, étaient pleines de gaz.

— Je me rappelle, dit une voix, que le chocolat jaunissait dans les poches.

— Mauvais brouillard, pour la promenade matinale, mademoiselle! dit une autre.

— Cependant, nous la faisions, la promenade, un peu avant le jour. On s'ennuyait derrière des murs de cadavres, à recevoir des balles. Les camarades que vous voyez, cinq autres qui n'ont pu venir, nous faisions des patrouilles de morilles. Un petit bois avait existé, naguère, en face de nous, sur une pente, au delà d'une dépression avec son petit sentier, et au-dessus du niveau habituel de la nappe de gaz. Bien entendu, il ne restait pas de trace de souche ou de branche. Le taillis avait été rasé, je vous en réponds : mais la morille était encore fidèle. Nous allions à la cueillette, armés, vous le devinez, et nous revenions nos casques pleins de champignons de printemps.

— Le lieutenant était de mèche, dit Nominé. Même, une ou deux fois, il a conduit la patrouille. La plupart du temps, le sergent de la Frairie nous commandait.

On entendit la voix nette, appliquée, d'Orane Baltus, qui parlait plus lentement le français que le patois :

— Il n'y a jamais eu de casse?

— Quelquefois, répondit l'officier-clerc de notaire. Un jour, au retour d'une patrouille de morilles, j'étais au poste de commandement, il faisait noir encore, et froid; les Allemands recommençaient à tirer, — c'était leur heure, depuis deux semaines; — quatre hommes entrent dans la cagna. Ils étaient de belle humeur, tous... J'écrivais à la lumière d'une bougie. Ils faisaient un tapage! « Mon lieutenant, on est de retour! Y en avait du champignon, après la pluie, y en avait! » Je dévisage le sergent, qui était le plus près de moi. « Que

rapportes-tu ? — Mon plein casque. — Mais, autre chose aussi ?... Tu boites!... — Une petite blessure : ça ne sera rien, mon lieutenant. » Je m'aperçus alors qu'il avait le bas de la jambe serré par un mouchoir, et que le mouchoir était plein de sang. Mon sergent de patrouille vous a été présenté, mademoiselle, je vous le dénonce...

L'ex-sergent de la Frairie se dressa debout, — assurément l'ancienne blessure ne le gênait plus, — et, tourné vers la jeune Lorraine, fit le salut militaire. Elle répondit d'un imperceptible mouvement de tête. Tous ces hommes l'observaient; tous demandaient son attention, son admiration, secrètement. Elle demeurait grave, les considérant l'un après l'autre, sans aucune expression d'amitié, d'intérêt, comme des unités qu'on dénombre, car elle pensait uniquement : « Ni celui-ci, ni celui-là, ni cet autre, ni cet autre encore n'a pu tuer mon frère Nicolas. Il était près de Béthincourt, et les compagnons de la morille se battaient sur l'autre rive de la Meuse... »

L'émotion l'avait d'abord glacée. Quelle horreur au premier rappel de la lutte! Baltus, à côté de sa fille, droit aussi, les yeux au-dessus des hommes qui venaient de parler, devait penser ce qu'elle pensait elle-même. L'un après l'autre, La Frairie, Loumeau, Houdeiller, plus perpicaces, prenaient un air de gêne ou d'étonnement. Ils se demandaient : « Qu'ont-ils? Qu'avons-nous dit? » Et ils cherchaient, confusément, sans rien trouver.

Mais les jeunes visages, même si le chagrin dure, ne peuvent demeurer sombres : le matin les reprend. Quand Orane eut reçu, dans ses yeux sans parole, l'image de ces braves gens placides, amusés ou surpris, elle sentit la paix revenir. Non embarrassée, non rougissante, pareille à celles qui savent qu'elles viennent d'échapper à un danger, et qui en gardent encore un peu d'effroi, elle dit à La Frairie :

— Oui, je comprends : ceux qui ont manqué de mourir célèbrent leur chance, à présent. Le dîner de la morille, c'est une façon de chanter *Alleluia!*

— Vous dites bien, mademoiselle.

— Et où sommes-nous ici?

— Chez une de mes tantes, mademoiselle. Vous l'avez déjà deviné : l'hôtel était un mutilé de la guerre; on n'a pas même entièrement achevé les réparations; les meubles étaient anciens, avant la guerre, ceux d'aujourd'hui sont seulement

démodés. Ma tante n'est plus de la première jeunesse, la pauvre femme.

— Elle habite?

— Non, elle attend. C'est ce qui nous a permis de donner, cette année, l'hospitalité aux convives de la morille. Je vous assure qu'elle sera charmée d'apprendre que la place de la maîtresse de maison a été tenue, ce soir, par M[lle] Orane Baltus.

— C'est cela! dit Guillemet : vous présiderez, mademoiselle, en face de moi!

— Mademoiselle est servie! dit Barbe Travault, qui ouvrait la porte du salon, et venait d'entendre le mot du lieutenant. Il ne faut pas m'en vouloir si je suis en retard : le fourneau tire mal.

— Quelques trous d'obus; ne vous troublez pas pour si peu, Barbe : nous avons causé.

— Causer, causer, cela ne vous gêne guère, vous autres du Midi.

Elle appelait l'Ouest le Midi. Mais chacun comprit que c'était la profession de foi d'une Meusienne, à qui ne plaît pas une certaine allégresse de parole. Orane passant la première, au bras de l'officier, les convives sortirent du salon, et, de l'autre côté du couloir, entrèrent dans la salle à manger dont les murs et le plafond venaient d'être revêtus d'une couche de plâtre, et qui n'avait d'autres meubles qu'une table et des chaises en noyer. Le potage était servi. Une grosse lampe, coiffée d'un abat-jour, placée au milieu de la table, sur un piédestal en simili-bronze, éclairait la nappe damassée, le service de Gien, blanc et bleu, les cristaux, les menus ornés de deux drapeaux tricolores, mais laissait dans la demi-ombre le visage des convives. Orane se plaça, en effet, entre son père et La Frairie, en face de Guillemet.

Et le dîner commença. Il était servi par un jeune domestique engagé pour la circonstance, comme la cuisinière, et qui servait vivement, mais, n'ayant pas l'expérience qui rend impassibles les vieux routiers, laissait paraître, sur son visage, les sentiments que lui inspirait la conversation et, parfois même, pour comprimer l'éclat de rire, portait à ses lèvres sa main gantée de fil blanc. Les convives mangeaient de bon appétit; surtout, campagnards pour la plupart, et d'un pays où la vigne mûrit quelquefois, ils prenaient plaisir à goûter le vin

gris de Lorraine, et attendaient, en faisant semblant de douter, le vin de Scy, que Guillemet avait fait inscrire sur le menu.

— Le raisin ne peut pas s'assaisonner dans votre pays, disait Poilâne : il ne fait pas assez chaud. Nous autres, dans la Loire-Inférieure, si nous avons du gros-plant, et du muscadet, c'est à cause de la mer.

— Tu crois donc qu'il y a de tout, dans la mer?

C'était Nominé, le Meusien, qui s'ébaudissait.

— Oui bien, dit le laboureur.

Il avait cligné ses yeux verts. Il regardait devant lui, il voyait sans doute les plages, et sa vigne, à l'abri derrière les petits murs de pierre sèche. A ce moment, le petit domestique apportait le lièvre rôti, — un lièvre colleté dans les déserts des Hauts de Meuse, mais on ne le savait pas, — et des acclamations saluèrent l'entrée de cette pièce dorée, dont le fumet emplissait la salle. Guillemet déboucha lui-même et servit le vin blanc récolté sur les côteaux de Scy, le plus bel espalier de la Moselle, et jusqu'où viennent les ondes sonores des cloches de Metz.

On appela Barbe; on but à sa santé, et la vieille fille, habituée à ces sortes de triomphes, retourna promptement d'où elle venait. Les figures des convives, celles qui pouvaient rougir, avaient pris du ton ; les yeux surtout et les voix disaient la chaleur du sang avivé. D'un bord à l'autre de la table, des propos de bonne humeur se croisaient. Il y avait quelque chose de rétabli, entre ces hommes du dîner de la morille : l'ancienne camaraderie, la présence du passé. Le clerc de notaire, constamment interpellé : « mon lieutenant... » avait à peine le temps de manger et de boire. Sa forte voix, dominant les conversations, proposa :

— Mes amis, nous ne pouvons pas chanter ; ça ne serait pas convenable, dans ce Verdun, si près des camarades morts; mais je demande que plusieurs de nous racontent une histoire de ce temps-là. Vous devez être comme moi : je n'ai guère cessé d'y vivre. Dès que les affaires ont fini de m'occuper, les souvenirs me reviennent.

— Ça va! dit Loumeau, qui n'avait encore presque point parlé.

— Eh bien ! commence donc !

Chacun sait que les grands charrueurs des terres de l'Ouest

ne discourent pas volontiers, comme ceux qui ont du temps à perdre et peu de chose à dire. Il faut qu'une circonstance les décide, et la moins rare, c'est le printemps rapide et chansonnier qu'éveille en eux le deuxième verre de vin blanc.

Loumeau s'érailla pour avoir la voix nette, il essuya longuement ses lèvres rasées, tira son cou de ses épaules, et son long visage grave, au milieu des convives amusés, dépassa les autres. Il aurait eu la même physionomie pour raconter comment son arrière-grand père était mort, une faux à la main, à la bataille de Torfou, dans la grande armée vendéenne, fleurdelysée, rosariée, où Dieu avait bien des amis.

— Voilà, mon lieutenant, voilà, mes gars: du temps que nous fûmes en famille, nous du Bocage et de la Loire-Inférieure, avec le bon Guillemet pour lieutenant, dans les campagnes de Verdun, vous vous rappelez que la première ligne était au sommet de la cote 344, à quelques mètres des tranchées allemandes, et notre deuxième ligne, à trois cents pas en arrière de l'autre. Si nos femmes nous avaient vus, nous, les pauvres bonhommes, — Loumeau ne disait point bonshommes, — elles auraient pleuré chacune tout leur rosaire de larmes, quand on se mettait en route, venant de la citadelle pour aller reprendre la bataille. On avait eu quinze jours de repos, à cent vingt pieds sous terre, des morts vivants, quoi! et on repartait, ayant tout le fourniment sur le dos, et le cœur plus lourd encore. J'aurais mieux aimé avoir mon brabant sur mes épaules, et mes deux bœufs avec...

— Oh! oh! Loumeau, qu'est-ce que tu dis là!

— C'est pour plaisanter, Poilâne, tu dois le comprendre : je les aurais mis à terre, et j'aurais sifflé pour les engager dans le sillon. Mais non, il fallait marcher, il fallait bien : j'étions venu pour ça. C'était de nuit; souvent il pleuvait; le chemin n'était pas court; on passait par la porte Saint-Paul; on dévalait le long du canal, et les Boches devaient connaître les dates, oui, car ça marmitait au moins jusqu'à Bras, et il y avait toujours des amis qui tombaient avec un grand cri, quelquefois sans rien dire, et qui ne rejoignaient plus la compagnie. A Bras, on tournait à droite, et on était un peu mieux, à cause de la côte du Poivre, qui nous abritait; mais après, devers Louvemont, il fallait encore tourner, pour remonter vers la cote 344. Va donc t'y reconnaître, dans la nuit surtout! Il ne restait pas un

mur, pas un morceau de pierre. Mes camarades, ce qui dure le plus longtemps, sous la torpille et sous l'obus, ça n'est pas les murs : il y avait là, tout près de la route, un rosier.

— Je me rappelle, dit Guillemet, je t'ai dit, une fois : « Va reconnaître le rosier, Loumeau. »

— Il avait dû être planté par la main d'une femme heureuse. Il poussait bien ; il avait sa racine et ses branches entre quatre entonnoirs. Un Bengale, je crois.

— Mais non : une rose de France !

— Une gloire de Dijon !

— Pauvre petit diable, il était là pour nous autres bonshommes; un particulier n'aurait pas tenu : le rosier tenait. Eh bien ! la nuit justement que tu dis, lieutenant Guillemet, le rosier avait fleuri. Un de mes camarades était venu avec moi ; voilà que nous faisons trente pas, en tournant et tâtonnant, dans la nuit, dans la boue. C'est lui qui l'a vu le premier. Il a crié : « Le voilà ! Le voilà ! » Je me dépêche, j'arrive, au moment où il va cueillir la rose. « Bougre, que je crie, faut pas cueillir la rose qui conduit le monde ! » Et je lui donne, avec mon sac et mon fourbi, un si dur coup d'épaule, qu'il est tombé dans un trou d'obus, et qu'il était peint en kaki, un vrai Anglais, quand il est sorti de l'entonnoir. J'ai toujours pensé que j'avais peut-être, ce soir-là, sauvé des régiments. Voilà mon histoire !

— Bravo! dit Guillemet.

Les applaudissements suivirent. Loumeau leva trois fois l'épaule droite, ses longues lèvres gercées tremblant encore des mots qu'il n'avait pas dits. Cela signifiait qu'il était content. Puis, ayant promené le regard tout autour de la table, comme il eût fait sur une rangée de pommiers, pour juger de la récolte, il se remit, la conscience tranquille, à manger son morceau de rable qui avait refroidi.

Un seul des convives était demeuré grave : Jacques Baltus. Nominé, du bout de la table, se penchant, lui dit :

— Que penses-tu du dîner de la morille, Baltus ?

— Excellent.

— Bien gai, aussi, n'est-ce pas ?

— Pas pour moi.

— Pas pour toi ? Qu'est-ce que tu as ? Le voyage de cet après-midi, je devine, mon pauvre vieux ?

Il devinait mal. Baltus prévoyait ce qui pouvait arriver, ce qui devait arriver. Mieux maîtresse de ses émotions, Orane ne laissait pas paraître une inquiétude dont, avant lui, et dès l'entrée dans cette maison, parmi ces hommes de la guerre, elle avait été saisie. Et cette inquiétude grandissait à mesure que d'autres convives se levaient, et disaient un souvenir de guerre. Cinq, six, sept histoires : elle les comptait. La huitième serait demandée à son père, la huitième serait demandée à l'instituteur de Condé-la-Croix. Accepterait-il? Pour en douter, il eût fallu ne pas connaître ce Lorrain. La jeune fille essaya de dire en se penchant, et se servant du patois, et à demi-voix : « Le père, il vaut mieux ne rien raconter »; il fit semblant de ne pas entendre.

— Monsieur Baltus, dit Guillemet, vous ne voudrez pas que tous nos camarades aient parlé, sans nous conter un de vos souvenirs de la guerre. Nous finirons par vous. Il a dû se passer des choses, en Lorraine...

— Oui, monsieur Guillemet.

L'homme aux moustaches jaunes était hardi au danger. Il s'y jetait. Peut-être s'était-il préparé à celui-là.

— Je paierai mon écot, comme les autres. Je ne manque pas de souvenirs du temps de la guerre, en effet. J'en dirai deux, même, si vous le permettez, une histoire qui s'est passée dans les environs de Condé-la-Croix, et une autre, dont je fus témoin.

— Avec plaisir!

Le domestique présentait les assiettes de gâteaux; trois des anciens combattants allumèrent un cigare; Bellanger, avec une longue tendresse, bourra une toute petite pipe. On entendit un son de cloche, qui, partant de la cathédrale, volait au-dessus des vivants, allait vers les déserts tout pleins de morts.

— Nous avons une petite capitale, pas loin de chez nous, qui s'appelle Boulay, et qui est française joliment, dit Baltus.

Loumeau, Poilâne et Bellanger, les trois paysans, coulèrent l'œil en même temps vers Baltus, et le regard signifiait : « Comme c'est drôle de dire qu'une ville est française, quand elle est en France! » Car ils ne s'étaient pas rendu compte, bien exactement, de ce qu'était Jacques Baltus, et ils ne le connaissaient que par le mot de Guillemet, présentant les invités : « Ce sont des Lorrains. »

— Jamais les Prussiens n'ont pu dire qu'ils étaient là chez

eux. Boulay avait une musique instrumentale, qui s'appelait « La Lyre », et une fanfare aussi, qui ne manquaient pas une occasion de leur jouer la *Marche de Sidi-Brahim*, *Sambre-et-Meuse*, *le Chant du Départ*, *le Père la Victoire*. Derrière les musiciens, défilaient des pompiers coiffés du képi d'artilleur français ; puis les jeunes gens du Cercle catholique de Saint-Étienne... Les trois couleurs ne paraissaient pas à l'extérieur, c'était défendu, vous comprenez ! N'empêche que, sous le revers de la veste de chacun de ces jeunes gens, il y avait, épinglé, un petit ruban bleu, blanc, rouge. Dans ces années-là, il fallait un homme, et un vrai, pour être maire. Nous l'avions : il s'appelait Werner, et, comme il s'appelait aussi Henri, et que la Saint-Henri tombe le 15 juillet, toute la ville souhaitait la fête du maire le 14 juillet...

Les convives se mirent à rire, quelques-uns bruyamment, La Frairie et Guillemet du coin des lèvres.

— Ces Boulageois se montrèrent braves, je vous assure, et gens d'esprit. Ils ont, dans le cimetière de leur petite ville, la tombe d'un capitaine Jouveneau, tué dans une escarmouche, en 1870. Pendant quarante-huit ans, cette tombe-là fut la plus fleurie, la mieux ornée de nos tombes familiales. Au 14 juillet, au 15 août, au 2 novembre, elle était parée si bien que les policiers allemands trépignaient, devinant l'intention. Les dames orneuses n'en avaient cure. Ils auraient bien voulu surprendre celui ou celle qui, à chaque fois, la parure terminée, y mêlait un ruban tricolore. Pendant quarante-huit ans, ils postèrent un agent, et ce n'était pas le même, et il ne découvrit rien... Tout cela pour vous expliquer, messieurs de la Morille, qu'on s'entendait mal avec eux. Leur fureur ne cessa de grandir. Lorsqu'ils durent quitter la ville, après la victoire, il fallut, pour les protéger contre la foule, que les officiers allemands se rendissent à travers champs, à la nuit tombante, à un kilomètre et demi de la ville, pour monter dans le train qui leur était réservé, et qu'on avait arrêté là. Ils s'en vengèrent, car, quand ils passèrent à la gare, et bien que la paix eût été proclamée, ils tirèrent des coups de revolver sur les maisons de Boulay. Je vous le dis, voilà ce que fut la Lorraine, en vous attendant.

Tous les convives, tournés vers Baltus, penchés en avant, voulaient parler. Ils avaient le sentiment que ce qu'ils allaient

dire n'était pas sans importance. Ils étaient inégaux, ils s'en souvenaient parce qu'on parlait de la guerre : à cette minute grave, on vit Loumeau, Houdeiller, Poilâne, Bellanger, Nominé lui-même, se tourner vers le chef, pour lui faire comprendre : « A vous l'honneur. »

Le gros Guillemet entendit fort bien ce que disaient les yeux des hommes de sa compagnie.

— C'est bien beau, monsieur Baltus! dit-il.

— C'est aussi bien mystérieux, cet attachement de la Lorraine! dit La Frairie : tout particulièrement de la Lorraine de langue allemande!

Le lieutenant, le sergent ayant parlé, les hommes se sentirent plus libres. Poilâne aux yeux verts étendit la main, comme pour demander la permission de donner son avis. Il attendit un moment, puis se décida. Des pensées tumultueuses, tout à coup, étaient entrées dans les esprits.

— Dites donc, monsieur Baltus, excusez-moi : mais puisque vous êtes de la partie allemande...

— Non pas! répondit sèchement Baltus : de langue allemande!

— C'est ce que j'entends bien : vous avez dû en voir de toutes les couleurs pendant la guerre?

Le Lorrain tira ses moustaches, l'une après l'autre. Il était en garde. Il considérait, de son œil bleu, peu tendre en ce moment, ce paysan des côtes, soupçonneux, maladroit, qui avait préparé son piège, et qui le tendait à l'oiseau en liberté.

— La plus belle couleur, je l'ai vue seulement à la fin, monsieur, quand vous êtes rentrés chez nous. C'était le 18 novembre 1918. Un caporal et six hommes vinrent en ballade, de Varize à Boulay, où le maire m'avait invité. Ils étaient en bleu-horizon; je désirais la voir, cette couleur-là : je l'ai vue enfin.

— Bien, très bien, dirent plusieurs des convives, dont le lieutenant.

Blessé de l'approbation qui allait à l'autre, Poilâne reprit :

— D'habitude, c'était une autre couleur que vous voyiez?

— Laquelle voulez-vous dire?

— Gris sale.

— L'uniforme allemand?

— Précisément... Peut-être l'avez-vous porté?

Orane saisit le bras de son père :

— Ne répondez pas !

Mais le Lorrain dégagea son bras.

— Non, je ne l'ai pas porté : c'eût été une douleur de plus !

— Vous n'avez pas combattu, alors?

— Jamais !

Guillemet s'était levé, avant même que Poilâne eût achevé sa phrase. Il tourna autour de la table, empauma rudement l'épaule de son ancien soldat, et cria :

— Assez, Poilâne ! C'est le lieutenant qui le dit !

— J'ai le droit de causer !

— Tu as celui de te taire aussi !

Et se redressant, au milieu des convives, presque tous debout, comme Baltus, comme Orane :

— Il est brave, celui-là, monsieur Baltus, mais il ne comprend pas !

— Il faut lui pardonner ! reprit La Frairie. Ne pleurez pas, mademoiselle Orane... Nous sommes tous désolés de ce mot d'un camarade qui ne comprend pas. Tu es stupide, Poilâne !

Poilâne, têtu, branlait sa tête baissée, et grognait, tout près de la nappe, des paroles qu'on n'entendait pas, mais qui signifiaient certainement : « J'ai raison ! Il a eu, bien sûr, des parents de l'autre côté ! Il ne devrait pas être de la Morille ! Voilà mon avis ! Faites tout le tapage que vous voudrez : moi, Poilâne Jules, c'est ce que je dis ! »

Nominé, Loumeau, Houdeiller, avaient quitté leurs places : à droite et à gauche du Lorrain, ils protestaient de la mine et de l'épaule ; ils répétaient : « Il ne connaît rien ! Nous sommes aussi de la Morille, nous autres, et on vous comprend ! Allons ! Allons ! Pour un mot de travers, ne prenez pas cet air-là, monsieur Baltus ! »

Ils lui tendaient la main ; mais lui, il demeurait les bras croisés, ne faisant pas plus attention à leurs gestes qu'à ceux de trois chiens jappant. Ils ne quittait pas des yeux Poilâne, gîté contre la table, à trois pas, et toujours marmonnant.

— Assez ! cria-t-il.

Le domestique, curieux ou croyant qu'on l'appelait, entr'ouvrit la porte, et l'on voyait seulement sa tête entre les deux battants.

— Je ne serai pas longtemps de la Morille, monsieur Poilâne, n'ayez pas peur ! Je pars. Mais, auparavant, il faut que

je vous apprenne à mieux parler des Français de l'Est. J'aurai, cette année, cinquante-quatre ans. A la déclaration de guerre, j'en avais quarante-quatre, et j'aurais été mobilisé tout de suite dans le *landsturm*, la terroriale en français, si je n'avais pas été instituteur. Ils m'ont laissé. Mais, en 1916, ils ont pris mon fils, un petit de dix-huit ans. Ce n'est pas au front de France qu'ils l'ont d'abord envoyé! Non, ils se défiaient de nous, les Prussiens! Ils se disaient : « Ces gens-là, si nous les mettons devant un régiment français, au lieu de le combattre, ils iront le rejoindre ! Alors, qu'ont-ils fait? Vous n'en savez probablement rien, monsieur Poilâne? Qu'est-ce qu'on vous a dit de nous, dans vos écoles de la pauvre morale ? Quelques mots : ce sont des leçons entières qu'il aurait fallu faire sur nos malheurs! Mais ils ont toujours eu peur, vos ministres, de la gloire et des glorieux. Eh bien! les Prussiens ont envoyé mon enfant de l'autre côté, là-bas, au-devant des Russes. C'était un petit brave, je vous en réponds. Au commencement de 1918, comme leurs réserves fondaient devant Verdun, ils l'ont fait revenir sur le front de l'Ouest.

Poilâne releva la tête.

— Vous voyez bien!

— Et c'est vous qui l'avez tué, à Béthincourt, le 15 avril 18, dans le temps même que vous ramassiez des morilles!

Il était si grand, disant cela, et il y avait tant de douleur en lui, que Guillemet, voyant se tourner encore, pour quelque riposte, le visage de Poilâne, commanda :

— Pas un mot, soldat Poilâne! Tu veux répondre que nous n'étions pas en face de Béthincourt? Oui, je comprends, et c'est vrai. Mais ce sont nos camarades qui ont tué le fils de Baltus le Lorrain. Il est mort par nous.

— Par la France! Il a été celui qui reçoit la mort et qui ne la donne pas!... Je veux que vous sachiez tout. On n'a pas retrouvé son corps. Mais, la veille du jour où il a disparu, j'avais reçu, en Lorraine, une lettre de lui... Je l'ai ici. Tenez...

Il fouillait dans la poche de son veston, en retirait un portefeuille de cuir usagé, bourré de papiers, l'ouvrait, prenait une lettre, et tremblait en dépliant le papier et en le tendant à Guillemet.

— Montrez cela à l'homme qui m'a injurié, lieutenant! Ne

lâchez pas le papier! Montrez-le seulement, et lisez, pour tout le monde... C'est en bas, après la signature...

Guillemet s'approcha de nouveau de Poilâne, qui fit signe qu'il ne regarderait pas la lettre, et il lut, pour tous les convives debout, penchés vers lui :

— C'est écrit en patois lorrain, en demi-allemand, mais c'est bougrement français... Je comprends le patois : « Ne craignez rien, le père; je ne tirerai jamais un coup de fusil contre les Français; je fais le geste d'épauler, quand il le faut, je ne tire pas; le feldwebel me complimente de la propreté de mon arme, eh! je crois bien! pas une balle n'a passé par le canon; je sème mes cartouches dans les tranchées, ou quand je vais en reconnaissance... »

Tous ces hommes, qui avaient fait la guerre, d'un même élan vinrent à Baltus, même Poilâne aux yeux verts.

— C'est beau ce qu'il a fait! Monsieur Baltus, faut pas m'en vouloir... Pardonnez-lui! Non, il ne savait pas...

Baltus serra la main de tous, excepté celle de Poilâne, et, malgré les instances de Guillemet, de La Frairie et des autres, réendossant son gros pardessus, refusant de répondre, emmenant Orane et la poussant devant lui, sortit de la salle, et de la maison.

Quand il se retrouva dans la rue de la Belle Vierge, il était encore dans une si grande émotion qu'il ne pouvait dire un mot.

— Le père, je vous assure, ils ont eu bien du regret! Il n'y en a eu qu'un parmi eux,... et encore il a demandé pardon!...

Le père et la fille descendaient la rue Châtel, toutes les fenêtres fermées, toutes les lampes éteintes dans les maisons ; des chats miaulaient dans les ruines. Quand les voyageurs passèrent à cet endroit, justement, où la rue, à mi-côte, était ouverte, à gauche, béante sur le ciel, le grand vent des plateaux de Meuse leur souffla au visage. La lune encore presque pleine, — elle avait été pleine le jour de Pâques, — les éclaira. Orane vit que des larmes coulaient sur les joues de son père; elle le laissa se souvenir de Nicolas Baltus, l'enfant qu'elle avait tant aimé. La grande irritation ne se calmait pas. Il ne disait rien; ses deux poings, tendus dans l'ombre, en avant, étaient un clair discours, et sa fille n'essayait pas d'apaiser cette colère.

En bas, la grande rue qui part de la porte Saint-Paul était déserte et éclairée. Baltus s'arrêta, mit la main sur l'épaule d'Orane :

— Tu les as entendus, ces Welches?

Le fin visage se détourna à moitié du côté du père, et il était si ferme de lignes et si décidé, que Jacques Baltus eut une espèce de fierté de reconnaître son sang.

— Non, dit-elle : je n'ai entendu mal parler que l'un d'eux.

— N'est-ce pas trop? Nous appeler Allemands! Nous reprocher nos maux! Je n'oublierai pas ça!

— Mais si!

— Nous qui avons élevé nos enfants comme des Jeanne d'Arc! Tu le sais, toi, Orane!

— Oui.

— La prière tous les jours pour la France!

— Tous les soirs, même quand il fallait parler bas, à cause des espions, oui, je suis témoin.

— Des disputes, à cause de la France, avec tous les Allemands et les ralliés qui ne manquaient pas! Plus d'un danger avant la guerre, pendant la guerre, et jamais une concession! Quelle peine inutile, en vérité!

— Ne dites pas cela!

— Je le dis! Et je me demande si je recommencerais!

— Baltus! Jacques Baltus de Lorraine!...

Elle prononça ces mots tranquillement, comme si elle rêvait et chantait sa réponse. Elle dit encore :

— Tous ceux de la Horgne-aux-moutons, depuis le temps du duc Stanislas, ou même avant, je crois bien, ont été de bons Français, le père!

Il y a un si grand pouvoir des mots, que Jacques Baltus ne répondit plus rien, et qu'ils gagnèrent l'hôtel, le père et l'enfant, comme s'ils revenaient d'une messe du bout de l'an.

V. — MARIE-AU-PAIN

Pendant que Jacques Baltus et sa fille traversaient les Hauts de Meuse, la mère, à Condé, entrait, vers onze heures, dans la boulangerie de Mme Poincignon, pour acheter ce qu'elle appelait elle-même le pain des croix, de sorte qu'en ce même instant, trois âmes, et c'est beaucoup, étaient uniquement occupées du

jeune fils tombé à Béthincourt, il y avait de cela six années. Elle était presque gaie, ce matin, étant libre de faire, pour le petit, ce qu'elle voulait, sans qu'on pût lui reprocher de quitter la maison. L'air était froid, le temps clair, le ciel émaillé, très haut, de nuages blancs qui semblaient ne pas remuer, mais s'en allaient pourtant d'un mouvement tranquille : fonte des glaces sur de l'eau bleue. Marie Baltus ouvrit la porte, s'approcha du comptoir, tenant, bien ouverte, du revers de ses mains écartées, la poche à blé dont la toile, en bas, touchait le carreau de la boulangerie, et elle attendit que la boulangère apparût, au bruit encore vibrant du timbre. Celle-ci vint, sans se presser, du fond de son jardin, la mine éveillée, les cheveux mieux que jamais frisés, le long du front, des tempes et des oreilles que caressaient deux mèches dorées. Un coin de son tablier bleu était relevé et passé dans sa ceinture. En apercevant sa voisine, elle eut un léger mouvement d'épaules et, en même temps, un sourire, qu'elle faisait à toute rencontre de client.

— Vous apportez la poche, ce matin, madame Baltus? C'est donc que vous allez loin?

— Mais oui.

— Le prix du pain a encore augmenté : mais ça vous est égal, n'est-ce pas?

— Ne faut-il pas nourrir les enfants? Donnez-moi du bien cuit : c'est celui qu'il aime le mieux.

La dame aux yeux bleus prit, sur les étagères de métal, plusieurs pains de trois livres, les coupa en deux ou en trois, selon la coutume, jeta les morceaux dans la poche. Alors, Marie Baltus tordit le haut du sac, en fit une sorte de câble, sous lequel, se courbant, elle passa le bras gauche et l'épaule, puis, se redressant, elle fut celle que les bourgs et les champs voyaient cheminer deux ou trois fois par semaine : la mère porteuse de pain.

— Bonsoir et merci, madame Poincignon!

— Bonne chance, madame Baltus!

L'inconsolée descendit entre les maisons de la place. Elle était vêtue de sa robe noire, — la seconde, celle des voyages à présent, — qui était bien usée, et, sur sa tête elle avait mis, retombant sur les épaules, un châle tricoté qui descendait en lignes droites le long de ses joues, et lui donnait un air de reli-

gieuse. Au bas de la place, elle prit la rue qui s'en va vers le chemin de Lauterbach à Creutzwald, mais ne la suivit pas jusqu'en bas. Aux deux tiers de la rue, entre deux maisons, il y a un sentier qui remonte au Nord, à travers les cultures, et sert aux gens du bourg, et à leurs troupeaux, à gagner le plateau bordant la frontière de la Sarre. Elle allait d'un pas régulier, les yeux un peu devant elle, mais sans regarder, songeant à l'unique objet. Le vent, sur ses cheveux gris, remuait en festons, vite effacés et reparus, les bords du châle. Marie se fatiguait à monter les pentes de ce long sentier; elle ne s'arrêtait pas. Deux fois cependant, elle interrompit sa méditation et, levant haut la tête, comme font les biches dans les bois, elle respira de toute sa poitrine, et dit : « Le printemps vient! » Le vent soufflait d'Allemagne. De là-bas, il était parti, sentant les marécages de Poméranie, mais voici qu'au delà du Rhin, il abordait la terre transformatrice; il avait touché nos premiers talus, où la primevère a toujours une fleur à ouvrir, humble et tout miel; il avait rencontré le genêt qui risque sa voile d'or, les tulipes qui sonnent la cloche au-dessus de l'herbe, encore hésitante et courte, et, dans la forêt proche, ce petit daphné rose, plus précoce que le perce-neige, et qu'on nomme bois-joli. Ayant hurlé jusqu'au Rhin, il commençait à chanter dans les campagnes lorraines, et Marie au cœur triste le remerciait.

Elle était essoufflée, lorsqu'elle parvint à la lisière des grands bois d'Uberherrn, qui ne sont plus de France, mais qui regardent chez nous. Un peu de temps, elle suivit la frontière, vers la droite, cherchant un arbre parmi les arbres de toute taille, réserves et taillis. Elle se rappelait que Nicolas, avant le départ pour le régiment, ayant fait un pèlerinage au tombeau de Sainte-Orane, qui est en Sarre, était passé par là pour s'y rendre, et qu'au retour, il avait parlé d'un sapin géant, brisé par la foudre, à l'ombre duquel il avait déjeuné. Le souvenir pouvait ramener l'enfant. Elle découvrit ce tronc d'arbre, brisé à une vingtaine de pieds au-dessus du sol, et qui portait, à cette hauteur, une couronne de branches sans pareilles. Les aiguilles de l'une rejoignaient les aiguilles de l'autre. Des débris de verre et de boîtes de conserves disaient que bien des promeneurs avaient dîné à leur ombre. Marie détordit la toile de son sac, prit un morceau de pain, un des gros, et le suspendit à un

éclat pointu, vrai couteau de bois jailli de l'écorce, à portée de la main. Dans la croûte dorée, elle piqua un papier où elle avait écrit : « Si tu passes par ici, Nicolas Baltus, ne crains pas de manger le pain, ne crains pas de te faire connaître : c'est moi qui suis venue, ta mère, Marie. » Puis, ayant regardé autour d'elle, prompte, elle chargea de nouveau la poche sur son épaule, et reprit sa marche le long du massif forestier d'Uberherrn.

Après un temps, elle tira encore de son sac un morceau de pain, et le posa sur le haut d'une croix qui est dans les terres, à quelque distance de la route de Sarrelouis. Les cultivateurs du pays, revenus au travail après le repas de midi, la saluaient d'un « bonjour » quand elle passait, mais elle refusait de se laisser distraire et ne tournait point la tête vers eux, elle l'inclinait un peu, seulement, comme font ceux et celles qui remplissent une mission. Ils savaient, ces jeunes, ces vieux, ces filles de Condé et des hameaux, que c'était une mère malade de son amour. Elle s'éloignait. Et, quand elle eut ainsi voyagé, et erré même dans les premiers massifs de la forêt du Warndt, elle rentra en Lorraine, traversa une route, et, dans le bois de sapins qui est de l'autre côté et près d'une ferme, trop lasse pour aller plus loin, se reposa. Elle s'étendit au pied d'un arbre, le dos appuyé à l'écorce du tronc, et s'endormit.

L'après-midi commençait de s'avancer, quand elle fut éveillée en sursaut. Autour d'elle, dans le bois qui est clair, une douzaine d'hommes assis, debout, vêtus de drap bleu, coiffés du casque, plaisantaient en la regardant.

— Eh ! la petite mère, le somme a été bon ?... La voilà qui s'éveille !... Qu'a-t-elle dans sa poche de toile ?... Dis, Clochet, va donc voir ce qu'il y a là dedans ? Elle ne veut pas ?... Elle est fâchée ?... Allons, laisse-la, puisqu'elle ne veut pas... Le sergent va lui parler... Sergent Prunier, avance à l'ordre... Parlemente avec la dame du bois !

Elle s'éveillait, se relevait, un peu honteuse. Debout, elle leur parut grande, et de bonne mine. C'étaient des soldats du 146ᵉ d'infanterie, qui étaient venus de Saint-Avold. Il y en avait d'autres plus loin, entre les arbres, et on entendait des voix jeunes, du côté de La Brûlée, la ferme voisine, qui appelaient : « Par ici, les gars, y a du vin ! » Le sergent Prunier s'était avancé, il faisait le salut militaire, en riant, et il avait

une petite figure pas méchante, et une moustache mince, toute dorée, ah ! mon Dieu, comme celle...

— Pardon, excuse, madame : mais les camarades veulent savoir ce que vous avez dans votre sac ?

Sans répondre, elle se baissa vers la poche, et la mit debout.

— Prunier, dit un des soldats couchés, et qui mordillait un brin d'herbe, ouvre le sac, je devine ce que c'est : c'est du tabac de contrebande, du tabac de la Sarre !

— Bonne affaire ! Ne craignez rien, on ne le dira pas ! La contrebande, ça nous connaît ! Tout le monde en fait, par ici ! Ouvre donc le sac, Prunier !

Six jeunes soldats s'approchèrent, dont le sergent. Marie Baltus avait eu peur d'abord, et voici qu'elle attirait le sac ; le remontait le long de sa robe ; qu'elle rabattait les bords de la poche, et montrait la croûte brune du pain de Mme Poincignon, et qu'elle disait, riant à moitié :

— Vous le voyez : je n'ai que du pain, du pain pour mon fils.

Ils s'approchèrent encore, penchant la tête, pour mieux voir.

— Du pain joli, ma foi ! Dites donc, il ne mangera pas tout ça, votre fils ! On va vous en acheter !...

Elle écarta deux bras qui se tendaient. Mais, par derrière, un homme s'était glissé, un homme à la bonne face rougeaude et qui riait ; il s'approcha, courbé, se redressa tout à coup, en levant au-dessus de sa tête un morceau de pain qu'il avait saisi.

— J'en ai un, les amis, j'en ai un !

Marie poussa un cri.

— Arrêtez-le ! Il a volé le pauvre !

Mais l'autre, déjà, courait sous les branches. La femme avait ramené ses deux bras sur le sac, et le tenait serré contre sa poitrine, comme si ç'avait été son enfant même ; elle se reculait, jusqu'à faire plier les basses branches de l'arbre, et à s'appuyer sur elles. Au cri qu'elle avait jeté, des hommes s'étaient relevés. Ils l'enveloppaient dans leur demi-cercle, l'arbre lui-même achevant de la tenir prisonnière. Alors, des grands yeux sombres de Marie Baltus, deux larmes coulèrent, et deux autres... Le sergent écarta les hommes.

— Arrière, les enfants !... Voyons, la petite mère, c'est pas

la peine de pleurer pour une miche qu'on vous a prise !... Je vais dire à Poriot de vous la rapporter... Eh ! Poriot? Fais pas de bêtises! Elle pleure, tu sais ; rapporte, mon vieux chien! Faut être chic! Tu es, comme les amis, ici, de la 1re du 2e, la plus belle compagnie du bataillon...

Poriot ne parut pas. Mais la femme laissa tomber la poche pleine à ses pieds, et, regardant les soldats, elle dit, de sa voix qui était son âme elle-même, émouvante, et tendre dans le reproche :

— Prenez donc tout ce que je lui portais !... J'ai plusieurs pains, parce que je ne sais pas par où il va revenir chez nous, n'est-ce pas ?... Je les mets ici, et je les mets là, aux carrefours, sur les croix. Il a disparu dans la guerre, mon fils... Mais il n'est pas mort, vous comprenez... On aurait retrouvé son corps, depuis le temps. C'est à Béthincourt qu'il se battait...

Le sergent, qui avait combattu dans les derniers mois de la guerre, l'interrompit. Il était devant elle, et, tandis qu'il parlait, elle considérait les petits épis de barbe blonde qui se levaient et remuaient sur les lèvres du sergent Prunier.

— Béthincourt, autant dire Verdun. J'y suis allé. Il en est resté par là, ma bonne dame!

De la voir pleurer, et de penser à des mères, comme elle, qu'ils connaissaient bien, les jeunes hommes étaient émus, et tâchaient tous de ne point le paraître. Il y en avait qui la regardaient bien en face, et d'autres du coin de l'œil. Et ils virent, étonnés d'abord, que cette longue figure pâle souriait, de ce qu'avait dit le sergent.

— Non, monsieur le sergent; j'ai des nouvelles de lui, des nouvelles pour moi toute seule, que je ne veux pas vous raconter. A mon avis, il a été tenté par les gros prix que gagnent les ouvriers dans les provinces dévastées... Je lui écris des bouts de billet; — elle tirait, de la poche de sa robe, des carrés de papier, et les leur montrait ; — je ne veux pas qu'il ait trop faim, le pauvre petit, car la route est longue, longue.. J'ai idée que vous l'avez peut-être rencontré?... Il est par là, ou par là...

De son bras, qui tenait encore les billets, elle traçait une large ligne en l'air, qui désignait toute la campagne autour du bois. Et comme ces jeunes gens devinaient bien, à présent, qu'elle avait l'esprit troublé, plusieurs s'étaient mis à rire;

d'autres la prenaient en pitié. Un homme disait, en arrière : « Elle est folle ! » Un second, plus bas : « Tais-toi donc ! Folle de cœur, ça n'est pas méchant ! »

— La paix, vous autres ! cria Prunier. Laissez-la raconter ! C'est une mère, vous voyez bien !

Marie Baltus avait rajeuni. Ses lèvres fanées reprenaient du rose. L'espérance était revenue, sa compagne si souvent, et l'assistait.

— Je vous en prie, vous qui êtes soldats, comme il était, dites-moi que vous en connaissez, vous aussi, des disparus qu'on a vus revenir à la maison de chez eux?

Deux ou trois jeunes gens, pour lui faire du bien, murmurèrent : « Parbleu ! » Elle les entendit, et puis elle écouta encore. Elle les considérait, de ses beaux yeux doux, l'un après l'autre, leur demandant : « Ce n'est pas assez, un petit mot; rappelez-vous? dites davantage. »

Un gros du second rang, qui portait son casque sur la pointe du crâne et la visière en haut, parce qu'il avait chaud, se souvint de quelque chose.

— Positivement, madame, j'ai appris, par une lettre, qu'un menuisier d'un bourg, pas loin de chez moi, était rentré comme ça, après quatre ans...

— Il n'y en a que six à présent, dit-elle, c'est à peu près pareil.

— Moi, dit un autre, le plus haut de taille, et qui se tenait tout près de Marie, moi, madame, j'ai un parent qu'on a cru mort aussi : l'annonce avait été faite, on avait renvoyé à la famille des petites choses et le livret...

— Oh ! dites vite !

— Un soir que son père et sa mère dînaient, il a ouvert la porte : « Me voilà ! »

— Et ils ne sont pas tombés morts?

— Ma foi non, madame, ils lui ont dit : « Il n'y a qu'un couvert à mettre... » Il a expliqué comme ça, qu'il avait été retenu prisonnier chez les Russes... Il y en a d'autres, vous savez...

— Oui, mes enfants, oui, et c'est ce qui arrivera chez moi.

Le sergent se détourna.

— Poriot? Rapplique ici ! Et en vitesse !

Tout le groupe fit demi-tour, pour voir Poriot revenir. Parmi les arbres, on vit s'avancer, tranquillement, celui qui

avait chapardé un morceau de pain. Prunier se porta vivement au-devant de lui et lui parla tout bas, puis le prit par le bras et l'amena. Poriot avait encore, dans la main droite, une partie du pain, et le couteau ouvert... Quand il fut devant Marie, et que le sergent l'eut lâché, entendant les camarades qui lui disaient : « T'as été bête, Poriot !... Rends-lui donc !... Faut pas offenser les mères ! »... il tendit le pain, et s'excusa.

— J'en ai mangé un bout, j'avais faim, et il est bon, le pain de votre enfant. Mais je ne suis pas un voleur... Je vas vous le payer.

En même temps, il fouillait dans la poche de son pantalon, tirait son porte-monnaie, et, prenant une pièce de vingt sous, ostensiblement, il la jetait dans le sac de la voyageuse avec le reste du pain.

Marie dit :

— Il ne vous en voudra pas, mon petit, pas plus que moi.

Un coup de sifflet. Rassemblement. Les hommes trottent vers la route ; on voit des ombres, entre les sapins.

— Bonsoir, madame ! Bonne chance ! Vive vot' petit gars !

Les voix s'éteignent. Une escouade, celle qui trouvait de son goût le vin de La Brûlée, accourt à grandes enjambées, et ne voit pas même Marie Baltus, qui recharge sur son dos la poche, et prend le chemin qu'ont pris les soldats. Quand elle sort du bois de sapins, le bataillon du 146e est déjà en marche, clairons sonnant. La route n'est qu'une tranchée dans la haute forêt. Marie suit les soldats qui vont plus vite qu'elle, et diminuent de hauteur et de couleur en s'éloignant. Elle n'en regarde qu'un, au dernier rang, celui dont l'allure dégagée rappelle celle de Nicolas ; elle se demande même si ce n'est pas lui. Car il s'est retourné une fois, deux fois. Qu'a-t-il cherché à voir ? Ne serait-ce pas la grande femme en noir, si mince, si droite, qui porte un paquet gris sur l'épaule ? L'équilibre de l'esprit est vraiment tout rompu, ce soir. L'espérance tient dans sa main le cœur de Marie Baltus. Le vent froid de la matinée a cessé de souffler. Le bataillon en marche n'est plus qu'un nuage de poussière à l'horizon. Marie a continué de suivre la route ; elle dépasse le bourg de Condé, dont elle aperçoit les maisons étagées ; elle distribue son pain entre les croix du plateau et les réserves de bois coupées qui bordent les lignes forestières, tout près de la Horgne-aux-moutons.

Dans le soir apaisé, elle est revenue à Condé, épuisée et heureuse. La voisine, la petite veuve tranquille, lui a demandé : « Qu'avez-vous donc, madame Baltus ? Vous avez l'air d'une jeunesse. » Elle a répondu : « Celui qui me la rendra n'est pas loin. » Mais, son secret, elle ne le dit jamais, et, au surplus, les autres ne la comprennent pas. Peut-être, dans la nuit, Jacques et Orane seront-ils de retour? La mère s'est mise à veiller. L'eau d'une bouilloire chante au coin du fourneau.

VI. — TARD DANS LA NUIT

Très tard, dans la grande nuit d'onze heures, Baltus et Orane descendirent à la gare de Condé-la-Croix. Baltus portait, sur l'épaule, la petite valise recouverte de peau poilue de sanglier, qui l'avait suivi en voyage. Nuit très pure; des étoiles, en corps d'armée au-dessus des forêts. Ce n'était pas la saison où la nuit chante. Aux frontières de l'Est, en ces premières semaines d'avril, la vie a le sommeil encore des petits enfants : à peine un rêve, un appel, une plainte la traverse. Il ne gelait pas; la sève, dont la saison était venue, s'en allait au travail et montait à la découverte; l'air mouillé commençait d'ouvrir les bourgeons des arbres et la spirale des herbes. Une odeur de résine descendait des falaises boisées. L'instituteur et sa fille, après avoir marché quelques centaines de mètres, sur la route, s'engagèrent dans la première des deux rues du village.

Les voyageurs avaient déjà l'âme à la maison : « La mère, pendant ces jours passés, qu'est-elle devenue? Les voisins m'ont promis de prendre soin d'elle, de veiller sur elle, sans qu'elle s'en aperçoive,... car il ne faut pas la contrarier : mais ils n'ont pu la suivre. Elle fait de si longues courses, Marie-au-pain! Nous aussi, nous étions à la recherche de Nicolas : toute la famille à la poursuite de l'ombre. La mère est-elle rentrée? A-t-elle songé que nous revenions cette nuit? »

Voici le bureau de poste, bâti au temps allemand, troisième maison du bourg quand on vient de la gare ; un énorme toit brun couché sur des murs bas. Le bureau est fermé; la receveuse est dans sa chambre, au-dessus, car la lucarne, là-haut, fait un dessin pâle dans l'ombre. On veille aussi dans la villa du maire. Les autres maisons, à droite, à gauche, dorment. Le pas de Baltus et celui d'Orane, rapides, peuvent sonner sur la

route, pas une tête n'apparaît derrière les rideaux, pas un retardataire, revenant du café, ou d'une course dans la vallée, ne se retourne, la clé déjà engagée dans la serrure, pour voir qui peut passer, à pareille heure, dans Condé-la-Croix. Voici des boutiques de marchands; la mairie, dont le drapeau de fer fut repeint le 22 novembre 1918; à présent, la route s'infléchit en montant vers l'école; voici la forge; et le ferblantier Coppat, et puis l'espèce de place, au sommet de laquelle est bâtie la chère école : Marie est rentrée! Marie attend! le phare brille : la fenêtre à gauche, en bas, est éclairée!

— Il faut entrer doucement, dit le père. Tu sais, un peu de bruit : elle aurait peur.

Il longea la partie gauche de la façade, et, à l'endroit où l'immense gerbe d'un laurier faisait ombre, même la nuit, sur les murs et sur le toit, il revit la petite porte de sa maison à lui. Il aurait pu ouvrir la porte, ou sonner : il préféra s'annoncer comme il faisait au temps heureux, lorsque les deux enfants vivaient et que le ménage était jeune encore. Regardant sa fille, qui avait déjà deviné, et, touchant de la tête les feuilles basses et épuisées des hautes piques de l'arbuste, il chanta à demi-voix : « Je suis un enfant de Lorraine... » Aussitôt, l'âme qui veille avec nous, la lumière, s'agita, elle quitta la cuisine, elle apparut, faible, puis violente, derrière les vitres qui, au-dessus de la porte, formaient bandeau, et la porte s'ouvrit, et la mère, avec sa lampe à bout de bras, se pencha. Elle n'avait pas sa figure hagarde, elle souriait, elle disait :

— Mes amis, vous avez mis bien du temps à faire votre voyage!

Lorsqu'ils furent tous trois dans la cuisine, Marie embrassa Orane, et son mari, puis elle fit signe à sa fille : « Sers-le et sers-toi : tout est prêt ». Et elle vint s'asseoir près d'une table de ferme, massive, longue, et elle éteignit la lampe à pétrole, parce qu'Orane venait d'allumer la grosse lampe électrique pendue au plafond. C'était encore une des manies de la femme de Baltus : Marie-au-pain, dans son travail quotidien, aux heures du soir et du matin, se servait, pour s'éclairer, d'une vieille lampe en cuivre qui avait une anse et pouvait s'accrocher aux murs. On la laissait faire : Baltus avait compris la raison de cette apparente singularité. La lampe datait des années anciennes, où Condé-la-Croix n'avait pas l'éclairage

électrique; elle avait été maniée par tous ceux de la famille, par les petites mains, par conséquent, de celui qui n'était pas revenu de la guerre. L'instituteur s'était assis en face de sa femme, et il la regardait, tandis qu'Orane apportait le café et le lait chaud, le sucrier, le bol de faïence à fleurs bleues. Il trouvait le pauvre long visage moins fané que de coutume, les yeux moins inquiets, car ils ne se détournaient point. Mais, retirés au fond de l'ombre bleue qui les cernait, où ils s'envelissaient de plus en plus, ils luisaient pourtant d'une petite douceur, d'une nouvelle qu'ils offraient sans la dire encore : « Tu dois deviner qu'il a passé une joie en moi, et qu'elle m'a laissé au cœur un calme inaccoutumé, fragile : ne le détruis pas. Traite-moi avec cette tendresse enfermée dans ta rude coque de Lorrain, et que j'ai connue, en nos années plus jeunes. » Il comprenait le regard de celle qu'il n'avait point cessé d'aimer, mais qui était devenue sa pitié à présent. Il mangeait vite, car le voyage et la course lui avaient donné faim, puis, soulevant le bol, de ses deux mains en corbeille, il buvait : et ses regards ne la quittaient guère. Orane, debout au fond de la salle, près de la fenêtre, mangeait aussi, et elle se demandait pourquoi sa mère était, ce soir, plus pareille à la mère d'autrefois.

Ayant bu l'avant-dernière gorgée de café, l'instituteur posa les deux bras sur la table, et il avait l'air de les tendre vers sa femme.

— Qu'y a-t-il, ma bonne? dit-il.

Les lèvres s'entrouvrirent, la voix qui avait chanté près des berceaux retrouva des notes chantantes, mesurées au sommeil sacré, prudentes.

— Il est revenu, répondit-elle.

Les paupières de Baltus s'abaissèrent un moment; ses cils jaunes battirent dans la lumière, quand il rouvrit les yeux. L'illusion avait peu de prise sur cet homme maitre de soi, et qui savait. Mais les mots ont une puissance, même si nous ne les croyons pas; ils remuaient la douleur dans ce cœur résigné.

Baltus passa son mouchoir sur ses moustaches, pour essuyer les gouttes de café, et il mit longtemps à renfoncer ensuite, dans sa poche, le carré de linge de coton. Ce fut la femme qui reprit :

— Tu n'as eu de lui aucune nouvelle à Verdun ?

— Non.

La mère leva les mains, pour signifier : « Est-ce étonnant? »

et sa robe de grosse laine fit des plis sur les épaules tombantes et belles de cette Lorraine.

— J'aurais dû t'empêcher de partir. J'avais le pressentiment que vous ne pourriez pas rapporter de nouvelles, qu'elles étaient réservées pour une qui ne vit que pour les apprendre elle-même, et de lui. Quelle réponse ont-ils faite? La même toujours?

— Oui : « disparu », un qui n'a, sur la terre, ni tombe, ni maison.

— Ils se trompent : sa maison, c'est la nôtre; il y sera bientôt.

— Comment le sais-tu donc, ma pauvre?

— Il a mangé le pain que j'avais placé pour lui! En deux endroits, parmi les champs, dans la forêt, le pain a été enlevé...

— Un oiseau ou un chien...

— Un oiseau ne pourrait enlever un si gros morceau; un chien ne peut monter jusque-là...

— Un errant...

— Nicolas en est un... Et puis j'ai rencontré des soldats français; ils ont ri d'abord, parce qu'ils ne comprenaient pas; ils me prenaient pour une pauvre tête exaltée; mais je leur ai tout expliqué, et ils ont été si bons que je me disais : « Pour parler comme ils font, il faut qu'il l'aient aperçu »; ils ne disaient pas tout, bien sûr...

— Marie, que disaient-ils? Je vois que cela te fera du bien de le répéter...

— Que ce que je pense n'est point insensé; qu'il y a encore, en Allemagne, en Russie, ailleurs peut-être, des hommes de la guerre qui sont empêchés de rentrer chez eux, retenus chez des fermiers ou dans des mines, surveillés, et qu'on ne peut pas affirmer, non plus, que d'anciens soldats des armées allemandes, prisonniers autrefois, ne soient pas restés volontairement, pour travailler, dans les villages dévastés... Il était si intelligent, notre fils, si travailleur, que ceux qui l'ont employé ont dû le payer bien cher, pour qu'il ne les quitte pas!... Il a pu amasser une fortune, et ne se décider à nous revoir que pour nous la donner... Tu doutes, je le vois bien... Vous autres, les hommes, vous n'avez pas comme nous le cœur apercevant.

L'homme éprouvait une douleur cruelle; ses yeux se détournèrent de celle qui les interrogeait avec passion.

— Je voudrais te croire, ma pauvre Marie... Peut-être, en effet, as-tu raison contre tous et contre le temps...

— Attendre, Baltus, qu'est-ce que cela, quand la joie est certaine? Il est près de nous!

— Ne te fâche pas, Marie; ne t'excite pas en me répondant; je veux seulement bien savoir ta pensée... Tu dis : « Il est près de nous »; je souhaite tant de le revoir que je le crois presque...

— N'est-ce pas?

— Pas tout à fait autant que toi : mais, à ton avis, ma femme, pourquoi ne serait-il pas déjà venu ici, tout droit?...

Elle se leva; elle était mince, grise de cheveux, et ses yeux aussi étaient gris; elle dit, le regardant de haut :

— Il m'aurait tuée, tu ne comprends donc rien! Tous les Baltus que vous êtes, vous ne valez pas une femme, pour le sentiment!

— Oh! crois-tu?

— Vous ne devinez pas ce qui nous arrivera. Il faut que vous alliez tout droit, advienne que pourra! Mais lui, qui est de moi et de toi, il est tout imagination et tendresse. Mon fils Nicolas, je ne le verrai que peu à peu; il s'annonce; il se fait espérer, par pitié d'amour. Il nous connaît. Je l'aime aussi pour la peur qu'il a de nous saisir...

Alors, Baltus se leva aussi, et il demanda :

— Viens, ma Marie, tu dois être bien lasse!

— Non! pas ce soir! je suis heureuse!

— Il faut que tu dormes; demain, je te laisserai partir, sans essayer de te retenir, comme j'ai fait quelquefois...

— Tant mieux! Je te remercie. J'aurai, un jour prochain, un signe de mon enfant...

— Viens, Marie... Il est la grande nuit.

— Peut-être a-t-il passé sous nos fenêtres, et ne l'avons-nous pas entendu?

— Viens, minuit est sonné.

— Bah! tes vacances ne seront pas finies demain matin!

La voix était jeune encore qui répondait cela. Marie Baltus s'avança vers la porte. Comme si le premier pas, hors de cette place où elle venait de parler de son fils, la libérait de l'obsession, elle détourna la tête, en marchant, et dit à Orane, témoin immobile au fond de la cuisine, appuyée au mur et songeant :

— Orane, demain matin, il y aura le linge à donner à la

blanchisseuse ; tu prépareras deux assiettes de soupe, pour la femme Barisey, qui viendra de bonne heure, pour parler à ton père. Elle veut mettre son petit garçon à l'école, après Pâques...

Elle ajouta, plus bas :

— Mets tout en ordre, ce soir : cela vaut mieux... Tu iras aussi, demain matin, chez la boulangère, et tu lui achèteras cinq pains d'une livre, tu comprends?

— Oui, maman.

— Bien cuits : il aime que la croûte soit dorée.

La mère disparut dans le corridor, et monta l'escalier derrière son mari. La jeune fille remit tout en ordre. Elle donnait à ce travail plus de temps qu'il n'en eût fallu. La conversation qu'elle venait d'entendre lui tenait, malgré la fatigue et malgré l'heure tardive, l'esprit éveillé. Comme les filles issues d'honnêtes ménages, et qui voient, à l'âge où elles commencent d'aimer, leurs parents s'aimer encore, faire effort pour ne point s'offenser, et porter l'épreuve ensemble, Orane avait trouvé l'occasion de songer à elle-même. Nous y cédons toujours. Elle se réjouissait de l'exemple donné ce soir ; elle se promettait, si elle pouvait, seule à seul, s'entretenir avec le grand Mansuy de la Horgne-aux-moutons, de lui dire : « Chez nous, il n'y aura pas un temps et puis un autre temps, mais le cœur que j'ai en moi ne se reprendra jamais. » Et la joie qu'elle aurait à dire cette chose, et à parler, toute frémissante, de ces longues années graves où l'on ne changerait point, la tenait ravie, tendre et reconnaissante, tandis que, dans la cuisine de l'école, elle continuait à veiller. Un à un, elle serra les bols, les cuillers, les assiettes, dans l'armoire basse, faite de planches antiques, veinées semblablement, rouges encore du même rouge pourpré dont s'étaient nourries les guignes forestières.

René Bazin.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

MES CAHIERS

II (1)

SUR VICTOR HUGO

Pourquoi il serait impardonnable et honteux à moi de jamais attaquer Hugo et d'ouvrir une polémique avec lui : Cicéron l'a dit : *Nihil enim est turpius quam cum eo bellum gerere quocum familiariter vixeris* (2).

Hugo se donne à moi comme un homme qui n'a qu'un défaut et qu'un faible, celui de trop aimer les femmes : il prétend qu'il ne songe pas du tout à sa gloire. Il y a toujours deux défauts en nous, celui qu'on avoue et celui qu'on cache.

Un écrivain de goût et modéré finirait admirablement plus d'un de ses paragraphes avec la phrase par laquelle Hugo commence les siens. Hugo, dans l'expression, rencontre souvent ce qui est bien, ce qui est lumineux et éclatant, mais il part de là pour redoubler et pour pousser à l'exagéré, à l'éblouissant, à l'étonnant. Du Parthénon lui-même, il ne ferait que la première assise de sa Babel (3).

---

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1925.

(2) Sainte-Beuve s'est, en public, à peu près tenu parole. Mais comme il s'est rattrapé dans ses *Cahiers!*

(3) Cette *pensée* a été utilisée par Sainte-Beuve dans une note des *Portraits contemporains*. Réimprimant son article sur *les Chants du crépuscule*, et comparant Victor Hugo à « un Goth revenu d'Espagne, qui s'est fait Romain », il mettait en note : « Voici une remarque qui rentre jusqu'à un certain point dans la mienne; *je l'emprunte à un critique suisse* (*ou français*) *que j'aime à citer*. » Et, après cette allusion à ses *Chroniques parisiennes* de la *Revue suisse*, il citait la pensée ci-dessus, qu'il terminait par le trait suivant : « En fait d'ordres grecs, il (Hugo) entend surtout le cyclopéen. » (*Portraits contemporains*, éditions actuelles, t. I, p. 457.)

J'appelle les puissances de Hugo des puissances à la fois puériles et titaniques.

« Versatilités pesantes » de Hugo.

Hugo, le plus grand tapageur pindarique qui ait existé.

Hugo, dans son *Dernier jour d'un condamné*, et Janin, dans son feuilleton sur M[me] Lafarge, vont contre leur but, l'un en prêchant la miséricorde avec arrogance, l'autre en voulant venger la délicatesse, en dépit de toute délicatesse.

Ruy Blas vide de fond en comble la question de Hugo, si tant est qu'elle restât encore quelque peu indécise; c'est un certificat d'incurable magnifiquement armorié, historié, avec de grosses majuscules rouges galonnées d'or, comme les laquais de sa pièce.

Après *Ruy Blas*, Hugo est jugé : il peut encore y avoir pour lui des succès relatifs; il ne peut plus y en avoir de sa part pour l'art même.

La carrière poétique de Victor Hugo a été toute une révolution. Granier de Cassagnac s'en est fait finalement le Robespierre. Je me flatte de n'en avoir été que le Vergniaud. *Hernani*, pour moi, ç'a été la fin de l'Assemblée législative (1).

---

31 mai 1836.

J'ai rencontré H... aujourd'hui; en le quittant, j'ai pensé ceci :

Il y a une infinité de degrés de prudence, d'habileté, de ruse,

(1) Cette *pensée* avait été reprise par Sainte-Beuve dans l'un des articles que, sous l'anonyme, il adressait à la *Revue suisse*, et qu'on a depuis recueillis dans les *Chroniques parisiennes* (p. 13). — Granier de Cassagnac avait écrit sur *les Burgraves* un article dithyrambique. « Dans le journal *le Globe*, écrit Sainte-Beuve, Granier de Cassagnac a loué à tour de bras et a cité. »

de corruption, ou même de perfidie, qui sont plus compatibles avec la nature humaine qu'une certaine grossièreté d'orgueil astucieux et d'égoïsme. Ulysse, quoi qu'il fasse, est un homme; Polyphème est un animal (1).

Hugo était un jeune roi barbare. Au temps des *Consolations*, j'ai tenté de le civiliser, j'y ai peu réussi.

Hugo, jeune et noblement lyrique, était Polyphème encore, mais le jeune Polyphème, amoureux de Galatée, joueur harmonieux de flûte et digne alors qu'un Théocrite le chantât :

Et erat tum dignus amari.

Depuis, le blond duvet est devenu du poil roux : son menton a trop fleuri et s'est hérissé. Fi du Cyclope !

Vous êtes bien grand, monsieur, sans doute : mais le monde est plus grand encore. Il l'est assez, croyez-moi, pour qu'on y vive et qu'on vous y évite, pour qu'on y marche longtemps et qu'on ne vous y rencontre jamais, pour que vous vous imaginiez le remplir et que pourtant on vous ignore ou qu'on vous oublie !

Dans son nouveau volume (*Les Voix intérieures*), Hugo est plus que jamais entré dans la fausse voie de l'omnipotence de la rime en poésie : ce qui lui est donné d'images et de pensées par la rime est inouï et inconcevable. L'art y périrait. On comprend que Barbier et, surtout, Musset se soient jetés, d'effroi et de dégoût, dans l'excès opposé. Pour rimer aux *aigles* qu'il fait voler en cercle autour de son *Arc de Triomphe*, il ne voit à prendre pour témoins qu'un pâtre ACCROUPI *dans les seigles*. Au vent de la mer qui *souffle dans sa trompe*, il ne voit de pendant que le phare au rouge éclair que la brume *estompe*. Il triple à tout propos les rimes, et la langue n'y subvient pas.

(1) En marge : « J'étais dans l'antre du Cyclope et je me croyais dans la grotte d'un demi-dieu. » (*Note de Sainte-Beuve.*) — Il y a des esprits assez mal faits pour préférer les grossièretés de Polyphème aux perfidies d'Ulysse.

Il se croit *virgilien* et appelle Virgile son *maître* dans deux ou trois pièces, où il y a cent mots qui détonnent. Virgile, pour rimer avec *Gallus*, n'aurait pas dit *les bois chevelus*. En latin, *intonsi montes* est noble et beau. *Chevelus* est un mot digne de Quinet et de la forêt Hercynienne, un mot mérovingien et non virgilien. Hugo n'entend pas plus Virgile que Pétrarque, il voit toutes choses et toutes personnes en lui.

Quand Virgile, qui est l'harmonie et la fusion mêmes, veut peindre dans sa sublime églogue de *Silène*, le taureau superbe dont est éprise Pasiphaë, quels vers magnifiques et purs! il redouble de charme. Au lieu de cela, Hugo a la pièce intitulée *la Vache* (vache, et non pas génisse), belle sans doute à sa manière, mais un peu crottée; avec les enfants à *dents de marbre* et à cheveux en *broussailles* autour d'elle, enfants plus *charbonnés que de vieilles murailles*, et que j'aimerais autant s'ils étaient un peu plus propres, en restant aussi puissants : mais, en définitive, la pièce est fort belle et je constate seulement la différence.

Il paraît, au dire de ceux qui connaissent l'œuvre d'Albert Dürer, que Hugo ne s'est pas moins trompé, quand il l'a cru son maître dans la manière de voir la nature : Albert Dürer n'est pas du tout mystique et panthéistique de la sorte. Mais c'est toujours la même histoire : Hugo faisant et voyant tout le monde à son image; disant à David le sculpteur, si remarquable par la finesse et le délicat du style, qu'Alexandre l'eût voulu *pour lui tailler le Mont Athos* (1) et me disant à moi-même, hélas! *aigle* et *aiglon* sur tous les tons. Dès le second vers de la pièce sur *l'Arc de Triomphe*, il l'appelle *arche démesurée* ; c'est mesurée qu'il faudrait plutôt dire. Il voit dans les canons des Invalides des canons énormes, béants; et ce sont de longs canons minces, presque des couleuvrines de loin, qu'on a envie, ce me semble, de mettre dans sa poche toutes les fois qu'on passe; il est vrai que je vois en petit, mais Hugo, lui, voit gros.

Il est évident par ce volume que Hugo ne se corrigera jamais et jamais n'arrivera même à ce goût *relatif* dont chaque organisation d'artiste devrait être capable. Il pourra donner ainsi trente autres volumes, jusqu'à quatre-vingts ans, s'il vit assez; mais il ne prouvera que sa fécondité et sa force récidivante; la

(1) « Depuis, dans *les Rayons et les Ombres*, il l'a appelé le *père des colosses*. » (*Note de Sainte-Beuve.*)

perfection, même cette perfection *relative* du talent pris en soi, n'est pas de lui. Dans l'état actuel, sa poésie me fait plus que jamais l'effet d'une plante grasse, dont les fleurs d'une admirable couleur de pourpre n'ont pas d'odeur ou en ont une funeste, dont les feuilles énormes et difformes, pareilles à ces reptiles et à ces crocodiles qu'il aime, sont sans ombrage et se hérissent à l'extrémité de dards qui offensent. — Il n'est pas jusqu'à sa *Notre-Dame* que Hugo n'ait faite plus grosse et monstrueuse qu'elle n'est; à la voir de près, et même sans la flèche qui pourrait y être, elle a un air d'élégance et de légèreté qu'il n'y a pas vu.

A propos du recueil de Hugo *les Rayons et les Ombres*.

La critique à l'égard de Hugo n'a plus, ce me semble, à juger les œuvres, mais la manière. Sa manière est faite et toutes ses œuvres désormais plus ou moins en découleront. Plus il va et plus il remue autour de chaque thème poétique une multitude bigarrée de vers et d'images ; c'est un ramas bruyant et brillant de toute sorte de recrues qui manœuvrent certes avec l'attirail énorme de la puissance; mais à y regarder de près, pour un vrai guerrier que de goujats en habit rouge !

Dans ce recueil des *Ombres et Rayons*, il y a des choses aussi belles que jamais, mais aussi il y en a de plus détestables et d'insupportables vraiment. Conçoit-on par exemple que, parlant de l'amour, et après une longue et assez poétique énumération,

> Aimer, c'est comprendre les cieux,
> C'est mettre (*qu'on dorme ou qu'on veille*)
> Une lumière *dans* ses yeux,
> Une musique en son oreille,

il ajoute comme chose toute simple,

> C'est se chauffer à ce qui bout !

N'est-ce pas exactement comme si, au plus beau milieu du plus beau salon, on apportait tout d'un coup une marmite ? Il y a désormais force de ces incongruités-là chez Hugo ; ce ne sont plus des taches, ce sont des immondices.

Ces taches ne sont pas de celles dont parle Horace : *non ego paucis offendar maculis*. Ce ne sont pas des grains de beauté, ce ne sont plus même des verrues, ce sont des polypes.

Comme un grand troupeau roux de hérissons énormes.

C'est là un de ses vers : à tout moment de ces énormités.

V. Hugo. Discours aux funérailles de F. Soulié.

— ... Charlatan de cimetière...

— ... O creux, ô ampoule ! qui donc me crèvera cette vessie !

Conversation avec Thiers.

Je n'ai jamais vu d'antipathie égale à celle que lui inspire Hugo.

Conversation avec Cousin.

« Hugo dérange toutes les idées qu'on se fait du poète lyrique. On est accoutumé à définir le poète lyrique une *chose légère*, κοῦφον χρῆμα. Au lieu de cela, on a dans Hugo une pensée compliquée, calculée, qui manœuvre en toute chose. » — « Oui, il fait une ode elle-même comme on ferait une serrure, une serrure savante, mais c'est de la mécanique. »

Hugo n'est pas de la race des hommes, il est né des dents du dragon. Cousin me le disait ce matin : « Il faut que Hugo entre à l'Académie et que ça finisse : cela devient ennuyeux. Plus je le pratique et plus je m'en aperçois : quel animal ! — Oh ! repris-je, l'écaille est fameuse, elle est bien luisante, mais elle n'est pas commode. — Oh ! s'écria-t-il en riant, il est caparaçonné de pied en cap ! Quel cuirassier ! — Quel crocodile, quelle carapace ! » — Et de rire.

Hugo enfin veut être de l'Académie ; il s'en occupe, il vous en entretient gravement, il s'y appesantit durant des heures, il vous reconduit par distraction du boulevard Saint-Antoine à la

Madeleine, à minuit, tout en vous en parlant. Dès que Hugo tient une idée, toutes ses forces s'y portent en masse et s'y concentrent; et l'on entend arriver du plus loin sa grosse cavalerie d'esprit, artillerie et train, et métaphores.

Victor Hugo est de l'Académie. Allons, allons, c'est bien : l'Académie a besoin de temps en temps d'être violée.

La fameuse réception et, comme je l'appelle, le sacre de V. Hugo à l'Académie a eu lieu. Ç'a été lourd, de sa part, et tout simplement ennuyeux. « Vous avez fait, monsieur, un bien grand discours pour une bien petite assemblée », lui a dit avec son ironie sentencieuse M. Royer-Collard. Hugo a pris cela pour un compliment : il n'a pas de tact, et, comme me le disait M. Molé, son discours manque tout à fait d'*esprit*. Il n'avait pas la mesure ni de cette coupole, ni de cet amphithéâtre de société ; son discours était un discours cyclopéen, bon à beugler au Colisée sous Domitien, de la rhétorique à triple carat, une suite de gros morceaux sans lien, sans transition. Tout cela pourtant était profondément calculé dans son esprit; mais, n'ayant pas la même mesure que les autres, il manque son effet. C'est comme au théâtre. Hugo croit les hommes et le monde plus bêtes en vérité qu'ils ne sont. Le monde est malin. Lui, le jeune et illustre Caliban, il y est pris, il le sera toujours. Son orgueil lui bouche la fenêtre. Les Girardin le flattent, l'exaltent, l'accaparent : cela me fait l'effet d'une pêche à la baleine; ils le pêcheront.

Quand Salvandy, après Hugo, a commencé de parler, lui d'ordinaire si fastueux, a paru tout d'un coup désenflé et léger; tout est relatif. On a respiré et on a applaudi. Où est le vrai? Tous les gens qui ont plus d'imagination que de bon sens et d'esprit admirent le discours de Hugo, les autres haussent les épaules. Le fait est qu'au point de vue de l'imagination, il y a assez de grandeur; ses phrases pesantes, comme des carrés de grosse cavalerie, manœuvrent à point. Ici comme toujours, Hugo a réussi à instituer autour de lui un combat, c'est son triomphe.

Je lis *les Burgraves*. La lecture leur est plus favorable que la représentation : c'est exagéré, et à la scène les acteurs exagèrent encore, ce qui n'est plus soutenable. A la lecture, les grandes choses reparaissent, et le tendu accable moins, quand il n'est pas là devant vous, en chair et en os. La préface, comme toutes les préfaces d'Hugo, surpasse la pièce. Les premières pages sur l'antique Thessalie mythologique sont pleines de talent : il est vrai que ce n'est pas là la Thessalie, celle du Tempé et des fraîches vallées. Hugo voit gros, il voit noir (dans *Ruy Blas*, il voyait rouge). Mais cela a de la grandeur, et lui seul, après Chateaubriand, peut écrire de telles pages.

Les bords du Rhin ne sont pas si grandioses, la Thessalie n'est pas si noire, de même que Notre-Dame n'est pas si énorme sur le parvis que dans son roman, et qu'elle a plutôt de l'élégance ; mais encore une fois, il a l'œil ainsi fait (1). *Au temps d'Eschyle*... ainsi commence la préface ; le mot du cœur s'échappe tout d'abord ; grâce et candeur ! *Eschyle* est le mot d'ordre des *Burgraves*. Magnin l'a gobé (2).

Les Burgraves, c'est puéril et gros : vraies marionnettes de l'Ile des Cyclopes (3). Lire la pièce de Victor Hugo dans les premières *Odes*, qui a pour titre *la Jeune géante*. C'est cette pièce qui a grandi en lui et qui donne la clé de ce qu'il est devenu.

Le talent puissant de Hugo est devenu de jour en jour plus gros, pour ne pas dire grossier.

Victor Hugo :
Grossièreté. Malices cousues de *câble* blanc.

De nos amis de 1828, poètes et artistes, combien peu ont gagné leur grande bataille ! Hugo a perdu la sienne au théâtre,

(1) Ces quelques lignes sur *les Burgraves*, avec quelques variantes, se retrouvent dans les *Chroniques parisiennes* (p. 14-15).

(2) Cf. *Chroniques parisiennes*, p. 14 : « Magnin a fait une lourde école en louant dans la *Revue*, et en osant comparer à Eschyle ! Au reste, Eschyle était le mot d'ordre... »

(3) Sainte-Beuve a utilisé ce mot, dans une note d'un grand article sur Molière (*Portraits littéraires*, éd. actuelles, t. II, p. 54) : « Au lendemain des *Burgraves*, quelqu'un disait : « Ce sont les marionnettes de l'île des Cyclopes. »

Boulanger à son salon de la Chambre des pairs, David au fronton du Panthéon.

Hugo dramatique, c'est Caliban qui pose pour Shakspeare.

Ma relation avec Hugo est très simple désormais; je la résume ainsi : ennemis, ennemis mortels, nous le sommes au fond ; nous n'avons plus à observer pour les autres et pour nous-mêmes que ce qui est de dignité et de convenance.

Quant à ses ouvrages, mon jugement n'est pas moins arrêté : on ne pensera jamais de sa poésie lyrique plus de bien que j'en ai dit; on ne dira jamais de ses drames autant de mal que j'en pense. (Janvier ou février 1844.)

(Fragment de lettre, 19 juillet 1845) :

Vous aurez su l'affaire de Victor Hugo et l'éclat de cet adultère *énorme*. On le blâme, on le plaint, on en raille. Moi, je dis tout simplement ce que j'ai souvent dit de lui à propos de ses dernières œuvres : c'est *lourd* et c'est *lourdement fait* (1).

Dans la discussion qu'il a essayé de soulever à la Chambre des pairs (le 27 juin 1846), sur l'action de l'Océan sur les côtes, Victor Hugo a bien été lui-même; il me faisait l'effet d'une grosse baleine qui s'est engagée dans la Manche et qui ne peut en sortir.

Hugo, toujours *gigantesque*. S'il vient à succéder à Lemercier dans l'Académie, il a l'air de succéder à Napoléon, tant il en parle tout d'abord; entrant à la Chambre des pairs, il a tout aussitôt affaire avec l'Océan et il se pose en rival de ce grand Destructeur.

Mardi, 22 juillet 1846, scène violente avec Hugo au sortir de

(1) Sur cette « aventure amoureuse » de Victor Hugo avec Mme Biard, voyez Louis Barthou, *les Amours d'un Poète*, Paris, Conard, 1919, p. 269-275.

l'Académie ; sa façon assez peu polie à mon égard m'irrite et je lui dis : *A moi, comte, deux mots !* Je m'échappe si violemment, dès les premières paroles, qu'il me demande, comme nous étions sur le quai, d'entrer chez moi : « Cela me forcera à être plus poli et plus modéré, lui dis-je, et je n'en suis pas fâché. » Conversation entre nous deux de six quarts d'heure à la suite de laquelle il me quitte, après que nous nous sommes donné la main et que nous nous sommes promis une sorte de bienveillance à l'avenir dans les procédés, sinon dans les sentiments. Il me laisse assez convaincu d'une chose, c'est qu'il y a chez lui moins de profondeur et plus de naïveté que je ne suis tenté de le croire quand je ne le vois pas. Hugo est, au fond, plus naïf qu'il ne le croit.

Bolingbroke, dans ses lettres à Swift, dit qu'il ne se pardonnera jamais d'avoir été si longtemps la dupe de son ancien collègue et chef de cabinet, Harley, comte d'Oxford : « mais, ajoute-t-il, en voilà assez sur ce personnage, *que je ne puis démasquer comme un fourbe, sans m'accuser moi-même d'être un sot* (1). » — En lisant cela, je me l'applique (*si parva licet*) à l'égard de Victor Hugo : je ne puis le démasquer comme charlatan, sans m'accuser moi-même d'avoir été bien simple : « C'est un homme, me disait M. Molé, qui calcule tout ce qu'il dit, jusques au *bonjour*. » Et il était comme cela dès l'âge de seize ans ; mais moi, je croyais d'abord à ses paroles. — Je ne crois pas qu'il y ait d'homme à qui il coûte moins de mentir.

Hugo a du grossier et du naïf (je l'ai dit souvent, et je le redis ici d'après une personne qui le connaît encore mieux que moi). Juliette (2) vieillie le garde par ses flatteries basses auxquelles il est pris. L'acteur Frédérick l'avait dit dès le premier jour : « Elle le prendra en lui disant : *Tu es grand !* Et elle le

(1) Ceci a déjà été publié dans les *Cahiers* de 1876 (p. 25). Mais, après la citation de Bolingbroke, Sainte-Beuve ajoutait simplement : « Heureux qui n'est pas dans le cas de Bolingbroke ! Il n'a pas les mains liées, ni la langue. »

(2) Juliette Drouet. Voir, pour tout ceci, le livre déjà cité de M. Louis Barthou. Peut-être Sainte-Beuve a-t-il raison dans ses appréciations. Mais était-ce à lui d'*écrire* ceci sur l'ami qu'il avait si vilainement trahi ? — Voyez aussi, dans le même ordre d'idées, la trop célèbre et sanglante *pensée* qui ouvre les *Cahiers*, publiés en 1876, sur « l'Homme grossier », qui n'est autre que Victor Hugo.

gardera en lui disant : *Tu es beau*. Il y va chaque jour parce qu'il a besoin de s'entendre dire : *Tu rayonnes*, et elle le lui dit. Elle le lui écrit jusque dans ses comptes de cuisine qu'elle lui soumet (car avec cela il est ladre), et elle prend note ainsi : « Reçu de mon *trop* chéri,... reçu de mon *roi*,... de mon *ange*, de mon *beau Victor*, etc... tant pour le marché, — tant pour le blanchissage, — 15 sous qui ont passé par ses *belles mains*, etc... »

Hugo ne fait cas, au fond, que de la puissance ; il accepte les Dumas, les Balzac à ce titre, presque comme ses pairs, ou du moins comme doués d'une puissance de talent qui lui semble le premier des mérites. Les délicats pour lui ne viennent que bien loin à la suite, et quand tous ces *forts de la Halle* sont placés. J'admire aussi très volontiers la puissance, mais il faut pour cela que je sente avoir affaire à la véritable puissance de l'esprit, et non à une je ne sais quelle force purement robuste de santé et de tempérament. J'apprécie la puissance et non la carrure. Lequel a plus de valeur, Gengiskan traînant à sa suite toutes les hordes d'Asie, ou M. de Turenne à la tête de trente mille hommes ?

Hugo est-il de la *vraie grande famille* des poètes ? Oui et non ; en même temps qu'il en est par certaines qualités très hautes, et même par des qualités fines, il en sort, il en déchoit tout aussitôt par des énormités et des grossièretés de goût et d'esprit. Il n'en est donc véritablement pas, et il laisse à qui l'examine sincèrement une impression pénible d'incertitude et de chaos. — Il est de ceux dont on peut dire : *Lucanus est Apulus anceps*. Est-il de Macédoine ? ou bien est-il de Pannonie ?

« Le vers se sent toujours des bassesses du cœur. » Ceci est profondément juste ; seulement, dans quelques cas, celui qui a le cœur bas, pour le mieux déguiser, fait son vers enflé. Je me défie du cœur de ceux dont les vers sont si enflés et ampoulés (Victor Hugo).

L'Ange déchu (1), *Ruy Blas* et *Vautrin*, que de batailles de Malplaquet !

Il vient un âge critique pour les hommes, après l'âge de la création et de l'invention féconde passée. Ils tournent les uns à l'aigre et au sûr, les autres au fade et au douceâtre, et d'autres au grossier. H... est dans ce cas ; il a tourné au cyclope. Ce qui n'était en ceux-ci d'abord, ce qui ne pouvait paraître que fermeté opiniâtre, énergie un peu rude et sauvage, au lieu de se polir, de s'aiguiser en finesse et de se civiliser, s'appesantit, grossit et s'animalise. H... a tourné au cyclope.

Tous les défauts de Victor Hugo sont compris dans ceci : Ame grossière de barbare énergique et rusé qui a passé par le Bas Empire. — Après cela, qualités immenses et puissance.

Quand le gros Bertin m'a fait sonder indirectement par Hugo pour écrire des articles littéraires aux *Débats*, j'ai répondu poliment quelque chose qui revenait à ceci : « Je ne veux pas jouer de l'orgue, pour distraire les passants, à la porte de la maison Bancal et Fualdès. » *Inde iræ*.

J'aime les auteurs qui ont un mérite susceptible d'être d'autant plus goûté que le monde sera plus civilisé et plus spirituel. Pour Hugo, au contraire, plus le monde deviendra indélicat et grossier, plus il a chance qu'on l'admire. C'est alors qu'on pourra dire que ses qualités sauteront aux yeux.

Tant que Hugo a été jeune, ces erreurs de goût, ces crudités pouvaient sembler des inadvertances d'un enfant sublime (2), mais qui aime un peu trop le gros et le rouge ; mais aujourd'hui que c'est un homme fait, cela persiste et s'augmente, *s'incruste* en lui de plus en plus : il n'aura jamais de maturité.

Quand on lit Hugo maintenant, on est, ce me semble, dans

(1) Il veut dire sans doute *la Chute d'un Ange*, de Lamartine.

(2) C'est, on le sait, le mot de Chateaubriand sur Victor Hugo.

la situation d'un homme qui se promène dans un jardin oriental magnifique où le conduit un Génie; mais un petit nain difforme (c'est mon cyclope encore) lui fait payer ce plaisir à chaque pas, en le rançonnant d'un bâton entre les jambes. Et le Génie superbe qu'il est n'a pas l'air de se douter de ce que fait le nain. On est roué et ravi, on est ébloui et rompu (1).

Nul ne me démontre mieux que Hugo ce mot de Vauvenargues qu'*il faut avoir de l'âme pour avoir du goût.*

Février 1852.

A force d'être charlatan et déclamateur, Hugo a fini par croire à ses propres phrases : il y a été pris.

A Victor Hugo qui a chanté, hurlé, mugi Napoléon sur tous les tons de l'ode et du dithyrambe pendant vingt ans et qui s'insurge contre l'Empire renaissant, l'on peut dire : « Quoi ! vous avez été l'un des Évangélistes et des Apôtres les plus ardents, prêchant par-dessus les toits, et vous ne voulez pas du triomphe sous Constantin ! Et vous aspirez à être martyr, et un martyr païen sous Constantin ! »

Les Misérables tiennent le haut du pavé.

Le goût du public est décidément bien malade. Le succès des *Misérables* a sévi et continue de sévir au delà de tout ce qu'on pouvait craindre.

Il y a des succès épidémiques.

Victor Hugo est un homme qui a des facultés extraordinaires et disproportionnées.

Son roman des *Misérables* est tout ce qu'on voudra, en bien, en mal, en absurdités; mais Hugo, absent et exilé depuis onze ans, a fait acte de présence, de force et de jeunesse. Ce seul fait est un grand succès.

Il a, au suprême degré, la faculté de réalisation. Ce qu'il

(1) Cette comparaison du Génie et du petit nain se retrouve, avec quelques variantes, dans la longue note qui termine les articles sur Victor Hugo. (*Portraits contemporains*, tome I, p. 464, des éditions actuelles.)

invente de faux et même d'absurde, il le fait *être* et *paraître* à tous les yeux.

Sur les brûlots que lance Hugo de l'île de Jersey.

Hugo est dans son île du Cyclope : il nous lance des quartiers de rocher qui ne nous atteignent pas.

Sur Hugo et sa position depuis 1851.

Je désirerais sincèrement que M. Victor Hugo fût en France, qu'il n'en fût point sorti, qu'il pût y rentrer. Comme ancien ami et comme son confrère à l'Académie, je ne demanderais pas mieux que d'exprimer au moins des vœux, des regrets. Mais M. Hugo n'est pas un exilé ordinaire et lui-même, il serait bien fâché qu'on le prît pour tel. M. Hugo n'est pas seulement un exilé, c'est un combattant. Il est dans son île, comme Éole, il y fait la guerre comme Sextus Pompée. Amener les occasions de faire applaudir son nom en séance publique de l'Académie, ce n'est pas faire acte académique et de confrère, c'est faire aussi la guerre. — Hugo, dans son exil, se fait une double attitude : les *Contemplations* et les *Châtiments*, tantôt le profil Dante, tantôt le *trois-quart* Olympio : il fait ce qu'il a fait si souvent, — il pose.

V. Hugo.

Nous aimons le spectacle en France, nous aimons la tragédie, les poses de tragédie, bien que nous ne fassions plus de tragédies. Qu'est-ce autre chose que ce que viennent de faire tous les chefs et tous les coryphées de l'exil, les Hugo, Louis Blanc, Quinet, etc. ? Au lieu de profiter de l'amnistie ou de n'en pas profiter, mais de se taire et de laisser les autres libres, ils se sont mis tous à parler, chacun cherchant la pose qui lui convenait le mieux et qui allait le mieux à son air; tous ont fait comme les acteurs de tragédie dans la scène finale et se sont drapés à la Corneille. Ce point d'honneur, mis en avant par eux sur tous les tons, va empêcher quantité de pauvres diables de profiter de ce qui n'est pas une grâce, de ce qui n'est que la reprise d'un droit, du droit de vivre dans son pays. Le point d'honneur, ce bourgeon érectile de la vanité, a été toujours le péril de ce pays-ci : il a autrefois décimé et plus que décimé la noblesse française qui s'exterminait elle-même dans les duels.

Sous une autre forme, il domine aujourd'hui la démocratie et vicierait la République, si d'ailleurs elle était possible.

(1853).

Les strophes de Hugo en sont venues à ressembler à une serrure compliquée : au lieu d'être des groupes de nymphes qui se nouent et se dénouent dans les prairies, ou des nuées d'oiseaux qui traversent l'air.

V. Hugo.

J'essaierais en vain de le dissimuler par des politesses : je me suis séparé, il y a vingt-sept ou vingt-huit ans, de Victor Hugo (1833); je l'ai admiré jusqu'aux *Feuilles d'automne* inclusivement; je ne l'ai plus suivi sans de fortes réserves dans les recueils de vers qui ont succédé à celui-là, ni dans ses drames qui ont succédé aux deux premiers; m'étant ainsi séparé du gros de l'arbre dont les fruits ne me plaisaient plus, on me demandera comment ensuite, après bien des années, j'ai paru m'accommoder de fruits qui n'étaient plus les siens, mais qui étaient ceux de branches greffées sur le tronc et après que je m'en étais séparé. Il est bien vrai que j'ai fini par accepter de guerre lasse... Quelques-uns des disciples, bien que partis, selon moi, d'un principe excessif, d'un point faux dans l'art, ont singulièrement perfectionné cette culture artificielle et l'ont rendue si curieuse qu'elle en est devenue agréable et tout à fait jolie. Mais j'aime mieux dire ce qui est vrai, c'est qu'en littérature comme en politique, il y a aussi ce qu'on peut appeler les *faits accomplis*. Un critique, sous peine de s'arrêter et de s'annuler, ne peut méconnaître des talents existants, qui font leurs preuves, qui font acte de science, d'habileté, de grâce ou de force. Il doit prendre sur lui et triompher de ses antipathies premières ou même de ses restrictions théoriques persistantes.

Madame Victor Hugo est morte à Bruxelles, le jeudi 27 août 1868.

SUR VICTOR COUSIN

Cousin n'est pas une personne, c'est un élément, un météore qui passe, un torrent qui roule. Garons-nous et jouissons-en.

Cousin. Son procédé avec moi au sujet de Pascal, Jacqueline, Longueville, Domat, etc. a été une longue et continue indélicatesse.

Il est évident que Cousin s'est dit : « Tout compte fait, et après l'obligation qu'il m'a, je puis me permettre cela avec S.-B. » — Ma reconnaissance envers lui a été presque aussitôt arrosée d'amertume (1).

Lamartine, un jour, après avoir été témoin de la mimique de Cousin, dit : « Il y a du Bergamasque dans cet homme-là ! » Et c'était vrai, et littéralement : quelque grand père ou grand mère de Cousin était de Bergame. Pas mal pour quelqu'un à qui on conteste tout sens critique (2).

Cousin a du mime, du comédien en lui; il y a des moments où il me fait l'effet d'être le successeur direct du sieur Angelo, docteur de l'ancienne troupe italienne.

Béranger dit de Cousin : « C'est le laquais de Platon (3). » — Oui, mais Mascarille a quelquefois bien de l'esprit, autant et de plus amusant que son maître.

---

(1) Cousin avait fait nommer Sainte-Beuve à la Bibliothèque Mazarine. Mais, sans se soucier des droits de priorité qu'avait Sainte-Beuve sur certains sujets, il avait, avec l'éclat charlatanesque qui lui était propre, publié études et documents que bien souvent il tenait de Sainte-Beuve lui-même, et même en évitant de le citer. Voyez là-dessus, dans la *Correspondance de Sainte-Beuve* (t. I, p. 116-119), sa lettre à Cousin, et dans les *Causeries du Lundi* (t. XI, p. 422-425), sa longue note de protestation contre ces procédés indélicats.

(2) Déjà publié, mais moins complètement, dans les *Notes et Pensées* des *Causeries du Lundi* (t. XI, éditions actuelles, p. 502).

(3) Le mot est cité, mais sans le commentaire qui l'accompagne, dans une note dss *Nouveaux lundis*, t. XI, p. 396.

Cousin. Tous ceux qui l'ont connu dans les Conseils, dans les Assemblées politiques, comme dans les Académies, savent à quel point il est incommode à de certains jours, prompt à donner du coude à ceux qui le gênent, s'adjugeant sans façon la grosse part, *quia nominor Leo*. C'est à la fois calcul, besoin de dominer chez lui, et affaire de tempérament. Doué d'une extrême activité et d'une démangeaison de parler inépuisable, tellement qu'il peut parler sans fatigue depuis 9 heures du matin jusqu'à 1 heure après minuit, il lui faut dépenser tout cela : et alors, il se lance dans chaque question à la traverse et à la rencontre. Il prend la parole avant de savoir sur quoi; il contredit, il se fait une opinion à mesure qu'il parle et, une fois qu'il l'a trouvée, il s'y acharne et n'en finit plus. C'est moins encore de l'éloquence par moments qu'une véritable expectoration oratoire qui le tourmente et dont il a à se débarrasser.

Il n'aime guère à parler moins de six quarts d'heure. Dans la première demi-heure il est pénible; il a peine à se mettre en train et à savoir où il en veut venir. Dans la deuxième demi-heure, il est souvent admirable. Dans la troisième, il est presque toujours insupportable.

Cousin, cet homme au linge sale dans sa jeunesse et qui ne se lavait pas les mains, se donne pour avoir connu les femmes, et on le croit aujourd'hui.

Cousin n'a jamais aimé ni bien connu les femmes. « J'ai traversé tout cela comme des auberges », me disait-il un jour. Ou plutôt, il ne me le disait pas, il me le criait en plein quai, en nous promenant, tellement qu'un passant se retourna.

Il y a du *cuistre* dans la manière dont Cousin parle des femmes; il s'est décrassé tard.

Le style de Cousin est plein de mauvais gestes.

L'article de Cousin sur les femmes du XVIIe siècle a eu grand succès; c'est plein de talent d'expression, de vivacité et de traits; pourtant, c'est choquant pour qui a du goût (mais si peu en ont!); il traite ces femmes comme il ferait les élèves dans un concours de philosophie; il les régente, il les range; toi d'abord, toi ensuite; Jacqueline par ici, la Palatine par là; il les classe, il les clique, il les claque; il leur déclare comme

faveur suprême qu'il les admet. Tout cela manque de délicatesse. Quand on parle des femmes, il me semble que ce n'est point là la véritable question à se faire et qu'il serait mieux de se demander tout bas, non pas si on daignera les accueillir, mais si elles vous auraient accueilli.

Cousin a beau faire : il n'est après tout qu'un charlatan de talent et qu'un étourdi de génie (1).

Cousin.

Tel qui, dans le temps, n'aurait pas été admis à l'antichambre chez Mme de La Fayette ou chez Mme de Maintenon, est homme à célébrer intrépidement les élégances du grand siècle.

Il y a toujours, au fond, quelque chose de ridicule dans la manière dont Cousin parle des grandes dames du XVIIe siècle, il en parle en conquérant.

Mes relations avec les régents de notre âge (2), — les Guizot, les Cousin, les Thiers, les Villemain, etc. : — j'ai trouvé chez quelques-uns ce qui délie à temps ; je n'ai rencontré chez aucun ce qui lie à jamais.

Cousin a une éloquence qui fait qu'on lui pardonne toujours tout, dès qu'on l'entend ; en revenant de dîner chez Thiers (31 oct. 1847), il me dit, au milieu d'un torrent de choses vives et justes, ces quelques mots que je retiens...

Quant à Cousin, au sortir de là, chez Mme de Boigne, sur Richelieu, sur Mazarin, et dans le fiacre avec moi sur Casimir-Périer et les autres, quelles belles paroles il répandait, et vraies, je le crois ! disant de grandes choses et de la grande manière — Mais toujours aussi un air de comédie !

(1) « Cousin est un étourdi de génie », disaient simplement les *Cahiers* de 1876 (p. 18).

(2) Dans sa notice nécrologique sur Cousin (*Nouveaux Lundis*, t. X, p. 451), Sainte-Beuve écrivait : « Il m'est souvent arrivé de qualifier ce trio célèbre du titre de *régents* intellectuels de notre âge. »

SUR VILLEMAIN

Villemain a la parole la plus merveilleuse, le talent littéraire le plus charmant ; mais son jugement, au fond, manque tout à fait de solidité et son caractère de droiture. Crevez le papier et derrière il n'y a rien (profondément et rigoureusement exact). Cet Ésope (1) a une voix de sirène.

—

La plupart des choses que dit Villemain dans ses brillants développements improvisés sont spécieuses ou justes, il y a une foule d'aperçus rapides et fins, et pourtant le fond lui-même manque très souvent de justesse, de lucidité ; tous les détails ne se rapportent pas à un but et ne se rattachent en quelque sorte à aucun support. On dirait d'une île flottante, d'une brillante Délos qui va à la dérive et se promène incessamment. Son esprit n'est plus de force à porter tout ce qu'il produit, de même que son caractère n'est plus de force à contenir tous ses défauts ; ils se trahissent de toutes parts et à chaque instant ; de petits sentiments bas, envieux, tout entiers tournés à la louange de soi et ne la prêtant aux autres que pour qu'on la lui rende avec usure.

—

La faveur des beaux-esprits est glissante. La façon dont j'ai parlé de Villemain dans mon article sur Fontanes, — qui le croirait ? — m'a brouillé avec lui.

—

Béranger et Villemain, les deux êtres littéraires les plus chatouilleux que j'aie rencontrés, les deux plus grandes *coquettes ;* et peut-être Béranger encore plus que Villemain.

—

(1) Villemain était un peu contrefait. — Dans ses *Chateaubriana*, Sainte-Beuve s'excusait de publier son livre sur *Chateaubriand* après celui de Villemain. « On ne va point de gaîté de cœur, disait-il, faire concurrence à M. Villemain. Il sait bien quels sont là-dessus mes sentiments, et que, *malgré d'assez fréquentes libertés de langage*, je suis de ceux qui rendent un hommage sincère à sa durable supériorité. » (*Chateaubriand et son groupe*, éd. actuelles, t. II, p. 383).

Béranger est de tous les hommes celui certainement à qui la modestie procure le plus d'occasions de vanité.

Mme de Broglie dit de Villemain : « Après tout, il a beau faire, *il a l'air d'un affranchi* (1). » Oui, le mot est bien vrai, l'esclave qu'on avait dressé à la grammaire, aux lettres et à l'éloquence y a tellement excellé qu'il a mérité d'être affranchi : il parle d'or, il a toute la gentillesse de l'esprit ; mais fermeté, noblesse réelle, ingénuité et franchise de caractère, ne le lui demandez pas. Du goût en tout, même en politique et toujours du goût un peu timide.

Aujourd'hui (3 septembre 1846), à l'Académie, Villemain, qui avait déjà lu deux fois le commencement de son *Histoire de l'Académie*, non content des louanges directes qu'il avait reçues de tous, est venu demander qu'on voulût bien lui adresser des critiques : autre manière de se remettre sur le tapis et de se faire gratter de chacun. « Allons, dis-je à mon voisin en voyant le manège, comme un chat lascif qu'il est, voilà maintenant qu'il veut être caressé à rebrousse-poil. »

Villemain : il a passé sa vie à bien dire et à mal faire.

Dans tout ce qui précède, sur Villemain et Cousin, je ne m'acharne pas à plaisir à eux ; mais prévoyant que tôt ou tard, et sans doute bientôt, j'aurai à livrer contre eux une grande bataille rangée, j'amasse des munitions et je fais mes cartouches.

---

(1) Sainte-Beuve avait déjà cité ce mot dans ses *Notes et Pensées* (*Causeries du Lundi*, éditions actuelles, tome XI, p. 475), mais avec cette variante : « La duchesse de Broglie disait de Villemain, émancipé de Decazes et arborant à l'envi les principes élevés et les sentiments libéraux : « Après tout, ce n'est qu'un affranchi. » — Voir les autres notes sur Villemain, p. 474-476.

SUR GUIZOT

M. Guizot écrivait assez mal en commençant; à force de bien parler, il s'est appris à mieux écrire; l'orateur a formé l'écrivain en lui, et l'on peut dire vraiment que c'est sur le marbre de la tribune qu'il a poli son style (1).

Mlle Rachel, après avoir entendu M. Guizot à la Chambre dans la séance du 30 janvier 1846, disait : « J'aimerais bien jouer la tragédie avec cet homme-là. »

Ceux qui parlent au sérieux de l'éloquence de M. Guizot me font rire comme ceux qui vanteraient son style. Quand il parle, du moins, cela est mieux et se soutient davantage. Je lui accorde de l'effet et du mérite d'ensemble. Mais, à y regarder de près, quel langage sec, monotone, impératif, professoral, économe d'idées sous un air de profondeur, procédant toujours par *oui* et par *non*, par deux idées symétriques, répétant, *répétaillant* à satiété les mêmes choses, les mêmes mots accompagnés du geste incisif qui bat la mesure (2) !

Lorsque j'ai fait l'article sur Mme Guizot, M. Guizot (qui n'était pas ministre alors) m'a écrit pour remerciement les paroles suivantes : « Je viens de vous lire, monsieur, et je n'ai qu'une manière de vous remercier. Ma satisfaction est complète... J'irais vous chercher si je savais où vous prendre, mais permettez-moi de vous répéter que ma satisfaction intérieure est de ma part le meilleur remerciement. »

Si on n'avait pas d'autre définition du doctrinaire, on le connaîtrait en le définissant : celui qui a pu écrire ceci, sans s'apercevoir qu'en disant une chose juste sans doute, il était

(1) La même *pensée* se retrouve, mais présentée avec toute sorte de précautions oratoires, dans un article sur Victor Cousin, où il est incidemment question de Guizot : « Si l'on pouvait en telle matière traiter un contemporain si présent comme on ferait un grand orateur de l'antiquité, on aurait le droit de dire à la lettre que c'est sur le marbre de la tribune, et en y songeant le moins, qu'il a poli, qu'il a aiguisé son style. » (*Portraits littéraires*, éditions actuelles, t. III, p. 476).

(2) En marge : « N'oubliez pas la date. — Il s'est formé. *Fiunt oratores !* » (*Note de Sainte-Beuve.*)

déplaisant et choquant et important outre mesure. Plénitude de soi-même, c'est là le fond de toute inspiration doctrinaire.

M. Guizot a une probité personnelle incontestable, et une parole, une façon de s'exprimer, incontestablement aussi, grave et imposante, empreinte d'un caractère digne. Mais, dans l'entre-deux de ses discours et de sa probité personnelle, il se passe chez lui une quantité d'actions, de promesses, de démarches, qu'on pourrait qualifier d'assez mauvaises roueries et d'intrigues, et qui à la fois ne sont pas assez véritablement habiles pour un soi-disant homme d'État, pas assez scrupuleuses pour un soi-disant homme de bien.

M. Royer-Collard dit de lui : « Oui, c'est un austère intrigant. »

Guizot a un grand talent, il a aussi un esprit supérieur; mais son orgueil, sa confiance en lui est si grande qu'elle fait paraître par moments son esprit petit, et il devient bête.

Révolution de 1848.

Ce qui a perdu Guizot, c'est l'orgueil, la confiance, cette certitude d'avoir raison (fût-on seul contre tous) qui est le cachet du doctrinaire; c'est ainsi qu'il a pratiqué la *politique à outrance*, comme la définissait M. Molé. Nous avons les résultats de cette belle politique, — toutes choses en débris. Guizot a de plus dans sa personne une raideur désagréable et qui offense, quelque chose d'essentiellement *antipathique*, de même que Lamartine a le sympathique.

SAINTE-BEUVE.

(A suivre.)

VUES D'ENSEMBLE

SUR LES

AFFAIRES NORD-MAROCAINES

EN 1925

En France et à l'étranger, l'opinion publique se montre désireuse de savoir quelle a été dans ses grandes lignes, en 1925, l'évolution des affaires riffaines ou, pour mieux dire, « nord-marocaines ».

Nous nous efforcerons de répondre à cette attente et de parler sans parti pris.

Il nous a été donné, au cours de l'été et de l'automne, d'aborder les milieux officiels, politiques et militaires, français et espagnols, au sein desquels s'est discutée et traitée la question nord-marocaine. Nous nous croyons suffisamment documenté pour exposer très simplement ce que nous avons appris en la matière et nous considérons comme un devoir de le faire : car nous n'avons vu que des hommes, — gouvernants, chefs et exécutants, — inspirés par un patriotisme élevé, guidés par le sens des réalités, et il est bon que justice soit rendue à leur œuvre.

Nous parlerons peu des exécutants, qui ne sont point discutés. Ils ont été les premiers et les principaux artisans de la résistance victorieuse que la France et l'Espagne ont opposée à la ruée des barbares. Ils sont notre espoir pour l'achèvement de nos entreprises. Pour eux, nous n'aurons jamais trop de reconnaissance.

Nous nous occuperons plutôt des gouvernants et des chefs qui, en ces heures critiques, ont pris résolument leurs responsabilités et qui, nous en avons acquis la ferme conviction, sont demeurés à la hauteur de leurs tâches. Seule parlait en eux la voix des grands intérêts nationaux. Et si vraiment l'on peut, avec nous, s'en assurer, pourquoi ne serait-on pas heureux d'imposer une fois silence à l'esprit de parti, d'écarter toute polémique, d'être unis dans l'approbation de ce qui a été fait et des résolutions visant ce qui reste à faire?

LE TERRAIN

Rappelons d'abord sommairement ce qu'est le pays où sont intervenus et se trouvent actuellement déployés d'importants effectifs.

Entre la zone espagnole de Larache-Tétouan, la zone espagnole de Melilla et le Nord-marocain français s'étend une vaste région montagneuse, peu abordable, mal connue, que l'on appelle communément le Rif. Expression inexacte : elle ne répond, géographiquement parlant, qu'à une partie des territoires relevant de l'autorité du Sultan, rattachés par les traités à l'influence protectrice de la France et de l'Espagne, mais non encore effectivement occupés et administrés par les mandataires de ces deux puissances.

Ces territoires n'ont, physiquement, aucune unité et sont un véritable chaos.

Dans un enchevêtrement inextricable de hauteurs âpres et généralement désolées, on peut toutefois distinguer, si l'on veut tenter une classification : d'une part, le Rif, ou région côtière autour et au sud d'Ajdir; d'autre part, le Djebel, enveloppant le Rif à l'ouest et au sud, à la manière d'une muraille élevée en moyenne de 14 à 1 500 mètres, qui atteint 2 500 mètres dans les Senhadja de Srir au nord du Moyen Ouergha, et qui est presque partout très difficilement franchissable. De chacun de ces massifs descendent d'innombrables contreforts qui se prolongent au nord vers la mer, au sud vers les affluents du Sebou et de la Moulouya.

Pas de routes. Pas même de bonnes communications naturelles, longitudinales ou transversales. Pas de grands centres qui, par leurs richesses économiques et par leur action attrac-

tive, puissent être considérés comme des embryons de capitales et des objectifs s'imposant à la pénétration : celle-ci se heurte partout à de farouches obstacles et à des difficultés paraissant insurmontables.

Le climat est dur, très chaud l'été, froid et pluvieux l'hiver. Les sources, en dehors des principaux cours d'eau, sont peu abondantes et parfois malsaines. Les fonds et versants des vallées se prêtent bien à la culture, mais les travaux agricoles y sont à l'état rudimentaire et se limitent aux plus stricts besoins des indigènes et des troupeaux. Sur les sommets déboisés, on trouve surtout des roches inhospitalières ou des terres instables que les orages entraînent vers les torrents.

En un mot, pays hostiles aux éléments étrangers et non acclimatés.

LES POPULATIONS

On croit trop facilement que cet ensemble chaotique est habité par une population soi-disant « riffaine », ayant ses aspirations et ses traditions, cherchant à sauvegarder son indépendance et ses libertés.

En réalité, il n'y a pas plus d'unité ethnique que d'unité physique. Autant de massifs montagneux, peut-on affirmer, autant de tribus différentes, séparées les unes des autres par de difficiles obstacles, dissociées à l'image du sol sur lequel elles sont éparses. Entre elles pas de cohésion : le lien religieux lui-même est distendu et le fanatisme musulman est atténué. C'est une juxtaposition de hordes berbères que peut grouper momentanément la haine de l'étranger.

Parmi ces tribus, les riffaines (Beni-Ouriaghel, Bou-Kouya, Temsamane, Beni-Touzine, etc...) se distinguent par leur bravoure, leur endurance, leur humeur guerrière, leur haine des influences extérieures. Elles cherchent avec obstination à se soustraire à l'autorité du Sultan et à s'émanciper. Toutefois, elles-mêmes indociles, elles ont le sens et la hantise de la domination. Autour d'elles, elles s'imposent par la terreur et par la force, usant des moyens d'action les plus violents : les razzias, le pillage, l'incendie et le meurtre.

Les tribus du Djebel, ou Djebalas (Khmès, Ghezraoua, Beni-Ahmed, Beni-Khaled, Beni-Zéroual, Marnissa,

Senhadja, etc...) et, plus à l'est, les Gheznaïa, Metalsa, Beni-Bou-Yahi, également de souche berbère et à tendances très particularistes, sont, en raison de leurs divisions intestines, condamnées momentanément à subir le joug du plus fort : par nécessité et par contrainte plus que par goût, elles constituent les satellites avancés, l'anneau protecteur, la couverture du noyau central riffain.

ABD-EL-KRIM

Du sein des Beni-Ouriaghel, tribu riffaine ayant le goût le plus marqué de la domination, est issu et s'est élevé un homme qui, plus encore que ceux de son clan, avait l'aptitude au commandement : Abd-el-Krim. Né en 1882 d'un père caïd d'Ajdir, il a compris, dès sa jeunesse, l'intérêt qu'il y aurait pour lui à être dressé à l'européenne. Il a cultivé les Espagnols, s'est rapproché d'eux, a gagné leur confiance et est devenu cadi à Melilla. De 1915 à 1919, ses intrigues l'ont rendu suspect et, en 1919, le général Sylvestre l'a définitivement éconduit. Il s'est aussitôt jeté dans la rébellion, a joué un rôle de premier plan à Annoual, s'est imposé comme chef aux tribus qu'il appelait les unes après les autres à la « dissidence ».

Sans doute, ce n'est qu'un aventurier et un *rogui* comme l'histoire marocaine en a tant connus : rien ne justifie ses prétentions à devenir le nouveau prophète du monde musulman et à s'élever jusqu'au trône chérifien. Mais c'est incontestablement un chef et un organisateur. S'il règne par la terreur, un très grand nombre de sujets n'en subissent pas moins sa loi et reconnaissent le prestige qu'il s'est acquis par de réels succès. Adversaire sérieux, dont il serait vain de nier la valeur.

Il a pris ses garanties pour la continuité de son œuvre, au cas où il viendrait à disparaître, et a créé une véritable oligarchie familiale, avec des lieutenants sûrs et capables peut-être de le suppléer ou de le remplacer. Le principal d'entre eux est son frère, Si-Mohammed-Abd-el-Krim, dont la réputation militaire s'affirme de jour en jour.

Enfin, le chef riffain a recherché et trouvé des appuis, des conseillers étrangers, des instructeurs et des cadres qui le secondent dans ses entreprises guerrières, des journalistes qui plaident habilement sa cause, des diplomates,

des financiers et des politiciens qui prennent ouvertement son parti contre les autorités indigènes et européennes reconnues ou instituées par les traités. Tant et si bien que, contre lui, le blocus ne peut être effectif, trop de portes s'ouvrant entre ce manœuvrier habile et les intelligences qu'il s'est données de par le monde...

L'ESPRIT DE DISSIDENCE

Aventurier et rebelle, Abd-el-Krim a prétendu étendre de proche en proche la pratique des aventures et de la rébellion, insuffler autour de lui l'esprit de dissidence contre la souveraineté du Sultan soutenue par la France et l'Espagne, en exploitant chez tous les indigènes les sentiments de xénophobie et le goût du *baroud*, ainsi que les espoirs soulevés par la perspective du pillage.

De ceux qu'il a d'abord dressés à ses méthodes, les Riffains proprement dits, il a fait une sorte de garde, une réserve de cadres : soit environ 30 000 guerriers sur une population de quelque 160 000 âmes.

Il a rayonné ensuite vers les tribus adjacentes, les a progressivement subjuguées par les menaces, les destructions, les saisies de biens et d'otages, les a invitées à se payer sur d'autres des maux dont elles souffraient par lui. Il les y a aidées, leur fournissant des guides, des instructeurs, des entraîneurs.

Les Djebalas, ainsi que plusieurs des groupements du nord de l'Ouergha, du Lébène et du Msoun, se sont rangés à son ordre et ont, de gré ou de force, guerroyé avec lui contre les Espagnols. Grisés par de premiers succès, ils se sont préparés à se retourner contre les Français, s'imaginant que ceux-ci demeuraient insouciants de l'orage grondant à leur horizon.

En 1924, l'esprit de dissidence gagnait rapidement du terrain dans le Nord-marocain français. Les tribus réparties à proximité de la frontière politique n'attendaient qu'une occasion, un signal pour s'insurger et appeler à leur suite les tribus, jusqu'alors fidèlement soumises, du sud du Loukkos, de l'Ouergha, du Lébène et du Msoun. Cette excitation continue d'Abd-el-Krim à la dissidence est un fait que l'on ne saurait méconnaître, car il est l'évidence même. Il est la cause directe et inéluctable des événements de 1925. Il ne serait absolument

pas équitable de prétendre que la France ait provoqué ces événements en établissant, au nord de l'Ouergha et sur le Lébène, quelques postes de garde, d'ailleurs trop faibles pour constituer une garantie absolue contre le danger pressenti.

Vers le début de 1925, Abd-el-Krim nourrissait l'espoir d'étendre son autorité sur 600 000 Riffains, Djebalas ou autres groupements du Nord-marocain, capables de fournir 120 000 guerriers. Pour les armer, il disposait de nombreux fusils à tir rapide, de quelques canons et mitrailleuses, de munitions abondantes, fruits de ses prises antérieures. Il comptait, pour grossir son matériel, sur les prises nouvelles que lui procurerait une soudaine agression contre les Français et sur le rendement d'une contrebande incessante que rien, pensait-il, ne saurait arrêter.

Tout ceci, certes, ne constituerait pas « une armée ». Chaque tribu ne consentirait à se battre que chez elle, pour elle, et lorsque les chances de réussite lui paraîtraient certaines. Mais cette faiblesse deviendrait une force, si le chef reconnu savait, quoique lointain, agir partout comme un animateur : à son ordre, on se lèverait ; à son approche, on marcherait ; en son absence, on tremblerait à la pensée de son retour et on s'inclinerait devant ses volontés; les échecs ne seraient que locaux et les maladroits responsables en subiraient les lourdes conséquences; les faits d'armes glorieux pourraient être, au contraire, célébrés en commun et contribueraient peu à peu à engendrer la cohésion. En face des autorités européennes, la trahison deviendrait la règle; on résisterait habilement à leurs actions politiques et, si l'on entrait en négociation avec leurs représentants, on les duperait, on leur tendrait des pièges, on n'hésiterait pas à aller jusqu'au meurtre.

Cent vingt mille guerriers, montagnards endurcis, ne redoutant ni les fatigues, ni les privations, ni la mort, marcheurs et tireurs incomparables, âpres au gain et au pillage, capables tour à tour de se terrer invisibles dans leurs tanières et d'en surgir inopinément l'arme au bras et le couteau à la ceinture, aux ordres d'un même chef : tels sont les adversaires qu'avait préparés contre nous l'esprit de dissidence.

L'INSURRECTION GÉNÉRALE DU PRINTEMPS ET LE RENFORCEMENT DES MOYENS MILITAIRES

Le maréchal Lyautey avait vu venir le danger et avait pris les garanties qui lui semblaient indispensables en créant en 1924, sur la frontière nord-marocaine, des postes visant à conserver le contact des tribus et à leur faire sentir les avantages qu'elles retireraient de leur fidélité. Il comptait sur son prestige et celui de la France pour compenser le peu d'importance numérique des effectifs dont il disposait et qu'il s'efforçait, chaque année, de réduire au plus strict minimum, afin d'alléger les charges de la métropole.

Mais, au terme de 1924, le maréchal ne conservait aucune illusion et voyait clairement la nécessité d'appuyer sa politique par de plus puissants moyens. Il en avertissait le gouvernement par une suite de lettres et de télégrammes s'échelonnant du début d'octobre à la fin de décembre et demandait, pour les mois de janvier à avril 1925, un premier renforcement en unités de toutes armes équivalant sensiblement à une division d'infanterie.

Le transport de ces unités commençait en janvier 1925, était retardé quelque temps, au début d'avril, par la crise ministérielle et se terminait à Oudjda aux derniers jours d'avril, dans les délais indiqués par le maréchal.

Ainsi quand, le 12 avril, devançant les prévisions, l'agression contre les postes français commence, le front nord-marocain n'a reçu encore qu'une partie des renforts attendus et dispose au total de 17 bataillons, soit, en comptant 500 hommes par bataillon, d'environ 8 500 fantassins combattants. C'est peu devant un adversaire comme celui dont nous avons indiqué le nombre et la valeur. Aussi le mouvement de dissidence, encouragé par la réussite des premières tentatives riffaines, ne tarde-t-il pas à se transformer en une véritable insurrection, et toutes les positions de couverture françaises sont submergées. Le maréchal Lyautey, secondé par le général de Chambrun, puis par le général Daugan, demande un très gros effort à ses faibles contingents, et fait intervenir sur les points les plus variés de son front les colonnes mobiles Colombat, Freydenberg, Noguès, Giraud. Puis il sollicite l'envoi de renforts suc-

cessifs dont le courant ininterrompu, du début de mai jusqu'à la mi-juin, amènera au Maroc la valeur de trois divisions d'infanterie : le gouvernement lui donne satisfaction, tout en insistant, à plusieurs reprises, sur la nécessité de réduire au minimum les demandes de renforts, afin de laisser intact le système de couverture et de mobilisation de la métropole.

Vers le 15 juin, environ 50 bataillons se trouvent à la disposition du commandant du front nord et 5 autres sont en cours de transport : ces 55 bataillons, dont beaucoup sont en ligne depuis plusieurs semaines et ont eu des pertes sensibles, représentent un effectif d'environ 25 000 fantassins combattants.

M. Painlevé et le général Jacquemot, son chef de cabinet, se rendent à ce moment, par la voie des airs, au Maroc, pour examiner sur place la situation et se rendre compte des prévisions à établir. Peu après leur retour à Paris, ils reçoivent de nouveaux appels et, sous la pression des événements, sont amenés à promettre le prochain envoi d'un régiment malgache, puis de la division marocaine.

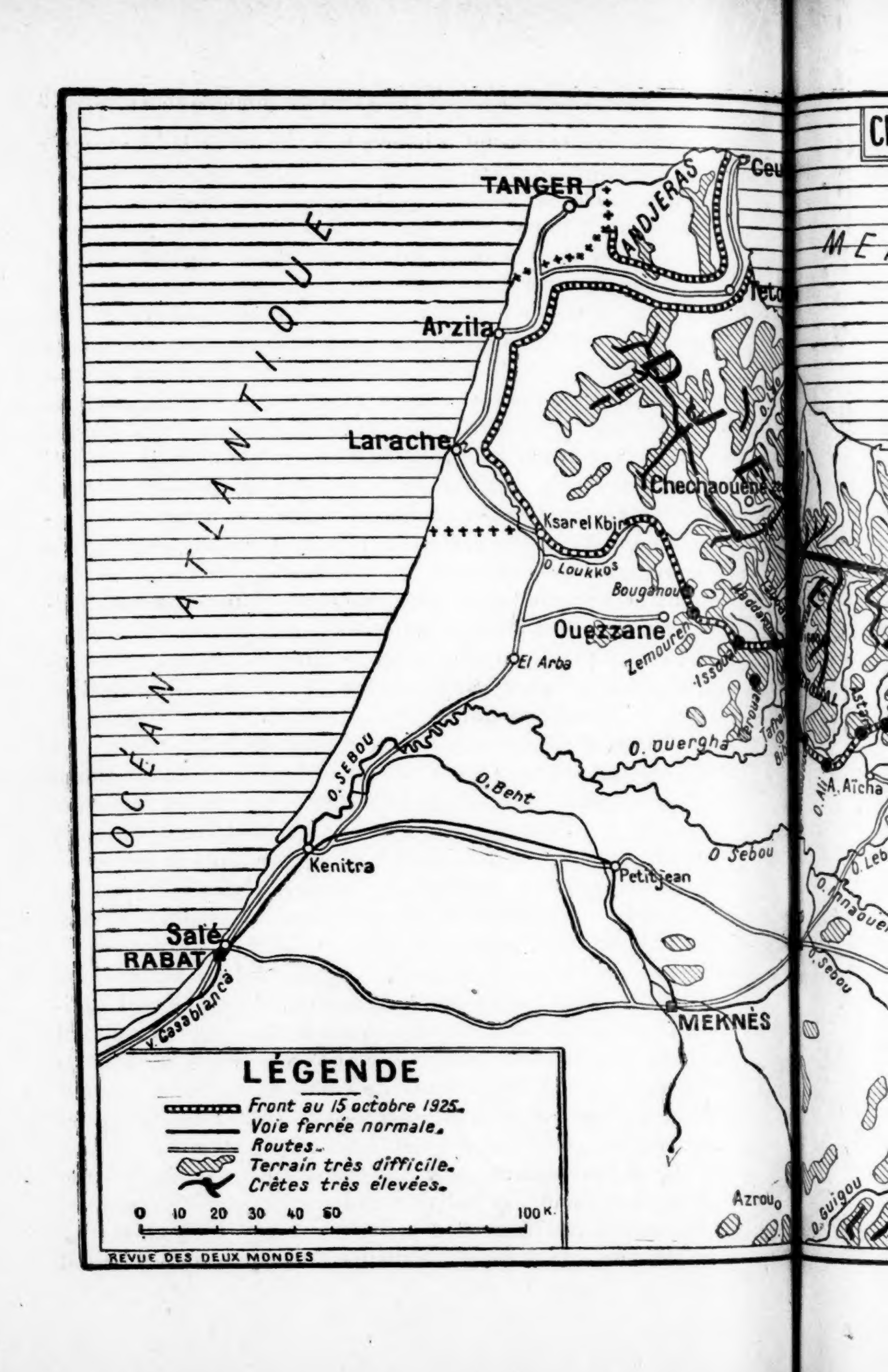
Bref, le résident général et le ministre de la guerre ont fait de leur mieux pour étouffer et réprimer l'insurrection dans le Nord-marocain.

Le maréchal Lyautey s'est efforcé, aussi longtemps qu'il a été possible, d'étayer ses actions politiques par un minimum d'effectifs militaires. C'est la méthode qu'il avait appliquée pendant la grande guerre et grâce à laquelle il avait pu, tout à la fois, sauvegarder le Maroc dans son intégralité et assurer au front français un si précieux concours. Mais l'incendie qui s'allumait partout devait nécessairement le conduire à faire appel à une solution de force.

Aux premiers jours de juillet, en effet, la crise, loin d'être dénouée, arrivait à son point culminant, et le maréchal indiquait que les 25 000 fantassins combattants, exténués, en état d'infériorité notoire devant les contingents armés de la dissidence, devraient être sensiblement *doublés* pour que l'on pût effectuer les relèves indispensables et assurer la garde des arrières contre la trahison des tribus défaillantes.

Le gouvernement, pour justement ému qu'il fût de cette dernière demande, se mettait aussitôt en mesure d'y répondre.

Aussi bien, l'heure était périlleuse au plus haut point. Par la défection des Tsouls et des Branès, tout le pays de Taza allait



TANGER
ANDJERAS
Ceu
ME
Teto
Arzila
OCÉAN ATLANTIQUE
Larache
Chechaouene
Ksar el Kbir
O. Loukkos
Bougnaou
Ouezzane
Zemouren
El Arba
O. Ouergha
O. Sebou
O. Beht
A. Aïcha
Kenitra
Petitjean
O. Sebou
Salé
RABAT
V. Casablanca
MEKNÈS
Azrou
O. Guigou
LÉGENDE
Front au 15 octobre 1925.
Voie ferrée normale.
Routes.
Terrain très difficile.
Crêtes très élevées.
0 10 20 30 40 50 100 K.
REVUE DES DEUX MONDES

CROQUIS SCHÉMATIQUE DU NORD MAROCAIN

MER MÉDITERRANÉE
Baie d'Alhucemas
Cebadilla
Melilla
Ajdir
RIF
Afraou
O. Kert
Dar Driouš
Targuist
Senadja de Srir
Azib el Midar
Syah
Afso
METALSA
Tizi Ouzli
Taberrant
GHEZNAIA
Bab Aouerchtel
SENHADJA
Kifane
H^r Ouenzga
H^r Medlan
Camp Berteaux
Taourirt
Oudjda
O. Moulouya
A. Aïcha
Bab Mizab
Bab Taza
O. Lebene
O. Msoun
TAZA
Guercif
O. Melloulou
O. Innaouen
O. Sebou
Tache de Taza
2380
Tichchoukt
O. Guigou
O. Moulouya
Azrou

se trouver menacé, la dissidence du nord courait au-devant de celle du sud, les communications avec l'Algérie devenaient précaires et Fez elle-même, la ville sainte, pourrait bientôt s'offrir comme objectif aux rebelles. C'est dire que le Nord-marocain était vraiment à reconquérir : l'œuvre de rétablissement était d'une telle urgence qu'il fallait l'entreprendre partout et simultanément, et le seul moyen d'y réussir était d'inonder militairement les régions insurgées.

LE DOUBLEMENT DES EFFECTIFS ET L'ÉBAUCHE D'UNE COLLABORATION FRANCO-ESPAGNOLE

Poser la question du doublement des effectifs au Maroc, c'était envisager que les nouveaux prélèvements à faire sur la métropole et sur l'armée du Rhin intéresseraient le système de couverture et de mobilisation ; c'était donc préparer l'entrée en scène du généralissime désigné des armées françaises.

Consulté vers le 15 juillet, le maréchal Pétain fait connaître à M. Painlevé que, à son avis, on a sagement agi en amorçant le nouveau courant de renforcement, sous condition qu'on se soit réservé de fixer ultérieurement la densité totale à lui assigner; il souligne, d'autre part, la nécessité de considérer dans toute son ampleur le problème nord-marocain et de resserrer les accords avec l'Espagne, aussi intéressée que la France à en rechercher la solution.

Première conséquence de cette consultation : le général Naulin, qui a été nommé par décret du 6 juillet au commandement supérieur des troupes du Maroc, verra ses moyens bientôt grossis de la division marocaine et d'une 11e division de marche, transportées vers Oudjda pour y constituer un corps d'armée aux ordres du général Boichut.

D'autre part, à Madrid, on activera les pourparlers et on ne tardera pas à arrêter une convention aux termes de laquelle de réelles facilités seront données aux forces espagnoles et françaises pour se prêter un mutuel appui de part et d'autre de la frontière théorique.

Enfin, le maréchal Pétain sera désigné, le 16 juillet, pour procéder, sur place et de toute urgence, à l'examen de la situation générale et militaire du Maroc, et pour prendre les décisions qui lui paraîtront s'imposer touchant le commande-

ment, l'organisation et la mission des troupes en opérations ou susceptibles d'entrer en opérations, ainsi qu'au sujet des attributions respectives du commandant des troupes et du résident général.

Le maréchal Pétain, mesurant l'importance d'une telle mission, part dès le lendemain et, le 18, franchit par la voie des airs l'étape de Toulouse à Rabat, avec le général Georges qu'il a choisi comme chef d'état-major et le colonel Paquin, chef d'état-major du général Naulin, lequel achève à Paris d'organiser son commandement. Il est accueilli avec la plus grande cordialité par le maréchal Lyautey, constate avec ce dernier la gravité de la situation et, avec lui, acquiert la conviction que le rétablissement des affaires exigera, d'une part, la complète réalisation du renforcement demandé, d'autre part, la coopération avec les forces espagnoles.

Pour hâter la solution, il renvoie immédiatement à Paris le général Georges, porteur de sa demande définitive de renforts, soit la valeur d'environ trois divisions dans la composition desquelles les bataillons blancs métropolitains devront entrer pour une large part. Il prend lui-même le chemin de Tétouan, accompagné par le lieutenant-colonel Loiseau, de l'état-major du maréchal Lyautey, pour y conférer, le 28 juillet, avec le général Primo de Rivera, président du Directoire espagnol. Les deux généralissimes conviennent ensemble de rendre aussi intenses que possible les efforts de leurs deux pays et d'étudier toutes les possibilités d'en assurer la convergence : le général Primo de Rivera se montrant d'ores et déjà décidé à agir dans la direction d'Ajdir, le maréchal Pétain affirme son intention d'orienter dans le même sens général l'essentiel des manœuvres françaises.

Du 1er au 15 août, le Gouvernement donne son approbation à l'ensemble de ces mesures.

Les envois complémentaires de forces équivaudront sensiblement, comme l'avait demandé le maréchal Lyautey au début de juillet, à doubler les effectifs du Maroc. Ils s'échelonneront jusqu'à la mi-septembre et donneront en tout, sur le front nord, environ cent bataillons d'infanterie (soit quelque 50 000 fantassins combattants), six compagnies de chars, une quarantaine d'escadrons de cavalerie (et d'auto-mitrailleuses), une soixantaine de batteries, trente compagnies de spécialités diverses du génie, vingt escadrilles d'aviation.

Le président du Conseil, ministre de la Guerre, estime que ces forces devront être gérées, au mieux des intérêts communs de la métropole et du Maroc, par celui même qui est désigné pour en exercer le commandement en temps de guerre. Le 17 août, il décide donc que le maréchal Pétain prendra, à une date qu'il fixera lui-même, la direction générale des troupes et services militaires du Maroc. Le maréchal Lyautey a été pressenti à ce sujet et a reconnu spontanément qu'une telle décision se justifiait par l'importance des effectifs à engager et par l'enchevêtrement des questions, métropolitaines et marocaines, qu'allait poser leur mise en œuvre; il envisage dès lors que, libre de reporter toutes ses préoccupations sur les problèmes d'ordre politique, il y trouvera l'avantage de pouvoir venir en discuter à Paris avec les départements intéressés, à la rue Saint-Dominique et au quai d'Orsay.

Le 18, le maréchal Pétain repart, emmenant à son état-major le lieutenant-colonel Vincent, de l'état-major du maréchal Lyautey, sur le désir formellement exprimé par ce dernier, et comme pour concrétiser leur plein accord. Il voit le 21, à Algésiras, le général Primo de Rivera, prend connaissance du plan, remarquablement préparé, du débarquement à Alhucemas, promet la collaboration à cette opération d'une division navale française, et fait part au président du Directoire de son vif désir de voir les forces espagnoles, aussitôt qu'elles auront réalisé leur progression vers Ajdir, venir donner la main aux forces françaises dans la région du Kert : rien de précis n'est arrêté au sujet de cette coopération directe, mais les deux chefs conviennent d'en reparler en temps utile, avec la conviction d'aboutir à la meilleure entente. Les 25 et 26, le maréchal Pétain arrête à Fez, en conférence avec le général Naulin et les commandants des grandes unités, les bases du plan d'action qui doit porter, à l'automne, le gros des forces françaises vers les seuils au nord de Taza, pour dominer le Rif et ouvrir les possibilités de la collaboration avec les forces espagnoles. Le 26, dans la soirée, à Rabat, il donne lecture de son projet, avant de le signer, au maréchal Lyautey : celui-ci s'y rallie sans aucune réserve, d'autant plus volontiers que l'opération offensive prévue vers les seuils du Rif lui était également apparue comme susceptible d'assurer d'importants succès, au double point de vue politique et mili-

taire, et que, seule, l'absence de disponibilités suffisantes l'avait conduit à en différer l'exécution.

Leur identité de vues étant constatée, le maréchal Pétain, d'accord avec le maréchal Lyautey, prend le 27 août la direction des troupes et services militaires du Maroc.

LA MISE EN ŒUVRE DE L'ARMÉE NORD-MAROCAINE

C'est une véritable armée qui va se trouver concentrée en terre d'Afrique. Il s'agit, en effet, pour l'instant, non plus de faire rayonner les influences françaises par la politique et par des accords plus ou moins habiles avec les tribus, mais bien d'étouffer une révolte de quelque 600 000 habitants des territoires nord-africains, disposant de 120 000 guerriers. Le plus urgent en l'occurrence est de rétablir le prestige de la France par l'affirmation éclatante de sa force et la submersion des dissidences.

Ces résultats pourront être obtenus par l'action de colonnes mobiles nombreuses opérant sur un grand front, et par les puissants effets de leur matériel, en particulier de leur aviation et de leur artillerie.

Ils coûteront d'autant moins cher que les opérations seront plus importantes, plus nombreuses et mieux combinées entre elles : les pertes mensuelles, — qui s'étaient élevées à 2 000 hommes pour 25 000 fantassins combattants, soit 8 pour 100, d'avril à juillet, — tomberont en août et septembre à 1 500 hommes pour 35 000 fantassins combattants, soit 4 pour 100, et, en octobre, à environ 300 hommes pour 50 000 fantassins combattants, soit 0,6 pour 100.

Aussi, n'est-il pas utile de s'arrêter à justifier, dans son principe, l'emploi d'aussi larges moyens : en août, nul n'eût osé se risquer à tenir tête au danger avec de moindres ressources ou par d'autres méthodes.

Mais on peut se demander si la mise en œuvre d'un tel appareil ne devait pas nécessiter de trop longs délais pour l'établissement des plans et leur exécution.

Les plans furent établis en moins de quarante-huit heures.

A son arrivée à Fez, le 25 août, le maréchal Pétain se trouva en présence d'un plan d'opérations établi dans tous ses détails et visant une offensive de caractère politique, à portée

limitée, au nord de Fez, pour pacifier le pays Beni-Zéroual et rétablir les positions perdues sur la rive droite de l'Ouergha. Ce plan fut maintenu dans ses parties essentielles. Mais le maréchal, poursuivant son idée d'étroite collaboration avec les Espagnols, tendait en outre et surtout à réaliser une progression profonde vers le cœur du Rif, en conquérant les hauteurs dominant ce pays pour s'assurer la possibilité d'atteindre Abd-el-Krim chez lui par des attaques convergentes partant à la fois de la zone espagnole et de la zone française.

Cette conception, il a su l'imposer, non seulement par le poids de son autorité, mais encore par la clarté et la bienveillance de ses explications. Et ses ordres, préparés le 25 à la conférence de Fez, trois jours après son arrivée au Maroc, ont été signés le 26 au soir, au sortir de l'entretien de Rabat avec le maréchal Lyautey. Ils définissaient ainsi le programme d'action :

1° Achever la pacification des pays Tsouls et Branès ;

2° Procéder, au début de septembre, à une double attaque au nord de Fez, en vue d'élargir les deux bastions de Terroual-Tafrant et de Taounat, de rallier les Beni-Zéroual et les Mtioua et de rétablir nos postes les plus importants sur la rive droite de l'Ouergha : ainsi l'on chercherait à obtenir les effets réellement utiles et durables qui pouvaient être attendus de ces opérations, sans compromettre la mise en exécution du projet principal, celui-ci devant donner lieu, à la fin septembre et au début d'octobre, à une large extension de notre occupation au nord de Taza, visant la prise de possession des seuils du Rif.

Pour la réalisation de ce plan, le maréchal Pétain savait que les délais seraient longs.

Les raisons, connues et consenties, de ces retards inévitables étaient les suivantes :

1° Il était nécessaire d'effectuer le regroupement des forces en grandes unités (ce regroupement, commencé dès les premiers jours d'août, put se terminer au début de septembre sans ralentir sérieusement l'activité des opérations) ;

2° L'arrivée des renforts s'échelonnait jusqu'au 15 septembre, encore que l'on ait utilisé à plein les voies maritimes de Marseille et Bordeaux à Oran et Casablanca et la voie ferrée de rocade Tunis-Alger-Oran-Oudjda ;

3° Il fallait, au débarquement des unités en terre marocaine, transformer leur aménagement et remplacer tous leurs

trains par des équipages muletiers, à un moment où les achats ou locations de mulets devenaient extrêmement difficiles;

4° Enfin et surtout, il importait d'équiper le front et les arrières en vue de l'utilisation d'effectifs considérables, quand les trois seules routes en voie de construction (vers Ouezzan, vers Aïn-Aïcha, vers Dar-Caïd-Meldboh) étaient distantes les unes des autres d'environ 150 kilomètres et ne se trouvaient reliées que par la rocade incomplète de Petitjean à Taza.

Ceux qui savent les exigences et les besoins d'une armée moderne comprendront aisément qu'il eût fallu, pour éviter tous risques, compléter les réseaux routier et ferré du Nord-marocain avant d'y entreprendre des opérations avec de gros effectifs. On s'est borné à réaliser les aménagements de toute première urgence et, à vrai dire, le commandement s'exposait à de gros mécomptes en commençant les attaques avant l'achèvement des travaux.

On nous dira que les procédés de combat des Riffains et Djebalas donnaient l'exemple d'une rusticité, d'une simplicité et d'une rapidité dont eût pu s'inspirer notre armée... Mais si, devant ces adversaires, dont nous avons suffisamment indiqué les incomparables qualités de guerriers, que nous avons montrés, dans leurs âpres montagnes, dressés à la ruse, au pillage et au meurtre, les chefs français avaient engagé sans un minimun de garanties la belle jeunesse de la métropole et de ses colonies, qu'aurait-on pensé d'eux?

LES RÉSULTATS DES OPÉRATIONS FRANCO-ESPAGNOLES EN ÉTÉ-AUTOMNE 1925 ET LES PERSPECTIVES D'AVENIR

Il est maintenant indispensable de porter un jugement sur les résultats que les Français ont obtenus et sur l'aide que leur a apportée l'armée espagnole.

Pour le faire, nous rappellerons le péril encouru et nous envisagerons l'importance des territoires réoccupés, la valeur stratégique des nouvelles positions conquises.

Le péril encouru, c'était l'extension au reste du Maroc de l'insurrection qui descendait du nord, la menace immédiate aux portes de Taza et aux avancées de Fez, la rupture des communications et des relations avec l'Algérie, le prestige de la France compromis vis-à-vis de populations musulmanes, sa

situation africaine mise en cause. Toutes ces menaces et craintes ont été écartées, ce qui était à la fois le plus urgent et l'essentiel.

Quant aux territoires réoccupés sur l'Ouergha et au nord de ce cours d'eau, ainsi que sur le Lébène, il est aisé d'en comprendre l'importance et de saisir le caractère des opérations qui s'y sont déroulées.

Au cours des années précédentes, on avait installé sans coup férir de nombreux postes dans ces pays difficiles, montagneux, mais amis. Il a fallu, cet été, les reconquérir par la force, puis les tenir, par des luttes opiniâtres, contre les tribus non encore rentrées de dissidence, qui déployaient une énergie souvent farouche pour conserver les fruits de leur agression. Aïn-bou-Aïssa, Haddarine, les Zaouïa d'Amjot et des Ouled-Ghezzar, Achirkane, Aouddour, Bibane, le Djebel-Messaoud, Mezraoua, Astar, Sker, Moulay-Aïn-Djenane, Bab-Ouender, Bab-Mizab, Bab-Taza, autant de noms qui illustrent la revanche de la France et la restauration de ses positions.

Sur le Lébène, le commandement a préféré ne pas pousser encore jusqu'à l'ancienne ligne, dominée de trop près par le massif énorme des Senhadja, mais ses troupes ont repris, défendu contre de nombreux retours offensifs et organisé solidement les sommets qui commandent le cours d'eau, en bordure des pays Tsouls et Branès : les rochers abrupts de Sof-el-Raïlane, Beni-Fourral, Tamdert, Sof-Fezzara, Sof-el-Arak, les crêtes du Djebel-Nehir et de l'Amseft.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, c'est avant tout le nombre qui, en rendant possible la multiplication des colonnes, a permis l'obtention de résultats aussi rapides et aussi décisifs.

Enfin, la progression profonde au nord de Taza et de Kiffane, ainsi qu'au nord-ouest d'Hassi-Medlam et Hassi-Ouenzga, constitue un succès incontestable et d'une grande portée. Elle représente une avance moyenne de 30 kilomètres au travers d'une région jusqu'alors insoumise, vers des seuils élevés qui donnent la maîtrise des vues et du canon sur « le cœur du Rif », vers les montagnes des Beni-Touzine et des Beni-Ouriaghel, et d'où il nous sera possible de déboucher à notre heure pour agir en liaison avec les Espagnols et écraser la rébellion dans son repaire. Il n'est, pour s'en rendre compte, qu'à monter à Tizi-Ouzli, au Bab-Soltane ou au Nador : on voit,

en cours de cheminement, quelles ont été les difficultés de l'offensive ; on peut mesurer la volonté et le courage dont le commandement local et les unités sous ses ordres ont dû faire preuve, malgré les difficultés occasionnées par des pluies précoces, pour atteindre ces objectifs et y amener le matériel d'artillerie lourde qui va permettre d'agir désormais, de façon continue, contre le pays même d'Abd-el-Krim.

Les résultats politiques de cette offensive ont complété et couronné les résultats militaires. Les grandes tribus des Gheznaïa, des Metalsa ont fait, presque en totalité, leur soumission et, aujourd'hui, combattent, avec les Marnissa d'Amar-Amidou, aux côtés des Français ou en avant de leurs lignes. Les Senhadja, et même en partie les Beni-Amret ont entamé des pourparlers et ont affirmé leur sincère désir de cesser toute dissidence, dès qu'ils se sentiraient couverts contre Abd-el-Krim. Partout, en arrière du front, la révolte a été brisée, la sécurité est revenue et, avec elle, les transactions ont pu reprendre ; le pays a retrouvé sa vie paisible et normale.

L'armée espagnole, de son côté, a donné à l'armée française, pendant cette campagne d'été et d'automne, un concours des plus précieux. Son débarquement à Cebadilla peut être considéré comme un modèle du genre, et l'action personnelle qu'y a exercée le général Primo de Rivera montre bien ce que peuvent la décision, l'esprit d'entreprise, l'audace, le coup d'œil d'un vrai chef de guerre. L'héroïsme des défenseurs de Kudia-Tahar, au sud de Tétouan, est exemplaire et la contre-attaque des bataillons du vaillant « Tercio » a vivement impressionné les Riffains, qui y ont perdu plusieurs centaines de leurs meilleurs soldats. La progression tenace et continue au long du rivage d'Alhucemas, l'enlèvement d'Ajdir ont porté la plus grave atteinte au prestige d'Abd-el-Krim. Les cavaliers du colonel Dolla ont facilité la tâche de ceux du général du Jonchay vers Syah et Souk-es-Sebt-d'Aïn-Amar.

En toutes circonstances, les Français combattants se sont plu à rendre hommage à la vaillance et à la loyauté de leurs compagnons d'armes. Avec ceux-ci, ils n'ont pas pu, il est vrai, réaliser la collaboration directe sur le Kert, mais on doit savoir qu'elle ne leur a jamais été promise par le général Primo de Rivera, pas plus à ses entrevues de Tétouan (28 juillet) et d'Algésiras (21 août) avec le maréchal Pétain, qu'à ses entre-

tiens de Tétouan (18-19 septembre) avec l'officier envoyé par le maréchal pour étudier la possibilité et les conditions de cette collaboration. Au cours de ces trois conférences, le président du Directoire a précisé qu'il entendait affecter l'ensemble de ses disponibilités à l'affaire d'Ajdir, et qu'il ne porterait des postes sur le Kert, à l'ouest d'Azib-de-Midar, que s'il lui devenait ultérieurement possible de se reconstituer des réserves.

Les Français ont tenu cependant à pousser, même seuls, jusqu'au Kert, sous la forme d'un raid de cavalerie, afin de reconnaître l'un des terrains susceptibles de se prêter avantageusement à leurs actions futures. L'entreprise n'était pas sans danger, et, effectivement, quelques engagements d'arrière-garde, d'ailleurs peu graves, — puisque les pertes d'octobre atteignent seulement, nous l'avons vu, 0,6 pour 100, — ont eu lieu au retour du Kert vers les positions de la Zérakna. Mais cette reconnaissance, militaire et topographique, les a très utilement documentés et a produit, sur leurs adversaires, un gros effet moral.

Pour résoudre complètement, en effet, le problème nord-marocain, il faudra pénétrer sur le territoire des Riffains et Djebalas, jusqu'au rivage méditerranéen, afin d'exercer l'action politique visant à les séparer les uns des autres et de pouvoir, comme conséquence de cette dissociation, forcer Abd-el-Krim à se rendre sans conditions.

Or, la France ne saurait, avec ses seules forces, aller occuper ces pays, que ce soit vers l'Oued-Lao et Chechaouène ou vers l'Oued-Nkour et Ajdir, aux lieu et place des Espagnols, hors de portée de ses bases. Eût-elle même l'espoir d'y réaliser, par ses propres moyens, une progression profonde, qu'elle ne devrait pas se lancer dans cette entreprise : les traités lui interdiraient d'en conserver les fruits, elle devrait reculer après avoir avancé, ce qui, aux yeux de ses adversaires, serait un aveu de faiblesse, un véritable geste d'impuissance, et le remède aurait finalement aggravé le mal.

Il lui faut aller, dans le Djebel ou dans le Rif, vers l'Oued-Lao ou vers l'Oued-Nkour, avec l'Espagne, lorsque celle-ci croira possible d'assurer l'occupation définitive des territoires sur lesquels les deux armées auront fait sentir, ensemble, le poids de leurs armes.

La main dans la main, les deux pays doivent le vouloir et

préparer leur collaboration, dans le sens et vers les objectifs qui auront été reconnus les meilleurs.

Toutes autres solutions qu'ils rechercheraient, — et en particulier une mauvaise paix avec Abd-el-Krim, ou des offensives qu'ils conduiraient les uns séparés des autres de chaque côté de la frontière politique entre eux tracée, — les obligeraient à entretenir indéfiniment au Maroc, pour la garde de cette frontière, des effectifs élevés dont l'entretien leur imposerait une lourde charge.

Résumons-nous.

Les Riffains et les Djebalas sont en état d'insurrection contre la souveraineté du Sultan. Ils s'opposent, les armes à la main, à l'établissement dans leurs pays des forces militaires et des autorités administratives de la France et de l'Espagne, garantes et protectrices de cette souveraineté, et visent même, suivant les excitations d'Abd-el-Krim, à fomenter l'esprit de dissidence parmi de nombreuses tribus dès longtemps pacifiées. En fait, ils se sont mis en état de guerre et ils opèrent à la façon des guerillas, exploitant habilement les avantages que leur assurent, en montagne, leur endurance, leur rusticité, leur expérience de l'embuscade, leur entraînement au tir, au combat et à la marche.

Au printemps 1925, cette rébellion armée a pris un caractère d'extrême gravité. En quelques semaines, elle a submergé les postes militaires établis dans le Nord-marocain pour conserver le contact des tribus et les maintenir dans l'obédience. Plus de 100000 guerriers se sont dressés menaçants à la limite de ce Nord-marocain français et sur ses arrières.

Le Gouvernement a donné satisfaction aux demandes de renforts qui lui étaient adressées. Il s'est d'abord préoccupé de les réduire au minimum, insistant auprès du maréchal Lyautey sur le grand intérêt qu'il y avait à n'apporter aucune perturbation au système de couverture et de mobilisation en France. Puis, à partir de la mi-juillet, devant la gravité de la situation, et sur la demande pressante qui lui en était faite, il a décidé de doubler les moyens alors présents au Maroc ; mais, à partir de ce moment, l'importance des effectifs soulevant des questions complexes de couverture, de mobilisation et d'emploi, tant pour la métropole que pour l'Afrique du nord, il en a remis la direction au commandant en chef désigné des armées françaises.

Le maréchal Pétain a résolu, dans les délais minima, le problème militaire qui se posait à lui, c'est-à-dire la pacification par les armes du Nord-marocain totalement révolté, la restauration de la sécurité des communications avec l'Algérie et la conquête de positions extrêmement fortes qui sont une base de départ pour la progression vers le Rif et d'où peut s'exercer, en attendant, une action d'artillerie, continue et puissante, contre les hautes vallées et les premières pentes du Rif. Il a consolidé le renom de la France vis-à-vis de l'ensemble des populations musulmanes.

Le problème politique, c'est-à-dire l'action de reprise sur les tribus et les mesures à prendre pour assurer définitivement leur soumission jusqu'à la frontière nord-marocaine, a été envisagé dans toute son ampleur et acheminé vers sa solution par le maréchal Lyautey, au cours de l'été, quand les affaires commençaient à se rétablir. Malheureusement, le maréchal a cru devoir, pour des raisons personnelles, se retirer de la scène, et le Maroc a subitement perdu, au début de l'automne, le chef éminent dont l'autorité et le prestige incontestés pouvaient y être encore d'une grande utilité.

Les déclarations par lesquelles M. Steeg, dès son arrivée, a affirmé vouloir prolonger l'œuvre de son prédécesseur, n'ont pas tardé à rasséréner l'opinion. Et le problème politique sera certainement résolu, par le nouveau résident général, au mieux des intérêts du Sultan, dont la haute situation doit être avant tout sauvegardée, et de la France, éminemment soucieuse d'assurer concurremment le bien-être des tribus indigènes et les facilités d'établissement ou de travail des Européens au Maroc.

Il appartient aux gouvernements de France et d'Espagne d'arrêter, dans les grandes lignes, le programme de ce qui reste à accomplir et de préciser aux chefs militaires les zones dans lesquelles ils devront poursuivre leur effort jusqu'à la décision. Car la tâche n'est point achevée, mais la crise est conjurée, et les deux pays amis, dont les forces établies à pied d'œuvre investissent l'ennemi commun, ont aujourd'hui la certitude, s'ils maintiennent leur collaboration, d'atteindre rapidement leur but.

* * *

LA VIE ARTISTIQUE

DE

RACHEL

I

LA TRAGÉDIE CLASSIQUE

Entre l'engagement de Rachel à la Comédie-Française et son début, il s'écoula quatre mois. Samson, en obtenant cet engagement, avait voulu assurer le présent et préparer l'avenir de sa jeune élève, mais, si sûr qu'il fût du succès, il ne songeait pas à risquer tout de suite une partie dont il savait la périlleuse et décisive importance. Il continuait ses leçons, qu'il adaptait aux rôles projetés: il expliquait la pièce, il fixait les intonations, il précisait les gestes; en un mot, il dirigeait les *répétitions*, sans lesquelles un acteur, même parvenu au sommet de la gloire, ne peut pas donner ou garder la vraie mesure de son talent. Rachel suivait aussi les représentations, mais, mal vêtue, et payant peu de sa personne, elle ne trouvait au guichet que de mauvaises places. L'inspecteur en chef, qui la jugeait sur sa mine, le prenait pour une *petite* sans intérêt, à laquelle les places d'en haut devaient suffire. Samson, qui le sut, se fâcha. « Prenez garde, dit-il à l'inspecteur, que cette *petite* ne devienne assez grande pour que vous ayez un jour besoin de sa protection. » Cet avertissement produisit son effet. D'ailleurs, les coulisses étaient pour Rachel. Les comédiens, qui l'entendaient répéter, étaient frappés d'admiration

devant la précocité et l'autorité si extraordinaires de son talent.

Quand elle fut prête, elle demanda à Védel de la « lancer ». Celui-ci lui proposa de débuter dès le lendemain dans Camille, et, d'accord avec Samson, son nom figura sur l'affiche pour la représentation d'*Horace*. C'était le 12 juin 1838. Camille n'avait pas tout son costume : Védel lui procura ce qui lui manquait. On lui donna, comme il était naturel pour une débutante, une loge d'en haut. Elle était vide et elle fit elle-même l'emménagement des meubles et des accessoires qui lui seraient nécessaires. Où était donc sa sœur Sarah ? Peut-être vaut-il mieux ne pas savoir si elle commençait déjà, pendant que sa cadette risquait une épreuve si difficile, sa réputation de « soupeuse vaillante ». Il fallait à Rachel, abandonnée à elle-même, une vaillance d'un autre genre. Rien ne servait son début. Aucun bruit du dehors n'avait annoncé une révélation sensationnelle ; son nom était inconnu, et comme la saison d'été avait vidé Paris, la salle ne contenait guère que les abonnés de l'orchestre et, à côté d'eux, ce public spécial d'acteurs ou d'amis du théâtre qui viennent, par habitude, prolonger leur soirée devant le rideau. Cette salle, où la qualité remplaçait la quantité, fit à Rachel un bon accueil. Au témoignage de Samson, dont la loyauté n'est pas discutable, « la jeune tragédienne fut écoutée avec intérêt. On remarqua la justesse de son débit, la netteté de son articulation et, dans son action comme dans sa parole, une noble simplicité à laquelle on n'était plus accoutumé. » Ce n'est guère qu'avec le quatrième acte que le rôle de Camille prend tout son accent. Rachel, encouragée par les sympathies qui s'étaient manifestées au cours de la pièce, et en particulier dans la scène avec Julie, s'y donna tout entière. « Le succès fut éclatant et, à la fin des imprécations, elle fut couverte d'applaudissements tels qu'on eût pu croire à la présence de 2 000 spectateurs. »

Jusqu'au 11 septembre, Rachel joua quinze fois : Camille, Émilie, Hermione, Ériphile, Aménaïde. Le rôle d'Émilie, qui fut son second début, ne lui valut pas un moindre succès que celui de Camille. « Je me rappelle, écrit encore Samson, l'étonnement des spectateurs ; je vois tous ces regards dirigés sur la jeune fille, toutes ces oreilles tendues pour mieux jouir de cette diction qui semblait si nouvelle et dont l'originalité consistait à être à la fois naturelle et grandiose. » *Naturelle* et *gran-*

diose, il faut retenir ces deux mots si l'on veut juger, dès ses débuts, le véritable caractère et, comme le dit Samson, l'originalité du talent de Rachel. Rien n'est difficile comme de faire revivre le jeu d'un artiste, et même, c'est presque impossible. « Les arts d'exécution ne laissent rien après la mort de ceux qui les ont exercés. Le talent du comédien entre au tombeau avec lui. » C'est Samson qui l'affirme. Mais nous le sentons tous. Il y a des impressions que les mots ne peuvent pas rendre et je sais bien que, si je n'avais pas entendu Coquelin et Mounet-Sully, Sarah Bernhardt et Réjane, Guitry et la Duse, personne, non personne, ne pourrait me rendre leurs intonations, leurs gestes, leur vie scénique, leur action, leur jeu, leur caractère, leur mouvement. Et que savons-nous d'une Champmeslé, même avec les lettres de La Fontaine, d'une Adrienne Lecouvreur, même avec les vers de Voltaire, d'une Mars, même avec les préfaces de Victor Hugo, d'une Sarah Bernhardt, même avec les portraits qu'en a faits Rostand?

... le peintre et le poète
Laissent, en expirant, d'immortels héritiers.
Jamais l'affreuse nuit ne les prend tout entiers.

J'accorde que les comédiens ne meurent pas non plus « tout entiers », mais l'immortalité de leur héritage ne laisse qu'un nom où se ramasse toute la gloire de leur souvenir.

Toutes les représentations de Rachel jusqu'au 12 septembre furent, à l'intérieur du théâtre, devant des amateurs éclairés, des succès, même de grands succès, mais l'affiche eut beau inscrire quinze fois son nom ; il n'attira ni l'élite, qui était aux eaux, ni la foule qu'aucun journal n'avertissait du prodige naissant, et les recettes oscillèrent entre un minimum de 803 fr. 10 et un maximum de 1225 fr. 40. Ce maximum, atteint par Camille le 26 août, ne se maintint pas, et le 30, Aménaïde ne « faisait » que 650 fr. 90. Pourtant, Védel avait monté avec un soin tout particulier ce *Tancrède*, médiocre ouvrage de Voltaire, qui n'avait pas été joué depuis dix ans, et les journaux avaient publié des notes alléchantes. Mais le public ne vint pas et seuls, ou presque, les invités du directeur applaudirent Rachel, à laquelle ils firent, il est vrai, un succès immense. Rappelée avec acclamation, elle recueillit, pour la première fois, je crois, « un bouquet et une couronne ».

Mais, dès le lendemain, ni la salle ni la caisse ne se remplissaient.

Tout à coup il se fit un revirement si extraordinaire que l'histoire du théâtre n'en a jamais sans doute connu aucun de semblable. Les dix-huit premières représentations données par Rachel, du 12 juin au 17 septembre, produisirent une somme de 13 042 fr. 90, avec une moyenne de 724 fr. 40, tandis que les dix-huit représentations de la série suivante accusèrent un total de 88 911 fr. 40, avec une moyenne de 4 889 fr. 50. Ces chiffres ont leur éloquence, mais non leur mystère : il avait suffi d'un article, qui coïncidait, il est vrai, avec le retour des Parisiens dans leur ville, pour transformer en un triomphe complet la déroute (je l'entends au point de vue financier) des débuts de Rachel prolongés au delà du temps ordinaire.

***

Lamartine a écrit, dans un mouvement de mauvaise humeur, provoqué par un commentaire désobligeant de Sainte-Beuve, que la « critique est la puissance des impuissances ». Il y a une injustice dans cette antithèse. La critique d'un Sainte-Beuve ou d'un Taine a la force d'une création. On peut dire que ces deux grands esprits étaient des exceptions et j'admire trop leur talent pour ne pas le reconnaître. Mais, à un degré moindre, un critique, littéraire ou dramatique, peut installer dans le rez-de-chaussée d'un journal une puissance dont les arrêts exercent sur l'opinion publique une influence souvent décisive. On attend ces arrêts avec impatience; on les commente, on les discute, et, le plus souvent, la foule les suit. Depuis que les journaux, en se multipliant, ont ouvert leurs colonnes quotidennes aux opinions les plus contradictoires, la diversité de jugements hâtifs a diminué cette influence. Mais le temps n'est pas loin où un Francisque Sarcey, en distribuant l'éloge et le blâme avec une bonhomie redoutable, créait un état d'opinion qui contribuait, pour une large part, au succès ou à l'échec d'une pièce. Aucun nom, précisément, ne permet mieux que celui de Francisque Sarcey de se représenter l'autorité que ses feuilletons du *Journal des Débats* conféraient à Jules Janin. Il n'a rien créé, mais, très instruit et plein d'esprit, agressif, vaniteux et se donnant toutes les apparences d'une indépendance incorruptible, il faisait la loi sur la scène.

Quand Rachel avait débuté au Théâtre-Français, il voyageait en Italie et il ne put juger des progrès qu'avait faits, sous la direction de Samson, la jeune actrice dont il avait salué le talent dans *la Vendéenne*. Dès son retour, il fut averti du *miracle*. Comme il avait des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, il mesura tout de suite, en professionnel qui sait son métier, l'étendue de la révolution dont Rachel était l'instrument inspiré. Il crut qu'il la découvrait et son orgueil se flatta d'être le seul ou le premier à avoir fait cette découverte. Il se demanda, sur ce ton de raillerie qui lui était habituel, ce qu'avaient fait, pendant les trois mois des débuts de Rachel, « les connaisseurs en tragédie et en tragédiennes, les gens de goût, d'un goût ferme, infaillible et fondé sur la tradition... Ils dormaient. » Les *Mémoires* de Samson attestent que, loin de dormir, ces habitués du théâtre, ceux que les vacances n'avaient pas chassés de Paris, avaient deviné, admiré, compris la débutante, et que, contrairement à l'opinion de Janin, leurs vieux cœurs avaient battu aux imprécations de Camille et leurs âmes n'avaient pas été fermées aux douleurs d'Hermione. Ils avaient senti, comme le bon comédien Joanny, qu'il y avait « quelque chose là », mais le public, mal ou pas du tout averti, ne venait pas. Aucune trompette ne l'appelait : il ignorait l'événement, il ne savait pas le *miracle*. Ni Samson ni Joanny, ni Merle, ni Viennet, ni Étienne Arago, qui avaient flairé ce *quelque chose*, ne disposaient d'une de ces retentissantes tribunes qui font et imposent les renommées.

L'absence de Jules Janin était pour Rachel un malheur, qui pouvait devenir une catastrophe : son retour fut le point de départ de son triomphe. Il consacra le 10 septembre un feuilleton enthousiaste à « la plus étonnante petite fille que la génération présente eût vue monter sur un théâtre ». Il n'admirait pas tout en elle ; il la trouvait « petite, assez laide, point de poitrine, l'air vulgaire, la parole triviale... ignorante et sans art », mais il saluait d'un cri dithyrambique cette « lame d'or dans un fourreau d'argile ». Cette enfant accomplissait une révolution sans le savoir. Si elle n'avait pas encore la science, qui s'apprend, elle avait mieux que la science : l'inspiration, qui ne se donne pas, le souffle, la passion et, pour tout dire, et Jules Janin le disait, le génie. Ce génie avait tout le mystère d'une éclosion spontanée, dont il était vain de

chercher la source. N'était-ce pas un attrait de plus? On admirait, sans l'expliquer et sans le comprendre, le destin qui avait fait de la fille, presque illettrée, d'un colporteur juif la prêtresse de Corneille, de Racine et de Voltaire. Avec elle on pénétrait dans le temple sacré où la tragédie, recouverte d'un linceul d'or, n'attirait plus les fidèles. Rachel s'y trouvait chez elle. Née sous la protection de Melpomène, elle entrait sans effort, comme par l'effet d'une grâce divine, dans le domaine de la poésie classique, déserté depuis Talma. La scène la transformait. Petite, elle devenait grande; laide ou presque, elle était belle; ignorante, ne sachant ni l'histoire, ni la vie, ni l'art, elle s'égalait aux chefs-d'œuvre qu'elle ressuscitait. « Ceci est une chose grave », disait Janin avec une solennité qui ne prêtait pas à rire, et l'enthousiasme presque religieux de son premier feuilleton faisait tout de suite monter les recettes du théâtre.

Mais le résultat ne répondait pas encore à ses efforts et à ses espérances. Le 24 septembre, il reprenait la plume pour un appel plus exalté, plus pressant, plus persuasif. Il faisait au « précoce génie » de Rachel les honneurs de son feuilleton, dont il suffit de citer trois phrases pour donner le ton. « L'avez-vous vue parcourant à grands pas la tragédie de Corneille? L'avez-vous vue s'inspirant des larmes de Racine? L'avez-vous vue prêtant au drame de Voltaire cette animation passionnée si admirablement indiquée par Voltaire?... » Ceux qui ne l'avaient pas vue s'empressèrent, pour voir cette Camille, cette Hermione, cette Émilie, cette Monime, cette Aménaïde, qui dédaignaient les sentiers frayés et sortaient des traditions pour « illuminer d'une clarté inaccoutumée » *Horace*, *Andromaque*, *Cinna*, *Mithridate* et *Tancrède*. Le directeur du théâtre savait que « le nom de Rachel était une lettre de change de 6000 francs tirée sur le public ». On se battait aux portes, qu'il fallait défendre par un service d'ordre; on se disputait les places; tout le monde parlait du phénomène et, naturellement, tout le monde voulait le voir.

Le Roi, qui n'était pas venu au Théâtre-Français depuis trois ans, parut dans sa loge, un soir de *Cinna*, avec la Reine, le roi et la reine des Belges, les princesses Adélaïde et Clémentine, le Duc de Nemours et les jeunes princes. Le *Moniteur universel* rendait compte de cette soirée. « S. M. avait voulu

juger par elle-même du mérite de cette jeune actrice, dont le renom grandit chaque jour, et sur laquelle semblent reposer aujourd'hui les destinées de la tragédie... La jeune débutante attirait surtout l'attention de la famille royale. Son jeu si noble, sa déclamation si mesurée et si bien sentie, son ironie si pénétrante et si ferme, la chaleur si vraie et si pathétique de ses gestes et de son accent, ont à plusieurs reprises entraîné les applaudissements de LL. MM., répétés avec enthousiasme par toute la salle. »

Après la représentation, Louis-Philippe et la Reine, en traversant le corridor du foyer intérieur, adressèrent à Rachel les félicitations les plus flatteuses. « La jeune actrice paraissait fort émue; et tout le monde remarquait le contraste de cette émotion presque enfantine et de cette grâce toute naïve, avec le mâle et fier talent qu'elle venait de montrer sur la scène. Une fois rentrée dans les coulisses, la fière Hermione n'est plus qu'une petite fille craintive, Émilie n'est plus qu'une enfant. »

Ces présences royales et ces hommages semblaient devoir être pour Rachel la consécration suprême. Elle en reçut une autre dont la postérité a retenu l'expression comme étant la plus digne du génie de cette « petite fille craintive », qui, à l'âge de dix-sept ans, conquérait et bouleversait toute l'élite parisienne. La *Revue des Deux Mondes* publiait, le 1er novembre 1838, à propos de ses débuts, un article d'Alfred de Musset sur la Tragédie. Personne n'a mieux pénétré que le grand poète, dans une analyse remarquable par sa profondeur et par sa tranquille impartialité, les secrets et les raisons du « prodige, inattendu et surprenant », qui attirait au Théâtre-Français une foule plus considérable que Talma lui-même dans ses plus beaux jours. Alfred de Musset ne craignait pas d'employer le mot de génie, parce qu'il lui paraissait juste. S'il le répétait après Jules Janin, il lui donnait, par la sobriété même de son jugement, une force plus durable que les exclamations, les interjections et les digressions du critique des *Débats*. Il commettait l'injustice dans laquelle Janin était tombé en oubliant Samson et en écrivant que cette jeune fille n'avait eu d'autre maître que la nature, mais il avait raison de dire qu'elle atteignait, par le seul instinct du beau et du vrai, à des effets que « ni leçons, ni conseils, ni études » ne peuvent produire.

Ainsi donc, en six mois, dont les trois premiers avaient

surtout compté pour elle comme la mise en œuvre et la prise de possession de ses extraordinaires moyens, Rachel avait passé de l'obscurité à la gloire. Elle était devenue l'idole de Paris et on ne lui prédisait rien de moins, de toutes parts, que l'avenir d'une Malibran.

Comment donc était-elle? Comment disait-elle? Comment jouait-elle? Il faut, pour en juger, et sans prétendre expliquer ce qui échappe à l'analyse, recueillir les témoignages contemporains, sans redouter d'en multiplier le nombre. D'autres les ont, plus ou moins habilement, démarqués : je trouve plus loyal de les citer.

D'abord, ce qu'elle était.

Alfred de Musset nous la représente « plutôt petite que grande » et très différente de ces reines de théâtre que l'on voit « avec une encolure musculeuse et d'énormes appas noyés dans la pourpre ». Elle était simple et modeste, d'une santé faible. « Sa voix est pénétrante, et, dans les moments de passion, extrêmement énergique; ses traits délicats, qu'on ne peut regarder de près sans émotion, perdent à être vus de loin sur la scène... » Autant dire que c'était une enfant, maigre, pas encore développée, et peu jolie.

Le témoignage de Samson est plus précis. « La taille de Rachel était au-dessus de la moyenne ; elle avait le front bombé, les yeux enfoncés et, sans être grands, très expressifs; le nez droit, avec une légère courbe cependant. Sa bouche, garnie de petites dents blanches et bien rangées, avait une expression railleuse et fière tout à la fois. Son cou était parfaitement attaché et sa tête, petite, au front bas, s'y reposait gracieusement. Elle était fort maigre, mais s'habillait avec un art extrême qui faisait de cette maigreur presque une beauté. Sa démarche et son geste étaient aisés, tous ses mouvements souples, enfin toute sa personne remplie de distinction. Elle avait, pour me servir d'une expression en usage, des mains et des pieds de duchesse. Sa voix, qui était un contralto, avait peu d'étendue, mais, grâce à l'extrême justesse de son oreille, elle s'en servait avec une extrême habileté et arrivait aux inflexions les plus fines et les plus délicates. Quand elle commençait à parler, son organe avait un peu d'enrouement qui se dissipait aussitôt.

« Lorsqu'elle parut pour la première fois sur la scène française, sa taille n'avait pas encore reçu le développement qu'elle

atteignit plus tard; il y avait dans ses traits petits, dans ses yeux rapprochés, une sorte de confusion, s'il est permis de s'exprimer ainsi, et on la déclara laide. Plus tard, on la déclara belle. Elle n'était cependant ni l'un ni l'autre tout à fait, mais tous deux, selon l'heure, le jour, l'expression qui dominait son visage. »

Ni jolie ni laide, cela dépendait; mais, si elle ne fut jamais absolument belle, elle avait réussi, par un effort de volonté, à atténuer ou à cacher les irrégularités de son front et de sa figure.

Comment elle disait?

Samson la définissait « une diseuse de premier ordre » qui aurait, dès ses débuts, pu servir de modèle. Mlle Mars, fille de Monval, dont la vérité et la correction du débit étaient célèbres, faisait de Rachel le plus grand éloge, du moins à ses yeux, en la comparant à son père. Elle articulait avec une netteté extraordinaire, donnant aux mots leur pleine valeur, mais la noblesse de la tragédie ne lui enlevait jamais le sens de la vérité, de la nature, de la vie. D'un mot, qu'il faut répéter, parce qu'il résume tout son génie, elle était *vraie*. « Elle ne déclame point, disait Musset, elle parle; elle n'emploie, pour toucher le spectateur, ni ces gestes de convention, ni ces cris furieux dont on abuse partout aujourd'hui... » Si elle avait lu Shakspeare, on aurait pu croire qu'elle s'était inspirée de la leçon donnée par Hamlet, — et citée par Janin, — à ses comédiens: « Rendez ce discours comme je l'ai prononcé devant vous, *d'un ton facile et naturel*; mais si vous grossissez votre voix et vociférez, comme font la plupart de nos acteurs, j'aimerais autant avoir mis mes vers dans la bouche d'un crieur de ville. Ne soyez pas non plus trop froids, mais *que votre intelligence vous serve de guide* : *proportionnez l'action au mot et la parole à l'action*, avec cette réserve attentive de ne jamais sortir de la décence et de la nature... » Rachel avait ce ton *facile et naturel*; son intelligence et son instinct lui servaient de guide et, comme *elle proportionnait la parole à l'action*, elle obtenait avec des vers médiocres, parce qu'elle s'attachait aux sentiments dont ils étaient l'expression, des effets sublimes. Je vous renvoie à Musset, qui en donne deux curieux exemples, pris l'un dans *Tancrède* et l'autre dans *Andromaque*.

Veut-on un autre témoin? « Rachel, écrivait Cuvillier-

Fleury, est née avec le génie de la scène. Plus heureuse que la Champmeslé, qui échoua d'abord dans Hermione, elle s'est élevée du premier coup à toute la hauteur de ce rôle admirable, et elle a joué Monime, comme si elle l'eût étudiée dans Plutarque... Elle ose parler simplement; elle a le courage d'être naturelle; et elle ne crie jamais que lorsque la passion la pousse à bout. »

D'autre part, elle avait emprunté à Talma, peut-être par les leçons de Samson, son système de diction, — à moins que son propre instinct ne le lui eût révélé. « Rachel, a écrit Théophile Gautier, n'a jamais dit les vers prosodiquement et mélodiquement; elle les a toujours récités selon le sens et non selon la mesure (ceci ne veut pas dire qu'elle les fausse). Les périodes poétiques deviennent des phrases dans sa bouche, et elle les prononce sans déclamer, sans chanter, plus soucieuse de la parole que de la musique; en un mot, elle débite une tirade en vers comme si elle était écrite en dehors du rythme et de la rime... » Ou encore : « Sa façon de dire, nette, serrée, saccadée, *rageuse*, si l'on peut s'exprimer ainsi, est en opposition avec les amples périodes, les circonlocutions élégantes, les phrases à longs plis de la poésie classique, et c'est de ce contraste même que résulte son succès. »

Comment elle jouait?

Son jeu a la même simplicité, le même naturel, les mêmes gradations que sa diction. La convention, la déclamation hurlante et la gesticulation désordonnée avaient tué la tragédie; elle lui rend la vie par la sincérité, par la justesse des mouvements, par la sobriété dans les gestes et dans l'action. Nous la retrouverons quand, sûre d'elle-même, elle abordera Pauline, et surtout Phèdre, mais déjà dans ses rôles de début, elle impose son jeu avec une autorité dont Musset s'étonne chez une jeune fille, qui a à peine l'expérience du théâtre, et moins encore, c'est-à-dire pas du tout, l'expérience de la vie. Dira-t-on qu'elle a une expérience d'emprunt et que Samson a passé par là ? On l'a dit, et je me garde bien de nier cette influence. Mais, parmi les élèves de l'illustre professeur, combien y en a-t-il, — je parle des tragédiennes, — qui aient laissé un nom? Et c'est lui, le brave honnête homme, qui reconnaissait n'avoir trouvé qu'elle au cours de sa longue carrière. Il ne voulait pas que, pour le flatter et pour la diminuer, on abaissât son piédestal. Il savait

qu'il lui avait donné des idées, indiqué des gestes, soufflé des intonations. Mais ce qu'elle tenait de lui n'était rien à côté des qualités qui étaient bien à elle : « cette haute intelligence, cette exécution si remarquable, cette accentuation si nette, cette noblesse, la grâce de tous ses mouvements, sa pantomime si expressive, son jeu de physionomie, sa passion... » Son talent d'assimilation ne diminuait ni son originalité, ni sa perspicacité, ni sa spontanéité. D'un cri banal elle faisait un cri sublime. « On lui donnait un sou, disait Legouvé, elle vous rendait un louis. »

Et d'ailleurs, il n'y avait pas de représentation qui ne fût, au moins pour partie, une création. Elle n'était jamais complètement la même. « Ne demandez pas à Rachel, disait Janin au lendemain de la soirée où elle avait joué *Andromaque* pour la sixième fois, d'indiquer à l'avance ce qu'elle veut faire; elle n'en sait rien, elle ne peut rien prévoir : il faut que le mouvement qui la retient ou qui l'emporte parte spontanément de son âme. Aussi bien, quand elle joue, acteurs et spectateurs sont-ils dans l'éveil et dans l'attente. Qui sait? Cet éclair dans le regard, cette douleur dans la voix, ce geste qui vous frappe, peut-être ne les reverrez-vous jamais ainsi... » Le talent est toujours égal : il ne court pas le risque et il n'a pas le profit des surprises qui peuvent l'élever au-dessus de lui-même. Tout au contraire, le génie, d'un soir à l'autre, ne se ressemble pas. Ceux qui ont entendu Mounet-Sully me comprendront et j'imagine que, l'ayant connu, nous savons de Rachel ce que les commentateurs les plus autorisés ne peuvent pas nous apprendre d'elle; je crois seulement qu'elle eut moins de fantaisie périlleuse et plus de régularité que Mounet-Sully.

Elle n'était pas la comédienne des premières représentations, où, sans être jamais inférieure à celles qui l'avaient précédée dans un rôle, elle ne donnait pas, du premier coup, sa vraie mesure. « Elle se posait devant le parterre et elle parlait selon son cœur » (Musset), mais son cœur ne trouvait pas toujours, quand elle débutait, les battements et les accents qui l'égalaient à l'énergie de Corneille ou à la tendresse (quand il est tendre) de Racine. Elle creusait son rôle et, « peu à peu, elle arrivait à cette perfection idéale qui secouait d'un frémissement électrique toute une salle, attachée à sa physionomie, à ses mouvements, à ses gestes, à son action. Contrairement à de certains artistes

qui jouent supérieurement les trois ou quatre premières représentations et puis se fatiguent, perdent l'inspiration et ne trouvent plus l'émotion des premiers effets, la jeune tragédienne prend peu à peu possession de ses rôles et finit par s'en rendre maîtresse. Le premier jour quelquefois, moins sûre de ses moyens, elle n'a emporté que les principales positions, une scène, un vers çà et là; mais aux représentations suivantes, elle étend ses conquêtes et domine le rôle en souveraine (1) ».

Elle se souciait peu de la tradition et, sans la mépriser, elle l'ignorait. Elle n'était pas une copie : elle était un modèle; non, pas même un modèle, puisque sa personnalité ne permettait pas l'imitation. Elle jouait comme elle sentait. Que lui importait la Champmeslé, ou Mlle Duchesnois, ou Mlle Maillard? Il lui suffisait que de l'orchestre une voix s'élevât, la voix d'un contemporain de Talma, qui l'avait suivi dans toute sa carrière, et qu'elle s'écriât : « Voici la tragédie », pour qu'elle fût sûre de ne pas se tromper et de ne pas trahir les chefs-d'œuvre qu'elle interprétait. Sa « faculté divinatrice » valait toutes les expériences. Elle n'avait pas peur. Et peut-être sa force venait-elle de ce qu'*elle ne savait pas. Si elle avait su*, aurait-elle eu cette audace, cette fermeté insouciante, ce courage tranquille? N'aurait-elle pas redouté l'excès de cet effet ou l'insuffisance de celui-ci? Troublée par des précédents, par des souvenirs et par des comparaisons, elle n'aurait pas été elle-même. Or elle fut *elle*. « Où la tradition, disait Cuvillier-Fleury, prescrivait des cris, des larmes, de bruyants éclats de voix, Mlle Rachel ne met souvent qu'un sourire d'une profondeur effrayante... » Avant elle, les imprécations de Camille, pour ne prendre qu'un exemple, se déclamaient tout d'un trait, sans nuances, dans un tumulte de cris et dans un désordre de gestes. Quand elle commençait ce morceau terrible, elle n'avait ni cris ni gestes : elle se parlait à elle-même, d'un voix sourde, comme si elle se faisait, avant l'explosion, la confidence de son douloureux désespoir. Et partout, et toujours de même : six rôles, six créations, six triomphes. Acclamée sur la scène, reçue et fêtée dans le monde, elle ne décourageait ni la curiosité ni l'admiration. Ce fut elle qui se lassa de la monotonie de son succès.

(1) Théophile Gautier.

***

Artiste plus encore qu'actrice, elle voulut s'essayer dans une nouvelle pièce du répertoire classique. Laquelle? Védel lui indiqua *Bajazet*, où elle jouerait Roxane. Après avoir examiné le rôle, qu'elle ignorait, et ayant pris conseil de Samson, en attendant ses conseils, elle accepta. Beaucoup de ses camarades de la Comédie, les amis du théâtre et Janin virent dans cette décision une gageure ou une aventure. Ils trouvaient Rachel trop jeune pour aborder ce rôle, la Rachel qui venait de jouer Camille et Hermione! et ils craignaient qu'il ne l'écrasât sous un échec humiliant. Fort de l'opinion de Samson et satisfait du travail des répétitions qui commencèrent huit jours après la distribution des rôles, Védel tint bon. Il commanda des costumes neufs, dont celui de Rachel était magnifique, et Cicéri dessina le sérail du grand seigneur, où se passe l'action. Les répétitions ne traînèrent pas en longueur. Samson était, une fois de plus, émerveillé par la facilité avec laquelle Rachel profitait de ses leçons. Tout paraissait devoir marcher à souhait et la première représentation eut lieu le 23 novembre 1838 devant une salle comble et particulièrement brillante où l'on s'était disputé les places.

Comme l'histoire est difficile à écrire! Védel raconte que la pièce finit dans un morne silence, tandis que Musset, qui assistait à la reprise, assure que Roxane fut l'un des plus beaux triomphes de Rachel. Ce rôle *devint*, en effet, son triomphe, mais il semble que, prise de peur, Rachel n'eut pas, le soir de la première, l'entière possession de tous ses moyens. Janin disait à Védel qu'il avait donné une représentation de Carpentras. La presse fut mauvaise : « huit feuilletons, écrits le même jour par des gens d'esprit et de goût, sont mécontents de cette reprise. » (Musset.) Védel fit l'impossible pour obtenir de Janin un arrêt dont la sévérité ne fût pas désastreuse pour la jeune fille, qui n'avait pas choisi ce rôle, et Rachel elle-même tenta de l'adoucir. Mais il n'y avait rien à espérer de son amour-propre irrité : il ne voulait pas avoir eu tort. Il conseilla à Védel de ne pas poursuivre une entreprise qu'il considérait comme désastreuse et le père Félix se joignit à lui en déclarant que sa fille, si elle était affichée, ne jouerait pas Roxane une seconde fois.

De tous les côtés, on détournait Rachel de recommencer l'épreuve. Védel seul n'était pas de cet avis. Il ne considérait pas qu'une défaillance fût une déchéance et il ne doutait pas que la jeune actrice ne dût prendre une éclatante revanche dans un rôle qui était fait plus qu'un autre peut-être pour mettre en œuvre les admirables ressources de son tempérament et de son talent. Il invoqua contre le père Félix l'autorité des règlements, et il fit appel au courage de Rachel, à son amour-propre et à sa dignité. Tiraillée entre des conseils contradictoires devant une partie qu'elle sentait décisive pour son avenir, désireuse de se relever d'un échec et craignant d'en faire une déroute, la pauvre enfant hésitait, et, la veille de la représentation qu'il avait décidée, Védel ne savait pas encore si Rachel y tiendrait son rôle. A une heure du matin, il reçut un petit chiffon de papier où elle avait griffonné ces mots au crayon : « Ne suis-je pas à vos ordres? *Quant* on aime les gens, on fait tout pour *leurs* plaire. » Quelques heures après, le feuilleton de Janin paraissait : il était terrible, brutal, accablant, sans un mot d'indulgence. Rachel en éprouva plus de colère que de tristesse. « Il m'habille joliment, dit-elle, mais c'est une raison de plus pour me monter. » Elle se *monta* et elle fut sublime.

Refroidie par le feuilleton de Janin, la salle, qui était pleine, ne la reçut pas, à son entrée en scène, par l'enthousiasme des applaudissements habituels. Il n'y avait pas d'hostilité, mais de la réserve ; l'idole de la veille était jugée comme si elle débutait. Maîtresse d'elle-même, énergique, sobre, le regard profond, les gestes rares, elle s'imposa tout de suite par sa « grande manière de dire » (Musset), par son ironie, par sa passion, par sa sensibilité. D'une scène à l'autre, d'un acte à l'autre, interrompue tantôt par des applaudissements et tantôt par « ces murmures involontaires que ne peut retenir une foule émue », son succès grandissant s'acheva, cette fois, dans son plus beau triomphe. Le public la vengeait des « huit feuilletons » sous lesquels l'avait accablée une critique injuste et hâtive. Alfred de Musset lui fit les hommages d'un article admirable où son ironie ne ménagea pas Jules Janin, qui avait insisté lourdement sur l'impossibilité où était « cette enfant frêle » de donner tout son sens à ce vers d'Acomat :

Je plaignis Bajazet, je lui vantai ses *charmes*,

à ce « mot étrange », appliqué à un homme, dont les plus vieilles comédiennes, après une vie d'aventures amoureuses, ne réussissaient pas à saisir et à rendre toute l'expression. « Ils ont appuyé sur le sens de ces mots, et ils les ont trouvés très licencieux. Que peut-on entendre, disent-ils, par les *charmes* d'un homme? Eh! mon Dieu! Racine, à coup sûr, n'entendait par là que la beauté du visage, la grâce des manières, la douceur du langage, qui peuvent appartenir à un homme aussi bien qu'à une femme. Et depuis quand, en effet, le mot *charmes* veut-il dire autre chose? Dieu sait quelle rougeur eût monté au front du poète, si on avait cherché devant lui une interprétation obscène à son vers! Mais que voulez-vous! du temps de Racine, Robert Macaire n'existait pas. Pour me servir de ce mot qu'on dénature, et qui n'en vaut pas moins pour cela, je dirai que Mlle Rachel a rempli son rôle avec un charme inimitable... » Lisez tout l'article, dans les *Mélanges de Littérature* du grand poète, si vous voulez savoir jusqu'où peuvent aller la délicatesse d'une analyse, la clairvoyance d'un jugement, la grâce de l'esprit, la bonté du cœur, le génie conquis par le génie.

Janin, piqué au vif, se fâcha. Mais il n'eut pas le tort de bouder jusqu'au bout contre le public, et il profita de la présence de Lamennais à la dixième représentation de *Bajazet* pour rendre les armes et pour consacrer la victoire de Rachel, « sa plus grande victoire peut-être; et peu de comédiennes se peuvent vanter d'une conquête égale à celle-là ».

Au lendemain de cette représentation, où « Rachel, excitée et frémissante, à son insu, de ce voisin inspirateur, obéissait à des tumultes nouveaux et entendait au fond de son âme troublée des voix inconnues », le bruit courut de sa conversion. C'est alors qu'elle choisit *Esther*, où elle ne réussit pas (28 février 1839). Elle se releva par le rôle de Laodice dans *Nicomède* (9 avril), qu'elle dit à merveille. Mais elle commit une faute. Quand Samson lui avait fait répéter *Tancrède*, il s'était aperçu que de la pièce elle n'avait lu que son rôle, sans connaître la fable de l'ouvrage. Il la mit en garde contre l'incompréhension et le danger d'une semblable préparation. Oublieuse de cette leçon, il lui arriva, dans *Nicomède*, de se

mettre à l'écart, de s'isoler et de ne pas participer à l'ensemble. Sur un sage conseil, elle se corrigea et elle mit à écouter un art égal, et qui est nécessaire, à celui de bien dire.

Le 15 mai 1840, elle joua Pauline. Héroïque et sublime, elle atteignit par la simplicité aux plus grands effets dans ce rôle immortel, qu'elle ne devait pas jouer moins de soixante fois. Une reprise de la *Marie Stuart* de Lebrun fut sa première infidélité au répertoire classique. Elle y fut heureuse. La foule l'attendait à la sortie du théâtre pour l'applaudir. Mais elle avait trop de succès pour n'être pas guettée par la jalousie. On n'est pas impunément sublime à vingt ans, et le génie a toujours des envieux. Cette enfant n'avait encore fait de mal à personne. Et pourtant, il y avait des imbéciles qui lui voulaient du mal ! Ils s'avisèrent de lui opposer un soir, dans le rôle de la reine Élisabeth, Mlle Maxime, qui remplaçait Mlle Dubois. Rachel sentit le défi. Elle se donna tout entière, avec une passion et une fureur, j'allais dire une férocité, qui écrasèrent son imprudente rivale. Elle avait en elle, ce soir-là, de la vipère. Irritée, elle se redressa. Mlle Maxime, elle, ne s'en releva jamais.

***

Théophile Gautier a écrit que « Rachel était surtout belle dans les sentiments concentrés : l'ironie, le sarcasme, la perfidie, la haine... » C'est à l'occasion de la représentation du *Cid*, en janvier 1842, qu'il faisait cette observation. Rachel avait pris possession, le 19, du rôle de Chimène. Jusque-là, le critique romantique ne lui avait pas été très bienveillant. Rien sur ses grands débuts qu'une allusion à son « fiel » et à son « grincement de dents ». Après *Marie Stuart*, il avait reconnu ses « éminentes qualités », son « ironie incisive », son « débit serré » et, pour son aspect physique, sa « bouche dédaigneuse » et « sa taille frêle et souple ». Mais il lui en voulait de n'être pas « entrée de plain-pied dans le drame moderne... avec Victor Hugo, Lamartine, Alexandre Dumas, Alfred de Musset, Alfred de Vigny, ou toute autre célébrité ». Le rôle de Chimène ne réussit pas à Rachel. « Elle succomba à la peine », dit Janin. Gautier, moins sévère, l'y trouva faible et fatiguée, presque malade, mais il lui reconnut « trois ou quatre éclairs sublimes » et tout ce qu'il fallait pour le bien

jouer un jour : « taille flexible et jeune, fine tournure, œil noir, ardente pâleur... »

Après un succès dans l'*Ariane* de Thomas Corneille, qui eût été un de ses plus glorieux triomphes, si la pièce avait été bonne, Rachel attendit près d'un an avant d'aborder la redoutable épreuve de *Phèdre*. Elle la désirait et elle la craignait. Tant qu'une tragédienne ne s'est pas mesurée avec l'héroïne la plus passionnée, la plus douloureuse et la plus poignante que Racine ait mise sur la scène, son talent n'a pas reçu la consécration suprême. Rachel s'y essaya le 24 février 1843. Son entrée fit sensation. Elle avait admirablement composé sa physionomie, son costume, ses attitudes. « Pâle comme son propre fantôme, les yeux rougis dans son masque de marbre, les bras dénoués et morts, le corps inerte sous ses belles draperies à plis droits », elle était Phèdre elle-même et elle en donna pendant deux heures la tragique illusion. « Attendue au détour de chaque hémistiche fameux » par les admirateurs « embusqués » de Mlle Duchesnois, qui voulaient la prendre en défaut au nom de la tradition, elle ne leur en donna pas l'occasion. D'après ce témoignage de Théophile Gautier, son succès fut immense. Jules Janin dit qu'elle trouva dans ce rôle, qu'il appelait « les colonnes d'Hercule de l'ancienne tragédie », de grandes louanges, mais des réserves, et même des blâmes. Je crois que Théophile Gautier disait la vérité impartiale, puisque Sainte-Beuve écrivait aux Olivier, qui, de loin, jugeaient Rachel un peu *éclectiquement* : « Elle a complètement réussi. »

Et il jugeait, lui, Jules Janin avec une sévérité dont il est impossible de ne pas retenir l'expression, quoiqu'il demandât à ses amis de la garder secrète. « Janin à l'endroit de Rachel ne compte pas (entre nous et ne le dites pas), mais c'est affaire d'argent et de lit; si elle lui faisait pension ou si elle avait fait litière quelconque, l'animal ne brairait plus, ou plutôt brairait en autre gamme. Janin est décrié, surtout à l'endroit de Rachel. » Quel *dessous des cartes*, comme ajoutait Sainte-Beuve, et faut-il l'en croire !...

Mais je reviens à la Rachel de *Phèdre*. Elle avait mis deux ans à préparer son rôle : elle n'en mit pas moins à le pousser jusqu'à une perfection qui « sans *argent* ni *litière* » arracha à Janin un cri d'admiration. Il dut avouer, et il le fit avec

enthousiasme, qu'elle avait franchi, à son honneur et à sa gloire, les terribles colonnes. Rachel avait vaincu.

Avec *Bérénice* en janvier 1844, avec *Don Sanche* un mois après, et enfin avec *Athalie* en avril 1847, Rachel acheva le cycle qu'elle avait choisi dans la tragédie classique. Elle y connut des succès inégaux, selon que les rôles convenaient plus ou moins à son tempérament, mais aucune de ces interprétations ne nuisit à sa renommée, qui avait dépassé Paris pour conquérir la province et l'Europe.

Elle sut rendre dans *Bérénice*, cet immortel dialogue d'un amour contrarié (où Beauvallet lui donnait une trop sombre réplique), la douloureuse et langoureuse tendresse, l'émotion délicate, l'héroïque et touchante résignation qui font de l'amante éplorée et abandonnée de Titus l'une des femmes les plus humaines de la tragédie racinienne.

Mal servie par des partenaires indignes d'elle, elle ne joua que cinq fois *Don Sanche d'Aragon*, où le rôle de la princesse lui rappelait ses débuts sur les planches du théâtre Molière, qui lui avaient valu les félicitations de Samson.

Mais elle composa *Athalie* avec un art souverain. Il n'en avait pas coûté à sa jeunesse triomphante de se vieillir et de s'enlaidir. Déjà, une fois, elle avait, par une sorte de coquetterie ou de gageure, joué le rôle d'Agrippine. La critique lui avait passé un essai qu'elle prenait pour une fantaisie d'enfant gâtée. Rachel en cheveux blancs, quelle erreur, disait-on, quelle profanation, quel sacrilège! Il ne fallait pas qu'elle recommençât. Rachel n'écouta pas les objurgations moroses de ces conseillers timides. Son instinct voyant plus juste que leur prétendue sagesse, elle recommença. Masquée, ridée et fardée avec une horrible perfection, elle avait compris toutes les nuances d'un rôle difficile et magnifique qui égale, par sa composition et par sa profondeur, les plus fortes audaces de Shakspeare. Toujours jeune sous les longs cheveux gris, elle fut pourtant la reine impie et méchante, effrayante et effrayée, déchaînée et craintive, souillée de crimes et méditant un crime, la mégère traquée, perfidement câline et froidement cruelle, dont Racine, inspiré par l'Ancien Testament, a fait un portrait immortel. Elle trouva dans le récit du songe, ce récit récité, répété, ressassé depuis un siècle et demi, des accents que Mlle Raucourt elle-même n'avait pas

connus. La scène avec Éliacin, où sa sœur Dinah, âgée de douze ans, lui donna la réplique avec une étonnante maîtrise, fut jouée par elle avec une intelligence que les « artistes consciencieux » louèrent très haut, et, au dernier acte, elle prêta à Athalie, condamnée, perdue, mais toujours menaçante et insolente, des ardeurs passionnées qui transportèrent le public et achevèrent en triomphe la gageure dont elle avait été la seule à ne pas vouloir calculer la périlleuse imprudence.

Ainsi le rôle d'Athalie, cette reine centenaire, mit le sceau à la renommée de Rachel, qui l'avait abordé à l'âge de vingt-six ans. Dans le répertoire de l'ancienne tragédie, elle avait joué six pièces de Corneille et dix pièces de Racine. A cause de cela, on l'avait appelée la *fille des morts*. Elle était plutôt leur mère, puisque son génie avait rendu la vie à des chefs-d'œuvre que l'on ne jouait plus ou que l'on abandonnait à des artistes médiocres devant des salles vides. La gloire de cette résurrection est un fait : on peut en discuter les origines et les conditions, mais il est impossible d'en nier la réalité; il y a des chiffres dont l'éloquence triomphe de l'injustice ou de la calomnie.

***

Faut-il s'étonner que, se rappelant peut-être ses rôles si variés du théâtre Molière, Rachel ait été, par hasard ou par caprice, infidèle à Melpomène et qu'elle ait chaussé, deux ou trois fois, le brodequin de Thalie? Du temps de Saint-Aulaire, elle alternait Dorine avec Iphigénie, Célimène avec Pauline, Marinette ou Martine avec Hermione. Elle aimait Molière. Ne valait-il pas l'essai d'un hommage? Le 30 avril 1839, entre deux représentations assez éloignées l'une de l'autre, de *Nicomède* et de *Polyeucte*, elle joua Dorine, mais elle ne fut pas assez *forte en gueule* et, moins servante que soubrette, elle ne donna pas au rôle son véritable caractère. Il est vrai qu'elle ne le joua qu'une seule fois. Or, si l'on veut bien se souvenir qu'une première représentation était pour elle une sorte de répétition dont le public était le collaborateur, on admettra peut-être qu'il était impossible de la juger sur cette unique épreuve. Ainsi fit-elle, à Londres, de Célimène et, à Paris, de Marinette. Un critique anglais avait admiré sa grâce et son esprit, mais il disait que, malgré sa science, qu'il appréciait, il y avait tou-

jours en elle « une reine, qui traînait un lambeau de pourpre éclatante à travers les élégances de la place Royale ». Son interprétation de Marinette, le 1er juillet 1844, dans une représentation au bénéfice des enfants Félix, divisa les critiques, et Théophile Gautier prit son parti contre Jules Janin. C'est avec dessein que je les oppose l'un à l'autre. Quand Jules Janin donne tort à Rachel, qu'il se flattait d'avoir inventée, et que Théophile Gautier, ce *jeune-France* romantique, lui donne raison, je penche vers l'opinion du dernier. *Le Dépit amoureux* suivait *Phèdre* sur l'affiche. Les gens sérieux hochaient la tête et s'indignaient du contraste. D'autres, que l'on pouvait ne pas tenir pour moins sérieux, s'en amusaient. Les uns, les yeux fixés sur l'amante passionnée d'Hippolyte, ne voyaient que son poignard et s'étonnaient avec tristesse qu'elle pût, sur le même théâtre, le même soir, manier les ciseaux d'une servante. Les autres, plus avertis de la nature humaine, ne trouvaient pas qu'il y eût un abîme infranchissable entre la tragédie et la comédie, entre Phèdre et Marinette. Comment, disaient ceux-là, la même actrice qui s'est écriée en pleurant :

> Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable,
> Je péris la dernière et la plus misérable,

revient-elle pour dire en souriant :

> Ne parlons pas de mort, ce n'en est pas le temps !

Mais oui, pensaient les autres, la même femme, si elle est intelligente, si elle sait son métier, peut mettre toute la poésie d'un regret tragique dans ce vers, d'une largeur infinie :

> Dieux ! que ne suis je assise à l'ombre des forêts ?

et toute la légèreté d'une commission complaisante dans ceux-ci :

> Je viens vous avertir que tantôt sur le soir
> Ma maîtresse au jardin vous permet de la voir.

Jules Janin, auquel j'emprunte les éléments de cette discussion (1), redoutait et condamnait l'épreuve Mais Théophile Gautier, familier de Molière, se rappelait que l'*Impromptu de Versailles* faisait dire à une actrice, qui ne se croyait pas propre au rôle de coquette qu'il lui avait donné : « Eh ! tant mieux ! vous n'aurez que plus de mérite à rendre un caractère

(1) *Mlle Rachel et la tragédie*, p. 282-288.

aussi opposé au vôtre, et vous montrerez par là que vous êtes une excellente comédienne. »

Rachel, tragédienne accomplie, qui n'avait plus à faire ses preuves, voulut montrer qu'elle pouvait être une « excellente comédienne ». On l'attendait avec une impatience bienveillante au travestissement que sa fantaisie avait recherché, et la curiosité du public était grande. Tout d'abord, son costume plut par sa simplicité et son bon goût. En changeant « le masque livide pour le masque fardé », elle ne s'était pas départie du naturel qui était le secret de son art. Si sa voix n'eut pas toujours la volubilité qu'exige la comédie et s'il y eut trop d'âpreté dans sa franchise, la faute en était à son inexpérience. Elle mit « dans ce petit bout de rôle une sorte de brutalité rustique plus près des vraies intentions de Molière que le débit précieux, maniéré, pointillé et détaillé des soubrettres ordinaires... et nous croyons qu'avec un peu d'exercice Mlle Rachel ne jouerait pas moins bien Marinette que Phèdre, Molière que Racine. »

Cet hommage qu'il rendait à la « tragédienne métamorphosée » donnait à Théophile Gautier l'occasion de s'en prendre, avec une sincère ardeur, à la maladie française de la *spécialité*. Si j'en avais la place, je dirais ses raisons, et pourquoi je lui donne raison. Mais je m'en tiens à un exemple. Qu'un comédien puisse jouer la tragédie, et donc qu'un tragédien ne soit pas, après un peu d'exercice, dépaysé dans le théâtre comique, le grand Coquelin nous en a donné la preuve dans cet immortel *Cyrano de Bergerac*, où il passait avec une incomparable aisance de l'ironie à la tendresse, du dépit à la pitié, de la fanfaronnade à la tristesse, du sarcasme à l'émotion. « Un grand acteur doit savoir pleurer et rire... » Ainsi faisaient Garrick et Frédérick Lemaitre; ainsi avons-nous vu Coquelin, Réjane et Guitry. Ainsi aurait pu être Rachel, si la sévérité incompréhensive d'une critique qui parquait les génies dans des genres exclusifs ne l'avait pas enfermée dans un « compartiment » dont elle lui défendait de sortir.

Louis Barthou.

(*A suivre.*)

LA ROME JUBILAIRE ET LE MONDE CHRÉTIEN

PERSPECTIVES DE PAIX ET D'UNITÉ

L'année jubilaire qui vient de se clore a fait de Rome, une fois de plus, le rendez-vous des peuples. La bulle papale de 1924, qui les convoquait, parlait de paix : « Quelle belle occasion, s'écriait Pie XI, pour la pacification des citoyens et des nations! Car en fait, que peut-on concevoir de plus apte à faire fraterniser les hommes et les peuples, que ce continuel afflux de pèlerins de toutes les parties du monde, se pressant à Rome, en cette seconde patrie de tous les peuples catholiques, pour se resserrer autour du Père commun, pour professer ensemble la même foi, pour se retrouver à la table eucharistique, lien de l'unité, pour obtenir et accroître cet esprit de charité qui est la marque par excellence des chrétiens? »

C'était là comme un manifeste en faveur de la *pax Romana*. Il y eut jadis une paix romaine qui, fondée par les armes, maintenue par elles, faisait peser sur le monde entier son impérialisme; mais le christianisme en fit éclore une autre, reposant, si j'ose ainsi dire, sur des faits métaphysiques, tels que la filiation de tous les hommes à l'endroit d'un même Père, que leur universelle rédemption par le Christ (1).

Toujours la Papauté maintiendra qu'autour du tombeau de l'Apôtre tous les peuples sont comme chez eux; qu'il y a là un

(1) Voyez, sur cette paix romaine, de fort belles pages de M. Charles Boucaud, dans son livre : *Esquisse de l'ordre universel*, p. 265-274 (Paris, Gabalda, 1925).

coin de terre où leurs passions doivent expirer, où le bruit de leurs querelles doit faire place à l'harmonie de leurs prières. Gardons-nous de parler de « terrain neutre »; gardons-nous d'une phraséologie diplomatique, qui atténuerait la majesté de ce lieu. La neutralité, ce n'est qu'une négation; et le tombeau de l'Apôtre, au contraire, réclame de ses visiteurs, fidèles de toutes races, une affirmation permanente de l'unité et de cette charité que l'unité commande, une affirmation qui ait l'éclat d'une Pentecôte, empruntant la variété même des idiomes pour une symphonie familiale des âmes.

Douze mois durant, on les a vus s'agenouiller, au nom de cette immense famille spirituelle qu'est la catholicité; et l'acte de spiritualité que venait accomplir ce million de pèlerins attestait et sanctionnait, dans un univers divisé, le caractère supranational de l'Église catholique et l'esprit de paix qu'exige la cité de Dieu.

I. — LES JUBILÉS DANS L'HISTOIRE; LE JUBILÉ IL Y A CENT ANS

Préciser ce caractère et ressusciter cet esprit, n'est-ce point là, depuis Boniface VIII qui les institua, l'une des grandes raisons d'être des années jubilaires? Ni le génie d'un Innocent III ni la sainteté d'un Louis IX n'avaient pu transfigurer l'Europe en une chrétienté définitivement pacifiée : le réalisme politique des jeunes nationalités commençait d'afficher d'inéluctables exigences. Au delà de ces dynasties nationales qui devenaient indociles à ses verdicts, Boniface VIII s'en allait chercher la foule des fidèles, et les invitait, partout en Europe, à venir sur la colline Vaticane faire besogne de prière. Lorsqu'il osait cet auguste geste, dont Giotto se faisait le peintre et Dante le chroniqueur, il sentait que, sur cette colline inspirée, prière collective signifiait fraternité, qu'il y avait là, pour des peuples rivaux, une occasion de communion, peut-être de rapprochement.

Les puissants de la terre, épris de leur autonomie, allaient, les uns après les autres, en termes d'une courtoisie lointaine ou d'une farouche jalousie, signifier à la Papauté leur droit de se comporter en frères ennemis; mais périodiquement les années jubilaires devaient réveiller au fond des âmes un certain sens de la chrétienté, et de cette suprême paternité spirituelle

qui demeure un lien. Et les pèlerins qui s'acheminaient vers Rome pour en rapporter des grâces individuelles y trouvaient une autre grâce, celle de se sentir des frères aux pieds d'un même Père.

De tous côtés craquait l'architecture du vieux Saint-Empire, armature tout extérieure où l'on s'était un instant flatté de pouvoir encastrer la chrétienté pour y garantir la paix; mais les années jubilaires, où l'on attendait de la vie intérieure des âmes un renouveau de l'esprit de paix, apparaissaient comme une mystique revanche de l'unité de l'Église sur les antagonismes des peuples.

Le XIXe siècle ne s'ouvrit par aucun jubilé : les malheurs de la Papauté, les vagabondages du conclave d'où Pie VII allait sortir pape, interrompirent une tradition qui datait déjà de cinq cents ans. Et lorsque en 1824, malgré l'opposition des cours européennes, Léon XII voulut proclamer un jubilé pour l'année suivante, il dut s'armer, comme il le disait en jouant sur son nom, d'un courage de « lion ». La Papauté, dans l'Europe de la Sainte-Alliance, devait défendre sa liberté contre le protectorat tyrannique de cet Empire d'Autriche que nous vîmes en 1903, à l'avant-dernière heure de son existence, prétendre encore disposer de la tiare. Metternich ne voulait pas du jubilé : il lui déplaisait qu'en appareil de pèlerins des conspirateurs pussent ruser avec ces sévères cordons de douane que la Sainte-Alliance imposait aux idées. Pour maintenir une Europe stable, il avait besoin d'Européens sédentaires : courants d'air, courants d'opinions, courants de voyageurs, l'effrayaient.

En dépit de ces alarmes, on vit les « curseurs apostoliques », vêtus de violet, précédés de quatre tambours à pied et de quatre trompettes à cheval, descendre de leurs montures, le 27 mai 1824, devant la porte des grandes basiliques, pour y afficher la bulle jubilaire. « Que chacun fasse son devoir, disait le Pape au ministre de Sardaigne, qui n'était pas loin de partager les sentiments de Metternich; je ferai le mien. Si les rois font aussi le leur, tout ira bien. » Et s'étant ainsi libérée des objections d'ordre temporel, la souveraineté spirituelle se réjouissait de « trouver, après des maux sans nombre, l'heureuse occasion de travailler à restaurer tout en Jésus-Christ, pour l'expiation des peuples chrétiens ».

Mais dans les chancelleries les réserves se précisaient,

s'aggravaient. On tremblait à Naples : le chevalier de Medici, président du conseil, rencontrant dans une soirée le nonce Giustiniani, lui disait avoir quelque appréhension au sujet des pèlerins qui de Rome s'en iraient en terre napolitaine faire leurs dévotions à l'Archange Saint-Michel, sur le Monte Gargano. Ces pèlerins, répliquait le nonce, sont les gens les moins enclins à s'intéresser aux affaires publiques; les sectes ont mille moyens de communiquer avec leurs affiliés du royaume, et le gouvernement pourrait prendre des précautions sans empêcher le pèlerinage. Medici n'était pas convaincu; et ce qu'il ne disait pas à Giustiniani, c'était l'anxiété, plus grave encore, que lui inspirait l'exode éventuel vers Rome d'un certain nombre de Napolitains. Il en faisait confidence au Conseil des ministres. Ne pouvait-on redouter que ces braves gens, entre deux stations aux basiliques, fussent circonvenus par quelques émissaires des sociétés secrètes, et que des *carbonari* napolitains prissent rosaire et bourdon pour s'en aller tramer avec ces émissaires quelque complot ?

Questions angoissantes pour le directeur de la police, officiellement chargé de les étudier. Il demanda l'opinion de Mgr Giancamillo Rossi, évêque de San-Severo. Ce prélat, pour rassurer la monarchie napolitaine, ouvrit Maistre et Muratori. Maistre avait dit, dans ses *Lettres à un gentilhomme sur l'inquisition espagnole :* « Toutes les fois que vous verrez une grande institution (comme les indulgences générales) approuvée par les nations, mais surtout par l'Église, approuvez tout sans balancer » ; et Muratori, dans ses *Annales*, à l'année 1575, avait fait observer qu'en ce turbulent XVI[e] siècle, malgré les effervescences religieuses et politiques, le jubilé romain n'avait eu, pratiquement, aucune conséquence fâcheuse. Rossi copiait ces textes; et puis, parlant en prêtre, il expliquait que de tout temps, au cours des jubilés, on avait vu des voyageurs, venus là par curiosité, ou même par esprit de censure, se laisser agenouiller en quelque confessionnal par un coup de la grâce; que ce serait, moralement et politiquement, tout profit pour le roi de Naples si, parmi ses sujets, il y avait beaucoup de pénitents, plus à l'aise pour laisser voir les plaies de leurs âmes à des prêtres romains qu'à des prêtres napolitains. Et Rossi, commentant les espérances qu'exprimait la bulle papale, augurait que le fruit du jubilé serait « le calme des consciences

et la tranquillité publique et privée ». Il citait, en bon humaniste, « le mot d'un bel esprit de la cour d'Auguste » :

Di multa neglecti
Hesperiae dedere mala luctuosae,

et concluait qu'inversement « l'esprit de mortification, les œuvres de pénitence, l'universel sacrifice offert à Dieu, conjureraient les fléaux publics qui châtient le mépris de la religion et de la saine morale (1) ».

Ce mémoire parut assez persuasif, pour que le gouvernement napolitain s'abstînt d'entraver les pèlerinages : Medici décida seulement qu'on refuserait des passeports aux indigents, pour éviter qu'à leur débarquement à Civita-Vecchia ils s'en fussent mendier chez le consul les subsides nécessaires pour gagner Rome. Le duc de Calabre, héritier du trône, laissait espérer au nonce sa présence au jubilé; et de fait, devenu roi quelques mois plus tard sous le nom de François Ier, il fit le pèlerinage de Rome avec la reine, sans y être précédé, rejoint ou suivi par aucun autre souverain.

Car la mauvaise humeur des puissances persistait. Metternich suggérait à l'ambassadeur d'Autriche auprès du Pape, de prendre un long congé, en signe de mécontentement. Le grand-duc de Toscane renouvelait les prohibitions de Léopold II contre le port de l'habit de pèlerin; et un officier de marine de Bordeaux, qui s'en venait à Rome pour le jubilé, subissait en territoire toscan des vexations soupçonneuses. Même mésaventure attendait, à la frontière piémontaise, deux vieilles femmes de Montpellier, qu'entraînait vers Rome l'élan de leur ferveur : les polices de la Sainte-Alliance redoutaient toujours quelque intrigue du diable, sous couleur du service de Dieu. La royauté espagnole, aussi, fronçait le sourcil, lorsqu'elle apprenait que la Colombie, fraîchement émancipée, avait envoyé à Rome, à l'occasion du jubilé, don Ignacio Texada, et que Léon XII avait reçu ce messager d'un peuple rebelle.

Quant à la France de Charles X, elle s'occupait assez peu du jubilé. M. Geoffroy de Grandmaison (2) a eu la curiosité de rechercher, dans les mandements épiscopaux de l'année 1825,

(1) Mgr Giustiniani au cardinal della Somaglia, secrétaire d'État, 12 octobre 1924 *Bollettino Ufficiale del Comitato Centrale per l'Anno Santo*, octobre 1924, p. 77-82).
(2) Geoffroy de Grandmaison, *le Jubilé de 1925* (Paris, Bloud).

les mentions accordées à ce grand événement spirituel ; il a trouvé de longs paragraphes, et même des pastorales entières, consacrées au sacre de Charles X ; mais sur le jubilé, silence ! Le sacre, évidemment, prévalait sur les pompes romaines, dans l'exacte mesure où le trône, à la veille de s'effondrer, dominait encore l'autel ; et la diplomatie bourbonienne se démenait, — inutilement d'ailleurs, — pour obtenir de Léon XII une bulle spéciale pour la France, consacrée à l'éloge de Charles X. Après les multiples et prolixes hommages de son Église gallicane, le monarque aurait souhaité trouver, dans un document d'ordre spirituel, l'hommage de la Papauté « ultramontaine ». Léon XII, fort sagement, négligea cette requête. Mais, inversement, l'épiscopat français négligea le jubilé ; et Quelen, archevêque de Paris, fut le seul prélat du royaume qui se rendit à Rome.

Le bruit courut un jour, dans Paris, qu'il voyageait pour sa santé. Les journaux libéraux souriaient, puis se moquaient, ayant deviné la destination. Et *l'Ami de la Religion* maintenait : « Il est reconnu que la santé du prélat a été l'unique cause de cette résolution. Les médecins se sont accordés à lui conseiller de voyager. » On n'aurait jamais osé dire, même en cette pieuse feuille, que la cause finale du voyage de Quelen était le jubilé. Nullement : question de santé, et rien de plus. Mais cherchant un but de voyage, il avait fait choix de Rome, la Rome des mois de chaleur ! Le sourire des journaux libéraux s'accentuait, et *l'Ami de la Religion* continuait :

S'il s'est décidé pour Rome, assez de raisons pouvaient le porter de ce côté : outre l'intérêt du voyage sous le rapport des monuments et des arts, il est assez naturel qu'un évêque connu par sa piété désire la satisfaire en visitant le tombeau des Apôtres et tous les lieux vénérés par tant de souvenirs ; il est assez naturel qu'un évêque désire rendre ses devoirs au chef de l'Église. Enfin, la circonstance du jubilé était seule une raison fort légitime pour attirer M. de Quelen de ce côté, et personne ne doit s'étonner que le vertueux prélat ait souhaité prendre part aux grâces que l'Église ouvre en ce moment aux pasteurs et aux fidèles (1).

Le bon M. Picot, directeur de *l'Ami de la religion*, pouvait poser sa plume essoufflée ; il avait enfin fait l'aveu, lentement

(1) *Ami de la Religion*, 6 juillet 1825, p. [illegible].

dépouillé de tout respect humain. Mgr de Quelen était parti parce que malade; il s'était dirigé vers Rome parce qu'amateur d'art, parce qu'épris du vieux passé chrétien, parce que désireux de saluer le Pape. Et puis, — M. Picot finissait par le dire, — il y avait le jubilé !

II. — LE JUBILÉ DE 1925 ET LA PAIX DU MONDE : APPELS DE PIE XI

Il n'était pas inopportun, semble-t-il, de s'attarder à cette chronique d'il y a cent ans, pour confronter avec les difficultés et les indifférences auxquelles se heurtait un Léon XII l'accueil qu'a fait aux appels de Pie XI l'univers chrétien tout entier. L'idée d'unité religieuse, d'universalisme religieux, dont les pompes jubilaires sont une manifestation, est évidemment devenue plus accessible, en 1925, à la foule des consciences catholiques, qu'elle ne l'était en 1825 : le progrès et l'approfondissement de la notion de catholicité, qui furent l'un des traits spirituels du dix-neuvième siècle, produisent aujourd'hui leurs fruits. Il n'est pas jusqu'à l'Italie officielle qui ne mette quelque coquetterie à glorifier les liens par lesquels cette nation s'apparente aux traditions séculaires de la romanité et qui ne s'honore de prolonger ces traditions en faisant acte de catholicisme (1), en rouvrant aux pompes religieuses le Colisée, en rétablissant la croix sur le Capitole. Dans cette Rome de 1925, si différente de celle du dernier demi-siècle que volontiers on l'appellerait la quatrième Rome, nombreuses ont été les visites des évêques des divers pays : l'esprit de nationalisme religieux, qui n'accueillait qu'avec une réserve hésitante les suggestions du Saint-Siège, apparaîtrait à présent comme non moins archaïque que les doctrines gallicanes sur le droit divin des rois.

La Papauté de 1925, par une incidence étrange et passablement imprévue, recueille le bénéfice des deux grands bouleversements qui, dans les cent cinquante dernières années, ébranlèrent la France religieuse jusqu'en ses assises, et qui, en affermissant sur les ruines de l'épiscopat d'ancien régime la souveraineté de Pie VII, sur les ruines de l'Église concordataire la souveraineté de Pie X, contraignirent finalement le gallicanisme épiscopal

(1) Voir en particulier, dans les journaux romains des 20 et 21 septembre 1925, le manifeste officiel de M. le commissaire Cremonesi.

et le jacobinisme parlementaire à compter, tour à tour, avec ces deux souverainetés. La Papauté de 1925 recueille le bénéfice d'une autre séparation des Églises et de l'État, accomplie en Allemagne au lendemain de la Grande Guerre, et dont l'inévitable résultat sera la dissolution de cette identité entre protestantisme et germanisme, longtemps admise comme une façon de dogme par les Hohenzollern et par une notable partie de leurs sujets. La Papauté de 1925 n'aperçoit plus sur aucun trône aucun émule de sa puissance spirituelle, depuis qu'ont disparu des capitales européennes les empereurs qui jouaient au césaropapisme. Pie XI n'avait point à craindre de voir s'élever, contre ses desseins de chef spirituel, les chicanes qui mettaient à l'épreuve, cent ans plus tôt, le courage de Léon XII : libre était son verbe, libre était son geste, pour annoncer et réaliser ces desseins.

Il avait, au début de son pontificat, mis au premier rang de ses soucis la paix du monde. Lorsqu'en janvier 1923, dans une lettre au cardinal vicaire, il disait ses angoisses au sujet du « spectre effroyable de nouvelles conflagrations », dont son âme était obsédée, il ajoutait cet aveu, d'une poignante éloquence : « Dépourvu de tous moyens humains, pour éloigner pareil amoncellement de malheurs, nous répétons : Seigneur, nous ignorons ce que nous devons faire ; il ne nous reste plus qu'à tourner nos regards vers toi ; » et il demandait des prières « pour que Dieu, auteur et ami de la paix, épargnât de nouveaux désastres à la pauvre humanité, et qu'il ramenât peuples et gouvernants aux sentiments de fraternité et d'amour, de justice et d'équité, capables de leur inspirer un règlement amical de leurs difficultés ». Tous ces termes étaient pesés : il ne s'agissait de rien de moins que d'une résipiscence, que d'un retour des États vers tout un ordre de sentiments requis par l'idée chrétienne et créateurs d'une atmosphère chrétienne ; et lorsque, l'année d'après, Pie XI, par la bulle jubilaire, organisait sur terre romaine la supplication collective de l'humanité, il se préoccupait encore d'obtenir des hommes, avec l'aide de Dieu, cette sorte de conversion.

Les commentaires qui dans *l'Osservatore Romano* ont accueilli l'arc-en-ciel de Locarno donnent lieu de penser que ce fut une joie pour l'âme mystique et pacifique du Pontife, de voir l'année jubilaire, avant de s'éteindre, s'éclairer d'une telle

lueur, même indécise et tremblotante encore, au lendemain des innombrables prières qui, promenées de basilique en basilique par le flot renouvelé des pèlerins, avaient appelé la sollicitude divine sur les ténèbres de l'Europe. « On ne voit pas, avait dit Pie XI dans la bulle jubilaire, comment peuvent se restaurer les liens de fraternité entre les peuples et comment peut se rétablir une paix durable, si les citoyens et les gouvernements eux-mêmes ne se compénètrent pas de cet esprit de charité qui pendant longtemps, spécialement à cause de la guerre, parut trop endormi et quasiment abandonné. » S'adressant aux habitants de Rome, s'adressant aux pèlerins du dehors, il les avait conjurés d'« implorer sur la tombe des Apôtres ce bien principal par excellence, la paix, non seulement celle qui est fixée par les traités, mais celle qui doit régner dans les cœurs et être restaurée entre les peuples ». Et confiant dans la docile ferveur de leurs prières, il avait exprimé, d'avance, son « légitime espoir que le Christ, prince de la paix, qui un jour par sa parole apaisa les flots de la mer de Galilée, s'émouvant enfin de compassion, voudrait rendre le calme et la sérénité à notre Europe ».

On a remarqué ces mots : « le bien principal par excellence, *questo bene principalissimo* », par lesquels Pie XI désignait la paix du monde. Il y a dans ce superlatif l'éloquence passionnée qui trahit une âme ; et lorsque, au déclin de 1925, Pie XI peut constater, avec la foule des observateurs, que la paix du monde, quelque fragile qu'elle soit, paraît cependant moins chimérique qu'il y a douze mois, sans doute salue-t-il, dans cet heureux symptôme, une des gloires les plus authentiques de l'année jubilaire.

III. — LE JUBILÉ DE 1925 ET LES NON-CATHOLIQUES : PÈLERINAGES NORVÉGIENS ET POLÉMIQUES ALLEMANDES

Une fois réclamé ce *bene principalissimo*, Pie XI, dans la bulle d'indiction du jubilé, conviait les pèlerins à requérir de Dieu, subsidiairement, l'expansion du catholicisme, par « le retour de tous les non-catholiques à l'Église romaine ». La haine entre les peuples lui paraît si anormale, si nocive aux intérêts mêmes du Christ, si insolemment négatrice de sa doctrine et de son esprit, qu'il voulait d'abord la fléchir, la faire

capituler. N'est-elle pas un grand obstacle à l'action commune de la civilisation chrétienne auprès de ces peuples païens dont l'Exposition missionnaire raconte la lente et progressive conquête? (1) Mais c'est un obstacle, aussi, pour la diffusion du christianisme, que les divisions entre les confessions qui se réclament du nom du Christ; et Pie XI souhaitait que la prière humaine s'occupât de cet autre obstacle et demandât à Dieu d'y remédier.

Les hommages jubilaires eux-mêmes allaient apporter à Pie XI d'émouvants augures, en lui mettant sous les yeux, directement, immédiatement, le témoignage de cette inquiétude religieuse qui dans les pays scandinaves agite certaines âmes. Rome savait, depuis quelques années déjà, que sous ces latitudes l'obsession du vieux passé médiéval captivait parfois les imaginations. Volontiers elles remontaient au delà du seizième siècle, non seulement pour retrouver les vieux vocables et rendre à la ville de Christiania son nom primitif d'Oslo, mais aussi pour retrouver, dans les sanctuaires jadis désaffectés ou ruinés, les grandes physionomies religieuses du moyen âge. Les romans de Sigrid Undset, l'actuelle lauréate du prix Nobel, familiarisaient la Norvège avec des atavismes jusque-là méconnus. Les Danois improvisaient des pèlerinages vers Haralsted, près de l'église où le roi Canut IV, leur saint national du onzième siècle, avait été assassiné ; on jouait un vieux mystère : *Ludus de Canuto duce*; et parmi les pèlerins, parmi les auditeurs, les protestants étaient en nombre. Ils sentaient le contraste entre l'atmosphère coutumière de leurs âmes et cette lointaine atmosphère qui, dans le cadre d'un autre temps, tout à coup ressuscitait : et l'un de leurs pasteurs, M. Henning Jensen, pris de pitié pour la destinée des vieilles cathédrales catholiques, émettait le vœu qu'au moins une fois par an elles fussent remises à la disposition des prêtres de Rome et rendues ainsi, momentanément, à leur allégresse d'autrefois, mortifiée par l'austérité des liturgies luthériennes (2).

Des émotions de même ordre se laissèrent entrevoir, en

(1) Voir dans la *Revue* du 15 juillet 1925 l'article de Pierre Troyon, et dans le numéro de la *Revue d'Histoire des Missions* du 1er juin 1925 (Paris, éditions Spes), l'article du P. Dubois.

(2) *Nouvelles religieuses*, 1er septembre 1926, p. 398.

Suède, lorsque l'année 1923 ramena le cinq cent cinquantième anniversaire de la mort de sainte Brigitte : il semblait qu'au fond des âmes protestantes ces antiques souvenirs éveillassent je ne sais quelles résonances catholiques, pareilles à celles qui, il y a un siècle, avaient comme reparlé de l'Église romaine à plusieurs notabilités du romantisme allemand. Attraits archéologiques, attirances esthétiques, mystérieux appels du passé, prévalaient sur les suspicions traditionnelles à l'endroit de l' « idolâtrie romaine ». La Suède d'après Luther, — cette Suède qui, il y a soixante-dix ans seulement, expulsait encore de son territoire, pour le châtier, le Suédois coupable de s'être fait catholique, — se plaisait maintenant à ressaisir, sur ce sol de Valdstena où Brigitte avait vécu, la Suède d'avant Luther ; elle consentait même que les Brigittines, jadis chassées par la Réforme de leur historique couvent, y fissent leur rentrée et de nouveau s'y fixassent, pour la première fois depuis trois cent cinquante ans (1).

Et ce fut un peu de moyen âge, encore, qui parut revivre, lorsqu'en 1923 on vit la pourpre romaine circuler en pays scandinaves : cela n'avait pas eu lieu depuis l'année 1247, où un cardinal était venu de Rome en Norvège pour couronner le roi Hakon. Cette pourpre était celle du cardinal Van Rossum, préfet de la Propagande : il s'en allait, de mission en mission, examinant avec sollicitude les points d'attache retrouvés par Rome dans cette Scandinavie si longtemps détachée. A Birka, sur le Maclar, une croix commémorait l'activité de saint Anschaire, fondateur au IXe siècle de la première paroisse catholique suédoise : le cardinal s'y transportait ; Rome touchait, en ce coin de terre, les racines du christianisme scandinave. Une inquiétude s'éveillait parmi les pasteurs luthériens : il en était qui protestaient contre les pages où le cardinal narrait son voyage, et d'autres reconnaissaient qu'il y avait du catholicisme en l'air (2).

En deux pèlerinages successifs, l'été dernier, les catholiques des pays scandinaves rendirent à Pie XI, à l'occasion du jubilé, la visite qu'il leur avait faite dans la personne de son légat. Et dans l'un de ces cortèges, on entrevoyait, mêlés aux manifes-

(1) *Nouvelles religieuses*, 1er janvier 1924, p. 18.

(2) *Nouvelles religieuses*, 15 février 1924, p. 87 ; 1er juillet 1925, p. 295 et 306 ; 1er septembre 1925, p. 398.

tants catholiques, quarante pasteurs luthériens. Lors même qu'ils n'eussent déféré qu'à un mouvement de curiosité, avouons que Luther eût trouvé fort blâmable une curiosité qui tournait en hommage à celui qu'il appelait l'Antéchrist. On put se demander, à Rome, si parmi ces pasteurs il n'en était pas quelques-uns qui, fatigués des amputations infligées à la personne du Christ par les écoles théologiques venues d'Allemagne, scandalisés des atteintes ainsi portées à sa gloire, commençaient à penser, tout bas, que seul cet « Antéchrist » pouvait leur rendre le Christ, — leur Christ et le sien, protégé, à l'ombre de la tiare, par l'immutabilité du dépôt de la foi. Il semble bien que cette fugitive apparition, que cet inquiet voyage de quelques âmes, — elles-mêmes conductrices d'âmes, — qui venaient voir, qui voulaient avoir vu, qui derrière un spectacle guettaient une lumière, soit susceptible d'avoir un lendemain. Voilà trente ans que le Norvégien Krogh-Tonning, étudiant les théories de la justification actuellement en faveur dans les églises scandinaves, notait qu'elles se rapprochaient beaucoup de la dogmatique catholique (1) : peut-être ces convergences théologiques orientaient-elles, de loin, vers la Ville éternelle, les consciences en travail de ces pasteurs pèlerins.

Mais la pure doctrine luthérienne de la justification, qui avait au XVIe siècle coupé en deux la chrétienté, allait se dresser, en Allemagne, contre la bulle jubilaire, dans un opuscule passionné, largement répandu par les soins d'un périodique luthérien. Il s'intitulait : *La grande mystification mondiale de l'humanité par l'année jubilaire papale* (*Der grosse Welt-und-Menschenbetrug durch das päpstliche Jubeljahr*) (2). Le professeur F. Pieper y réimprimait les violents sarcasmes dont Luther avait accueilli la bulle jubilaire de Clément VII ; il y dénonçait le jubilé comme un « mensonge public qui est la négation de tout le christianisme », comme « la preuve que les prétendus successeurs de Pierre se sont pleinement détachés de la doctrine chrétienne » ; il menaçait de l'éternelle damnation (*das ewige Verderben*) ces foules de pèlerins qui s'imaginaient trouver à Rome la rémission de leurs péchés. Soudainement ses anathèmes expiraient en un douloureux cri de

(1) Krogh-Tonning, *Die Gnadenlehre und die stille Justification* (Christiania, 1924).
(2) Librairie Hermann, Zwickau.

surprise : comment se faisait-il que le Pape eût le courage de parler encore pour le jubilé, alors que Luther avait parlé contre ? Et l'écrivain constatait qu'au sein de la Réforme la plupart des professeurs actuels de théologie ont eux-mêmes délaissé la doctrine luthérienne de la justification.

« Ces professeurs ne sont pas l'Église », se hâtait-il d'ajouter, comme pour se consoler. Mais la constatation subsistait ; et le Vatican prêta, je pense, beaucoup plus d'attention à l'intérêt de cette remarque, qu'aux âpres invectives qui l'entouraient. Ici même, il y a quelque trente ans, nous montrions l'état d'angoisse où se débattaient les Églises d'Allemagne en face des négations où se complaisaient les professeurs, chargés de former les pasteurs (1). Restait encore, cependant, le contrôle de l'État, de cet État qui, d'après le vieux luthéranisme, avait pour vocation de prendre soin du salut des âmes, et qui, fort de cette vocation, avait absorbé l'Église : il disposait d'une influence, encore, pour induire les esprits trop aventureux à traiter avec quelque ombre de ménagement l'orthodoxie de la première Réforme. Mais les événements politiques de 1918 ont affranchi les professeurs de ce suprême contrôle, en libérant, outre-Rhin, les Églises et l'État de leurs liens réciproques.

Adieu donc, dans les chaires professorales, la dogmatique luthérienne sur la justification ! De dogmatique, il n'en faut plus : pour ces professeurs, tout se réduit à ce qu'ils appellent l'« expérience religieuse », la « pieuse conscience qu'ils ont d'eux-mêmes ». M. Pieper s'en attriste, et je le comprends sans peine ; car les arguments théologiques qu'opposait Luther aux bulles jubilaires, les interprétations de l'Évangile qu'il tentait de leur objecter, ne sont évidemment qu'affirmations gratuites et dialectique surannée, aux yeux de cette nouvelle école, hostile à tout intellectualisme, et pour qui toute la religion se réduit à un empirisme intime, à une expérience.

Si les quarante pasteurs luthériens de Norvège ont un instant subi la séduction de cette école, il n'est pas surprenant qu'accordant à toutes les expériences religieuses un certain respect, ils se soient complu à jeter un coup d'œil, à la cime même du catholicisme, sur l'expérience religieuse des catholiques, et à voir dans quelle mesure leur propre conscience

(1) Voir notre livre : *l'Allemagne religieuse, le protestantisme* (Paris, Perrin).

pourrait en accueillir les richesses, en même temps que les exigences.

IV. — TENTATIVES PROTESTANTES DE CONCENTRATION POUR UN CHRISTIANISME PRATIQUE

La curieuse brochure d'invectives de M. Pieper laisse voir en quelle disgrâce est tombée, dans les hautes chaires professorales de la Réforme, la théologie même qui, il y a quatre cents ans, acheva de briser la vieille unité religieuse, déjà disloquée, aux IXe et Xe siècles, par Byzance. Mais cette unité n'était pas seulement un fait, elle était la consécration d'une idée, apportée par l'Évangile chrétien. De par l'Évangile, la religion, réduite dans le monde antique à n'être qu'une spiritualité de cité, commença de planer par-dessus les frontières et de n'admettre, pour ses rêves d'expansion, d'autres limites que celles du monde. La marche vers l'unité, cette marche dont le Saint-Siège espère pouvoir un jour scander les étapes, suppose, tout d'abord, un retour des âmes, un peu partout, vers l'idée d'unité, qui souffrit quelque temps, elle aussi, des bouleversements religieux du XVIe siècle. Il nous faut, à ce sujet, remonter un peu en arrière, pour comprendre la portée des évolutions religieuses qui se déroulent sous nos regards.

Le fameux principe : *Cujus regio, ejus religio*, introduit dans les traités, aux XVIe et XVIIe siècles, par les puissances réformées, n'aboutissait à rien de moins qu'à la résurrection de cette idée de territorialisme religieux que l'Évangile était venu supprimer. Enchaîner toutes les consciences, dans une petite principauté ou dans une ville dite libre, à la conscience d'un prince ou d'un magistrat municipal, c'était en définitive, par un démenti cruel à l'Évangile, restaurer en pleine civilisation chrétienne le principe de la cité antique, le règne absolu de l'État sur les religiosités individuelles. Et contre lui l'on vit s'insurger, sans d'ailleurs qu'ils se souciassent de faire alliance, les catholiques qui n'admettaient pas que la propagande ou la pratique de leur foi pussent se heurter à une barrière ou bien à un veto, et les philosophes qui, partant d'un point de vue tout opposé, réclamaient la pleine indépendance des consciences : les premiers parlaient au nom des droits de Dieu, les seconds au nom des droits de l'homme ; et devant ces deux protestations,

singulièrement distinctes l'une de l'autre, le système de politique ecclésiastique élaboré par la primitive Réforme finit par s'effondrer (1).

Il est curieux de constater que l'ultime conséquence de ce système était l'abolition de toute idée missionnaire. Ouvrez au tome vingt-neuvième la réédition de l'Encyclopédie de Diderot que publiait à Yverdon, de 1770 à 1780, un savant italien passé à la Réforme après de romanesques aventures, Fortuné-Barthelemy de Felice. Il y a là, sous les initiales de cet auteur, un article *Missionnaires,* complètement différent des lignes très rapides qui figurent sous cette rubrique dans l'œuvre de Diderot. Vous y lisez que « la religion du citoyen est étroitement liée aux mœurs, aux usages, aux coutumes, en un mot aux maximes du Gouvernement d'une nation, » que « l'on ne peut pas faire changer aux citoyens leur façon de penser sur ces matières sans porter atteinte au Gouvernement ». Crime de lèse-majesté! pense cet encyclopédiste. Et il continue : « Comment donc oserons-nous envoyer des missionnaires chez une nation étrangère pour lui faire changer entièrement sa religion et renverser par là même entièrement la constitution de l'État? » D'où il conclut que la conduite des protestants, qui, pour prêcher au dehors, pour « entreprendre de faire changer aux hommes leur religion », « attendent une invitation de la part des peuples étrangers ou une mission divine bien certaine », « est plus conforme au droit des gens et à la raison » que les tentatives missionnaires des catholiques romains.

Au moment où M. de Felice développait cette thèse, il y avait plus de cent ans que, par une variation qui fait grand honneur à la Réforme, on avait vu éclore, en certains milieux

(1) Lorsque à Genève, aujourd'hui, la Société des nations inscrit dans son programme la protection des minorités religieuses, elle considère ce genre d'intervention, — suivant les expressions du professeur Gilbert Murray, — non comme « un fardeau, imposé à des nations faibles », non comme « une charge pénible imposée à des nations libres par une ingérence étrangère », mais comme un « idéal auquel participent tous les membres de la Société »; et c'est là une rupture définitive avec la vieille maxime du XVI[e] siècle : *Cujus regio ejus religio.* Voir Beaupin, *Chronique sociale de France,* octobre 1924, p. 757.

(2) *Encyclopédie ou dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines,* mis en ordre par M de Felice, t. XXX, p. 12-13 (Yverdon, 1774). Cf. Jean de Visme, *les Précurseurs de l'idée missionnaire en France aux XVI[e] et XVII[e] siècles,* p. 44-46 (Paris, Société des Missions évangéliques, 1923).

protestants, l'idée d'apostolat missionnaire, étrangère ou même suspecte au vieux luthéranisme (1). Si le principe : *cujus regio ejus religio* avait prévalu sur cette idée, c'en était fait de tout le mouvement d'évangélisation par lequel devait s'illustrer le protestantisme des XIXe et XXe siècles.

Mais tout au contraire, parmi les traits distinctifs que présente, au cours des cent dernières années, l'histoire des confessions chrétiennes séparées du centre romain, aucun peut-être n'est plus essentiel, et plus neuf, et plus fécond en conséquences, qu'un certain élan vers l'unité religieuse, un élan que n'avaient pu susciter, à l'époque précédente, les généreux efforts d'un Bossuet, d'un Leibnitz, d'un John Dury et même d'un Wesley. Dans les multiples groupements ecclésiastiques issus de la Réforme, on se rendit compte, dès le premier quart du XIXe siècle, que les intérêts mêmes de la diffusion de l'Évangile invitaient ces dénominations protestantes à cesser de mettre l'accent sur leurs divergences réciproques.

Au point de départ de l'active *Société des Missions évangéliques* de Paris, fondée en 1824, nous trouvons un pasteur réformé, futur organisateur d'une Église indépendante, Frédéric Monod; un presbytérien, Wilks; un luthérien, Kieffer; un membre d'une Église américaine, Wilder (2). Ainsi tendait-on, non point assurément vers l'uniformité des croyances, mais vers je ne sais quelle unité d'apostolat, commandée par le besoin d'action et facilitant l'action.

Nous n'accorderons pas la même importance à la création, par le roi Frédéric-Guillaume III, de cette Église évangélique de Prusse, où il fit entrer de force luthériens et calvinistes : c'était là, tout simplement, un acte de caporalisme achevant de charpenter une Église d'État; cette unification contrainte, préparée à Berlin par des bureaucrates, imposée en Silésie et en Posnanie par des façons de dragonnade, eut pour ultime

(1) Warneck, *Abriss einer Geschichte der protestantischen Missionen* (Berlin, Warneck, 1898). « Les missions catholiques et, particulièrement, celles des Jésuites, a écrit Cournot, étaient pour l'Europe une source d'édification et d'instruction lorsque le protestantisme, encore dans toute sa ferveur, semblait se réserver pour ses saints, pour ses élus, et abandonner à leur sort, par une suite assez logique du dogme de la prédestination, ceux qui ne paraissaient point désignés pour faire partie du troupeau choisi. » (*Considérations sur la marche des idées dans les temps modernes*, I, p. 194-196.)

(2) Boegner, *Revue du christianisme social*, janvier 1923, p. 102-106.

épisode l'émigration en Amérique et en Australie de plusieurs milliers de luthériens désireux de garder l'intégrité de leurs rites. Les consignes dictatoriales qui, par des procédés rappelant quelquefois ceux de la Révocation de l'Édit de Nantes, établissaient l'Église officielle des Hohenzollern, n'étaient qu'une application tardive du principe territorialiste en matière de religion; et l'on ferait injure à l'idée religieuse en les considérant comme une satisfaction d'ordre spirituel donnée au besoin d'unité.

Il y avait assurément quelque préoccupation de spiritualité dans les desseins de Frédéric-Guillaume IV, organisant à Jérusalem, de concert avec l'Angleterre, cet évêché de Saint-Jacques, qui devait alternativement avoir pour titulaire un luthérien et un anglican; mais au bout de quarante ans, l'évêché disparaissait. Jamais des pactes diplomatiques ne susciteront un durable courant d'unité religieuse : il ne peut prendre sa source que dans l'aspiration priante des bonnes volontés.

Unum sumus corpus in Christo : telle fut la devise, unanimement accueillie, qui poussa huit cents bonnes volontés, groupées au Congrès de Liverpool par cinquante dénominations protestantes, à fonder en 1846 l'*Alliance évangélique*. On définissait en neuf points, dans une « base », le genre d'opinions religieuses qu'il fallait professer pour être membre de l'Alliance, et l'on ne prétendait, d'ailleurs, ni donner à ces neuf points la valeur d'un *Credo*, ni réaliser, entre les membres de l'Alliance, une complète unité de croyances. Il ne s'agissait pas d'unir des Églises, d'imposer une sorte d'uniformité tout extérieure; les membres, respectivement fidèles à leurs dénominations particulières, demeureraient entre eux des « alliés », priant officiellement les uns pour les autres une semaine par an, se réunissant en Congrès internationaux, se dévouant aux intérêts généraux du protestantisme, et trouvant, dans cette collaboration même, un signe d'harmonie agissante, à défaut de cette unité plénière que le principe même de la liberté d'interprétation de l'Évangile permet malaisément d'espérer.

Susciter dans les Universités des vocations de missionnaires : c'était là le rêve auquel s'abandonnait, il y a quelque quarante ans, un jeune étudiant américain, M. John R. Mott. Les vocations s'éveillèrent : pasteurs, médecins, professeurs, impatients d'aborder les peuples jusque-là privés de l'Évangile. Lorsque en

1895 le Congrès de Valdstena, en Suède, connut les premières expériences de M. John R. Mott, il fit de lui le secrétaire général de la *Féderation universelle des étudiants chrétiens*. Ce jour-là, une force nouvelle était mise en branle, auxiliaire tenace de certains rêves d'unité ; car ce que voulait cette force nouvelle, ce n'était rien de moins que « l'évangélisation du monde dans cette génération » ; et comme on était pressé de commencer et d'achever, on voulait s'élever, tous ensemble, au-dessus des divergences de rites, et de traditions, et de *Credos*, pour présenter aux Gentils ce que M. John R. Mott appelait « l'unité essentielle de la chrétienté ». Tout le premier, cet apostolique *globe-trotter* s'en allait d'un bout à l'autre du monde, partout où il y avait des Universités, pour prêcher cette unité, et sa Fédération comptait, à la veille de la Grande Guerre, plus de 155 000 étudiants, appartenant à quarante nations. Parmi cette jeunesse, on avait assez des particularismes ; on déclarait même que « sous leurs formules actuelles les Églises protestantes étaient destinées à disparaître ; » on se réjouissait expressément que les formules de foi « ne jouassent pratiquement aucun rôle dans l'existence de la Fédération, et qu'elles dormissent en tête des statuts » ; on aspirait vers une façon de catholicité pour laquelle on trouvait le nom d'*œcuménisme*, et qui tentait de se grouper autour de la personne même du Christ (1).

La jeunesse ayant ainsi donné l'élan, les organisations ecclésiastiques s'essayaient à suivre l'exemple. Une voix écoutée disait à New-York en 1905 :

> Nous vivons dans la mesure où nous avons des imaginations créatrices, non dans la mesure où nous avons des esprits critiques, *discriminative minds*... La formation d'un dogme déplace la vérité de la sphère de la vie dans celle de l'intellect, et ce n'est pas par ce *processus* que force et puissance se transmettent aux autres. C'est pour cette raison que les Églises abandonnent cette partie intellectuelle de leur vie à leur corps enseignant, et n'obligent plus les masses qu'à un minimum de doctrine commun à toutes les Églises. Si vous êtes en contact direct avec la personne et le caractère du Christ, alors vous possédez cette impulsion irrésistible qui sort d'une piété seule capable de grandes entreprises dans le monde (2).

(1) Guisan, *Vers l'Unité, conférences d'étudiants de Bercher*, p. 101-102 (Lausanne, 1920). — Mgr Batiffol, *Revue des Jeunes*, 10 octobre 1922.

(2) Mgr Batiffol, *Documentation catholique*, 3 février 1923.

Ce langage était tenu par le président Wilson, devant la Conférence interecclésiastique (*Interchurch conference*), qui s'honorait d'avoir acquis la coopération de trente et une Églises, petites et grandes, représentant plus de dix-sept millions d'âmes. Raison, raisonnement, dialectique, théologie, tout cela c'est de l'intellectualisme; tout cela séparait, divisait. On voulait s'unir, uniquement, pour la vie et pour l'action (*for life and work*); c'est dans ce pragmatisme que l'on comptait trouver un élément d'unité, supérieur à la diversité des notions intellectuelles. Et bien vite on se tournait vers le champ des missions; on totalisait les budgets missionnaires de cette trentaine d'Églises qu'on avait groupées, et on les engageait, toutes ensemble, dans une campagne financière qui fut assez décevante.

Elles n'étaient pas moins de trente, aussi, ces Églises dont la cordiale entente aboutissait à la création du *Conseil fédéral des Églises du Christ en Amérique*, ébauchée à New-York en 1895, parachevée à Philadelphie en 1908. Tout ce que demande ce Conseil fédéral, c'est que les Églises consentent à proclamer Jésus Christ « divin seigneur et sauveur ». Deux méthodistes, un baptiste, un presbytérien, l'ont tour à tour présidé. Durant la Grande Guerre, le Conseil fédéral se fit, devant les pouvoirs politiques, le représentant des Églises protestantes d'Amérique. Il élabora pour ces Églises un programme social; il leur adressa une série de mandements moraux et sociaux qui avaient presque allure d'encycliques. *L'Église et la reconstruction sociale* : ainsi s'intitulait le document d'après-guerre, dans lequel le Conseil fédéral marquait à toutes les Églises fédérées l'attitude que requérait l'idée chrétienne en ce qui regardait les divers problèmes de l'heure : hauts salaires, impôts de guerre, vote des femmes. Et le *Dimanche du travail*, annuellement, est, pour le Conseil, une occasion d'expédier à ces Églises un message qui, lu dans les chaires les plus diverses, prétend attester une unité d'esprit (1). Des « fédérations interecclésiastiques locales »,

(1) Un jour de 1918, au moment de la tragique avance allemande sur Paris, la parole du *Conseil fédéral* passa l'Océan pour adresser au peuple de France un « message des chrétiens d'Amérique », que M. le président Raymond Poincaré fit imprimer au *Journal officiel*. Les signataires du message remerciaient la France de leur avoir montré plus clairement la distinction entre la justice et l'injustice. « Elle a versé son sang pour nous », proclamaient-ils. On trouvera le texte de ce message, et de nombreux renseignements sur le *Conseil fédéral*,

dont le docteur Roy B. Guild a tracé le programme dans son livre : *Pratique de l'unité chrétienne*, coalisent pour certaines campagnes communes, relatives à l'instruction religieuse, aux mauvais théâtres, à la tempérance, à la police des mœurs, toutes les églises qui, dans la localité, relèvent de dénominations affiliées au Conseil fédéral. A défaut d'un *Credo* commun, on voit, dans une ville comme Buffalo, toutes ces dénominations se mettre d'accord pour que les quatre-vingt-douze paroisses de leurs ressorts suivent, trois mois durant, un programme commun d'évangélisation, prescrivant aux prédicateurs, pour des dates identiques, des thèmes identiques. Plus de cinquante secrétariats généraux des fédérations locales, d'un bout à l'autre du monde américain, travaillent à préparer, entre les Églises unies du protestantisme américain, une sorte de faisceau.

V. — TENTATIVES DE CONCENTRATION CHRÉTIENNE UNIVERSELLE POUR UN CHRISTIANISME PRATIQUE OU POUR L'UNITÉ DE FOI : STOCKOLM, LAMBETH, LA WORLD CONFERENCE

« La vie, l'action : » tel était encore, en termes formels, le programme et le but du congrès qu'au mois d'août dernier avait convoqué à Stockholm M. Sœderblom, archevêque luthérien d'Upsal. Mais il s'agissait ici de quelque chose de plus, et même de beaucoup plus, que de trouver un terrain commun sur lequel pussent collaborer des forces protestantes. Il y avait, à Stockholm, des représentants de toutes les Églises séparées de Rome. Un bon observateur, au lendemain du congrès, décrivait ainsi ce spectacle :

Tiares byzantines, crosses des Anglicans, fraises empesées des pasteurs suédois, croix pectorales, robes noires et redingotes, mitres et chapeaux de soie, étoles rouges et cravates blanches. C'est Wittenberg et Jérusalem, Genève et Cantorbery, Thyatire, Berlin et Chicago. Le patriarche d'Alexandrie et l'archevêque d'Upsal, le doyen de Winterthur et le métropolite de Malabar, le patriarche tchécoslovaque et l'évêque de Winchester, et le secrétaire du *Federal Council* d'Amérique... De l'orgue descendent sur eux les

dans le livre de MM. Victor Monod et Henri Anet : *Les forces du protestantisme américain contemporain* (Paris, Foi et Vie), auquel nous sommes particulièrement redevable.

accents du *Credo* de Nicée : ils chantent un *Te Deum* en latin, et puis, en quatre langues, le cantique de Luther : « C'est un rempart que notre Dieu, une invisible armure. » Ils disent avec l'assemblée, chacun en son idiome, les paroles du *Notre Père*. Toutes les époques, toutes les traditions se confondent, des chrétiens qui brisèrent avec le Saint-Siège, et qu'anime un nouveau désir d'unité... Jamais la bigarrure des Églises séparées de Rome ne s'est plus *visiblement* affichée : vêtements, gestes et figures ont traduit à tous les regards la divergence des rites, des disciplines et des formules, toutes les variétés de l'expérience religieuse, selon le mot de William James, maître du pragmatisme. Mais jamais non plus, sur le terrain du « christianisme pratique », entre communautés qui s'ignoraient la veille, ne s'est affirmé vouloir plus unanime d'une *action* combinée (1).

Paix entre les peuples; établissement d'un régime économique de coopération qui remplacerait la lutte sans merci de tous contre tous; éducation de la personnalité chrétienne : toutes ces questions furent envisagées par les six cents congressistes, représentant à peu près les deux tiers de la chrétienté, dans un unanime esprit de repentance pour le temps perdu, d'initiative pour le réparer. Publiquement ils se confessaient d'avoir manqué de compréhension sympathique et d'amour, d'avoir éloigné du Messie les classes laborieuses en représentant si imparfaitement, vis-à-vis d'elles, le maître doux et humble de cœur; et le « Comité de continuation » du congrès devait envisager à cet égard les disciplines nouvelles qu'il convenait de proposer aux Églises. Ces multiples fractions de chrétienté, s'étant ainsi concertées pour l'action, se séparèrent en se connaissant mieux entre elles, avec l'espoir qu'on avait fait un pas vers l'unité, — l'unité dans un « christianisme pratique ».

On la sentait d'ailleurs incomplète, puisque l'Église romaine manquait. M. le pasteur Wilfred Monod, chargé de préparer le message que le congrès adresserait à la chrétienté, disait dans son premier projet :

Nous savons que l'Église romaine communie spirituellement avec nous dans nos efforts fervents vers l'idéal exprimé par le chef suprême de l'Église dans la prière sacerdotale : un seul troupeau, un

(1) Charly Clerc, *le Congrès chrétien de Stockholm* (*Revue hebdomadaire*, 19 septembre 1925). Le fascicule de novembre 1925 de la *Revue du Christianisme social* est entièrement consacré à ce Congrès.

seul berger. Nous osons formuler l'espoir que l'Église romaine, dans l'avenir, se sentira libre de collaborer fraternellement avec la chrétienté, dans les angoisses de l'heure présente, pour le salut du genre humain. Et c'est pour nous un devoir sacré d'affirmer devant le monde qu'une seule et même expérience religieuse unit indissolublement ici-bas, sur le terrain spirituel, tous les chrétiens, tous ceux qui peuvent répéter avec saint Jean : Il a donné sa vie pour nous, nous aussi nous devons donner notre vie pour nos frères (1).

Il a donné sa vie. Mais qui donc était-Il? Cette vie qu'Il donnait, quelle en était la valeur? Et du don qu'Il faisait, quelle était donc l'importance? Ce sont là des questions qui pour Rome sont capitales (2) et qu'on ne pouvait ni ne voulait aborder à Stockholm. Mais l'épiscopat pananglican, mais les épiscopaliens d'Amérique, estiment au contraire, eux, que lorsqu'on aspire vers l'unité, on ne doit pas se désintéresser de ces questions-là; elles sont mises au premier plan, dans les appels lancés au monde chrétien, au cours des quinze dernières années, par la conférence anglicane de Lambeth et par le comité américain qui prépare une conférence mondiale des églises (*World conference*) en vue de l'unité de foi et d'institutions (*for faith and order*). De part et d'autre, on ne conçoit l'unité, on ne l'admet, que si elle repose sur une certaine assise doctrinale : pour les anglicans, c'est ce patrimoine inaliénable constitué par la Bible, par le symbole des apôtres, par les sacrements du Baptême et de l'Eucharistie, par la notion d'un épiscopat historique divinement chargé de maintenir l'unité et la continuité de l'Église (3); pour les épiscopaliens instigateurs de la *World conference*, c'est la dévotion à Jésus-Christ « Dieu et homme ». L'idée d'unité, ainsi comprise, est subordonnée à la communauté d'une certaine substance doctrinale. Les épiscopaliens, d'ailleurs, laissent à la *World conference*, le jour où elle se réunira, le soin d'étudier quel degré d'unité de foi sera nécessaire, comme ils laissent à Dieu le soin de « les conduire où il voudra éventuellement les conduire ». Où sera-ce? Leur nostalgie de l'unité l'ignore. Mais de leur appel, ils n'excluent pas l'Église romaine; et nous avons dit naguère, ici même,

(1) *Le christianisme au XX[e] siècle*, 10 septembre 1925.

(2) Voir P. d'Herbigny, *Pour l'unité chrétienne : croire en Jésus-Christ* (Rome, Institut pontifical oriental, 1925).

(3) Mgr Batiffol, *Revue des Jeunes*, 10 septembre et 10 décembre 1920.

comment en 1914 ils prirent la fête de la chaire de saint Pierre comme point de départ de la neuvaine de prières qu'ils ordonnèrent ; comment Benoît XV associa les catholiques à ces prières, et comment en 1919 les délégués épiscopaliens qui venaient inviter le Saint-Siège à la future conférence se virent accueillis, d'après leur propre témoignage, avec une « bienveillance irrésistible », mais constatèrent que leur invitation se heurtait à une « rigidité inébranlable (1) ».

Rome ne peut en effet concevoir l'unité comme le résultat de pourparlers quasi diplomatiques ayant pour objet la fixation d'un certain minimum de dogmes ; mais il ne lui déplait pas qu'entre les diverses Églises séparées, de tels pourparlers aient lieu ; elle y voit l'indice que l'idée d'unité est remise en honneur. Nous ne sommes plus au temps où l'esprit de césaropapisme et de territorialisme ecclésiastique poussa la Byzance du haut moyen âge à la séparation d'avec Rome, puis la Russie à la séparation d'avec Byzance ; et nous assistons, dans l'Orient balkanique, à un début de réaction contre cet esprit de « phylétisme », — nom nouveau pour désigner le territorialisme, — qui poussa les diverses nationalités balkaniques, au cours du XIXe siècle, à se détacher du Phanar, héritier de Byzance. Entre l'anglicanisme et l'Église grecque, on a déjà, plusieurs fois, fait le geste de jeter des ponts (2). Rome observe ce geste : plusieurs ne l'accomplissent, assurément, qu'avec le désir d'opposer à cette unité chrétienne, séculairement définie et séculairement offerte par le Saint-Siège, la réalisation d'une autre unité religieuse, qui prétendrait s'échafauder en dehors de Rome, sinon contre Rome. Mais en dépit de ce péril, il demeure évident que, sans le vouloir, ces Églises diverses rendent hommage à l'idée romaine de catholicité, qu'elles ne se contentent plus du cadre national pour lequel jadis elles avaient renoncé à la communion avec le Saint-Siège, que ce qui leur était apparu comme une émancipation commence de leur apparaître comme une amputation, et qu'elles aspirent impatiemment à retrouver des liens avec un certain universalisme chrétien.

(1) Sur la campagne pour la *World conference*, voir Mgr Batiffol, *Correspondant*, 10 juin 1919, et notre volume : *Papauté et Chrétienté sous Benoît XV*, p. 125-136 (Paris, Perrin).

(2) P. Michel d'Herbigny, *l'Anglicanisme et l'orthodoxie grécoslave* (Paris, Bloud, 1922).

Que l'anglicanisme, aujourd'hui devenu, par le fait même de l'extension de l'Empire britannique, une façon de puissance mondiale, déclare hautement, dans le manifeste de Lambeth, qu' « aucun égoïsme n'a été aussi persistant et aussi brutal que l'égoïsme national »; que, s'évadant de cet égoïsme, il rêve d'une Église chrétienne réconciliée, c'est là un fait dont Rome ne peut méconnaître l'importance, et qui recèle des promesses d'avenir.

VI. — VERS L'UNITÉ : LA PRIÈRE ROMAINE. — LA CHARITÉ ROMAINE ; PIE XI ET LA RUSSIE. — CONTACTS BENÉDICTINS ENTRE ROME ET L'ORIENT. — LES CONVERSATIONS DE MALINES

Prière d'abord; puis charité; contact, enfin, et loyal effort pour une connaissance réciproque, telles sont les trois voies que Rome indique à ses fidèles, pour hâter le retour des non catholiques à l'unité.

Pie XI, glorifiant saint François de Sales dans sa lettre apostolique du 26 janvier 1923, déclarait se placer sous les auspices de cet « admirable défenseur du Saint-Siège » pour demander à Dieu « la douce faveur de voir revenir aux pâturages de la vie éternelle tous ceux qui sont séparés de la loi et de la charité du Christ... Plaise à Dieu, continuait-il, qu'ils rentrent en communion avec nous et que nous puissions leur donner le baiser de paix. » Il reprenait, le 23 mai 1923, dans une allocution consistoriale :

Qu'ils soient toujours demeurés en la maison paternelle ou qu'ils l'aient abandonnée à une date lointaine ou récente, les peuples sont tous, sans exception, fils d'un père commun, qui, assis à la table familiale avec ses enfants restés fidèles, attend et hâte de ses vœux le retour des absents : tous ne sont-ils pas les brebis et les agneaux du même et unique bercail, où les appelle, sans se lasser jamais, la voix aimante de Dieu, l'unique pasteur ?

Et dans son encyclique de décembre 1923 sur le troisième centenaire du martyre de saint Josaphat Kuncevic, l'apôtre ruthène de l'Union des Églises, Pie XI renouvelait ses appels à l'unité.

La Rome de Pie IX, au temps du mouvement d'Oxford, encourageait la croisade de prières organisée par Ambroise de

Lisle et Ignace Spencer pour le retour des « non catholiques, spécialement de l'Angleterre (1) ; » la Rome de Léon XIII institua une neuvaine de la Pentecôte, pour obtenir l'unité du monde chrétien (2) ; la Rome de Benoît XV et de Pie XI répand parmi ses fidèles la prière de Benoît XV pour la Russie, prière qui veut restituer à l'Orient, dans l'Église universelle du xxe siècle, la place qu'il occupait dans celle des premiers siècles.

Parce que Pie XI se considère déjà comme le père de ces « absents » vers lesquels son regard aime à se tourner, il lui semble que cette « présidence de la charité », dont saint Ignace, au début du second siècle, reconnaissait à l'Église romaine la glorieuse prérogative, désigne à la bienfaisante sollicitude du Saint-Siège les innombrables victimes des événements de Russie (3). A peine élu, il songeait à l'atroce famine à laquelle succombaient, dans la Russie méridionale, plus du quart des habitants. Déjà la Papauté, sous Benoît XV, avait expédié là-bas un train de vivres, et un million de lires à l'œuvre de secours aux enfants russes, qui fonctionnait à Genève. Pie XI se mit en rapport avec l'*Administration du Secours américain*, pour organiser le ravitaillement russe. Le 24 juillet 1922, deux Salésiens, deux Pères du Verbe Divin, trois Jésuites, deux Pères du Cœur de Marie, et trois Frères, partaient pour la Russie, en habits laïques. Ces Douze ne devaient être, là-bas, que des missionnaires de charité. Dans l'appel qu'il adressait au monde catholique, Pie XI réclamait des secours : la parole du Pape condescendait à n'être plus qu'un écho, l'écho des « appels toujours plus angoissants d'innombrables victimes innocentes, de millions d'enfants, d'adolescents, de femmes et de vieillards, condamnés irrémédiablement ou à la plus misérable des existences ou à la plus horrible des morts ».

(1) Abbé Portal, *Revue des Jeunes*, 25 janvier et 10 février 1925. Pie IX, dans la lettre recommandant cette croisade, avait tenu à remplacer le mot *heretici* par le mot *acatholici* ; de même, Léon XIII et Pie XI parleront des « frères séparés », des « dissidents ».

(2) C'est à l'occasion de telles neuvaines, prêchées à Paris chez les Prêtres de la Mission, qu'ont été données les conférences de l'abbé Calvet sur *le Problème catholique de l'Union des Églises* (Paris, Gigord, 1921), livre qu'il faut lire pour comprendre comment l'Église romaine pose le problème de l'union.

(3) Voir P. Michel d'Herbigny, *l'Aide pontificale aux enfants affamés de Russie*, (Rome, Institut pontifical oriental, 1925).

Ainsi répercutait-il ces cris de détresse, en vertu de ce qu'il appelait sa « mission de charité universelle, confiée par Dieu »; et le Vatican expédiait deux millions et demi de lires pour la Russie affamée. *Un grand exemple de fraternité universelle:* ainsi s'intitulait la lettre pastorale où le cardinal Mercier commentait les supplications de Rome.

En l'hiver de 1922-1923, les commissaires pontificaux eurent à nourrir, quotidiennement, jusqu'à cent soixante mille enfants dans quatre cents localités. Cuisines, réfectoires et pouponnières, dépôts centraux d'alimentation, débarquement et transport des vivres, ateliers de chaussures, ateliers de couture, il fallut tout organiser. Une petite armée de deux mille cinq cents auxiliaires, hâtivement groupée par les douze prêtres, aidait leur immense besogne. Survenant au nom de Celui qui avait « passé en faisant le bien », ces prêtres n'avaient pas le droit de parler de lui, d'afficher son image; le veto des Soviets était formel. Toutes leurs messes quotidiennes furent des messes de minuit, — la seule heure où la vigilance des Soviets tolérât un tel crime. En ces mêmes semaines, dans cette Russie qu'ils ravitaillaient, treize prêtres catholiques étaient punis de réclusion, et deux prélats catholiques condamnés à mort, pour avoir, entre autres infractions aux lois, « enseigné aux enfants, malgré les prohibitions portées par le code criminel, la prétendue loi de Dieu »; et le journal la *Pravda* demandait qu'un procès fût intenté au Pape de Rome, devant le tribunal révolutionnaire des Soviets, « pour avoir *empêché* un peuple moribond d'être nourri et sauvé des horreurs de la faim » (1).

Les Douze passaient outre : ils continuaient de nourrir, ils continuaient de sauver, se rappelant ces autres Douze, — ceux de Palestine, — qui, dans leur marche d'apôtres, avaient à défendre la mémoire de leur maître contre les calomnies les plus invraisemblables, et qui ne s'en montraient point surpris, puisqu'il les avait prédites. On allait vaincre les calomnies par la charité, le mal par le bien. Un haut métropolite orthodoxe qui, dans l'exil, publiait contre Rome une brochure virulente où il comparait le Pape à la Pythie, apprit au bout de quelques

(1) Texte de l'article dans Michel d'Herbigny, *l'Ame religieuse des Russes d'après leurs récentes publications*, p. 30-32 (Rome, Institut pontifical oriental, 1924).

mois que ses proches parents, en Crimée, venaient d'être aidés par une libéralité personnelle du Pape. « Tout ce qui est arrivé, insistait Pie XI dans le consistoire secret de mai 1923, n'arrêtera pas l'œuvre de bienfaisance. Nous la continuerons, tant que nous en verrons la nécessité et que nous en aurons la possibilité. » Cette possibilité cessa définitivement en septembre 1924 : les Soviets estimèrent que le pouvoir papal, se refusant à nouer avec eux des rapports diplomatiques, ne devait plus avoir le droit de nourrir la Russie. Entre la charité pontificale et les sept cent cinquante mille enfants affamés que le journal le *Kommunist*, de Kharkov, dénombrait au printemps de 1925 dans cinq provinces de la Russie, une infranchissable barrière était désormais dressée.

Mais il n'y avait pas de barrière entre la charité de Pie XI et l'autre détresse russe, étrangement pitoyable, elle aussi, celle des Russes de l'émigration, réfugiés à Rome ; et à son instigation, le *Circolo San Pietro*, qui est le grand organisme charitable de la Ville éternelle, ouvrait pour eux, en janvier 1924, un refuge, dirigé par des religieuses françaises. « Le Pape, me disait quelqu'un, est encore bibliothécaire à ses heures : c'est lui-même qui choisit, dans les dépôts de livres du Vatican, les volumes susceptibles d'intéresser les émigrés russes qu'il abrite. » Tel journal de l'émigration russe qui, par hostilité contre le Saint-Siège, accuse les catholiques de « pousser les brebis russes vers leurs mangeoires afin que se réjouisse le Cœur de Jésus », (1) serait fort embarrassé pour imputer au *Circolo San Pietro* d'impatientes tentatives de prosélytisme ou d'indiscrets actes de contrainte. La charité catholique s'y met aux approches des âmes russes, pour écouter leurs souffrances, et pour les apaiser : et si tôt ou tard l'émouvant dialogue devait acheminer vers l'unité certaines de ces âmes, ce serait d'elles-mêmes, et sans nulle pression, qu'elles s'asseoieraient à l'ombre de l'arbre qu'elles auraient appris à juger par ses fruits.

Prendre contact avec les dissidents, les connaître et se faire connaître d'eux, c'est là un programme d'hospitalité intellectuelle qui fait un digne pendant à ces pratiques d'hospitalité charitable. Pas de combinaisons tendant à des transactions; pas de manifestations retentissantes au cours desquelles seraient

(1) Communication de Mgr Chaptal sur la presse russe de Paris (*Vie catholique*, 31 octobre 1925).

débattues, entre eux et Rome, les conditions de l'unité. Que de telles démarches, entreprises ou acceptées par les Églises séparées de Rome, puissent préparer entre elles certains accords qui remédieront à leur émiettement, cela est possible; mais la chrétienté, moins émiettée, restera divisée; et déjà des groupes importants, dans quelques-unes de ces Églises, sentent et quelquefois proclament qu'on n'aura pas réalisé la vraie unité chrétienne tant qu'on ne fera pas un avec Rome. Alors Rome, sans jamais abdiquer un seul instant ses prérogatives historiques de centre et cime de l'unité, envisage des conversations périodiques, des rendez-vous d'études, avec ces âmes séparées qui regardent vers elle.

Que les Latins, disait Pie XI dans son encyclique du 12 novembre 1923, s'efforcent d'acquérir une connaissance plus complète et plus approfondie des institutions et des coutumes des Orientaux. Qu'ils soient persuadés qu'une fois l'Orient mieux connu chez nous, une juste estime et une véritable charité s'en suivront, dispositions d'âme d'une très grande importance pour promouvoir l'unité religieuse.

Mais cet Orient, on ne le cherchera pas seulement dans des livres, mais dans des contacts d'homme à homme. Car Pie XI reprenait, dans son allocution consistoriale du 24 mars 1924 :

Du côté des Orientaux et du côté des catholiques d'Occident, il y a des causes nombreuses d'incompréhension mutuelle; il faut s'appliquer à faire tomber les préjugés, à dissiper les fausses conceptions doctrinales, les erreurs historiques qui embarrassent l'œuvre de réconciliation. Celle-ci ne peut être tentée avec un espoir fondé de succès, qu'à une triple condition. Chez nous, il faut que l'on se défasse des erreurs courantes accumulées au cours des siècles, au sujet des croyances et des institutions des Églises d'Orient. Il faut que les Orientaux, de leur côté, s'appliquent à considérer plus à fond l'identité de foi de leurs Pères avec celle des Pères latins. Il faut enfin que, de part et d'autre, des échanges de pensées aient lieu dans un esprit de charité fraternelle.

Ainsi, malgré les fréquentes déclarations de Léon XIII, affirmant le respect du Saint-Siège à l'endroit des rites orientaux; malgré la création par Benoît XV d'une congrégation spéciale pour les Églises d'Orient et d'un Institut pontifical pour l'étude des choses orientales, ouvert aux clercs

romains ou dissidents; malgré l'éclatant témoignage rendu à l'Orient chrétien par ce même Benoît XV dans son encyclique sur saint Éphrem, docteur de l'Église; malgré la fondation par les Assomptionnistes de Constantinople, il y a trois ans, de la revue *l'Union des Églises*, Pie XI a le sentiment que l'opinion publique catholique se laisse encore égarer, trop souvent, par certains préjugés, par certaines erreurs, qui tiennent l'Orient à distance, et qui la tiennent à distance de l'Orient; et, comme il considère l'Union des Églises comme devant être l'œuvre dominante de son pontificat, il veut que tout soit mis en œuvre pour la destruction de ces préjugés et de ces erreurs.

De là, la mission dont il chargeait récemment l'Ordre de saint Benoît (1). Dans la ville belge de Pepinster, un Bénédictin belge, dom Lambert Beauduin, fonde en ce moment même une abbaye pour répondre aux vœux de Pie XI. Sept Belges, un Français, un Anglais, deux Hollandais, un Autrichien, y prieront solennellement, dans les différents rites orientaux non moins qu'en rite latin; ils y remettront en honneur les liturgies orientales; ils étudieront l'Orient, d'abord dans leur bibliothèque abbatiale, puis sur place, en Orient même; ils se montreront à l'Orient, selon le programme tracé par dom Lambert Beauduin, comme animés d'un esprit vraiment catholique, de « cet esprit universel, œcuménique, étranger aux étroitesses du nationalisme mal compris, transcendant à toutes les divisions ethniques »; ils seront la preuve vivante que catholicisme n'est pas synonyme de latinisme. Et déjà s'inaugure, en Galicie, un monachisme bénédictin qui accueille les formes authentiques de l'ancienne ascèse byzantine et les pompes traditionnelles des liturgies orientales.

La *Semaine pour l'Union des Églises*, tenue à Bruxelles en septembre 1925, sous l'experte présidence de Mgr Schyrgens, propagea, par des leçons confiées à des spécialistes compétents, les données historiques et théologiques qui permettent de comprendre ces fondations nouvelles et de saisir dans toute leur plénitude les intentions dont elles s'inspirent. Le cardinal Mercier, dans son allocution, glorifiait cette vertu que Newman appelait « la sympathie, le don de comprendre et de faire siens les sentiments d'autrui »; et la promenade des liturgies byzantines

(1) *Une œuvre monastique pour l'union des Églises* (Mont-César, Louvain, 1925).

à travers les diverses églises de Bruxelles permettait au plus humble des fidèles de faire siens, un instant, les rites d'autrui(1).

Le discours de clôture prononcé par Mgr Szeptycky, archevêque de Lemberg et métropolite de Galicie, fut un hymne à l'amour. « Il n'y a que l'amour, proclamait-il, qui tende à l'unité vraie. Ce n'est que par l'amour que l'on peut arriver à l'union. » Récapitulant tous les désirs, tous les projets, qui s'étaient exprimés ou esquissés durant la semaine, il les saluait comme des preuves d'amour. « Je n'oppose pas les catholiques aux dissidents, insistait-il. Je ne conçois pas l'œuvre de l'union des Églises comme une suite de batailles à livrer, non, certes, en aucun cas. Tout ce qu'il y a d'amour chez les catholiques et chez les dissidents, tout ce qu'il y a d'amour entre catholiques et dissidents, milite et militera toujours pour l'union, et tout ce qu'il y a de haine, de manque d'amour et d'étroitesse des deux côtés, milite pour la séparation des Églises. » Six jours durant, on avait parlé, au nom de l'amour. « Mais nous aurions pu parler encore dix fois plus, s'écriait le prélat, et je puis vous assurer que nos cœurs seraient encore restés pleins d'un amour inexprimé. Car il y a et il y aura toujours en nous beaucoup d'amour inexprimé. » Il réclamait d'autres expressions de l'amour, des actes, des sacrifices. « L'union des Églises n'est peut-être pas proche, concluait-il : peut-être faudra-t-il encore que beaucoup de vies soient immolées à cette œuvre. Eh bien! il se trouvera toujours des âmes généreuses qui se sacrifieront jusqu'à la mort pour Jésus-Christ et son Église universelle. » Et, se retournant vers le cardinal Mercier, il le priait de bénir ces sacrifices-là, ces âmes-là.

Y avait-il un homme d'Église mieux qualifié que l'archevêque de Malines, pour comprendre de tels sentiments, et pour s'y associer? De l'œuvre des étudiants russes, organisée à Louvain sous ses auspices, Mgr Szeptycky pouvait dire : « Elle vaut beaucoup plus pour l'Église que des traités de théologie. » Ferveur dans la recherche et ferveur dans l'accueil, suggérées, non par le dilettantisme ou par la simple soif de savoir,

(1) Sur le mouvement bénédictin et la semaine pour l'Union, voir la *Revue catholique des idées et des faits*, de Bruxelles, 28 septembre, 23 octobre et 6 novembre 1925. Paris à son tour, du 13 au 20 décembre 1925, a vu se dérouler, sous les auspices de Mgr Chaptal, une *Semaine des liturgies catholiques*, rappelant à certains égards celle de Bruxelles.

mais par l'esprit de charité; besoin de mieux comprendre pour mieux aimer, et pour se rapprocher, ensuite, de cet autrui mieux compris, et pour l'unir, un jour, à cet organisme d'amour, ouvert à tous, que veut être l'Église catholique; tels sont les sentiments qui guident le cardinal Mercier, non seulement dans ses rapports épisodiques avec les Orientaux, mais aussi dans ses « conversations » quasi périodiques avec les anglicans, inaugurées en 1921 par une visite de lord Halifax et de M. l'abbé Portal. C'est peut-être la première fois depuis quatre cents ans, disait à l'illustre prélat l'un de ses visiteurs anglicans, que des hommes d'études, protestants et catholiques, ont pu s'entretenir, avec une franchise entière, pendant des heures et des heures, sur les sujets les plus graves qui intellectuellement les divisent, sans qu'un instant la cordialité de leurs rapports en ait été troublée, ni leur confiance dans l'avenir déconcertée. » Et le cardinal songeait, en entendant ces propos : « Assurément le rapprochement des cœurs n'est pas l'unité dans la foi, mais il y dispose (1). »

Dans son allocution consistoriale du 24 mars 1924, Pie XI exprimait sa « plus vive reconnaissance à tous les catholiques qui, sous l'impulsion de la grâce divine, se tournent vers leurs frères dissidents et s'appliquent à leur frayer la voie du retour à l'intégrité de la foi, en dissipant leurs préjugés, en leur exposant dans son intégrité la doctrine catholique, et surtout en leur donnant un exemple vivant de la caractéristique des disciples du Christ, la charité »; et le cardinal Gasparri, secrétaire d'État, écrivait au cardinal Mercier que dans la pensée du Pape ces paroles visaient les conversations de Malines. « Le prestige du cardinal Mercier enveloppe l'Angleterre, déclarait d'autre part lord Halifax, le 19 novembre 1925, dans une réunion à Louvain. Ce que le cardinal a fait pour l'union est étonnant. Je bénis Dieu de lui avoir remis entre les mains la cause la plus importante de ce temps (2). »

Voilà les mouvements, singulièrement complexes et multiples, qui agitent les consciences chrétiennes, à l'intérieur de l'Église romaine, aux alentours de cette Église, et même très

(1) Cardinal Mercier, *les Conversations de Malines*, 1924. — Viscount Halifax, *A call to Réunion* (Londres, Mowbray, 1922). — Wadoux, *Documentation catholique*, 10 octobre 1925.

(2) Schyrgens, *le XXe siècle*, 19 novembre 1925.

loin d'elle. En ce seizième centenaire du concile de Nicée, où, par la volonté de Pie XI, on a vu la basilique de Saint-Pierre s'ouvrir aux liturgies de l'Orient, tous ces mouvements, si divers soient-ils, laissent au spectateur cette impression d'ensemble, que les forces centrifuges, sous la poussée desquelles, au cours des siècles, la « tunique sans couture » avait craqué, n'ont plus aujourd'hui le même ascendant qu'hier, dans l'inquiète chrétienté. Partout on tisse des liens, partout on parle d'union. Dans les sphères anglicanes éprises d'une doctrine rigide, on se dit volontiers *anglo-catholique*. Dans les sphères protestantes plus soucieuses de leurs « expériences » religieuses que de la révélation divine, on se dit volontiers *œcuménique*. Se pourrait-il que ces mots un peu lourds devinssent tôt ou tard des mots ailés, qui devanceraient les aspirations des consciences, qui les accéléreraient, qui les orienteraient vers le centre de l'unité?

Ni la majesté des pompes jubilaires, ni la vague humaine que sans cesse elles faisaient déferler sur Rome, n'immobilisaient au Vatican la pensée de Pie XI. A l'image du Bon Pasteur de la parabole, impatient d'amener à la bergerie les « autres brebis », le Pape songeait à ces divers groupements d'âmes, épars à travers le monde, qui déjà se sont mis en marche les uns vers les autres, et qui s'abordent, se tâtent, s'expliquent entre eux, en vue de ne faire qu'un, devant le Christ qui est un. « Il n'y aura qu'un seul bercail et qu'un seul pasteur », a dit le Christ, présentant ainsi ces deux unités comme connexes. Pie XI, regardant au loin, observait les généreuses tentatives qui s'ébauchent, hors de l'Église romaine, pour s'acheminer vers l'unité du bercail par des fédérations de bergeries; et les ayant observées, il écoutait avec un surcroît de complaisance et d'espoir les acclamations des pèlerins jubilaires qui saluaient à ses pieds l'autre unité, celle du pasteur.

GEORGES GOYAU.

L'ATTAQUE ET LA DÉFENSE

DU

CANAL DE SUEZ

(Février 1915)

II[1]

VII. — LES YEUX DE SIR JOHN MAXWELL.

En 1914, la Marine française possédait une fameuse escadrille d'hydravions.

Des monoplans Nieuport à flotteurs (2), lesquels, avec un moteur de 80 chevaux, enlevaient un pilote, un observateur, deux bombes de 30 kilogrammes, un appareil de T. S. F. et trois heures d'essence. Vitesse 120 kilomètres-heure, plafond théorique 2000 mètres. Ils décollaient admirablement, même dans la houle hachée de la Méditerranée. En un quart d'heure, on pouvait en faire des avions terrestres.

Les aviateurs d'à présent souriront, mais je vous assure qu'à l'époque on ne trouvait mieux nulle part.

Cette escadrille, construite pour les Turcs, avait été réqui-

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre.

(2) L'hydravion à flotteurs est un aéroplane dans lequel le train d'atterrissage a été remplacé par des flotteurs qui le portent sur l'eau. Pendant la guerre, l'aviation navale a surtout employé l'hydravion à coque dans lequel le fuselage forme bateau, les ailes étant reportées plus haut que sur un avion ordinaire. On revient actuellement aux hydravions à flotteurs; l'escadrille de la Marine qui opère au Maroc est composée d'appareils de ce type.

sitionnée par la marine française le 2 août. C'était notre seule formation aérienne homogène. Grâce à la Turquie, nous allions pouvoir guetter les troupes de l'Empire ottoman...

Notre aviation navale connaissait ce genre d'appareils, elle l'avait étudié, mis au point, mais, comme toujours, nous cherchions le fin du fin, la merveille, l'avion idéal et, finalement, rien n'était prêt, nous n'avions qu'un groupe d'appareils d'étude, disparates et fatigués... Nous ne savions trop qu'en faire... D'août à novembre, l'escadrille Nieuport s'était promenée de Saint-Raphaël à Nice, puis à Malte, que les Anglais lui avaient défendu de survoler. Une section expédiée au Monténégro, à Antivari, sans soutien, sans matériel, sans armement, essayait de voir les mines et surveillait Cattaro, mais sans bombarder, car les Monténégrins craignaient les représailles... Les avions autrichiens, eux, bombardaient.

Cependant les gens d'Égypte travaillaient en aveugles. Ils avaient bien trois avions anglais, trois Farman terrestres, mais leur rayon d'action permettait tout juste de voleter le long du canal. Les patrouilles ordinaires n'avaient pas réussi. Le 20 novembre, un détachement de méharistes indiens, commandé par le capitaine Chope, du 2e *Gourkha Rifles*, avait perdu 12 hommes sur 20 et son officier indigène sous les balles de 200 Turcs ou Arabes, sûrement encadrés d'Allemands, car ils n'avaient pas manqué de faire le coup du drapeau blanc pour fusiller tout à leur aise... Un éclairage plus sérieux s'imposait et l'Amirauté britannique demanda notre concours.

Le 30 novembre, le croiseur *Foudre*, sorte de maître-Jacques de l'armée navale, vaguement atelier, mère-gigogne de torpilleurs, transport d'avions à l'occasion, se présente devant Port-Saïd. La langue de sable vaseux, déserte il y a soixante ans, sur quoi fut bâtie Port-Saïd, est tellement basse que la ville semble posée directement sur l'eau. A l'instant où la bande jaune du rivage consent à se montrer aux navires venant du nord, ils sont déjà au bout du grand brise-lames qui protège jusqu'à 5 kilomètres au large le chenal d'entrée contre l'ensablement. Ils n'ont plus qu'à obéir au geste du gigantesque Lesseps en bronze, debout à l'amorce du môle sur son piédestal démesuré et qui, bras tendu vers le sud, les invite à poursuivre leur route vers les mers d'Orient dont il a ouvert la porte merveilleuse.

Tout au fond du port, à plus de deux kilomètres de l'entrée, au débouché du canal de Suez, un terre-plein carré sépare les deux derniers bassins, qui sont le bassin du Chérif et le bassin Abbas-Hilmi.

La *Foudre* accoste, dépose les hydravions et s'en va.

Sur ce terre-plein tout nu, sans un abri, sans un appareil de levage, les aviateurs français vont s'installer. A leur gauche s'étend la ville, qui a poussé au bord du lac Menzaleh peuplé de flamants roses. Jusqu'à la mer, court la ligne des quais, endentée par les bassins à flot. Le palais blanc à trois dômes de la Compagnie du Canal, les ateliers, les hangars, les grands hôtels, dont les toits clament en lettres dorées gigantesques les vertus d'un thé ou d'un whisky, masquent les rues aux auberges louches, aux tripots et aux bouges, où le vice rampe, guettant les passagers aux poches alourdies par les profits ou les salaires coloniaux et que l'abominable poussière du charbonnage a chassés des paquebots. Plus loin encore et invisible, le village indigène, maisons miteuses aux balcons branlants, abrite les chauffeurs arabes et les coolies charbonniers.

A droite, nos aviateurs voient la partie orientale du port : deux îlots rectangulaires chargés de houille en gros tas noirs, derrière quoi s'allonge un couloir d'eau, refuge des chalands de charbon. Et, droit devant le terre-plein, s'éploie la grande nappe d'eau du bassin Ismaïl qui prolonge l'entrée du port. Là, sont amarrés les navires, en deux files continues parallèles aux quais, laissant entre elles une avenue centrale large de cent mètres, sans cesse sillonnée de bâtiments qui entrent ou sortent, encombrée à toute heure par dix remorqueurs, par vingt canots à vapeur, par cent embarcations. A travers cette cohue, les hydravions devront prendre leur élan à plein gaz pour s'envoler. Acrobatie quotidienne, tour de force d'autant plus étonnant qu'il serait vain de tenter le décollage classique, le décollage vent debout. Il faudra suivre le chenal, lequel court vers le nord-est, alors qu'en hiver, à Port-Saïd, la brise souffle de l'ouest ou du noroit... Nos pilotes s'étonnent un instant, puis sourient; ils en ont vu d'autres.

Avant de songer à voler, il faut organiser sa vie. Ici intervient la Compagnie du Canal de Suez. La guerre a fait naître, en tous pays, une telle tourbe de mercantis de toute envergure, qu'il est infiniment réconfortant de dire ici qu'en Égypte une

entreprise se trouva dont l'aide s'inspira du principe : services gracieux ou remboursés, jamais rémunérateurs. Sans la Compagnie du Canal, rien n'aurait marché entre Port-Saïd et Suez : ni sur terre, ni sur l'eau, ni dans les airs (1).

Les Allemands ont, eux-mêmes, déclenché son intervention. Elle était strictement neutre. De par tous les traités et toutes les conventions, le canal était à tout le monde, n'importe le pavillon, n'importent les circonstances de paix ou de guerre. Mais le jour venu où les gens de Berlin et de Stamboul, déchirant la convention qu'ils avaient signée, violant cette neutralité qui servait à tous les navires de toutes les nations, se préparèrent à détruire le trait d'union entre les deux moitiés du globe, la Compagnie n'eut qu'un devoir : se défendre. Et de toutes ses forces, de toute l'intelligence, de tout le dévouement de ses agents d'Égypte et de ses chefs de Paris, elle se défendit.

Outre les hydravions qu'a transportés la *Foudre*, sans aucune pièce de rechange, notre escadrille possède, en tout et pour tout, un malheureux youyou. Le jour de l'arrivée, son commandant achète une voiture à bras... Le lendemain, la Compagnie du Canal donne tout ce qui manque, installe un hangar pour loger nos trente marins, amène un ponton-grue pour mettre à l'eau les appareils, envoie deux wagons d'essence et ouvre en grand ses ateliers. Désormais, il suffira de demander pour, dans l'instant, obtenir.

Le 2 décembre, arrive l'amiral Peirse, commandant supérieur naval. Le chef de l'escadrille se présente ; l'amiral aussitôt le met aux ordres du général Maxwell. Et je laisse au colonel Elgood, chef d'état-major anglais, le soin de vous présenter le commandant français :

(1) La formule fut appliquée dans son sens le plus large. Aide morale, grâce à l'absolu dévouement du personnel d'élite de la Compagnie. Aide matérielle, dont la simple énumération demanderait des pages et que je résume ici. La Compagnie prêta gratuitement tout le matériel de navigation qui lui fut demandé pour la défense : navires de transport, canots rapides, remorqueurs, chalands, dragues, bac à vapeur de 600 personnes, citernes flottantes, etc. Elle installa à ses frais des bacs supplémentaires et des ponts de bateaux, donna aux officiers des chalands abris, logea des officiers généraux et supérieurs, prêta son hôpital, fit camper les troupes sur ses terrains, supprima tous les droits de transit pour les navires de la défense. Ses ateliers de Port-Saïd devinrent un véritable arsenal, où furent réparés 140 bâtiments alliés, où 42 navires marchands reçurent leurs installations d'artillerie, tous travaux faits aux dépens de l'entretien de son propre matériel. Pas un sou ne fut perçu pour l'occupation des quais, des docks, des dépôts.

« L'officier commandant, lieutenant de vaisseau de l'Escaille, était lui-même un pilote magnifique. Caractère laconique qui se révélait par des actes, et non par des mots. Sa petite unité de six Nieuport (1) accomplit une somme de travail admirable, et le contraste fut frappant entre l'organisation compliquée du département d'aviation de la Marine britannique (qui remplaça en 1916 l'escadrille de l'Escaille) et le modeste équipement des Français. Incidemment, les Britanniques, malheureux quant à leur type de moteurs, n'arrivèrent à survoler le territoire ennemi ni plus fréquemment, ni plus loin que n'avaient fait leurs prédécesseurs (2). »

A présent, je suis tout à fait à l'aise pour vous montrer, en plein travail, de l'Escaille et ses compagnons.

Les voici tous, sur le terre-plein, dans la journée du 2 décembre, surveillant le montage de cinq Bessonneau, abris où dormiront les hydravions, installant leur bagage dans les tentes de l'armée indienne, logis des pilotes et des observateurs, achevant le montage des appareils dont les vols de réglage se feront le lendemain. De l'Escaille voulait commencer tout de suite; mais vraiment, aujourd'hui, c'est impossible, le port est encombré à la limite de l'encombrement. Sans arrêt défilent des convois de troupes venant de la mer Rouge. Le croiseur anglais *Hampshire* a amené hier 36 navires à Suez, aujourd'hui est arrivé notre *Dupleix* avec 26 bâtiments. Dans le bassin Ismaïl, les transports de soldats indiens sont amarrés à se toucher : ils charbonnent avant de continuer leur route vers Marseille. Dans l'étroit chenal du milieu passent en file continue les bâtiments du grand convoi Anzac, en route vers Alexandrie. Car les soldats d'Australie et de Nouvelle-Zélande restent sur la terre d'Égypte. Échantillons d'une race qui semble venue d'un autre monde, colosses d'une énergie sauvage, ne connaissant ni fatigue, ni crainte, mais rétifs à toute discipline et ignorant tout du métier des armes, troupe de choc qui deviendra formidable et se couvrira de gloire aux Dardanelles, ils ne forment encore qu'une bande confuse de terribles géants. Tels quels,

(1) Cinq hydravions seulement lors de l'arrivée à Port-Saïd. Trois autres arrivèrent en janvier 1915, qui servirent à fournir des pièces de rechange à nos cinq appareils à bout de souffle. On put, en se débrouillant comme savent le faire les aviateurs marins, compléter l'escadrille à six unités, chiffre qu'on ne put dépasser, car les demandes de rechanges n'étaient jamais suivies d'effet.

(2) Colonel Elgood : *Egypt and the Army*, Oxford University Press, p. 119.

leur présence suffira pour faire régner en Égypte un calme, qu'en réalité ils ont seuls parfois troublé de leurs gigantesques bordées.

Leur arrivée donne à sir John Maxwell toute liberté pour employer à la défense du Canal deux divisions indiennes arrivées depuis deux mois (1). Elles vont s'échelonner le long des trois secteurs : Port-Saïd, Ismaïlia où se trouve le quartier général, et Suez. La division territoriale *East-Lancashire* et trois régiments de *Yeomanry* (2), troupes magnifiques d'aspect et de recrutement, renforceront la défense du canal, si l'ennemi laisse aux Anglais le temps de les entraîner pour le combat.

Car la décision est prise. On se battra sur le canal de Suez... Ainsi en a décidé le War Office avant la guerre. Bien des chefs anglais aimeraient mieux tenir le désert. Le canal, disent-ils, n'est plus que la tranchée qui couvrira l'Égypte et recevra tous les coups... Tactique passive, tactique de désastre qui nous prive de l'arme terrible qu'est la contre-attaque. L'ennemi pourra, jusqu'à la dernière seconde, cacher le point d'assaut choisi, nous obligeant à tenir en force toute la longueur du canal. Et l'on n'a pas beaucoup de monde...

D'accord, mais il faudrait plus de monde encore pour occuper le désert. En résistant sur le canal, on permet aux lourds canons de marine de dire leur mot. Et, dans les premières batailles d'Europe, l'artillerie lourde a fait la moitié du travail...

Pourtant, à Londres, presque jusqu'au dernier moment, on discute ce plan. Winston Churchill, le 25 novembre, aurait voulu défendre l'Égypte en attaquant Gallipoli; Lord Kitchener eût préféré opérer une diversion dans la région d'Alexandrette, nœud des voies ferrées d'Anatolie, de Palestine et de Mésopotamie. Deux conceptions défendables, si l'on eût eu des troupes à expédier aux Dardanelles ou en Syrie. Les troupes manquaient partout... Tel n'est point l'avis de M. Lloyd George. Pour lui, l'armée britannique n'a rien à faire en France, sur le front immobilisé. 100 000 hommes en Syrie et le reste dans les Balkans, voilà la seule stratégie saine (3). La France se débrouil-

(1) 24 bataillons d'infanterie, une brigade montée, un corps de méharistes, et douze canons de montagne.

(2) *Herts, Duke of Lancaster* et *Westminster dragoons*.

(3) Sir G. Arthur, *Life of Lord Kitchener*, t. III, p. 102, cité par le lieutenant de vaisseau Douin dans *l'Attaque du canal de Suez*. Paris, Delagrave, 1922.

lera comme elle pourra... Le comité de guerre britannique fait bonne justice de ces divagations; Kitchener refuse d'enlever un seul homme du front français.

VIII. — SUR LA ROUTE D'EL-ARISH

Le désert Et-Tih fait la part belle aux reconnaissances aériennes. Aucune futaie, aucune bâtisse ne peut cacher l'ennemi. La vue s'étend à l'infini, sans autre gêne que l'éternel tremblotement de l'air surchauffé qui force à voler très bas pour voir les détails. En cas de panne, les avions terrestres peuvent atterrir presque partout; pour les hydravions, la moindre défaillance du moteur condamne l'appareil et les aviateurs à mort. Les mécaniciens le savent et ouvrent l'œil.

Nos Nieuport vont emmener comme observateurs des officiers anglais du service géographique d'Égypte, spécialistes du Sinaï et de la zone frontière, habitués à ce désert qui se camoufle parfois, comme pour mieux égarer ceux qui osent s'y engager. Un coup de vent arasant les dunes, remplissant les vallées, un orage changeant en torrents violents et éphémères les ouadis desséchés, bouleversent en quelques heures la mosaïque du terrain.

Désormais sans emploi, nos observateurs, lieutenants de vaisseau de Saizieu et Cintré, décident sur-le-champ de se faire pilotes. Chaque soir, les patrouilles aériennes rentrées, de l'Escaille saute à bord d'un appareil, s'envole, et, sitôt dehors, passe les commandes à l'un des nouveaux élèves. Apprentissage malaisé : nos Nieuport volent bien, mais la manœuvre en est délicate, dès que la brise force, et ils ne pardonnent pas une faute de pilotage. L'escadrille met les bouchées doubles; on vole tant qu'il fait jour, on attend pour rentrer que, sur le sable, l'ombre de l'avion s'étende à l'infini sous les rayons obliques du couchant; l'appareil pique alors vers le port, creuset d'or en fusion dont la coulée étroite s'échappe vers le sud et va se perdre dans la brume rose du golfe de Suez. L'hydravion se pose, accoste le terre-plein; les mécaniciens s'en emparent et, toute la nuit durant, le « panseront ».

Le 5 décembre, les vols de guerre commencent; le lieutenant de vaisseau Delage, vétéran de l'aviation navale, père des flotteurs à redans, technicien de l'escadrille, va explorer la

route d'El-Arish. A partir de Port-Saïd, elle suit la côte. A gauche, s'étale la Méditerranée, lac d'indigo; à droite, c'est la plaine de Tineh et de Peluse, lande immense et triste de terre salée et de vase sèche craquelée par la chaleur. Puis le désert : cinquante kilomètres durant, la route longe l'infini de poussière ardente, de solitude et de silence écrasants. Soudain l'horizon prend une teinte verte, effet de mirage peut-être? Non, car çà et là commencent de pointer la chevelure touffue et vert tendre du reten dont les gerbes retombent gracieusement vers le sol et les bouquets odorants de belharan, régal des chameaux. Sûrement, la nappe d'eau est là, sous terre, pas loin, apportant la vie aux buissons de coloquinte, dont les pommes jaune d'or tranchent sur les rameaux vert foncé. Bientôt les dernières vagues de sable viennent déferler contre des haies d'opuntias et de cactus qui bordent les acacias, les tamaris et les trente mille palmiers écailleux et élancés, de la grande oasis de Katia, forêt unique dans l'El-Tih désolé.

Au delà de l'oasis, la route longe la grande lagune salée de Bardaouil, le marais Sorbonien des Anciens, dans la direction de Bir-el-Mazar, puis elle s'enfonce vers El-Arish dans la houle infinie des sables, qui va se briser vers le sud contre la masse rocheuse du Djebel Yelleg toute grise sous le ciel d'azur

Aussi loin que l'on puisse voir d'en haut, la route est vide; mais l'oasis de Katia ne cache-t-elle point quelque parti d'éclaireurs? Au-dessus de la palmeraie, l'hydravion plane en orbes serrés de plus en plus près des grands panaches verts. Et soudain, des détonations éclatent, des balles sifflent et claquent en crevant l'entoilage des ailes. Trente cavaliers massés dans une clairière fusillent l'avion. A travers sa jumelle, Cintré, observateur ce jour-là, distingue des fez rouges à turban jaune, des burnous gris, rien de l'uniforme des réguliers ottomans. Mais, Turcs ou Arabes, ces gens-là sont ennemis et les voilà à 56 kilomètres du canal.

Delage pique vers Port-Saïd.

Qu'est-ce que ce détachement surpris à Katia, loin de tout, en enfant perdu? Des Bédouins, sans doute... Il faut savoir, aller voir plus loin, beaucoup plus loin, dépasser l'Et-Tih, franchir la frontière d'Égypte, attendre le désert de Bir-Seba, où, chassée par Sarah, Agar s'enfuit avec son enfant. Il faut savoir si El Auja et Aïn Qadès, qui virent les bandes juives, fuyant

la vallée du Nil, se rassembler pour envahir Chanaan, ne sont pas en cet endroit témoins d'une nouvelle concentration d'hommes armés. Il faut savoir si le chemin de fer Alep-Damas-Médine n'amène pas en un point de départ choisi pour la traversée du désert, à la fois les divisions d'Anatolie et de Syrie et celles de l'Arabie turque. Il faut surveiller l'embranchement Deraa-Caïffa et le rameau Afouleh-Jérusalem (1) dont on prolonge fiévreusement sans doute le tronçon à peine amorcé. Par là, les Turcs pourraient jeter soldats et matériel sur la route d'El Arish. Mais n'aimeront-ils pas mieux partir de Maan pour gagner Akaba et Suez par la voie des pèlerins? ou se préparent-ils à couper le désert en son centre?... Tout est possible, même une attaque d'ensemble par les trois routes, et l'on ne sait rien, rien!

Grâce aux hydravions, on saura. On va les embarquer sur les croiseurs anglais *Doris* et *Minerva* qui les conduiront à pied d'œuvre.

En vérité, les colonnes ennemies se préparent à descendre par toutes les routes. Djemal Pacha rêve de lancer sur l'Égypte toute la 4e armée... A Konia, Adana, Alexandrette, il est passé sous des arcs de triomphe, parmi les vivats. Et le voici à Damas. Tout de suite, il exige des renforts ; le G. Q. G. s'incline, envoie de Thrace la 8e division et, du Hedjaz, la 22e.

On va donc dégarnir l'Arabie? Geste imprudent : la guerre sainte y a fait long feu. Seuls les Azazmeh pillards, les Tarabin et quelques hordes de l'Houeitat (2) assoiffées de razzias, ont rallié le drapeau turc. Les grands clans bédouins du désert oriental, dégoûtés de la turquification système Union et Progrès, se drapent dans une réserve hautaine. Les Roala du grand désert rouge dont le chef puissant est Nouri Schaalan (3), les Bichr Aneizah, riverains occidentaux de l'Euphrate, défendront la Syrie contre une invasion, mais refusent d'attaquer l'Égypte. En revanche, les cheiks des Beni-Soukour, qui haïssent le Turc, s'apprêtent à piller les dépôts d'armes de Basse-Palestine ; les Arabes du Kerak d'entre mer Morte et désert de Syrie, révoltés

(1) Voir plus loin le croquis, *De la Palestine au Canal de Suez*.

(2) L'Houeitat s'étend dans l'est de la voie ferrée de Médine à la hauteur de Tebouk.

(3) Lequel, devenu d'abord anglophile parce que Djemal n'avait pas payé ses chameaux réquisitionnés, fit sa soumission au général Gouraud en août 1920.

de 1910, s'agitent comme les Druses du Liban et de l'Haouran. Bah ! La conquête du Caire les jettera tous aux pieds du vainqueur... Mais, comme il n'est pas vainqueur encore, Djemal doit laisser des régiments nombreux et solides en Syrie, en Palestine et sur la route des villes saintes, bien que l'émir Hussein ait promis de défendre le Hedjaz avec 1 500 volontaires, que son fils Ali commandera.

Par le chemin de fer de Médine, la 22e division grossie de volontaires bulgares, tcherkesses, arabes et tripolitains va monter jusqu'à Maan pour déferler sur l'Égypte par Akaba et Nakhl, dès que les troupes d'assaut, les 14 000 hommes de von Kress, auront enlevé le canal... 14 000 hommes ? Allons donc ! Djemal Pacha ne se dérange pas pour si peu, il lui faut 35 000 soldats pour se ruer vers Ismaïlia... Il n'y a pas assez de chameaux ? Qui ose ainsi parler ? Djemal ordonne, et 10 500 bêtes de renfort se présentent comme sorties du sol.

Les 14 000 hommes de Mersinli marcheront en tête (1) par la route Bir-Seba-Hasana, la route de von Kress ; puis, à quelques étapes en arrière, la 10e division d'Anatolie suivra. Djemal lui-même commandera ces deux groupes et le corps de Maan (2). Cependant que descendra vers la Palestine le reste de la 4e armée (3), fleuve d'hommes prêt à suivre le torrent d'assaut, et, afin d'occuper le Anglais partout, des pointes arabes et turques prendront le chemin côtier d'El-Arish. Ainsi ordonne le terrible proconsul. Avec son infanterie seule, sans avions, sans automobiles, presque sans artillerie, il se flatte d'enlever de vive force ce canal de Suez qu'on dit gardé par 150 000 hommes.

Des gens méthodiques parlent de prolonger les routes et les rails, d'amener le matériel qui manque. Que ne proposent-ils aussi d'attendre l'année 1916 ? Car il faudrait des mois, des mois pendant lesquels les Anglais se fortifieraient au maximum de la fortification. Djemal veut les surprendre, tomber sur eux comme la foudre. Donc, en avant, dès qu'on pourra, à marches forcées, à travers l'Et-Tih.

(1) 14 000 hommes du 8e corps, savoir : 25e division de Damas, général Ali Fouad Bey, complétée par des volontaires des 23e et 27e divisions.

(2) 22e division du Hedjaz, général Wehib Bey, complétée par les compagnies et escadrons de volontaires.

(3) 23e et 27e divisions, moins les volontaires. Le 12e corps restera dans la région d'Alexandrette sous les ordres de Fakhri Pacha, délégué de Djemal comme gouverneur de la Syrie. Le 8e division de Thrace ralliera trop tard.

Mais la marche forcée ne se peut accomplir qu'en décembre et janvier, les deux seuls mois frais, les deux mois où parfois Dieu daigne envoyer la pluie. Et deux semaines sont déjà perdues sur ces deux mois-là. Ordre d'amener sans plus attendre, au seuil oriental du désert, les troupes d'assaut. Le 13 décembre, elles se mettent en route vers Bir-Seba, lieu de concentration. Déjà des pointes de cavalerie se lancent, en couverture, sur les trois chemins d'invasion : cavalerie légère Techkilat-i-Maksousa sur la route de Nakhl; détachement de Moussa Kiazim Bey à Akaba ; Bédouins volontaires de Mumtaz Bey à El Arish (1).

Une trentaine d'hommes de Mumtaz sont allés jusqu'à Katia et Delage les a repérés.

Il s'agit maintenant de chercher les autres.

IX. — QUELQUES VOLS

Chaque jour de décembre amène à Alexandrie des chrétiens chassés d'Asie-Mineure. Les fuyards d'Alep disent que la ville est pleine de troupes et de matériel venus du nord; les réfugiés d'Adana ont vu passer une batterie d'obusiers lourds, des équipages de pont, des camions automobiles; ceux de Damas parlent de sept énormes canons et d'un troupeau de bœufs géants qui les traînent. D'après l'attaché militaire britannique à Sofia, l'expédition d'Égypte comptera 39 000 fusils, des mitrailleuses et de l'artillerie en proportion (2).

Ces renseignements n'inquiètent guère les Anglais. Ils ne croient pas à une attaque venant de Palestine. Ils ont ramassé, sur la côte du Hedjaz, dans le Sinaï, parfois même en Égypte, des espions arabes au service de l'ennemi. On en a fusillé quelques-uns, d'autres ont parlé. Des régiments turcs se concentrent, paraît-il, à Maan. La menace planerait donc plutôt du côté de la route Akaba-Suez. Il faut aller voir.

Le 7 décembre, la *Minerva* appareille de Suez avec un

(1) Mumtaz Bey est un ancien bandit. Condamné autrefois pour le meurtre d'un officier à Salonique, il a été emprisonné à Jaffa, s'est évadé et a pris le maquis; les Jeunes Turcs en ont fait un chef militaire, il est devenu un des ornements les plus appréciés du Comité Union et Progrès, et a accompagné Enver dans la campagne de Tripolitaine.

(2) 39000 fusils, 4 compagnies de mitrailleuses, 14 batteries de campagne, 15 de montagne, 2 bataillons du Génie, cinq hôpitaux de campagne sont les chiffres donnés par l'attaché militaire.

hydravion. Le lieutenant de vaisseau Destrem va survoler Maan avec le capitaine Stirling des *Dublin Fusiliers*, vieux connaisseur du pays. Le croiseur, route au sud, longe la péninsule sinaïtique, triste décor de sable et de rochers. La toile de fond est le Djebel-er-Raha crénelé et lézardé comme les vieux murs de Byzance; à ses pieds, rejoignant la mer, s'étale une chaîne de collines jaunes coupée de larges ravins, lits de torrents presque toujours à sec. Des taches vertes, maigres buissons de genêts montrent que de l'eau a dû couler dans ces grands creux. Plus loin, vers le sud, s'élève le Djebel-Et-Tih, diadème de roches déchiquetées qui borde le désert de l'égarement.

Dans le calme d'un midi de plomb, la *Minerva* double l'éperon de sépia du Djebel Hammam Firaoun, montagne du bain du Pharaon, trouée de grottes comme une éponge de granit et cachant en ses flancs une source bouillante où, disent les Arabes, le Pharaon de l'Exode cuit pour l'éternité. Jusqu'à la fin de cette journée courte de décembre, le morne chapelet de collines brûlées défile par babord. Au crépuscule, on distingue à peine les cinq sommets du Serbal qui écrase de sa masse et noie de son ombre les massifs d'alentour; le soleil se couche sur l'Afrique, derrière la chaîne littorale qui semble une ligne de glaciers bleus.

Au carré des officiers, le pilote et l'observateur préparent la randonnée du lendemain. Penché sur une carte aux détails rares, l'officier anglais explique.

— C'est tout à fait simple. Maan est à une centaine de kilomètres d'Akaba dans le nord-est. Nous suivrons la vallée d'Araba qui prolonge le golfe et, un peu avant Pétra, nous franchirons la chaîne qui cache Maan. Tenez, ici.

Et Stirling indique un point marqué 5000.

— Je pense que l'altitude est en pieds anglais, répond Destrem ; cela fait 1 500 mètres. Mon coucou plafonne à peu près à 1 800, donc, ça ira; sans bombes, nous serons légers.

L'Anglais dissimule un sourire. C'est que Destrem est taillé sur un modèle herculéen. On sent en lui une force irrésistible et calme, mais sûrement pas un poids léger.

Les deux officiers, avant de gagner leurs cabines, vont respirer un moment la fraîcheur de la nuit. On vient de doubler le Ras Mohammed, angle sud de la presqu'île du Sinaï. Tout

blanc, sous la clarté laiteuse de la lune, il s'efface peu à peu, dans le sillage phosphorescent. Par babord, les masses gigantesques du Serbal, du Mousa, du Katharin, escaladent le ciel plein d'étoiles. Droit devant, on devine les sommets d'Arabie. La *Minerva* s'approche de l'île Tiran, pic noir et aigu qui semble barrer l'entrée du golfe d'Akaba. A toute petite vitesse, le croiseur s'engage dans le chenal semé de roches noyées qui sépare Tiran des hauts-fonds débordant la côte du Hedjaz. Pas un souffle. Le silence est rythmiquement coupé par la mélopée traînante et triste des sondeurs qui « chantent le fond ».

Cent milles à courir encore avant d'atteindre le fond du golfe d'où partira l'hydravion.

Au petit matin, le 9 décembre, l'ancre tombe à quelques encâblures du fortin turc d'Akaba. Tout autour, émergent à peine du sable, qui peu à peu les enlize, les débris de forteresses que défendirent, contre les Sarrasins, Baudouin I[er] et Renaud de Châtillon. Parmi les grenadiers et les figuiers sont les ruines de casernes canonnées cinq semaines plus tôt par la *Minerva* et les maisons de la pauvre bourgade où passent encore parfois des marchands de moutons poussant, à travers le Sinaï et jusqu'en Égypte, leurs troupeaux venus du Moab.

La carte était fausse... Pendant des heures, Destrem cherche à sauter par-dessus le Djebel Schera, grande chaîne aux pics rougeâtres qui borde le plateau arabique. Le mur est trop haut et l'avion trop lourd. Il recommence le 11, toujours en vain. La grande vallée d'Araba, qui fait suite aux dépressions du Jourdain et de la mer Morte, paraît déserte.

La *Minerva* rentre à Suez et le général Maxwell veut arrêter les vols : il ne faut pas, dit-il, risquer de perdre des appareils si utiles, alors que l'ennemi est hors d'atteinte. Mais de l'Escaille ne veut pas mollir; un des hydravions est un jour monté jusqu'à 2500 mètres, piloté par le matelot Levasseur, petit et sec, poids-plume de l'escadrille : le capitaine Ross, des *Royal Engineers*, le plus ténu des Anglais, l'accompagnera. En route.

Le 16 décembre, amené au point de départ par la *Minerva*, Levasseur s'envole à 6 h. 30 du matin. Les éléments sont pour lui : un courant favorable le porte à 1200 mètres en vingt minutes. Il monte jusqu'à 2000, cherchant une brèche dans les arêtes en dents de scie qui couronnent l'amas de basaltes, de feldspaths, de porphyres empilés là au hasard en

un chaos étrange de couleurs éclatantes. L'avion longe le Djebel Schera, gagne vers le nord, vers un massif de profil plus doux, presque pyrénéen d'aspect, mais pelé comme le reste. Ce sont les monts de Pétra. L'ancienne voie romaine qui conduit à la fantastique nécropole des Nabatéens est tout près et voici justement un groupe d'hommes qui dévale le long de la pente, filant vers Gharandal. Pétra, c'est presque Maan. Levasseur s'entête ; bourdonnant le long du mur de pierre, son avion semble une guêpe prisonnière qui s'acharne contre une vitre close... Rien à faire. Dans la direction de Maan, le cône aigu du Djebel Haroun, la montagne d'Aaron, le Hor des Nombres et du Deutéronome, oppose obstinément sa masse de grès rouge. Le but est à 30 kilomètres à peine, 30 kilomètres à vol d'oiseau, mais d'un oiseau qui serait maître de l'espace, libre de monter jusqu'au ciel.

Soudain, silence, et peut-être silence du mort : le moteur est stoppé... Les aviateurs blêmissent et d'instinct assurent leur casque de cuir ; la sueur coule glacée sur leurs reins. Levasseur se penche, cherchant sous lui le matelas de sable, qui peut-être amortira la chute : il ne voit rien. Coincée entre le mur montagneux trop haut et les Djebel Oum-Gouf et El Makhra, l'Araba semble une gorge sans fond noyée dans un air qu'on dirait dépoli par la brume de chaleur. Allons! l'écrasement est inéluctable... La descente commence en vol plané, lorsqu'avec une brutalité joyeuse le moteur repart... La panne a duré six secondes, vingt agonies. Nul ne saura quel atome de sable, arrêté durant un clin d'œil dans quel tuyautage filiforme, a donné l'ordre de retour.

Le 18, sir John Maxwell ordonne, définitivement cette fois, de renoncer à survoler Maan. On ne recommence pas indéfiniment la lutte de l'hydravion contre la montagne (1).

Cependant, sur les routes du nord, d'autres ailes sont au travail. La *Doris* stoppe le 11 décembre devant El Arish ; Delage part en reconnaisance avec le capitaine Herbert. La bourgade semble déserte. Les maisons cubiques semblent s'enfoncer dans le sable pour échapper à la vue de l'hydravion. On

(1) Dans son rapport au commandant en chef de l'armée navale française, de l'Escaille commenta l'exploit merveilleux de Lavasseur, lequel, après d'autres magnifiques reconnaissances postérieures à l'époque étudiée ici, reçut la médaille militaire.

dirait les tombes serrées d'un cimetière sans verdure et abandonné... Au large, la *Doris*, en route vers le nord, a l'air d'un jouet : elle sera devant Gaza dans deux heures et demie. L'avion, lui, y arrive en trente minutes; il a tournoyé pendant quelques instants au-dessus de Rafa, sans rien voir.

Gaza montre l'agglomération habituelle de blocs grisâtres ou blancs à fenêtres imperceptibles, séparés par des boyaux qui d'en haut semblent d'étroites rigoles toutes noires. Les plumeaux de quelques palmiers souffreteux époussettent les toits. Une grande tour dont la base carrée supporte quatre étages cylindriques a l'aspect d'un phare qu'on aurait mis là pour guider les caravanes. Le sud est tout bosselé de dunes; dans le nord s'étend à perte de vue la plaine de Sâron, que borde la Méditerranée ; vers l'Orient, le regard s'accroche aux montagnes de Judée dont le mirage double la hauteur. Ville déserte, routes vides. L'avion pique vers le sud-est : il lui reste assez d'essence pour aller jusqu'à Bir Seba, à une soixantaine de kilomètres de la côte. Mais la randonnée si bien amorcée menace de mal finir. Au moment où Bir Seba commence de se préciser, le moteur hésite, halète, cogne. Pour un hydravion, atterrissage veut dire écrasement. Delage fait demi-tour et revient à plein gaz vers la côte, en s'élevant tant qu'il peut, car tout cela finira peut-être par un vol plané d'une durée imprévue. Sage précaution : à quelque 20 kilomètres de la mer, le moteur cale. Par bonheur, la brise souffle du large assez forte pour soutenir l'avion, pas assez pour le refouler, et la *Doris* est en vue. Delage amerrit sans casse, mais les lames courtes et rudes martèlent les flotteurs. Quand le croiseur accoste, ils sont aux trois quarts pleins. Il était temps. Comme toujours, les ailes sont trouées par des balles.

Pendant quelques jours, la *Doris* interrompt son service de porte-avions. Elle est occupée dans le nord. On s'est enfin aperçu que la route d'Alep suit le bord de l'eau entre Payas et Alexandrette. Du 18 au 22 décembre, le croiseur anglais bombarde la route et le rail, détruit des ponts, fait sauter des locomotives. Excellent travail, mais qui vient quinze jours trop tard. Le gros des troupes et du matériel turc en route vers le sud est déjà passé...

Et, en Syrie comme en Palestine, les habitants continuent de scruter en vain l'horizon de la mer : pas un pavillon français...

Dans la dernière semaine de décembre, la *Doris* emmène Destrem et, comme d'habitude, Herbert. Ils survolent la Palestine et la Syrie, de Jaffa à Saïda par Kaïffa et Acre. Sur toute la côte, les petits voiliers et les barques sont halés au sec. Destrem, méprisant la fusillade, vole partout à toucher le haut des maisons, comme s'il voulait se poser sur quelque terrasse. A Jaffa, l'immense couvent des Franciscains est changé en caserne. Partout l'activité militaire est visible, des colonnes sont rassemblées; sur la ligne ferrée, observée jusqu'aux environs de Ludd, des trains circulent... Mais les Turcs n'ont pas encore ajouté un kilomètre de rail à l'embranchement Afouleh-Jérusalem.

Quand la *Doris* rentre à Port-Saïd, tout a été vu jusqu'à Alexandrette. Destrem a pu atteindre Bir-Seba. Au retour, il bombarde une centaine de tentes qui ont poussé sur le sable d'El-Arish.

Ainsi, grâce aux vols le long de la côte nord, grâce aux reconnaissances quotidiennes des hydravions de Port-Saïd au-dessus du désert Et-Tih, peu à peu le voile se déchire qui masquait la concentration ennemie. De l'Escaille croit à l'attaque imminente, il va bientôt en indiquer la date précise aux Anglais. Je ne puis ici dire en détail tout ce qu'ont fait nos aviateurs. La liste toute sèche de leurs vols et de ce qu'ils ont vu serait fastidieuse, même si je racontais les charges faites en rase-dunes par de l'Escaille qu'accompagne l'Anglais Ledger, dispersant à coups de bombes, à coups de fléchettes, à coups de browning, les caravanes des Bédouins affolés. Mais il est une patrouille qui mérite ample relation.

Nous voici de nouveau à Akaba avec la *Minerva* et le capitaine Stirling, le 31 décembre 1914. Le pilote est le quartier-maître Hervé Grall, un beau gars à mâchoire carrée, à forte moustache noire, au regard aigu. Il n'est plus question de franchir la montagne trop haute, mais seulement d'examiner la vallée d'Araba jusqu'à Gharandal, débouché de la route de Maan. Dans le couloir de pierre, l'hydravion monte vers le nord. De temps en temps, une balle siffle, partie on ne sait d'où. A Gharandal, toutes observations finies, Grall vire de bord pour rallier la mer. Le pilote prend de la hauteur; devant Ghadian, groupe de cinq ou six masures en ruines qui marque à peu près la moitié de l'étape, l'appareil étant à 1 400 mètres, brusquement, sans cause apparente, le moteur stoppe...

Arrêt définitif, arrêt de mort. Un hydravion n'a jamais pris contact avec le sol sans tuer raide ceux qui le montaient. Mais Grall est un pilote sûr et réfléchi. De 1 400 mètres, on a le temps de planer. Dans le silence de l'hélice immobile, il parle à son compagnon :

— Aucun danger, il y a du vent.

— Nous rentrerons à pied, voilà tout, fait l'Anglais, très calme, en pliant méthodiquement sa carte et ses notes ; puis il ajoute :

— Nous aurions dû emporter des armes.

Les aviateurs n'ont même pas un browning. La brise souffle du nord. Grall se place vent debout et fait du vol à voile avec une aisance et une tranquillité admirables. Le monoplan obéit bien, la descente est si douce qu'aucun des deux aviateurs ne sent venir la catastrophe. Le pilote a repéré sur l'avant une tache de sable où il se posera sans vitesse, bien cabré, les plans opposés au vent. Cela ne tardera guère. Pourtant, quelque chose l'inquiète : avec une brise comme celle-là, le sable devrait « chasser » et il ne bouge pas. Diable ! Et Grall prudemment prévient Stirling :

— Attention à la bûche !

Puis il enlève ses lunettes et coupe l'allumage qu'il a gardé jusqu'au bout, espérant en un sursaut de bonne volonté du moteur... On ne sait jamais, n'est-ce pas ? L'altimètre marque 300 et, soudain, plus un souffle. Calme blanc. Grall a beau cabrer de toutes ses forces, la descente devient chute, la chute s'accélère, s'accélère... Craquement formidable ; les flotteurs ont touché et tout le haut de l'avion, fuselage, moteur, ailes, entraîné par la vitesse acquise, a capoté autour du train d'amerrissage, lequel n'est plus qu'allumettes...

Stirling, indemne, n'en est pas beaucoup plus fier. Il est coincé sous les débris, tête en bas, reins arqués, pieds appuyés sur le crâne, tout comme les clowns qui font de l'équilibre sur les mains, jambes gracieusement rabattues. La position de l'officier est moins élégante ; de sa seule main restée libre, il extrait le sable qui maintient béante sa bouche. Opération qui ne se peut remettre, car le réservoir d'essence crevé laisse tomber deux jets copieux et fétides dont l'un aboutit entre les dents et l'autre dans les yeux du malheureux. Enfin, c'est fait, et Stirling appelle : « Grall ! Grall ! » A chaque cri, une lampée d'essence envahit sa gorge... Des minutes longues... Des appels

encore... et des nausées atroces. Il fait chaud là-dessous. La face de Stirling s'empourpre. Enfin, voici quelqu'un; on touche l'avion... on parle... les Turcs peut-être. L'officier entend mal, ses oreilles bourdonnent et de son nez coule, goutte à goutte, sur le sable, du sang mêlé d'essence qui fait une tache rougeâtre et huileuse...

Grall ne s'est aperçu de rien. Lancé à 20 mètres de l'appareil, il est resté là longtemps, raide. Tué? Non! Un Breton ne meurt pas pour un contact rude avec le sable. Et même il remue, il cherche à se mettre debout, retombe et enfin arrive jusqu'au tas informe de toiles crevées, de bois cassé, de fers tordus qui fut un hydravion à flotteurs. La charpente de Grall a mieux résisté. Le choc qui aurait tué neuf pilotes sur dix a laissé l'homme intact, mais affreusement meurtri. Il fouille l'amas de débris et trouve Stirling, figure violette, yeux injectés, presque évanoui... Grall se hâte, tout en surveillant les environs. Les gens qui ont fusillé l'avion ce matin ont dû le voir tomber, sûrement ils cherchent... Enfin, chaque chose en son temps. Maintenant que l'officier est d'aplomb, il faudrait brûler les restes de l'appareil. Pas d'allumettes...

Les aviateurs tiennent conseil. Trente-deux kilomètres les séparent de la côte, en plein pays ennemi, sans vivres... Pas tout à fait, une bouteille est restée intacte, à moitié pleine d'eau, et Stirling possède une tablette de chocolat. Les Anglais sont gens de ressources.

En marche à 11 h. 20 à travers un champ de pierres coupantes, sortes de haches en silex incrustées dans le sol, le tranchant en l'air. Grall se traîne, blême et souffrant le martyre, serrant les dents pour n'exhaler aucune plainte; l'officier britannique, moins abîmé par la chute, avance sans trop de mal. A 3 h. 15, Grall tombe: Stirling le relève, le soutient. Un quart d'heure plus tard, le quartier-maître s'abat de nouveau exténué, à bout. Il souffre comme s'il avait les côtes en morceaux, les jambes cassées; autour de lui, tout semble tourner; sa tête a dû cogner durement lors de la chute. Et huit kilomètres à peine sont franchis... Puisque Stirling tient le coup, le mieux est de le laisser aller de l'avant tout seul; il tâchera de ramener du secours. Laissant à Grall la bouteille d'eau et une demi-tablette de chocolat, l'officier poursuit sa route. Suivons-le.

4 heures du soir. La brise a sauté au sud. Elle apporte du

lointain un sourd grondement, tonnerre ou canon. Si c'est le canon, l'affaire est grave : il y a du Turc par là ; si c'est le tonnerre, la perspective est pire : dans une gorge comme celle-là, les pluies d'orage balaient sables, roches, bêtes et gens déchirés, émiettés dans un tourbillon formidable dont tout fait craindre la venue : lourdeur insupportable, ciel plombé, atmosphère épaisse, couleur de poussière.

Les roches crachent du feu. La brise de mer qui devrait rafraîchir l'air torride n'apporte qu'un souffle de brasier. Stirling continue... Sous ses vêtements, dans ses souliers, sa peau brûle atrocement ; il croit respirer des flammes ; la soif le tenaille, plus ardente à chaque pas... et chaque pas est un effort nouveau. Une vague route s'accroche aux premières pentes de la montagne, en pleine vue... Pour rester caché, il faut suivre le fond de l'Araba, amas de blocs que l'Anglais escalade, genoux en sang, mains brûlées ; ce sont ensuite, pendant des kilomètres, des tas de sable ou de gravier qui roulent sous les pieds. Parfois, le chaos devient tel qu'il faut se risquer sur la route. Trois fois, l'officier a dû se rejeter en plein maquis pierreux et faire le mort, à la vue d'un turban, d'un burnous ou d'un fez... Ce couloir de feu pue le coupe-gorge et ceux qui le hantent, — autrefois les terribles Édomites, — sont les Azazmeh de légendaire cruauté !

4 h. 30. Le soleil descend derrière le Djebel Oum Gouf ; dans la vallée monte l'ombre bénie qui apportera la fraîcheur et cachera le fugitif. Stirling regagne la route qu'il trouve couverte de traces nombreuses. Des troupes ont passé là, en route vers l'ouest, laissant des cadavres de chevaux, presque chauds encore, à peine entamés par les vautours... Mais ces troupes n'ont-elles pas une arrière-garde ? On dirait la rumeur d'une chevauchée, pas loin... Pas loin, mais où ? Renvoyé en tous sens par les parois de granit, le bruit semble venir de partout à la fois. Oh ! Attention ! Et Stirling, plaqué au sol, rampe hors de la route, gagne un buisson d'où s'enfuit au galop une harde de petites gazelles. Bon Dieu, un chien se lance derrière elles, un lévrier blanc... Sur un coup de sifflet, l'animal s'arrête, revient lentement, à regret, grogne en passant près du buisson et finit par rallier un cavalier, dont la silhouette subitement aperçue a jeté Stirling dans sa cachette. L'homme met pied à terre, escalade un tertre, hurle en turc

des commandements. Il a dû voir quelque chose, il appelle du renfort. Stirling, toujours rampant, gagne vers l'est, vers un cloaque marécageux dont il aperçoit les grands roseaux et les buissons d'alfa... Longtemps il reste là blotti dans la boue, boue sans eau, hélas! Des soldats vont venir sans doute, guidés par ce sale chien... Non. Les minutes passent; sur la route on entend une troupe qui file vers le nord, et des voix...

Stirling brisé se relève avec peine; il a failli s'endormir dans le marécage... Il faut rallier la mer avant l'aube. Pour comble de misère, la lune dans son plein illumine la route et laisse de grands trous d'ombre suspects. En avant, quand même, à la grâce de Dieu!... Toute la nuit, il marche, jambes rompues, pieds en sang. Dans l'obscurité glacée, il brûle de fièvre et de soif... et en même temps grelotte...

7 heures du matin, l'aurore pointe. Akaba est toute proche, Akaba et ses fontaines. Mais un bivouac turc barre le chemin, on en voit les feux et les sentinelles. D'un buisson à l'autre, Stirling se glisse, arrive au bord de la mer : le croiseur est là, tout près, bien visible sur l'eau nacrée par la lune.

— *Minerva! Minerva!*

Il a hélé de toutes ses forces. Puis il s'est abattu sur le sol, il espère...

Le croiseur a entendu; un projecteur s'allume et cherche. Dans le cercle de clarté, les maisons d'Akaba surgissent d'une blancheur de neige. Lentement, le jet lumineux balaie la côte, éclairant tour à tour les palmiers, la vieille forteresse des Croisés, les tentes turques, s'arrête une seconde sur la roche où Stirling vient de se relever, puis s'éteint. Un clapotement d'avirons, des voix anglaises, l'officier est sauvé. C'est l'aube du 1er janvier 1915.

A cet instant, Grall, lui aussi, commence à descendre vers la mer. Douze heures durant, au pied d'un seyal sans feuilles, il a dormi comme un sac de sable, en dépit du froid mortel. Ce matin, il se sent plus fort et sa marche est d'abord rapide, le long d'une sorte de piste d'argile desséchée, coupée de fissures qu'il faut franchir d'un bond. La fatigue vient vite, doublée par la peur d'être vu par une bande de cavaliers bédouins qui cheminent à mi-pente du Djebel Schera... Quelques arbustes rabougris, quelques buissons cachent le fuyard.

Après trois heures, Grall commence de n'en plus pouvoir ; il vient d'éviter un groupe d'hommes armés qui visiblement cherchaient. Turcs ou Bédouins ? Il n'a pu distinguer, il a perdu ses lunettes d'aviateur et le soleil cruel brouille sa vue, fouille son cerveau. Pourtant ils n'étaient pas loin... Le sol marneux a disparu. C'est du sable, à présent, un sable sans consistance, brûlant, éreintant, sur quoi courent des lézards gris-poussière que le crissement des pas a chassés de leurs trous. Le quartier-maître, mourant de soif, titube ; l'effort de chaque pas résonne, tel un coup de marteau, dans son crâne douloureux : il avance quand même, refusant de mourir là, d'ajouter son cadavre à tous les cadavres de chevaux sur quoi tournoient les vols de corbeaux lourds... Arrivera-t-il au but ? Des éclairs blancs, des éclairs rouges, zigzaguent devant ses yeux. Épuisé, il va obéir à l'appel mortel du désert, se coucher, attendre... Pourtant la côte ne peut plus être loin...

Dans un dernier sursaut, le malheureux gravit une colline brûlante, fouille le lointain. Et voici que les roches zébrées de noir, de rouge, de jaune oscillent comme si la terre tremblait ; d'autres montagnes s'élèvent couvertes de forêts ; les vagues de l'air brûlant ont un chatoiement de houle liquide... La mer ? Non, le mirage ! En un instant, tout disparaît, la gorge abrupte et calcinée reprend son aspect désolé. Pourtant, là-bas, une frange subsiste, d'un bleu plus sombre que le bleu du ciel, d'une teinte qui ne peut tromper l'œil du marin, même au bord de l'hallucination, de la folie. La mer. Encore deux heures de marche, peut-être, mais il fera nuit, il est déjà quatre heures et le soleil est bas. Et Grall, attiré par la mer amie, retrouve quelques forces...

Tout à coup ses oreilles bourdonnent plus fort dans un concert de sifflements aigus qui s'achèvent en un coup de fouet. La fatigue sans doute... Grall lève la tête. A sa gauche, la roche s'étoile de points noirs d'où rayonnent des fissures. Des balles, tout simplement ; quelque enturbanné vide le magasin de son Mauser par dessus la vallée. Cette attaque rend à l'homme traqué tout son sang-froid ; il ne veut pas se faire démolir en vue du port ; il se courbe, gagne l'abri d'un talus et, par un miracle d'énergie, prend sa course vers la mer, comme un fou, sans plus rien voir...

La côte approche et la nuit. De la gorge profonde où s'en-

gage la route de Suez, la route des pèlerins, jaillit le flot de lumière cuivrée du soleil couchant, projecteur géant marbré de nuages poupres qui secoue une poudre d'or sur les sommets. L'orient se voile de mauve, la frange bleue de tout à l'heure est une nappe d'un violet profond vers quoi le misérable se précipite pour sauver sa peau, pour toucher le rivage avant la nuit close, pour être vu par les siens...

La mer enfin et le croiseur! Il est à moins de 500 mètres, Grall distingue les marins qui s'agitent sur le pont. Mais, bon Dieu! Il appareille, ce bateau-là! Il est fou. Du bord, on doit pourtant voir la silhouette toute noire sur le blanc de la plage, l'homme désespéré qui tend les bras... Grall rassemble toutes ses forces pour appeler... Gosier brûlant, langue racornie, il ne peut émettre aucun son. Lentement, comme comprenant qu'elle devrait rester là, attendre encore, la *Minerva* s'éloigne. La nuit bientôt l'engloutit.

Sur la plage un corps est étendu. Trop épuisé pour penser et pour souffrir, Grall s'est endormi.

Toute la journée durant, les Anglais l'ont cherché. Des marins armés ont quitté la *Minerva* dès l'aurore. Stirling voulait les guider, mais le médecin du bord l'a enfermé dans sa cabine. Le détachement a fouillé toute la vallée, a frôlé Grall; rappelez-vous ce groupe d'hommes armés que le malheureux n'a pas reconnus, qu'il a évités... Puisqu'on n'a rien trouvé, c'est que le pilote a été capturé par les Turcs ou pris par les Bédouins, donc tué... Il ne reste plus qu'à rentrer à Suez, pour dire à l'amiral Peirse : « Voilà : l'hydravion est perdu, l'observateur anglais est rentré, quant au pilote français, il est resté là bas, mort ou vivant, nous l'ignorons... »

C'est impossible. A tout prix, il faut savoir, il faut faire parler les Arabes, et ravoir le corps... le corps... Les officiers de la *Minerva* n'oseront plus aborder les aviateurs français... A l'aube prochaine, on reviendra devant Akaba, on essaiera encore.

A toute petite vitesse, le croiseur fait route dans la nuit. Au carré des officiers, dans le poste de l'équipage, silence morne... La fraternité des gens de mer n'est pas seulement une expression vague; il a fallu que les Allemands se paient une flotte pour qu'on ait un jour rencontré des gens qui naviguent sans comprendre ce mot-là... Les marins de la grande marine bri-

tannique, eux, comprennent et souffrent, ce soir-là, infiniment, silencieusement.

Sur la passerelle, le capitaine de frégate William B. Macdonald, enfermé depuis une heure dans la chambre des cartes, a rédigé vingt brouillons de T. S. F. pour rendre compte au grand chef. La phrase ne vient pas. A neuf heures brusquement il renonce, sort de l'abri et s'adresse à l'officier de quart :

— Cardwell, faites demi-tour et réglez à 14 nœuds. Je suis sûr que l'homme est là, je le vois, je le sens.

— Très bien, commandant, dois-je faire parer la baleinière?

— Oui, tout de suite et les projecteurs aussi. Prévenez Stirling que nous allons trouver son pilote.

A 14 nœuds, la *Minerva* s'élance : sur le pont, les matelots, à présent, parlent très haut. Un timonier a révélé les raisons de la manœuvre et la conviction du commandant. Personne ne doute plus. A l'infirmerie, on prépare tout ce qu'il faut pour le frère de France et, au carré, le champagne. Le croiseur côtoie le rivage qu'éclaire la lune. A une heure du matin, voici les maisons d'Akaba. Le commandant Macdonald manœuvre lui-même. Il est calme, il est sûr. Et le navire stoppe à l'endroit d'où, huit heures plus tôt, il a arraché son ancre.

Sur la plage, Grall dort toujours... Quels coups de canon faudra-t-il pour l'éveiller ?

La lumière suffira. Multipliez par cent le choc produit sur vos yeux par les plus puissants phares d'automobiles et vous comprendrez ce que peut être l'éblouissement d'un projecteur de marine dont on reçoit, à 400 mètres, la lueur en pleine figure. Il faut une rude habitude aux commandants de torpilleurs pour ne point se briser contre le cuirassé qu'ils attaquent, même dans les exercices du temps de paix. Dès qu'on est pris par le faisceau, fût-ce à 1 500 mètres, on perd toute notion de la distance et de la direction : ainsi les oiseaux viennent s'écraser contre les lentilles des phares. En revanche, bien souvent, les gens qui manœuvrent les projecteurs ne vous voient pas ou vous voient mal...

Deux baleinières anglaises et un canot longent le rivage, un pinceau lumineux suit lentement la côte, caresse une seconde la figure de Grall et passe... Du croiseur on n'a pas vu la forme couchée. Mais l'homme est debout à présent, le sommeil lui a rendu la voix, son hurlement crève la nuit, tombe à bord du

navire. Le projecteur s'arrête, revient en arrière, s'immobilise enfin sur le quartier-maître. Une baleinière est là, tout près...

La *Minerva* peut rentrer à Suez.

X. — UN DOMINICAIN

Tandis que les hydravions de France planent au-dessus des sables et des monts, la Grande-Bretagne, sans coup férir, agrandit son domaine.

Le 18 décembre, elle proclame l'Égypte protectorat anglais; le 19, elle dépose le khédive Abbas-Hilmi et le remplace par son oncle Hussein Kamil Pacha, désormais sultan.

Anzacs et territoriaux apprêtent leurs armes...

Mais tout reste calme. Le peuple détestera les protecteurs comme il détestait les occupants. En secret. La presse est muselée, les réunions de plus de cinq personnes interdites, les bouches cousues par la terreur des mouchards, une lettre imprudente suffit à vous faire interner dans un camp de concentration. Bref, l'ordre règne, malgré l'opposition sourde des gens de mosquées... Cinq ans plus tard, les Anglais paieront.

En attendant, sir John Maxwell, en son quartier-général du Caire, est tout à fait tranquille. Les renseignements aériens le laissent aussi froid que les informations des réfugiés. Fin décembre, cette dernière source se tarit, les Turcs ont fermé leurs ports ; nul chrétien ne pourra plus s'évader de la prison ottomane, devenue bagne en Syrie et en Palestine sous la poigne de Djemal-Pacha... Embargo qui cache évidemment d'importants mouvements de troupes. L'État-major britannique ne voit pas si loin...

Par acquit de conscience, on s'organise quand même. Une demi-compagnie prend poste près de chaque gare du canal (1); à Kantara, au Chantier VI (2), à Koubri, des têtes de ponts armées de canons surgissent des sables de la rive d'Asie (3);

(1) Ces gares, qu'on trouve tous les 10 kilomètres, sont les points où le canal s'élargit sur un parcours de 500 mètres environ, pour permettre aux navires de se croiser. On y trouve sur la rive africaine : un poste de signaux, le télégraphe, le téléphone, des bouées de rechange, des embarcations et un débarcadère.

(2) Le Chantier VI se trouve à l'entrée nord du lac Timsah.

(3) Les têtes de pont se composent d'un réduit et d'ouvrages avancés, dont la distance au réduit ne dépasse pas 1000 mètres.

on creuse, sur la même rive, des tranchées qu'on n'occupera que de jour. Sur la rive d'Afrique, court une ligne continue de tranchées s'appuyant sur des postes fortifiés; des ponts sont prêts à enjamber le canal (1); on triple le nombre des bacs; les trains et l'énorme matériel flottant prêté par la Compagnie de Suez (2) transporteront les hommes aux points attaqués.

Et l'optimisme règne, le 30 décembre, au quartier général. Ce matin-là, sir John Maxwell siège à la grande table du Conseil de guerre, environné d'officiers élégants et alertes. De jeunes capitaines d'état-major sans doute? Mais non! regardez les poitrines barrées de triples lignes de rubans multicolores. Ce sont, je vous assure, des généraux (3). Ah! la culture physique est chose qui conserve... à moins que, réellement, l'armée d'Égypte ne compte que des chefs très, très jeunes, et tellement sportifs... Et tellement satisfaits! « Le canal est beaucoup plus fortement défendu qu'il n'est nécessaire, dit Maxwell. — Certes, répond quelqu'un, jamais les Turcs n'oseront venir, voyons! — L'attaque est possible, consent un des moins optimistes, mais sûrement pas avant des mois... »

Pourtant, il y a deux jours, de l'Escaille, — simple lieutenant de vaisseau français, il est vrai, — a affirmé, écrit, signé ceci : « D'ici un mois, les Turcs seront au contact des troupes anglaises. » Et, ce matin, un moine a demandé audience au général en chef. On le dit bien renseigné. Il vient de la fameuse École française d'études bibliques de Jérusalem, dont la bibliothèque unique, foyer lumineux d'archéologie et d'histoire, attirait avant la guerre les plus illustres savants (4).

Le voici. C'est un dominicain français monumental quant

(1) On ne peut les laisser en place, le canal serait bloqué. Trois ponts sont prêts : à Kantara, au Chantier VI et à Koubri.

(2) Trois trains blindés de six wagons chacun. Chalands, remorqueurs, dragues, canots à moteur, ferry-boats dont l'un peut, à lui seul, porter 600 hommes.

(3) Major général Wilson, commandant la 10e division d'infanterie indienne et l'ensemble des troupes du canal; major général Wallace, commandant la 21e division d'infanterie indienne; majors généraux Younghusband (28e brigade), Melliss (30e brigade), brigadiers généraux Cox (29e brigade), Geoghegan (22e brigade), H. D. Watson (32e brigade), W. A. Watson (brigade de cavalerie). Il y a donc deux divisions d'infanterie indienne, composées chacune de 3 brigades à 4 bataillons, une brigade de cavalerie, une brigade d'artillerie de montagne (2 batteries).

(4) L'École biblique était sournoisement attaquée par l'Allemagne, qui avait envoyé là-bas un Jésuite, le P. Fonck, intrigant d'envergure. Cf. la Chronique politique de M. Raymond Poincaré, *Revue* du 1er septembre 1920.

au volume et quant à la hauteur. Sa soutane noire, — il a quitté pour voyager la robe blanche de l'Ordre, — et sa barbe danubienne or et argent lui donnent un aspect majestueux; le regard profond et rieur par instants, le modelé du crâne rasé selon la règle, montrent, clair comme ciel d'Égypte, l'intelligence narquoise et l'immense bonté. A voir cet homme taillé pour le commandement, à deviner cette force, on jurerait qu'un des vingt-quatre patriarches est revenu parmi les vivants. Comme ces anciens pasteurs de peuples, le P. Jaussen est, quand il le faut, un vrai nomade, guide de la montagne, pilote du désert. Nul mieux que lui ne connaît le Sinaï, nul n'est plus que lui rompu à toutes les difficultés de la diplomatie orientale, à toutes les finesses de la langue du désert ; tour à tour silencieux et patient, ou remuant et prolixe, il a partout conquis la confiance des Bédouins de tous les clans, celle même des Azazmeh hypocrites et féroces.

Il est très à son aise devant la brillante assemblée d'aujourd'hui; il y cherche en vain quelque figure qui lui soit familière. Ainsi, ces nouveaux venus vont se charger d'arrêter l'assaut turc... Enfin, pense le P. Jaussen, la Providence aidant, on s'en tirera peut-être; mais soupçonnent-ils seulement le danger? Un colonel de l'état-major le prie, en bon français, de s'expliquer.

— Je suis venu, répond le dominicain, parce que, là-bas, je n'avais plus rien à faire. Les Turcs savent que je suis généralement assez bien renseigné; ils voulaient me garder à Jérusalem et avaient fini par me surveiller de si près que je ne pouvais plus être utile à personne. Heureusement, avant qu'ils aient eu le temps de me mettre sous clef, la *Doris* est arrivée et j'ai pu filer. Mais ils sont sur mes talons...

— Que voulez-vous dire? demande le colonel.

— Simplement que les Turcs sont en route pour l'Égypte, vous les verrez bientôt.

La phrase, traduite, déclenche l'hilarité. Par Jupiter, ce prêtre est impayable! Voyez-vous les Turcs arrivant, comme cela, au galop, à travers l'Et-Tih? Mais il faut être indulgent : cet homme, après tout, n'est pas un militaire...

Le P. Jaussen a fort bien compris, mais chacun son tour n'est-ce pas, et, sans paraître attacher à ses mots aucune nuance d'ironie :

— Il est réconfortant, messieurs, de voir éclater votre joie à l'idée de la bataille très prochaine, et je me félicite d'être le messager d'une nouvelle aussi bien accueillie.

— Telle n'est pas la raison de notre gaîté, répond le colonel.

— Alors, mon colonel, dit le dominicain, je vois à présent que le sens exact de mes paroles vous a échappé. Pour éviter toute méprise, voulez-vous être assez aimable pour écrire ?

Et le P. Jaussen dicte en appuyant sur les mots, si lentement que presque tous les officiers comprennent ; tout en écrivant, le colonel, à voix haute, traduit :

« Avant le début de mars 1915, les Anglais verront les Turcs sur le canal. »

Les généraux, malgré eux, commencent de s'émouvoir devant cette belle assurance. Après tout, le moine va peut-être leur apprendre du nouveau. Le général Maxwell l'invite à préciser. Le P. Jaussen prend sa revanche :

— Messieurs, dit-il, je ne suis pas un soldat, et les côtés militaires de la question m'échappent sans doute, mais n'avez-vous pas vos officiers du service géographique, qui, eux, doivent connaître le Sinaï ? Que vous ont-ils dit ? Ceci, je pense : il n'y a pas de routes, il n'y a pas d'eau, une troupe d'infanterie crèverait de chaleur et de soif... Ces officiers, je les ai vus au travail, en plein désert, et j'ai toujours admiré leur manière d'organiser leur propre existence dans ce pays perdu. Mais s'ils avaient, comme moi, traversé l'Et-Tih une vingtaine de fois, sans avoir derrière eux un convoi complet et confortable, ils vous diraient qu'on peut passer, si on veut. Et je vous garantis que tous les Turcs veulent et que Djemal-Pacha, qui est un rude homme, veut aussi, veut avec autant d'énergie que tous les autres réunis... Je pourrais, messieurs, invoquer l'exemple des grandes expéditions qui ont franchi les sables, depuis Moïse jusqu'à Bonaparte, en passant par Alexandre le Grand, mais il serait malséant de supposer que vous ne les avez point étudiées à fond.

Ce disant, le P. Jaussen sourit dans sa barbe. Il pense que sans doute plusieurs de ces officiers-là ont quelque peu négligé Plutarque, et même leur compatriote Freeman (1).

— Monsieur, dit alors Sir John Maxwell, il ne s'agit point

(1) Professeur à Oxford, mort en 1892, lequel a étudié les campagnes d'Alexandre le Grand.

ici des possibilités d'attaque. Puis-je vous prier d'admettre que nous en avons quelques notions? Mais vous comprendrez nôtre étonnement, lorsque vous déclarez que les Turcs vous suivent de près. Nos informateurs nous les montrent moins pressés.

— Mon général, vos informateurs sont mal informés, ou, en tout cas, moins bien que moi-même. Vos informateurs sont des gens que vous payez, d'autres peuvent les payer plus cher. Mes informateurs à moi travaillent pour l'honneur, ce sont des Syriens catholiques et des gens du Liban, des gens qui aiment la France et des Arabes qui n'aiment peut-être pas la France, mais qui m'aiment moi, et même des Turcs, des Turcs qui n'ont pas encore admis que leur pays puisse être en guerre contre le nôtre. Et, en dehors de tout ce que m'ont dit ceux qui travaillent pour moi, il y a ce que j'ai vu et qui n'est pas du tout risible, je vous jure. Eh bien! j'ai vu, avec mes yeux, à Jérusalem d'abord, puis à Damas, passer, en route vers le Sinaï, des soldats. Des soldats en guenilles, c'est vrai, et là-bas c'est normal, mais tous bien armés et avec des équipements tout neufs en cuir et non pas en carton... J'ai dit à mes Arabes de les compter, et j'ai pu recouper leurs comptes. Ces soldats-là sont vingt-cinq mille. Et j'ai vu, sur le petit chemin de fer, le tortillard Damas-Sillé, des wagons de pelles, de pioches, de réseaux barbelés, de fils téléphoniques. Cette ligne-là débitait huit trains par jour, les machines ont chauffé au charbon tant qu'elles ont pu et au bois après. Sur la route j'ai vu des chariots, des chariots bâchés à cause des hydravions qui veulent tout voir; sous les bâches il y avait des chalands en fer pour traverser le canal, et j'ai vu des caravanes de chameaux et de mulets chargées de biscuits fabriqués sous mes yeux à Jérusalem, et tout ça descendait sur Bir-Seba et doit continuer en ce moment vers la limite du désert, vers El-Auja, vers Kosseima; je pourrais vous donner le nom des étapes. Et si vous pouviez fouiller toutes les maisons depuis Alep jusqu'à Jérusalem, vous n'y trouveriez plus un bidon à pétrole et plus une outre, tout est réquisitionné pour porter l'eau dans le désert. Car ils prendront, j'en suis sûr, la route sèche, la route des patriarches que j'ai suivie moi-même cinq ou six fois; le terrain y est assez solide pour porter du canon. Ah! messieurs, je voudrais rire avec vous, mais, sur ma parole, il n'y a pas de quoi...

Les Anglais sont moins gais. Sur-le-champ, ils décident de

préparer le grand jeu. Et le P. Jaussen, incontinent mobilisé comme interprète d'arabe, rallie Ismaïlia. Il saura faire parler les Bédouins.

XI. — LA MORT D'UN PILOTE

L'activité de notre escadrille est doublée. La Compagnie du Canal a gréé en porte-avions les cargos *Anne* qui fut l'allemand *Anna Rickmers* et *Raven* qui fut le *Rabenfels*. Chacun d'eux emporte deux appareils. Et chaque jour le métier devient plus dur. Janvier est l'époque des rosées abondantes qui rongent l'acier des rouages sans cesse attaqués par la poussière de sable impalpable, dont l'air demeure saturé après les coups de Khamsin. Les moteurs n'en peuvent plus, les mécaniciens s'exténuent après chaque vol à tenter de fabriquer du neuf avec du vieux. On tiendra quand même. De l'Escaille et tous ses pilotes veulent qu'ici s'impose à tous la maîtrise aérienne française. Et lorsque, le 9 janvier, Sir Henry Mac Mahon, Haut Commissaire anglais en Égypte, prend ses fonctions, c'est aux Français qu'il demande le baptême de l'air et l'hydravion de Delage le promène tout le long des défenses du Canal.

Le 13 janvier, un communiqué officiel prévient le peuple d'Égypte de l'attaque turque probable. Si elle n'a pas lieu, on pourra toujours dire que l'ennemi a eu peur.

Au-dessus de la région frontière, nos hydravions à tire d'ailes planent, rallient juste leur cargo pour faire le plein d'essence, puis repartent. A présent, les randonnées sont passionnantes. Les troupes ennemies commencent d'affluer vers Bir-Seba, El-Auja, Kosseima. Les aviateurs emportent deux bombes, dont ils ont chaque fois le placement. Les premiers jours, les soldats turcs s'étonnent, puis admirent et ne songent qu'ensuite à canarder les grands oiseaux... Gerbe mal dirigée de tout un régiment tirant à la fois, n'importe comment...

Louis de Saizieu, pilote tout frais breveté, nerfs d'acier, coup d'œil sûr, le pur sang de l'escadrille, est enfin lâché en liberté et il vole, il vole... impossible de le retenir. Si jamais les Turcs le descendent sans le tuer, malheur à ceux qui approcheront de son browning (1) ! Son observateur est le lieutenant an-

(1) Il le prouva le 23 décembre 1915 à Bir-Seba. Forcé d'atterrir moteur en panne, il réussit, chose inouïe, à amener au sol l'hydravion sans même abîmer

glais Ledger, du *Royal Flying Corps*, plein de cran lui aussi.

5000 hommes à El-Auja, 10000 à Bir-Seba dit le rapport du 14 janvier. Et des gros canons, de Saizieu l'affirme, Ledger aussi. Peine perdue. L'état-major prétend que les grosses pièces n'ont que faire par là et tout le monde sait qu'elles ne pourraient franchir l'Et-Tih... Tout le monde, sauf le P. Jaussen...

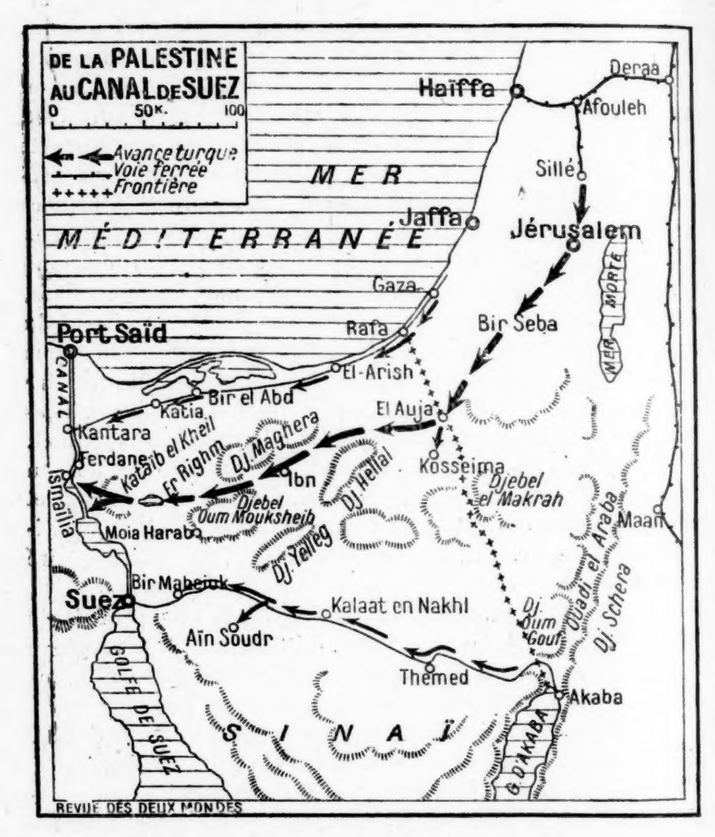
Voici que le désert commence de se peupler. Mais c'est étrange : les traces sont nettes, nombreuses, profondes et l'on ne voit personne! Les Turcs doivent marcher la nuit... Un beau jour, Saizieu croit distinguer des mouvements suspects sous des buissons de tarfa. Faut-il bombarder? S'il n'y a personne, les deux obus de 10 c. empennés qui servent de bombes vont être perdus. Saizieu descend à 300 mètres et projette, en avant-garde, mille fléchettes d'acier, deux boîtes de cinq cents. Changement à vue : le désert foisonne. Par vingtaines, des chameaux affolés de peur et de souffrance surgissent du couvert, fuient ventre à terre dans toutes directions ; en même temps, d'une ligne de couvertures khaki qu'on eût juré être du sable, des soldats émergent, tout un régiment. En avant les bombes! Celles de Saizieu d'abord, puis celles de Trouillet, dont l'hydravion vient d'accourir. Et, au retour, on en entendra de belles : Trouillet, quartier-maître mécanicien et pilote, est une espèce de Maurin des Maures aérien, méridional maigre et recuit, d'un cran formidable, mais pas militaire pour un liard.

A partir de ce moment, on vole aussi près que possible de l'aube et du crépuscule et l'on voit... Un trident de troupes glisse à travers l'Et-Tih : la pointe centrale dardée sur Ismaïlia, les deux autres sur El-Arish au nord, sur Suez au midi.

Le 19 janvier, El-Arish est plein de soldats, le 20 Cintré, piloté par Trouillet, en découvre à Katia ; le 22, Delage et Cintré bombardent Bir-el-Abd et amerrissent en panne, un torpilleur les ramène à Port-Saïd ; le 23, on signale 10000 hommes à Ain-Soudr (60 kilomètres sud-est de Suez), un hydravion est pris sous le feu d'un groupe important dans l'est du petit lac

les flotteurs. Une troupe de Bédouins armés se précipita sur lui et sur Ledger. Bataille. Ledger fut tué d'une balle au cœur. Saizieu arriva à grand peine à brûler son avion et finalement, attaqué par plus de vingt hommes, fut fait prisonnier. Plusieurs Bédouins tués et deux grièvement blessés restèrent sur le carreau. Saizieu fut nommé officier de la Légion d'honneur pour ce fait d'armes.

Amer à Moia-Harab; de Saizieu signale 15 000 hommes et des canons entre El-Auja et Kosseima, 10 000 à Bir-Seba et rentre, les ailes criblées. Chaque jour, les forces turques grossissent : 3 000 soldats, le 26, dans l'est, de Suez à Bir-Mabeiuk,



ROUTES SUIVIES POUR L'ATTAQUE DU CANAL

et autant à Moia-Harab. Des chariots étranges, que remorquent dix-huit paires de bœufs et des centaines d'hommes avancent sur les pistes du désert...

Sur le Canal tout est prêt. Depuis cinq jours, les femme est les enfants ont évacué les gares. Les patrouilles de la défense sont au contact des avant-gardes turques.

Le 28 janvier, l'escadrille des Nieuport n'a plus que sept pilotes; le quartier-maître fusilier Jean-Marie Le Gall vient d'être tué par les Anglais. C'était un Breton modeste, petit, trapu, silencieux. Ses yeux bleus brillaient d'une flamme mystique, la flamme d'un apôtre de l'air. Il ne vivait que pour son hydravion ; c'était la chair de sa chair; au repos, il restait tout près de lui, le soignait, le caressait, lui parlait comme on parle à une bête fidèle. En plein vol, une joie d'illuminé le transfigurait.

L'ennemi est maintenant assez proche pour qu'on n'ait plus besoin des cargos porte-avions. Le 27 janvier, Le Gall s'envole de Port-Saïd ; Partridge l'accompagne, officier de dix-huit ans, dirait-on, engagé dans l'armée indienne au début de la guerre, et bombardé lieutenant...

L'hydravion survole le canal. Temps merveilleux ; le lac Menzaleh et les terrains inondés d'Asie sont des nappes éblouissantes qu'aucun souffle ne ternit. A Kantara, le cuirassé *Swiftsure* est amarré, ses grosses pièces pointées vers le désert. Plus loin, vers Ferdane, on aperçoit le sloop *Clio*. Sur la rive d'Asie, les aviateurs voient un nid d'insectes bloqué par une toile d'araignée : c'est la tête de pont de Kantara, que borde le réseau barbelé. Déblayant les tranchées où sans cesse le sable retombe, transportant des sacs de terre aux parapets, les Indiens semblent autant de fourmis affairées qui entassent ou enfouissent leurs provisions. A Kantara s'amorce la route d'El-Arish qu'il faut surveiller aujourd'hui. L'hydravion quitte les terribles remous du canal où l'air rafraîchi par les eaux lutte avec le souffle brûlant des sables. Sur le désert le conflit atmosphérique s'apaise; de grandes lames invisibles et régulières tantôt enlèvent l'avion et tantôt le font descendre. Le Gall est en extase, il « laisse faire » son appareil et se croit sur une vedette rapide qui tanguerait dans la houle...

Voici l'ennemi, établi à 8 kilomètres du canal, à cheval sur la route d'El-Arish. Quelques coups de feu saluent l'avion. Loin dans le sud, on aperçoit une petite tache dans le ciel. C'est de Saizieu qui, depuis trois heures, survole les lignes turques à 600 mètres et « fait des cartons » avec son mousqueton de cavalerie.

Bientôt paraît une ligne verte, l'oasis de Katia. Mais depuis un moment, le ronflement de l'avion n'est plus régulier. Le Gall coupe l'allumage, le moteur chauffe, l'huile n'arrive plus :

mauvaise affaire, il faut rentrer. L'hydravion se dirige vers la Méditerranée, nappe bleu sombre qui prolonge dans le nord l'immensité dorée des sables. Tiendra-t-on jusque-là? De temps à autre, Le Gall coupe l'allumage pour laisser refroidir le moteur. D'élan en élan, par saccades, par bonds, l'appareil s'approche de la mer. Et lorsque, sans rémission, après un dernier râle, l'hélice stoppe, Le Gall amerrit doucement sur le cristal bleu.

Un coup d'œil au moteur. Rien à faire, les bielles sont en salade, le tuyau d'huile cassé... Pas un bateau en vue. La brise se lève de terre, souffle très doux dont on sent à peine la caresse chaude, mais qui entraîne vite au large le petit flotteur aux ailes immenses.

Le Gall est triste... S'il était libre, il resterait là, sur son siège de pilote, en perdition dans la nuit qui vient. Mais il n'est pas seul, son jeune compagnon est officier, et déjà gonfle son gilet de sauvetage. A l'eau maintenant. Les deux aviateurs tirent leur coupe, arrivent à la plage : en un instant leurs vêtements sont secs.

Déjà, sur la mer plus sombre, l'avion n'est plus qu'une silhouette indécise dont le Gall n'arrive pas à arracher son regard... Pourtant, il faut se mettre en marche ; Port-Saïd est à quelque 40 kilomètres, on n'y sera guère avant trois heures du matin. En quelques enjambées, les deux hommes rallient la route de Romani qui longe la mer. L'or du désert se ternit, devient livide. Devant les naufragés, le soleil couchant exécute sur le ciel, sur le sable et sur les eaux son habituelle symphonie de pourpre, de mauve et de violet, puis disparaît. Il faut ouvrir l'œil : les premiers palmiers de Katia sont à 10 kilomètres sur la gauche, les Bédouins pourraient bien détacher de l'oasis une patrouille vers Port-Saïd. Qui sait si l'un d'eux, embusqué derrière quelque dune, n'a pas vu l'hydravion amerrir?

Avec la nuit, le froid s'est abattu sur les sables. Parfois, les fugitifs s'arrêtent, croyant voir une ombre, entendre un bruit... Rien. Rien que le babil cadencé du ressac perceptible aux points où la route suit l'extrême bord de l'eau. La lune presque pleine et déjà haute regarde les silhouettes frêles et les protège en illuminant la lande sans fin d'où l'attaque pourrait venir. Silencieux, les aviateurs cheminent, écrasés par le silence poignant du désert. Des étoiles filantes raient le ciel clouté d'or.

Une heure du matin. Le canal doit être tout près, et sur la gauche on devrait apercevoir les projecteurs qu'allument les navires pour la traversée nocturne. Mais, depuis quelque temps, le transit de nuit est arrêté : on craint que, du désert, des nappes de balles ne viennent balayer les passerelles... Les lumières de Port-Saïd sont masquées. Aucune lueur ne trahit l'approche d'un centre civilisé, on dirait que le désert ne finira pas.

Tout à coup, le sable disparait, la lune se mire dans un lac. La route commence de longer la région inondée ; la chaussée n'est plus qu'une digue entre la mer et la nappe d'eau protectrice.

Soudain, droit devant, un bruit de pas et des ombres, une vingtaine d'ombres. Les aviateurs se couchent et Partridge hèle :

— Hello!

Plus rien. On dirait que la troupe s'est évaporée dans la nuit... Couchée sans doute. Silence. Des minutes de silence. Puis :

— Qui vive?

— Armée indienne, Lieutenant Partridge.

— Avance au ralliement !

Diable! Le mot de ralliement? Naturellement, Partridge l'ignore. Son expérience militaire est de fraîche date. Il n'a pas prévu le retour possible en pleine nuit... Il ne sait pas non plus que les patrouilles ont reçu l'ordre de se méfier, et qu'elles voient des Allemands partout... Dans l'obscurité, la voix s'impatiente :

— Avancez, ou je fais feu.

Les aviateurs se lèvent et, lentement, en pleine clarté, s'approchent. Pour prouver qu'ils sont amis, Le Gall commence de siffler une marche anglaise.

Vingt éclairs dans la nuit. Vingt détonations.

Deux morts sur la route...

Paul Chack.

(A suivre.)

LE MYSTICISME RÉVOLUTIONNAIRE

ROBESPIERRE
ET LA « MÈRE DE DIEU »

II [1]

Les attributions de Héron et de Sénar, au Comité de sûreté générale, étaient importantes, mais secrètes; les exploits par lesquels ils se signalaient à l'attention de Vadier valent d'être exposés avec quelque détail.

Héron, originaire de Saint-Lunaire, après neuf années de campagnes dans la marine marchande, était entré en 1772 au service du Roi ; cinq ans plus tard, il épousait, à la chapelle de Saint-Martin de Terlabouck, paroisse de Cancale, une jeune fille nommée Modeste Desbois, « grande, belle et bien faite », issue d'une très honorable famille de cette ville. En 1782, à trente-six ans, nommé lieutenant, Héron était excellemment noté ; sa probité sans tache, son dossier des plus élogieux lui méritèrent la confiance du ministre qui lui confia la mission d'aller encaisser à la Havane un million de piastres pour le compte de certains banquiers de Paris. Ici, l'histoire se gâte. Héron reparut après six mois de voyage, dont cent quatre-vingt-quatorze jours « de planche »; il ne rapportait pas l'argent, mais réclamait pour ses frais, comptés au plus juste, 117402 livres. On lui en offrit 20000; en outre, les banquiers réclamaient, eux, leur million de piastres que leurs correspondants de la Havane assuraient avoir remis au capitaine Héron. Or, celui-ci ne pouvait justifier de rien, les pièces établissant qu'il n'a

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre.

pas touché, l'argent lui ayant été volé... Se sentant soupçonné, il devient furieux, tempête, se proclame victime d'une épouvantable friponnerie, traitant le ministre et les financiers de « horde criminelle » et leurs machinations « d'œuvres de ténèbres ». Au vrai, il déraisonne ; il voit partout des espions et des provocateurs stipendiés pour le perdre ; il dégaîne en pleine rue, ne sort qu'armé d'un pistolet qu'il braque sous le nez des passants, assassins probables. « Princes, nobles, ministres, financiers, robins, émissaires de la Cour, suppôts de police, tout, jusqu'aux plus vils instruments du crime », est ligué contre lui ; espérant le rendre fou, ils le soumettent aux tortures les plus extravagantes, comme ce jour du 11 février 1788 où on le force d'entrer dans une chambre de son propre appartement, rue Saint-Florentin, pour y trouver sa femme dans les bras d'un lieutenant en premier du régiment de Beauce, « émissaire secret de la Cour ». La scène indécente à laquelle on le contraint d'assister lui prouve surabondamment que son épouse, la tendre Modeste Desbois, pactise avec ses ennemis. Héron se contient, s'éloigne, va « porter son indignation dans le sein de quelques amis » et, quand il rentre chez lui, « les deux monstres » se sont enfuis, son coffre-fort est forcé et 800 000 livres qu'il contenait ont disparu ! Alors, c'est la famille Desbois qui débarque de Saint-Malo pour l'obliger à reprendre sa misérable épouse ; c'est tous les jours, dans son escalier, embuscades, cris, disputes, combats au sabre d'abordage ; son propriétaire, le pharmacien Follope, essayant de mettre le holà, reçoit des coups de poings dans la figure ; les voisins se cadenassent épouvantés ; la maison devient inhabitable.

La Révolution est proche ; Héron s'y jette à corps perdu, ivre de vengeance : partout où il y a du bruit à faire, des coups à donner, on le rencontre ; il offre asile à Marat décrété d'accusation par le Châtelet, et, tandis que les gens du Roi cherchent le journaliste dans la rue de l'Ancienne-Comédie, il est là, bien caché, au troisième étage de Héron son compère, dont les fenêtres donnent sur la rue Saint-Honoré. On retrouve l'ancien capitaine de vaisseau recevant aux portes de Paris les Marseillais de Barbaroux ; le voici blessé cinq fois à l'attaque des Tuileries, le 10 août ; il court à Versailles, où il sait qu'un coup se prépare et il a la joie d'y voir massacrer, non sans y aider sans doute, l'ancien ministre de Lessart, l'un de ses « per-

sécuteurs ». Accueilli par le Comité de Sûreté générale en remplacement du *Tape-Dur* Maillard, l'homme de septembre, mort à la peine, Héron est mis à la tête des « agents d'exécution », bande de sacripants officiels qui, — sous le titre de « porteurs d'ordres », — rançonnent les suspects qu'ils ont mission d'arrêter, et s'adjugent le meilleur du butin : témoin ce Morel au domicile duquel on découvrit, après thermidor, une nombreuse argenterie d'église et de table, des pendules et autres effets; et cet autre, Longueville-Clémentière, qui entassait chez lui, dans des coffres, une telle quantité de bijoux, de montres, d'armes de prix, de pendules aussi, qu'il fallut plusieurs brancards pour apporter ces richesses au Comité.

Pourquoi l'Histoire se confine-t-elle dans l'étude des protagonistes de la Révolution? En sondant leurs alentours, elle exhumerait un grand nombre de figures subalternes, dont l'examen dissiperait certains brouillards et résoudrait bien des énigmes. Héron est de ces inconnus que les grands historiens dédaignent; il est pourtant le type achevé de ces forbans qui, pour battre monnaie, fournissaient à l'échafaud sa pâture quotidienne : désireux de récupérer ses 800 000 livres, il dressait ses dogues à la chasse aux riches, et se réservait les grosses affaires. C'est aux banquiers qu'il s'attaquait d'ordinaire : son dossier abonde en dénonciations contre les gens de finances, surtout contre ceux qu'il accuse de l'avoir ruiné. Il poussera à la guillotine les trois banquiers Vandenyver : c'est à lui que le Comité confie la lucrative mission d'apposer les scellés chez les fermiers généraux. Son logement de la rue Saint-Florentin est « un bureau de dénonciations », et, pour y travailler en paix, il dépêche à la guillotine tous les locataires de la maison : le pharmacien Follope, du rez-de-chaussée; la citoyenne Buard, du premier étage; le citoyen Letellier, *dit* Bultier, qui habite le second. Ils se retrouveront, le 11 floréal, sur la même charrette, avec « l'infâme ci-devant » marquise de Crussol d'Amboise, une voisine, dont les fenêtres prennent vue sur la cour de Héron. Celui-ci mange à tous les râteliers, à condition qu'ils soient bien garnis, et ses opinions ne le gênent pas; on a dit que Robespierre l'employait, — imprudemment, — à espionner le Comité de Sureté générale : c'est vraisemblable. En mars 1794, la Convention ayant décrété, sur la dénonciation de Tallien et de Bourdon de l'Oise, l'arrestation de Héron,

Robespierre prit chaudement sa défense, déclarant que, « si l'assemblée veut atteindre la palme de la gloire, goûter le bonheur des âmes sensibles... et terrasser la faction d'un bras vigoureux..., des hommes comme celui-là sont indispensables ». Il demande donc et obtient l'annulation du décret « illégalement surpris à la Convention ». Héron, ainsi breveté par *l'Incorruptible*, put librement poursuivre ses exploits.

Il portait ordinairement un couteau de chasse, passé dans un ceinturon blanc; il avait sous son habit deux espingoles, des pistolets de poche, une seconde ceinture avec d'autres pistolets, un poignard et un petit stylet. « Lorsqu'il marchait, c'était une artillerie complète. » Ses hommes l'appelaient *le chef*.

***

Sénar était tout autre : peu bruyant, de mine délicate, il gardait de son éducation première les allures de « l'aristocrate » qu'il avait été, qu'il fut, peut-être, jusqu'à la fin. C'est une étrange et inquiétante figure. Fils d'un procureur, Sénar, qui se faisait appeler Sénar des Lys, épousa une filleule de Louis XVI et de Marie-Antoinette ; on assure même que son contrat de mariage fut honoré des signatures du Roi et de la Reine. Avocat à l'Ile-Bouchard, où exerçait son père, puis à Tours, où il se fixe en 1791, il se pose en ardent défenseur de la religion et de la monarchie ; il plaide devant le Tribunal la cause des prêtres réfractaires dépossédés par les nouvelles lois. Il est charitable, il secourt les pauvres, il se montre hostile aux démagogues; on l'a vu, dans un dîner, fouler aux pieds le bonnet rouge et refuser de porter la cocarde tricolore. La République à peine proclamée, il se transforme, sans transition, en un jacobin à tous crins, divorce après deux ans de mariage, brigue les emplois en vue, est élu procureur de la commune de Tours, puis président d'une commission militaire qui installe dans la ville la guillotine et l'établit à demeure, place d'Aumont, « sur une base en maçonnerie ». Fait sans précédent, cette commission, avant de siéger, se rend en corps à une messe solennelle, afin d'attirer la bénédiction du Très-Haut sur ses travaux ; elle ne se signale point, du reste, par ses rigueurs : en six semaines, elle condamne à mort 6 accusés et prononce 135 acquittements. De si troublantes anomalies ne satisfont personne : Sénar est suspect à ses compatriotes, traité de renégat

par les uns, de faux-frère par les autres, d'hypocrite par tous; redouté, honni, méprisé, dénoncé. Une protection mystérieuse le garde de tous les dangers. Destitué, mis en prison, il en est tiré par un personnage louche, un certain Mogué, qui passe pour un agent secret de Robespierre. Il vient à Paris, proteste contre ses accusateurs, et reparaît à Tours au bout de quelques jours, encadré de quatre fiers-à-bras de la bande de Héron, et muni d'un arrêté du Comité de Sûreté générale, qui le rétablit dans ses fonctions de procureur de la Commune. Il prend pension rue d'Orléans, chez le bourreau Louis-Charles-Martin Sanson, fils du grand Sanson de Paris. Et sa carrière est magnifique : à son titre de président de la première commission militaire de l'armée de l'Ouest, il ajoute ceux d'agent national, de correspondant de la Commission centrale des représentants du peuple et de président du premier Comité révolutionnaire du département d'Indre-et-Loire. Comment trouve-t-il le loisir de servir encore le Comité de Sûreté générale qui s'est attaché cet homme occupé? On ne comprend pas que Sénar, fixé à Paris, où il habite, rue de la Loi, *l'hôtel des Lillois*, avec un certain Dulac, agent particulier et « ami » de Couthon, puisse encore régner en maître sur la Touraine et conserver des places qui exigent le séjour dans sa province. On constate à la fois, au printemps de l'an II, sa présence à Tours et à Paris ; il faut croire cependant que, au début de floréal, son assiduité au Comité de Sûreté lui avait valu l'estime de Vadier et la bienveillance de Héron, car le premier le traite en confident et le second en camarade influent. Héron vint un jour trouver Sénar dans le cabinet où celui-ci travaillait : « Je voudrais, dit l'ancien marin, vous prier de me rendre un service... Si vous faites ce que je vous demande, je vous remettrai à l'instant un effet de 600 livres; j'ajouterai un présent de 3 000 livres et vous ferai avoir une place de 10 000 livres. » Après ce préambule, il formula sa requête : il désirait simplement que Sénar insérât le nom de Modeste Desbois, son indigne épouse, dans un rapport, « afin de la faire guillotiner ». « Ma femme, continua-t-il, est une conspiratrice ; elle est de Saint-Malo, et le rapport dont vous êtes chargé offre une occasion certaine que je ne retrouverai plus; quand on met le nom de quelqu'un dans une grande affaire, cela va : on fait l'appel, les têtes tombent, et pouf! pouf! pouf! ça va! » Sénar prétend qu'il

repoussa cette proposition « avec une gravité dédaigneuse ». Pourtant il n'était pas héroïque, mais seulement « morose, atrabilaire, ombrageux, aigri par de longs malheurs », ou figé par l'épouvante. Héron lui faisait peur et s'amusait à le terrifier. Un jour, ils allèrent ensemble au Palais rendre visite à Fouquier-Tinville : celui-ci les reçut le rire aux lèvres. Comme Sénar, inquiet d'être là, s'informait s'il ne risquait pas d'être traduit au tribunal : « Je n'ai rien contre toi, riposta gentiment Fouquier, mais si Robespierre le veut, tu y viendras, et je pourrai te faire monter sur mes petits gradins. — Mais je suis patriote, gémit Sénar ; tu condamnes donc des patriotes ? — Patriote ou non, ce n'est pas mon affaire, je ne suis qu'un être passif ; lorsque Robespierre m'a indiqué quelqu'un, il faut qu'il meure. » Bouleversé, Sénar s'écroula évanoui, dans un fauteuil. En reprenant ses sens, il entendit les deux autres, peu préoccupés de son malaise, poursuivre leur conversation. « Les têtes tombent comme des ardoises », disait Fouquier. Héron, optimiste, répliquait : « Ne t'inquiète pas, ça ira encore mieux... »

Quand Vadier, en quête d'un stratagème qui lui permît de ridiculiser Robespierre, s'en remit à ces deux compères du soin de lui trouver quelque chose de joyeux, le dossier qu'ils dénichèrent contenait certaines pièces amusantes provenant du guillotiné Chaumette, naguère procureur de la commune de Paris. Vadier y découvrit notamment le procès-verbal d'une perquisition opérée en janvier 1793 par le Commissaire de police de la section des Droits de l'homme, chez une veuve Godefroid, couturière, demeurant rue des Rosiers, au cinquième, sur la cour. Cette citoyenne faisait ménage avec une vieille femme nommée Catherine Théot qui, après avoir servi longtemps chez des petits bourgeois, était devenue sur le tard visionnaire et thaumaturge. Signalées à la police par la dénonciation des gens du quartier, Catherine Théot et la veuve Godefroid furent conduites à la mairie où, après un interrogatoire qui dut être gai, on les renvoya chez elles ; mais Chaumette avait conservé quelques papiers saisis à leur domicile, et c'était ce grimoire que feuilletait à présent Vadier. D'abord un cahier de six feuilles, sorte de journal assez réjouissant, contenant des notations soigneusement datées, mais peu intelligibles.

Du 23 décembre 1790. — Eh bien ! voilà les calamités qui veulent se multiplier ; mais il ne faut pas s'en inquiéter.

Du 23 janvier 1791. — Il y en a quelques-uns qui ont passé de ce monde-ci dans l'autre ; mais il ne faut pas s'en inquiéter, car ce n'est qu'une absence.

Du 23 mars 1791. — Il ne faut pas s'inquiéter des événements qui se passent sur la terre, parce que le temps n'est pas encore venu... Nous sommes satisfaits de quelques-uns de ces hommes qui se sont attachés à nous.

Du 10 juin 1791. — IL est arrivé à son ordinaire ; IL m'a donné sa bénédiction ; nous n'avons rien d'extraordinaire à ordonner, parce que nous avons de grands travaux... Que les hommes ne s'impatientent pas et qu'ils se préparent, parce que le temps approche.

Du 2 août 1791. — IL a passé il y a quelques jours ; IL m'a donné sa bénédiction, et IL a répété : « Surtout la prière. »

Du 5 novembre 1791. — Ne vous impatientez pas contre ces ouvriers d'iniquité, car le temps viendra, et il va venir, nous le répétons pour la troisième fois, qu'ils seront si malheureux qu'ils ne sauront s'ils sont assis ou debout.

Le dossier contenait en outre six brouillons de lettres dictées à la femme Godefroid par Catherine Théot, qui ne savait pas écrire. Ces missives, non datées, et dont les destinataires n'étaient pas désignés, ne paraissaient point, à première vue, moins obscures que le journal.

J'ai l'honneur de vous faire écrire ceci : ce n'est point pour vous seul, mais pour tous vos confrères, d'en faire des copies et de leur donner afin qu'ils s'instruisent sur la grande merveille de Dieu et vous instruisent vous-même parce que vous êtes encore toute dans l'erreur... Vous devez savoir gré à Paul et à Augustin de vous avoir conduit dans l'erreur, parce que vous croyez qu'ils ont la lumière pendant qu'ils sont dans les ténèbres tout comme vous... C'est pourquoi qu'il va faire paraître au milieu du monde cette nouvelle Ève pour lui engendrer des enfants dans la vérité...

Jusque-là un esprit simple n'eût aperçu aucun rapport entre ce galimatias et Robespierre ; mais Vadier, dont l'esprit était tourné à la gasconnade, et qui, se piquant d'incrédulité, voire d'athéisme, ne digérait pas le mystique discours sur l'Être suprême et l'immortalité de l'âme, discernait le parti qu'on pourrait tirer d'un billet tel que celui-ci :

J'ai l'honneur de vous faire écrire ceci, comme j'ai beaucoup de

confiance en vous et que vous aimez à faire les œuvres de Dieu, c'est pourquoi que Dieu vous a choisi pour être l'ange de son conseil, et pour être le guide de sa milice pour les conduire dans la voie de Dieu... Je vous prie de prier l'Assemblée de faire faire des processions, afin que le Seigneur nous envoie de la pluie... et faire faire un mandement et qui soit signé par l'Assemblée...

Si l'on supposait, — et pourquoi pas? — cette requête adressée à *l'Incorruptible*, n'y avait-il pas riche matière à quolibets et à railleries en lui décernant ces titres d' « ange du Seigneur » et de « guide des milices célestes »? Il semblait, d'ailleurs, que Robespierre avait obéi aux injonctions de la pythonisse de la rue des Rosiers : — « le mandement », il l'avait lu récemment à la Convention qui s'était empressée de le « signer »; quant à « la procession », elle était commandée pour un jour prochain et déjà de nombreux ouvriers travaillaient à en dresser les reposoirs. Par malheur, cette lettre paraissait dater d'une époque où Robespierre sortait à peine de l'ombre, et Vadier, pour caricaturer pleinement le pontife, voulait des précisions plus actuelles. Il fallait s'informer si, depuis dix-huit mois, Catherine Théot n'était point morte ; si elle n'avait pas quitté Paris ou renoncé à ses communications avec les puissances invisibles. Héron et Sénar reçurent donc l'ordre de mettre en chasse leurs meilleurs agents, afin de découvrir la prophétesse.

Les mystagogues de ce genre, Vadier l'ignorait sans doute, foisonnaient dans Paris ; il y en avait de quoi contenter toutes les crédulités. Depuis la constitution civile du clergé et la fermeture des églises, le peuple, privé des prêtres qu'il était habitué à vénérer, des pieuses cérémonies qui, par foi sincère ou simple tradition, lui tenaient au cœur, adoptait les plus naïves pratiques où il pensait retrouver un peu du mystère et de la poésie du culte aboli. Quand la foi s'obscurcit, la dévotion subsiste et s'entretient comme elle peut. Jamais la lucidité des somnambules et la magie des cartomanciennes ne connurent pareille vogue : c'est de cette époque que date la renommée de Mlle Lenormand, une rougeaude Normande qui, travestie « en jeune Américaine », assistée d'un garçon boulanger, « tirait l'horoscope » à ceux que l'avenir inquiétait. Elle se flattera plus tard, — on n'est pas obligé d'ajouter foi à ses vantardises, — d'avoir eu pour clients, en ce floréal de l'an II, Barras, Saint-

Just, Barrère, Robespierre lui-même pour lequel elle concevait une médiocre estime, « parce qu'il fermait les yeux en touchant les cartes et frissonnait devant le neuf de pique ». — « J'ai fait trembler ce monstre », disait-elle. Elle a, rue Fromenteau, un concurrent redoutable en Etteila, — de son vrai nom Alliette, — chiromancien et cartomancien fameux dont la mansarde ne désemplit pas et qui a publié, en 1790, son *Cours théorique et pratique du livre de Thott pour entendre avec justesse l'art, la science et la sagesse de rendre les oracles*, ouvrage dont les éditions se succèdent et se répandent dans tous les mondes. Des observateurs de l'esprit public n'ont-ils pas signalé, dans l'hiver de l'an II, une vieille femme qui, à défaut d'autre dieu, adressait ses prières au portrait de Chaumette placé entre deux bougies ? Le jour même où l'on déposait devant le bureau du président de la Commune la châsse profanée de sainte Geneviève, la section des Quinze-Vingt proposait d'élever, dans la ci-devant église de l'abbaye de Saint-Martin, « un autel où de pieuses vestales entretiendraient un feu perpétuel ». De toutes parts, a-t-on dit, la foule qu'écrasait le poids du néant officiellement décrété, « levait les yeux dans sa détresse, s'efforçant d'apercevoir un coin du ciel ».

Depuis plusieurs années une réaction se produisait contre la sécheresse des théories philosophiques. On a renoncé aux vieilles croyances, mais le vide fait horreur et l'on cherche à les remplacer. C'est ainsi que la doctrine des quakers a groupé, après la guerre d'Amérique, un assez grand nombre d'adeptes. Brissot est revenu quaker de son voyage aux États-Unis, et l'on a vu, au début de 1791, une délégation de la secte se présenter à l'Assemblée nationale, afin de solliciter l'autorisation pour les quakers français de pratiquer leur religion telle qu'ils l'entendront, de garder en toute occasion leurs chapeaux sur la tête, et d'être dispensés de faire la guerre. D'autres se tournent vers le magnétisme : Bergasse, esprit distingué et pénétrant, s'est accointé d'une servante « qui devine à la fois le mal et le remède » ; beaucoup croient aux prédictions : dom Gerle, ancien Père chartreux, prédicateur renommé, ex-prieur de l'abbaye du Val-Dieu et de l'abbaye de Port-Sainte-Marie, député du clergé aux États généraux, devient le dévôt soumis d'une prophétesse, Suzette Labrousse, dont il a louangé les étonnants mérites à la tribune de l'Assemblée constituante et

qui, habillée en mendiante, part pour Rome, afin de « convertir le Pape ». En ce printemps de l'an II, se promène tranquillement dans Paris, indifférent à ce qui se passe, et sous la sauvegarde d'un protecteur anonyme, Saint-Martin, *le philosophe inconnu;* bien que le sens de ses écrits soit impénétrable aux profanes, bien qu'il y assure « avoir changé sept fois de peau en nourrice », et qu'il croie fermement que « la sagesse divine se sert d'agents pour faire entendre son Verbe dans notre intérieur », ses livres sont parsemés de « points si lumineux, de remarques si profondes, produisant l'effet de perles sur un fond sombre et obscur », qu'ils lui ont attiré un grand nombre d'enthousiastes disciples. Admirateur de Rousseau, il est pénétré de l'*Émile* et du *Contrat social;* il a pour lui toutes les femmes auxquelles il reconnaît une disposition particulière aux communications avec les esprits de la région astrale. Il vit à Petit-Bourg, chez la duchesse de Bourbon dont il est l'oracle, et qui recueille toutes les somnambules et tous les sorciers en disponibilité, tous les chercheurs de pierre philosophale en quête de subsides. C'est chez la mystique Altesse que Saint-Martin formule pour la première fois son « ternaire sacré » : — *Liberté, Égalité, Fraternité,* qui deviendra le programme de la Révolution et dont se pâment toutes les belles oisives, princesses, duchesses ou marquises auxquelles il sera fatal. Au nombre de ces dévoyées est la marquise de Lacroix, dont les aptitudes théurgiques sont très remarquées et se développent « jusqu'à la mettre assez habituellement dans un état qui tient le milieu entre la vision et l'extase »; elle a « des manifestations sensibles » et entre à volonté en conversation suivie avec « les puissances spirituelles ». Or, cette marquise de Lacroix comptait, en 1792, parmi « les dévotes de Robespierre », et elle poussait l'exaltation jusqu'à se désabonner, par une lettre des plus acerbes, à un journal qui avait critiqué la politique de *l'Incorruptible.* Il y a du Swedenborg dans la doctrine de Saint-Martin; celui-ci, du reste, a été intimement lié, à Strasbourg, avec Silferhiehn, neveu du fameux théosophe suédois qui « voyait les anges, leur parlait et décrivait de sang-froid leur logement, leur écriture, leurs habitudes », et contemplait de ses yeux « les merveilles du ciel et de l'enfer ».

Les précieuses et les dilettantes mondains ne sont pas seuls séduits par ces nouveautés attrayantes; elles affolent aussi la

bourgeoisie et le peuple. On signale dans Paris un certain *Père Raphaël*, personnage mythique, qu'on ne parviendra pas à saisir, et le *Prophète Élie* vague en liberté par les rues, jusqu'au jour où Sénar lui mettra la main au collet et saisira sur lui un cahier de *recettes* parmi lesquelles est le « moyen de se rendre invisible en tuant un des membres de la Convention ». Jusque dans l'entourage du sceptique Vadier, le mysticisme opère des ravages : Amar, le farouche Amar, l'énigmatique dominateur du Comité de Sûreté générale, Amar est swedenborgiste, tandis que son collègue Voulland, associé par ses fonctions mêmes aux mesures les plus rigoureuses contre les prêtres catholiques, suit dévotement leurs cérémonies religieuses et, s'il faut en croire un contemporain, court les caves et les greniers de Paris, afin d'assister pour son compte aux offices clandestins des insermentés. Et le secrétaire de Héron lui-même, Pillé, — un pauvre hère timide, sourd et ahuri, — que *le chef* emploie à la copie de ses rapports, se déclare convaincu que tout homme est placé, dès sa naissance, sous la surveillance d'un démon plus ou moins influent et habile, mais toujours présent : il voit ces êtres infernaux, suppute leurs mérites et leurs défauts et n'a point peur d'eux; car son « diable-gardien », à lui, l'avertit de ne point se frotter à ceux dont le mauvais ange est doué d'une puissance supérieure à la sienne... Telle était la religion de Pillé; ses camarades le traitaient d'imbécile et ne lui ménageaient pas les quolibets.

De toutes ces aberrations, celle de « la vieille maman Théot » était la plus singulière : le hasard avait bien servi Vadier en lui révélant l'existence de cette pauvre folle. Comme il prétendait établir une assimilation comique entre la politique religieuse de Robespierre et les extravagantes conceptions de la visionnaire, il ne lui déplaisait pas que celle-ci fût une maritorne sans éducation; les échantillons qu'il connaissait déjà du style de la prophétesse devaient produire, par contraste, dans un rapport de ton officiel, des effets sûrs.

Catherine Théot était complètement illettrée. Née le 5 mai 1716, à Barenton, dans le diocèse d'Avranches, d'un journalier chargé de famille, elle vint à Paris, dès qu'elle fut d'âge à entrer en service; elle était zélée et fort pieuse ; elle s'approchait des sacrements tous les jours : — « J'ai désiré longtemps, dicta-t-elle, entrer dans un couvent pour me renfermer, parce que je croyais

qu'il n'y avait que dans un couvent que l'on pouvait se sauver; mais Dieu m'a fait connaître le contraire; j'ai fait soixante-dix lieues pour entrer dans un couvent de mon pays où mes vertus étaient connues de Mme la Supérieure et d'une dame de chœur. Dans le moment qu'ils m'ont dit : « Allez, on va vous ouvrir la porte », je n'ai point voulu entrer sans demander conseil à mon Dieu. Il m'a révélé que ce n'était point dans le couvent qu'il me demandait et qu'il fallait que je retourne d'où je venais, dans le plus grand monde qu'il y a dans Paris et que je serais toute la joie d'Israël... et que je délivre son peuple des ruses de Satan. »

La malheureuse, l'esprit déjà troublé, revint donc à Paris, non point pour y fréquenter « dans le plus grand monde », mais pour entrer comme servante chez un faïencier, puis chez un sieur Albot, plombier de la ville. On la trouve ensuite faisant les ménages au couvent des Miramionnes qui hébergent des pensionnaires, et c'est alors qu'elle se met à divaguer : — « Dieu m'a inspiré d'aller sur le Pont Notre-Dame, à la *Rose-Blanche*, chez un marchand où je trouverais des instruments de pénitence. On m'a ouvert une armoire qui en était remplie... Dieu m'a inspiré le cilice de crin et la ceinture de fer avec ses « picquais » pour me ceindre les reins. Quelque temps après, il m'a inspiré de prendre le bracelet et les jarretières de fer « avec ses picquais »... et de porter la chemise de crin et la haire... Je m'étais rendue si familière avec toutes ces pénitences-là que je couchais avec... J'avais de l'ouvrage que je ne pouvais faire dans la journée; il fallait que je passe une partie des nuits, je n'avais pas le temps de prendre mes repas assise, et, pendant dix-huit ans, je n'ai pas manqué la messe de cinq heures, hiver et été, excepté le Vendredi saint. » Elle se procure encore « la croix de fer avec ses picquais », qui a un demi-pied de long et « se couche dessus, se prosternant par terre plusieurs fois par jour ». Ce qui est moins édifiant, c'est qu'elle entrait, vers cette époque, en discussion avec l'abbé Grisel, son confesseur, qui, frappé de ses excentricités, lui adressait de sévères remontrances. Elle prit pour directeur de conscience l'abbé Davisa, vicaire à Saint-Nicolas du Chardonnet, auquel elle prétendit prouver que Notre Seigneur n'était pas mort. L'abbé Davisa lui interdit la communion; mais « Dieu fit connaître à Catherine qu'elle n'avait plus besoin des sacrements et qu'il la conduirait lui-même ».

Alors elle commença à catéchiser; quelques commères de son quartier se réunissaient autour d'elle, le soir, et l'écoutaient vaticiner. L'archevêque de Paris, Mgr Christophe de Beaumont, très informé de ce qui se passait dans son diocèse, s'inquiéta de ce schisme naissant : il écrivit à Catherine, la priant de lui faire part des lumières que Dieu lui donnait; la réponse qu'il reçut et les renseignements qu'il se procura d'autre part le rassurèrent complètement, du moins sur les dangers de la propagation : la visionnaire était folle, non sans vertus, d'ailleurs, car « elle se privait, quoique misérable, de son nécessaire en faveur de plus pauvres encore » et menait une existence toute de prières, de travail et de mortifications. Mais cet incident acheva d'égarer l'esprit de Catherine. Une lettre de son archevêque! Dieu se servant d'elle pour éclairer un prince de l'Église! La voilà courant les prônes, interrompant les sermons, guettant les prédicateurs au sortir de la chaire, les traitant d'hérétiques, dictant des mandements qu'elle adresse au curé de Saint-Hippolyte, à ceux de Sainte-Marguerite, de Saint-Martin, au doyen de Saint-Marcel, au curé de Saint-Gervais qui, moins patient que ses confrères, prend mal l'admonestation, porte plainte et obtient contre l'encombrante bigote une lettre de cachet. Catherine Théot fut arrêtée, mise à la Bastille et, avec elle, « ses sectateurs », — un menuisier, une pauvresse, une vendeuse de billets de loterie et un écrivain public, nommé Hastain, qu'elle employait à copier ses mandements. Après six semaines de détention, on la transférait à la Force, puis à la Salpêtrière, où on la garda plus de trois ans.

C'est alors que la femme Godefroid, modeste ouvrière vivant de sa couture, recueillit « la martyre » et se fit sa servante; leur vie commune n'était troublée que par les visites de Dieu à son élue. Catherine, devenue « la mère du Verbe », lisait dans l'avenir, se disait assurée de ne pas mourir et communiquait à ses adeptes ce privilège envié. Ces deux femmes vécurent de la sorte durant dix ans, recluses dans leur rêve enchanté; l'ouragan révolutionnaire, l'effondrement de la royauté, le règne de l'échafaud, la guerre, le bouleversement du monde, rien n'entamait leur placidité. Les yeux fixés sur le ciel, à peine se doutaient-elles de ce qui passait sur terre. Ainsi, parmi le tumulte de ce formidable Paris, incessamment passionné et haletant, se sont de tout temps épanouies, dans le silence et

l'obscurité, des milliers et des milliers de vies secrètes dont rien ne révèle l'anomalie et l'intensité; il avait fallu une dénonciation anonyme pour que la soupçonneuse police de Chaumette troublât, en janvier 1793, la retraite de la prophétesse et de sa compagne qui, du reste, — on l'a déjà dit, — après un simple interrogatoire, avaient été remises en liberté.

***

Héron, ayant donc lancé ses agents à la recherche de « la fille Théot », apprit que celle-ci n'habitait plus rue des Rosiers. La veuve Godefroid, qui l'hébergeait, s'était fixée sur la montagne Sainte-Geneviève, rue Contrescarpe, non loin du Panthéon. L'espion Jaton, parti en éclaireur, rapporta que les deux femmes occupaient là un petit logement où Catherine recevait ses adeptes dont le nombre s'accroissait journellement. Plusieurs dénonciations sur ces rassemblements suspects, dont l'une émanant d'un locataire de la maison, étaient déjà parvenues au Comité de la section de l'Observatoire qui n'en avait pas tenu compte. Il s'y passait, au dire des habitants du quartier, des scènes étranges et seuls pénétraient chez la veuve Godefroid les habitués du cénacle formant la Cour de « la Mère de Dieu », ou les catéchumènes désireux d'être initiés. Jaton parvint à pénétrer dans le sanctuaire et indiqua à Héron la façon de s'y introduire.

Le vendredi 16 mai, Héron se dirigea donc de grand matin vers le Panthéon. Il dissimulait sous une longue houppelande son arsenal portatif; le fidèle et craintif Pillé l'accompagnait. Arrivés rue Contrescarpe, ils repérèrent la maison qui leur avait été indiquée : c'était une très haute bâtisse à six étages, située à peu près à l'angle de la rue Sainte-Geneviève, près de la petite place de Fourcy. Laissant Pillé en observation dans la rue, Héron entra dans la maison, monta l'escalier et sonna à l'une des deux portes qui se faisaient face sur le palier du troisième étage. Une femme âgée vint ouvrir la porte; Héron, l'air confit et les yeux baissés, demanda « la citoyenne Godefroid ». Comme la femme hésitait à lui livrer passage, il soupira qu'il était « un frère cherchant la lumière ». « Entrez, frère », répondit la femme. Héron pénétra dans une pièce éclairée de deux fenêtres sur la rue. Il était chez la mère de Dieu.

On n'a pas le récit de sa visite; peut-être craignait-il de compromettre sa dignité en relatant les momeries fort ridicules

auxquelles il dut se prêter pour soutenir son rôle de catéchumène. Au reste, son « initiation » fut remise au lendemain; il promit d'être exact et d'amener un autre prosélyte de ses amis, désireux, lui aussi, de faire profession. Sa journée se passa en préparatifs et, le samedi, il quittait le Comité de Sûreté générale à sept heures et demie, et reprenait le chemin de la rue Contrescarpe en compagnie de Sénar. Les estafiers de sa troupe devaient se tenir discrètement à portée de la maison et prévenir le commandant de la force armée de la section qui prêterait main forte en cas de besoin. Une patrouille fut postée dans une ruelle voisine, une autre au bas de la rue Contrescarpe, devant la maison des ci-devant Frères de la doctrine chrétienne. Il était huit heures du matin quand Héron gravit de nouveau les marches conduisant au paradis de la mère Catherine. Sénar, qui le suivait, assez penaud de sa contenance, allait figurer le prosélyte annoncé. Héron lui recommanda de prendre « l'air dévot » et de se présenter comme « venant de la campagne ».

Ainsi que la veille, la servante âgée ouvrit la porte; elle reconnut Héron : « J'amène un frère pour le faire recevoir », dit-il. Cette fois, tous deux entrèrent sans difficultés; l'introductrice leur apprit que « la Mère n'était pas encore levée » et les pria d'attendre un peu : c'était dans « une espèce d'antichambre, où, presque aussitôt, parut un homme vêtu d'une redingote blanche, qui avait l'air d'être chez lui; il traça sur son front un signe de reconnaissance que Héron répéta ponctuellement, et tous deux passèrent dans la pièce voisine, laissant Sénar se morfondre dans l'étroite entrée. Héron revint bientôt, avec une femme qui, s'adressant à Sénar :

« Venez, homme mortel, vers l'immortalité, dit-elle, la mère de Dieu vous permet d'entrer. »

Dans la chambre où elle l'introduisit, une autre femme disposait la mise en scène de sa « réception »; quoiqu'il fît grand jour, elle alluma un réverbère à trois branches, posa « sur trois petits gradins, trois fauteuils : un blanc, un bleu et blanc et un rouge » et plaça sur l'un d'eux un livre. Elle dit : « L'heure s'avance; la Mère de Dieu va paraître pour recevoir ses enfants. » A ce moment, arrivait un militaire accompagné d'une citoyenne; puis vint une autre femme encore, qu'on appelait l'*Éclaireuse* : c'était la citoyenne Godefroid. Sénar

regardait ces préparatifs, réprimant une forte envie de rire, tout en affectant un air d'admiration recueillie.

L'Éclaireuse agita une sonnette; les rideaux d'une alcôve s'écartèrent et Catherine Théot apparut, grande, sèche, presque diaphane; sa tête et ses mains, d'une maigreur extrême, étaient agitées d'un tremblement sénile; elle avança, soutenue sous les bras par deux assistantes; Sénar reconnut en l'une d'elles la servante qui lui avait ouvert la porte; l'autre, belle blonde, qui était la *Chanteuse*, annonça : « Frères, voici votre mère. » Elles aidèrent Catherine à s'asseoir sur le fauteuil bleu et blanc, s'agenouillèrent devant elle, baisèrent sa pantoufle et se relevèrent, disant : « Gloire à la Mère de Dieu! » On apporta une aiguière : la prophétesse se lava les mains, les essuya avec un linge très blanc que l'Éclaireuse lui passa ensuite sur le front, sur les yeux et sur les oreilles. Cette sommaire toilette terminée, on servit sur un plateau une tasse remplie de café au lait et des tartines; tandis que la mère déjeunait, de nombreux adeptes se groupaient autour d'elle : hommes et femmes de toutes conditions, entraient, s'inclinaient et prenaient place « sur des sièges semblables à des chaises longues ». Héron et Sénar assistaient dévotement à la cérémonie; après le repas, qui fut court, on essuya de nouveau le visage et les lèvres de la Mère qui, prenant enfin la parole, prononça ces mots : « Enfants de Dieu, votre Mère est au milieu de vous; je vais purifier les deux profanes. »

C'est pour Sénar le moment d'entrer en scène. L'Éclaireuse s'approche de lui, le débarrasse de son chapeau et lui demande « s'il veut la lumière ». Il répond affirmativement : « Savez-vous lire? — Un peu. » Elle lui prend la main, le conduit à Catherine devant laquelle il s'agenouille. — « Je dois, mon fils, vous admettre, dit la vieille; joignez les mains. » Il obéit, tandis que l'Éclaireuse lui souffle à l'oreille : « Vous allez recevoir les sept dons de Dieu. » Elle passe derrière lui et lui saisit la tête qu'elle maintient fortement. Sénar, un peu inquiet, les yeux à demi clos, attend, et, tout à coup, il sent les lèvres de la mère se poser sur son front, sur ses paupières, derrière son oreille droite, sur sa joue gauche et deux fois sur son menton; puis les doigts tremblants tracent une croix sur son front... — « A votre tour », fait l'Éclaireuse. Sénar s'exécute et rend à Catherine penchée vers lui les baisers, en esquivant

néanmoins celui derrière l'oreille. Mais l'impitoyable assistante reprend : « Fils et Mère, baisez-vous sur la bouche. » Sénar se soumet héroïquement à cette dernière épreuve; la Mère, lui faisant signe de se relever, conclut : « Mon fils, vous êtes reçu. »

Il regagna son siège et, tour à tour, Héron et les fidèles vinrent s'agenouiller devant la prophétesse pour recevoir ses attouchements : à chacun d'eux Catherine présentait les deux espions : « Voici un frère d'aujourd'hui et un frère d'hier. » Tous accomplissaient les rites avec une grande ferveur : une des jeunes femmes présentes éprouva même une sorte d'extase; elle réitéra plusieurs fois les baisers et laissa pendant quelques minutes sa bouche collée à celle de Catherine, répétant avec enthousiasme : « Que je suis heureuse! Hélas! ajouta-t-elle, sans notre Mère, nous étions tous perdus... Par ses soins et ses prières, Dieu ne mettra pas nos frères en jugement et nous serons sauvés! »

A ce moment, le bruit d'un peloton de cavaliers dans la rue attira les femmes aux fenêtres; elles regardèrent passer les soldats : « Ce sont peut-être, dit l'une d'elles, ceux qui vont garder à la boucherie nationale. » Un silence se fit dans la chambre : cette évocation de la guillotine glaçait la mystique exaltation des plus fervents; on songeait aux malheureux qui, à cette même heure, comme tous les jours de cet effroyable été de l'an II, subissaient les affres du supplice; à l'horrible angoisse du lent parcours en charrette depuis la prison jusqu'à l'échafaud. Héron entendit une jeune fille qui, répondant à la pensée de tous, soupira en frissonnant : — « Si j'y allais jamais, je voudrais « passer » la première. » Il rapporte ce mot dans son procès-verbal comme un incident sans valeur : pourtant, c'était là l'explication, la justification même de la scène burlesque dont il venait d'être le témoin. Quand plus de 8000 malheureux, destinés à l'échafaud, encombraient les prisons, quand les visites domiciliaires raflaient tous les habitants d'une maison, pour une fleur de lys gravée sur l'aiguille d'une pendule, pour une couronne imprimée sur la couverture d'un livre; quand on tremblait au bruit d'un fiacre roulant sur le pavé, au heurt du marteau sur la porte, au pas d'un inconnu montant l'escalier; quand on n'osait plus ni se coucher, ni sortir, ni parler, ni ouvrir un journal, de peur d'y lire, à la rubrique *Tribunal révolutionnaire*, le nom d'un ami

ou d'un parent quitté la veille, pris, jugé, condamné, égorgé en vingt-quatre heures, — « torture de l'enfer, disait un contemporain, qu'il faut avoir éprouvé pour la comprendre », — quand ils n'en pouvaient plus du harcelant cauchemar, les pauvres gens que la Terreur rendait fous et privait du réconfort de la prière, accouraient chez la voyante de la rue Contrescarpe : celle-là, du moins, leur prédisait « qu'ils seraient préservés; » elle leur parlait de bonheur et de paix, de jeunesse perpétuelle, d'immortalité... Ne pas mourir! Chimère reposante et délicieuse en cette détresse où, partout, on se heurtait à la mort. Le taudis de la mère Catherine valait pour ces hallucinés les plus belles cathédrales, et les mômeries auxquelles ils s'astreignaient leur entr'ouvraient un pan d'azur.

Tout en restant sur sa chaise, les mains jointes, la mine confite, Sénar scrutait du coin de l'œil les arrivants. Il regardait une superbe brune, jeune, fraîche, qui se tenait près de la mère et paraissait être de la maison : on la nommait *la Colombe*. Héron ne perdait rien non plus de ce qui se passait autour de lui : il remarqua que l'homme à la redingote blanche, après l'avoir fixé attentivement, s'approcha de la Sibylle, lui parla à l'oreille et sortit. Une femme adressait à Sénar un discours sur les sept sceaux de l'Évangile : elle expliquait comment, grâce au pouvoir de la mère, cinq de ces sceaux étaient déjà levés; le sixième était en train de se soulever et le septième ne tarderait pas à être levé à son tour. Alors, et « par un seul coup d'éclair », le monde serait renouvelé, « la terre se trouverait toute nue, sans montagnes », et il n'y aurait plus de vivants que les élus de la mère de Dieu. Chacun d'eux retournerait chez soi et vivrait éternellement, parfaitement libre de soucis. Sénar murmura : « Que je suis heureux!... Mais, poursuivit-il, quel sera notre signe de reconnaissance? » — L'Éclaireuse répondit : « Nous en aurons un, lors du grand événement; pour le moment, contentez-vous de celui qui vous a été imposé. Écoutez ma lecture et ayez confiance. » Elle ouvrit un *Office de l'Église* et lut l'évangile de la nuit de Noël; puis elle se lança dans des commentaires, établissant que la Mère ici présente était la vraie Vierge : « Elle voit Dieu; elle lui parle; ils se connaissent depuis vingt-cinq ans... » Sénar, qui n'écoutait pas et préférait se renseigner, demanda quel lieu serait désigné pour le ralliement, « lors du grand

coup du septième sceau ». — « Ici près, répondit l'Éclaireuse; l'endroit se bâtit et se dispose... » Elle voulut bien alors faire connaître aux deux nouveaux frères que « les ministres du serpent seraient détruits et que la Mère gouvernerait le monde; on comprendrait alors ce que signifiait la maxime : « Les morts enseveliront les morts. » La conférencière inspirée ne s'arrêtait pas; « Sénar parvint à l'interrompre, curieux de savoir » si le grand événement tarderait beaucoup », et apprit que ce serait pour bientôt, « plus tôt que l'on ne croit ». L'une des sœurs ayant témoigné le désir d'entendre un cantique, la jolie fille brune consentit à chanter, « à condition que la mère la paierait d'un baiser », qu'elle obtint aussitôt, et elle entonna une sorte d'hymne que les autres reprenaient en chœur :

Tous élus, tous amis, tous frères,
Choisis par la mère de Dieu,
Restons amis constants, sincères,
En tous pays comme en tout lieu...

Sur le dernier couplet, le frère en redingote blanche rentra dans la salle, ramenant un fidèle vêtu d'une houppelande grise et coiffé d'une perruque à queue. Ce personnage s'approcha de Catherine, reçut les baisers et s'assit près d'elle dans l'un des fauteuils restés jusqu'alors vacants. A son entrée, les élus s'étaient inclinés et relevèrent seulement la tête quand il fut assis. Lui parcourait des yeux l'assemblée; ses regards s'arrêtaient particulièrement sur Héron et sur Sénar; il prit entre ses mains la main sèche de Catherine Théot et lui parla longuement à voix basse, sans cesser de dévisager les intrus dont la présence et le maintien semblaient le préoccuper. Il leur demanda quels étaient leurs noms, leur état, leur domicile, et, comme ils répondirent sans hésitation à ces questions auxquelles ils s'étaient préparés, il les pria d'en renouveler par écrit la déclaration avant de se retirer. Sénar l'interrogea à son tour : « Vous êtes, sans doute, un de nos frères? — Oui, répliqua l'homme à la houppelande grise; il est temps que nos malheurs finissent... Dieu s'est caché; mais il s'est abaissé vers notre Mère pour se placer en elle. C'est elle, mère et fille de Dieu, qui doit gouverner l'Univers; nous allons tous rajeunir après la résurrection. » Il allait poursuivre, quand un nouveau venu parut sur le seuil; Héron, dont l'attention était en éveil,

tourna vers lui les yeux et reconnut Jaton, l'un de ses hommes, qu'il avait posté dans la rue avec ordre de l'avertir, s'il survenait quelque incident. Jaton, on s'en souvient, était celui des agents du Comité de Sûreté qui, le premier, avait pénétré chez la Mère de Dieu pour être initié à ses mystères. Il s'avança au milieu du cercle, s'inclina devant la vieille, reçut d'elle, en habitué, les sept baisers et sollicita l'autorisation de lui présenter un prosélyte. Catherine inclina la tête en manière d'assentiment, et tous les frères et sœurs consultés acquiescèrent. Seul, l'homme à la perruque s'agitait, visiblement inquiet, et témoignait peu d'empressement à recevoir la nouvelle recrue. Le prosélyte, qui n'était autre que Martin, agent, lui aussi, de Héron, se tenait discrètement à la porte, attendant qu'on fixât son sort. Plaidant sa cause, il s'informa de l'opposant s'il était le président de la réunion. Une sorte de discussion s'en suivit. — « Il n'y a pas ici de président, riposta l'autre, que cet incident semblait émouvoir; nous sommes tous égaux auprès de la Mère de Dieu. » La voix grêle de celle-ci ajouta : « Il est un de mes fils choisis de la part de Dieu. » Et, pour couper court à l'embarras général, elle invita la Colombe à chanter un second cantique : celle-ci ne se fit pas prier; mais elle réclama un verre de vin et un biscuit, « afin de se donner des forces »; ce répit occasionna une sorte de détente que les fidèles mettaient à profit pour échanger leurs impressions; Jaton se rapprocha de Héron et lui dit à voix basse : « Je suis monté pour te prévenir que l'homme habillé de gris est dom Gerle. »

C'était dom Gerle, en effet, le mystique chartreux défroqué, l'ancien membre de l'Assemblée constituante, l'ex-impresario de la prophétesse Suzanne Labrousse. Depuis plusieurs années, sa foi dévoyée se raccrochait à toutes les superstitions, à tous les théosophes, gnostiques, visionnaires ou simples charlatans qui pullulaient dans Paris; il avait fréquenté chez la duchesse de Bourbon qui collectionnait tous les genres d'illuminés; de là, sans doute, ses relations avec Catherine Théot, dont il était devenu le pontife. La présence de ce monomane chez la Nouvelle Ève était une aubaine pour les agents du Comité de Sûreté; elle devait fournir à Vadier la possibilité de donner à son futur rapport une portée politique. La chanteuse cependant, réconfortée par son verre de vin, chantait à pleine voix :

Vérité, montre-toi; viens changer notre sort,
Viens pour anéantir l'empire de la mort.

A ce moment, la porte s'ouvre brusquement; une femme, connue des adeptes pour être une sœur fidèle, entre en tourbillon; on se presse autour d'elle; haletante, elle annonce que tout le quartier est en rumeur; dans les cabarets voisins, des gens armés boivent à la santé de la Mère de Dieu ; des soldats sont groupés dans les environs; même elle a remarqué un homme de mauvaise mine en observation chez la concierge. — « Nous sommes trahis ! » crie dom Gerle. Émoi général; les sœurs se bousculent vers la porte : quelques-unes se jettent sur Sénar; l'Éclaireuse s'efforce de calmer ses compagnes : « Ne tuons personne; expliquons-nous! » Gerle cherche à s'esquiver à la faveur du tumulte ; Héron lui barre la route, et l'ex-chartreux, comprenant qu'il n'y a pas à lutter, revient s'asseoir aux côtés de la Mère de Dieu qui assiste, hébétée, à ce désarroi. Même, la première alerte passée, il fait bonne contenance : « Mes sœurs, dit-il, imposant silence aux fidèles affolées, il s'est glissé parmi nous de faux-frères : c'est un moment favorable pour que nos principes soient connus ; du reste, il fallait toujours en venir là. »

La scène qui suivit ne fut pas sans grandeur : ces pauvres femmes que la peur de mourir amenait là où l'immortalité leur était promise, voyant arrivée l'heure du martyre, se sacrifièrent courageusement. Peut-être leur foi aux promesses de la Mère était-elle si vive que, même aux prises avec les recruteurs de l'échafaud, elles se croyaient invulnérables. Serrées autour de leur idole, elles puisaient à son contact une sorte d'héroïsme. Gerle, de sa large prestance, dominait le groupe, anathémisant les faux-frères et bravant les persécuteurs. Les quatre espions du Comité, Héron, Sénar, Martin et Jaton tiennent tête à son délire apocalyptique ; enfin, Sénar ouvre la fenêtre, jette un cri d'appel : en un instant, la rue, le couloir de la maison, l'escalier sont pleins de soldats et de policiers ; la porte que, dans sa terreur, l'une des dévotes a fermée à clef, est enfoncée à coups de crosses et les troupes de Héron envahissent l'étroit logement de la Mère de Dieu.

Tout de suite, les interrogatoires commencent : aucun des fidèles de Catherine ne renie sa foi ; tous s'offrent en holocauste pour cette cause ridicule, avec autant de sérénité et de

vaillance que les premiers chrétiens confessant le vrai Dieu. Héron et Sénar apprennent là bien des choses dont Vadier fera son profit. Catherine Théot, questionnée la première, affirme « qu'elle entend Dieu lorsqu'il lui parle, mais sans le voir... » C'est à elle que les armées obéissent ;... elle est la Mère de toutes les nations, qui l'appellent bienheureuse ;... » il vient chez elle beaucoup de citoyens et de militaires, « surtout de ceux qui partent pour la guerre »; il en est même arrivé un « de cent lieues, de Lyon, qui l'a cherchée partout dans Paris » ; il n'aurait pas rejoint l'armée sans la voir..., car ceux qui reçoivent les signes « sont assurés de ne pas être blessés et jouiront de l'immortalité de l'âme et du corps ». Elle cite, entre autres, le nommé Pécheloche, officier supérieur, actuellement à l'armée du côté de Dunkerque.

La veuve Godefroid avoue qu'elle connaît la Mère et demeure avec elle depuis plus de quinze ans et « elle croit intimement tout ce que Dieu lui inspire » ; la fille Mamie, ouvrière en linge, atteste que « plus des trois quarts des habitants, de Paris sont des adeptes de Catherine ; » la jolie fille qu'on appelle *la Colombe* déclare se nommer Rose Raffet ; elle vient chez la Mère de Dieu le plus souvent qu'elle peut et y amène sa sœur, avec laquelle elle habite rue Saint-Dominique d'Enfer. L'homme à la redingote blanche est un citoyen Paul Servat, rentier; il demeure sur le même palier que Catherine et vient chez elle tous les soirs ; il est certain qu'il ne mourra pas. Même acte de foi de la femme Servat, épouse du précédent. Une rentière demeurant à Tournan-en-Brie, vient chez Catherine Théot depuis dix jours; elle ne cache point qu'elle a fait des prosélytes dans son pays. Ensuite comparaît la fille Breton, servante de la Mère ; c'est elle qui ouvre la porte et fait le ménage ; elle sait, à n'en point douter, que sa patronne est la Mère de Dieu. Le vieux citoyen que l'on interroge après elle est fort embarrassé de son maintien ; il habite, lui aussi, la maison où il loge au sixième étage ; il se nomme Chateaumont, et il est secrétaire du Comité de Salut public. Il connaît beaucoup Gerle ; mais il ignore tout ce qui se passe chez Catherine ; il sait seulement qu'il y vient beaucoup de gens; il en rencontre sans cesse dans l'escalier quand il monte chez lui en revenant de son bureau. Puis voilà une citoyenne Girault, depuis peu initiée, une de ses amies lui ayant conseillé

« de ne pas perdre de temps, que le moment approchait du bonheur général »; — « il n'y aurait plus de guerres, les rois déposeraient leur couronne »; et ça doit se passer prochainement, près du Panthéon, dans un endroit qu'on prépare à cet effet. Gerle lui-même témoigne de la même confiance : « il a reconnu, dit-il, dans les Écritures, la vérité de ce qu'annonce Catherine : il vient chez elle depuis deux ans et connaît bien Pécheloche, qui est le principal locataire de la maison où la Mère demeure. »

Les interrogatoires sommaires terminés, Héron intime aux inculpés que, par ordre du Comité de Sûreté générale, ils sont mis en état d'arrestation comme « instigateurs de rassemblements suspects »; il procède aussitôt à l'apposition des scellés et, tandis qu'il prépare sa cire, son cachet et ses bandes de toile, apparaît sur le seuil un individu que poussent dans la chambre un sergent de la garde nationale et un agent du Comité, Lesueur, resté en surveillance dans l'escalier. L'homme est effaré. En montant les étages, il a interpellé joyeusement Lesueur : « Frère, es-tu de la société ? — Oui, frère, a répondu l'espion. — « C'est bon, reprit l'autre ; j'en suis aussi, moi ; j'y suis déjà venu ; je sais toutes les chansons qu'on y chante ; je viens chercher ma femme chez la Mère de Dieu ; nous la connaissons depuis deux mois; elle vient souvent manger chez nous... » Sur quoi Lesueur l'a empoigné : c'est un nommé Ducrest, tablettier, rue Phélippeaux ; il essaie bien de rattraper ses paroles imprudentes; trop tard ; il est confondu avec les autres et, le soir, — car l'enquête se prolongea toute la journée, — les habitants du quartier de l'Estrapade virent défiler un singulier cortège : la Mère de Dieu, la tête branlante, s'avançait à petits pas, encadrée de gendarmes; la troupe de ses fidèles suivait entre deux haies de gardes nationaux ; Héron et Sénar dirigeaient la marche, escortés de leur état-major de policiers. Par la rue Saint-Jacques, on gagna l'ancien collège du Plessis qui, réuni aux bâtiments du ci-devant collège Louis-le-Grand, venait d'être transformé en une vaste prison ; les ouvriers y travaillaient encore. C'est là que furent écroués la Voyante et ses adeptes : ainsi se trouvait déjà réalisée l'une des prédictions de la mère Catherine, annonçant qu'un grand changement dans son existence s'opérerait *en une école voisine du Panthéon.*

* * *

Sur ce thème, Vadier s'apprêtait à broder. Il n'y avait rien là-dedans qui eût le moindre rapport avec Robespierre; ceci importait peu. Sans doute il eût été préférable de pouvoir le citer au nombre des dévots de la mère Catherine et de l'avoir surpris à genoux, baisant pieusement les yeux et le menton de la vieille Sibylle; mais rien n'empêcherait d'insinuer que la Mère de Dieu le considérait comme son fils bien-aimé et qu'il devait tenir un rôle dans la cérémonie du grand coup du septième sceau. Au surplus, il suffisait de prêter à rire en traçant un tableau burlesque qui fît pendant à la pompeuse homélie du prédicateur de l'Être suprême. Ces fariboles coûteraient la tête à la nouvelle Ève de la rue Contrescarpe et à une vingtaine au moins de ses ouailles; mais puisque l'immortalité leur était conférée, l'inconvénient était minime et Vadier ne s'arrêtait pas à ce détail. Il voulait venger Voltaire, vertement crossé par *l'Incorruptible* dans son récent discours, et permettre aux esprits forts, sectateurs de l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, de faire front contre la phalange des fervents de Rousseau, dont Robespierre se disait le disciple et l'apôtre.

On a voulu voir dans la guerre sourde dès lors engagée entre le Comité de Salut public où dominait Robespierre et le Comité de Sûreté générale personnifié par Vadier, un tardif regain du vieil antagonisme qui naguère divisa Voltaire et Rousseau. Les deux grands destructeurs se retrouvaient en présence dans la personne de leurs partisans, appliqués à mettre en pratique leurs théories. La lutte des Comités n'a point cette ampleur : l'aristocrate Voltaire eût été très peu flatté d'un suppléant tel que Vadier, ergoteur de goût médiocre, à en juger par son éloquence débraillée. Quant à l'ombrageux Rousseau, si, pour son malheur, il avait vécu jusqu'à l'époque de la Terreur, il est bien probable que Robespierre lui aurait tressé moins de couronnes ; deux hommes d'un caractère si difficile n'étaient point faits pour s'accorder : il fallait que l'un fût mort pour que l'autre le vénérât.

De quelques lignes adressées par Robespierre aux mânes de Jean-Jacques, — « je t'ai vu dans tes derniers jours, j'ai contemplé tes traits augustes... » — on a conclu qu'il rendit visite à l'auteur du *Contrat social* dans sa solitude d'Ermenonville ; on

a pu imaginer que le philosophe avait institué ce jeune inconnu héritier de ses doctrines, lui léguant la mission de les appliquer. Ce romanesque épisode est très probablement dû à des commentateurs aventureux; si Robespierre avait obtenu la faveur insolite d'un entretien avec le misanthrope genevois, il n'aurait pas manqué d'en tirer gloire et de consigner les moindres mots de son idole lui indiquant la route à suivre. On peut croire qu'il entreprit le voyage d'Ermenonville, qu'il aperçut Jean-Jacques faisant sa promenade solitaire et qu'il ne risqua pas d'entrer en conversation, crainte d'être rudement rabroué. Cette aubaine peut se dater du printemps de 1778, alors que, sur la fin de ses études, déjà peut-être inscrit à l'École de droit, il échappait facilement à la discipline du collège. De tels pèlerinages étaient alors de mode et bien d'autres enthousiastes rêvaient d'approcher le grand homme : on n'en cite point qui se soient flattés d'y avoir réussi. Carnot et l'un de ses camarades tentèrent l'aventure et furent accueillis par des rebuffades ; Manon Flipon, la future Mme Roland, hasarda, elle aussi, une visite et, malgré ses beaux yeux et ses vingt-deux ans, se vit fermer la porte au nez.

Si rapide et furtive qu'ait été sa vision de Rousseau, Robespierre se réclame de lui; il s'inspire de ses écrits, le cite souvent et affecte même de conformer sa vie à celle du morose philosophe. Modèle néfaste pour un présomptueux souffrant d'être inapprécié: — « Quand on a lu Rousseau, disait Joubert, on se croit vertueux : on apprend avec lui à être mécontent de tout, sauf de soi-même. » C'est à l'irréligieuse piété de l'auteur d'*Émile* que Robespierre emprunte l'idée de sa religion nouvelle; mais s'il suit, en la décrétant, un principe posé par Jean-Jacques, il obéit aussi, inconsciemment peut-être, à un besoin de son âme, profondément marquée de l'empreinte catholique. En pouvait-il être autrement ? Tout enfant, il a vécu au contact des prêtres ; son instruction religieuse a été assidûment surveillée par deux tantes très croyantes et très pieuses ; des prêtres encore, et des prêtres éminents, ont formé son esprit lors de ses années de collège ; il vivait ses rares jours de sortie chez les chanoines de Notre-Dame et un chanoine d'Arras le recevait durant les vacances. On a noté que l'enfant, au cours des deux mois passés chaque année dans sa ville natale, s'en allait, à la chute du jour, jusqu'à une petite

chapelle située dans la campagne, aux abords du village de Blairville, et demeurait là longtemps, recueilli dans la solitude et la méditation. Plus tard, avocat au Conseil d'Artois, juge au tribunal épiscopal, il est bien certain qu'il se montrait fidèle observateur des pratiques d'obligation ; toute autre conduite eût fait scandale dans cette ville si particulièrement religieuse. D'ailleurs, on a dit, et c'est très vraisemblable, que jusqu'en 1789, Robespierre « communiait tous les huit jours ». Député aux États généraux, il protestera d'abord contre les malintentionnés qui, pour discréditer les représentants du Tiers, osent insinuer que ceux-ci « veulent porter atteinte à la religion catholique ». Il la considère alors, c'est évident, comme intangible et sacrée. Quand la guerre contre le culte sera déchaînée, il s'élèvera en termes violents contre les prélats et les hauts dignitaires de l'Église ; mais il se posera toujours en défenseur du « bas clergé ». Il poussera même la sollicitude jusqu'à réclamer, dès 1790, pour les ecclésiastiques, le droit au mariage, innovation prématurée que des murmures l'empêchent de formuler. A la Convention, il sera le dernier avocat des catholiques et de la liberté des cultes; il obtiendra le maintien du salaire des curés et vicaires : — « Attaquer le culte, dit-il, c'est attenter à la moralité du peuple. » Lors de l'épuration des Jacobins d'où l'on balaye les étrangers, les nobles, les banquiers, il s'opposera à l'expulsion des prêtres, membres du club. Sans cesse on le verra recherchant la société des ecclésiastiques, — nouvelle similitude avec Rousseau qui écrivait : « J'ai beaucoup d'amis parmi le clergé de France ; j'ai toujours très bien vécu avec eux. » — Sans cesse on devine des prêtres dans l'entourage de Maximilien ; durant la Constituante, il entretient des relations intimes avec son collègue et compatriote, l'abbé Michaud, curé de Boury-en-Artois ; à la même époque, il « conserve d'excellents rapports avec les chanoines du chapitre de Paris... et quelquefois il va dîner avec eux. » Avant le 10 août, c'est « un abbé de ses amis » qui circonvient de sa part les hommes politiques en vue et les invite à se grouper. Prêtres renégats et tarés, dira-t-on, et d'autant plus hostiles au clergé orthodoxe que celui-ci les considère comme des déserteurs. Il serait injuste de généraliser, car nombre d'ecclésiastiques « jureurs » conservaient dans l'erreur la foi ardente et les vertus de leur premier état. Du reste, la protection de

l'Incorruptible s'étendait sur d'autres : témoin le saint abbé Émery, le plus militant des insermentés, qui, détenu à la Conciergerie, pendant la Terreur, continuait à y exercer clandestinement son ministère et fut soustrait à l'échafaud grâce au dévouement de Mme de Villette, la nièce de Voltaire, aux démarches d'une tante de Fouquier-Tinville, l'accusateur public, et surtout à la mystérieuse intervention de Robespierre...

Le peu que l'on connaît de ces fréquentations aide à comprendre la scène étonnante qui eut pour théâtre, le 26 mars 1792, l'arène des Jacobins et que l'on doit ici sommairement rappeler. Au cours d'une improvisation sur les périls de la situation, Robespierre avait fait appel « à la Providence qui veille toujours sur nous beaucoup plus que notre propre sagesse ». — « Craignons, ajouta-t-il, de lasser la bonté céleste qui, jusqu'ici, s'est obstinée à nous sauver malgré nous. » Son discours était semé d'interjections telles que : *A Dieu ne plaise!* et autres apostrophes fleurant « la sacristie », ce dont rugissaient les frères et amis confondus d'entendre leur héros s'exprimer comme « un calottin ». Guadet se fit l'écho de la stupéfaction générale : — « J'ai entendu souvent dans cette discussion répéter le mot de « Providence », dit-il ; je n'aurais jamais cru qu'un homme qui, pendant trois ans, a travaillé avec tant de courage à tirer le peuple de l'esclavage, pût concourir ainsi à le remettre ensuite sous les chaînes de la superstition... » — Brouhaha, murmures, applaudissements. — Mais Robespierre surgit à la tribune. — « Je soutiens, moi, ces éternels principes sur lesquels s'étaie la faiblesse humaine pour s'élever à la vertu. Ce n'est point un vain langage dans ma bouche, pas plus que dans celle de tous les hommes illustres qui n'en avaient pas moins de morale pour croire à l'existence de Dieu... » — Tumulte, cris : *A l'ordre!* — « Non, messieurs, vous n'étoufferez point ma voix... Je vais continuer de développer un des principes puisés dans mon cœur... Invoquer le nom de la Providence, émettre l'idée de l'Être éternel qui influe essentiellement sur les destinées des nations... est un sentiment qui m'est nécessaire... » Et, à cette heure, unique peut-être dans sa carrière, où, emporté par l'élan de son improvisation, il découvre le fond de son âme, il laisse entrevoir qu'y rancissent toujours les rancunes, les meurtrissures

des abaissements de sa jeunesse et les humiliations de ses commencements ardus : — « Comment ce sentiment ne me serait-il pas nécessaire, à moi qui, livré dans l'Assemblée constituante à toutes les passions et à toutes les viles intrigues, me suis soutenu, environné d'ennemis nombreux? Comment aurais-je pu supporter des travaux qui sont au-dessus de la force humaine, si je n'avais pas élevé mon âme?... Ce sentiment divin m'a bien dédommagé de tous les avantages offerts à ceux qui voulaient trahir le peuple... » L'édifiante harangue s'acheva parmi les cris et les huées des auditeurs déroutés ; en purs jacobins, ils étaient déjà persuadés qu'un homme ne peut servir la cause du peuple, s'il n'est matérialiste avéré ; et, ce soir-là, pour comble de désastre, le malheureux évêque intrus, Gobel, présidait la société ; il poussa le courage jusqu'à se couvrir de son chapeau, ce qui clôtura la séance.

Dix-huit mois plus tard, Robespierre, à cette même tribune, proclama de nouveau sa croyance ; par un revirement dont l'ironie est frappante, Anacharsis Clootz présidait; Clootz, le banquier prussien, extravagant apôtre de l'athéisme international. Écœuré des mascarades sacrilèges occasionnées par la récente instauration du culte de la raison, — on était au 1er frimaire de l'an II, le jour même où était profanée à la Commune la châsse de sainte Geneviève, — Robespierre, tout frémissant d'indignation, flétrit cette fois les prêtres renégats « qui s'empressent d'abdiquer leurs titres contre ceux de municipaux, d'administrateurs, et même de présidents de sociétés populaires ». — « Craignez, dit-il, non pas l'habit qu'ils portent, mais la peau nouvelle dont ils sont revêtus. » Il n'admet pas que des inconnus jusqu'ici dans la révolution « troublent la liberté des cultes et attaquent le fanatisme par un fanatisme nouveau... » L'athéisme est aristocratique... L'idée d'un grand Être qui veille sur l'innocence opprimée et qui poursuit le crime triomphant, est toute populaire. Les hommages rendus à cette puissance incompréhensible, effroi du crime et soutien de la vertu, sont autant d'anathèmes contre l'injustice... » — « Je le répète, nous n'avons d'autre fanatisme à craindre que celui des hommes immoraux soudoyés par les cours étrangères... qui veulent nous rendre odieux à tous les peuples pour affermir les trônes chancelants. »

Jamais il n'est aussi éloquent que quand il parle de la divi-

nité ; jamais sa parole n'est aussi chaude, sa pensée aussi claire : plus d'ambiguïtés, de sournoiseries, de réticences, d'insinuations perfides et volontairement obscures. Pages trop rares qui, comme l'éclair dans la nuit opaque, donnent l'illusion d'une lueur sur cette âme énigmatique et ténébreuse. Quoique l'ombre s'épaississe après ce rapide coup de lumière, il semble bien qu'on ne peut mettre en doute la sincérité de l'instinct religieux chez l'homme qui parlait ainsi. Sans doute, il y a là-dedans beaucoup de réminiscences du *Vicaire Savoyard* ; mais il y a aussi une conviction profonde, car on la retrouve dans l'intimité de sa vie telle qu'elle apparaît en ces instants de courageux abandon. Dans le récit charmant qu'elle a laissé de ses innocentes amours, la plus jeune des filles du menuisier Duplay, Élisabeth, a conté comment elle prenait l'hôte de ses parents pour confident de ses peines. Elle le considérait comme un frère aîné, d'une bonté, d'une indulgence, d'une délicatesse toujours en éveil ; il la consolait en lui parlant du bon Dieu, — qu'il appelait l'Être suprême. — « Que de fois, écrit-elle, il m'a grondée de ce que je semblais ne pas y croire avec la même ferveur que lui ! Il me disait : « Tu as tort, tu seras malheureuse... Tu es bien jeune encore, Élisabeth ; pense bien que c'est la seule consolation sur la terre. » On comprend ainsi combien, dans le dévergondage ambiant de toutes les traditions, l'écroulement de toutes les croyances, cette attitude dont il faisait montre attirait à Robespierre de haines et de railleries. Aux Jacobins il pouvait tout se permettre, encore qu'on y déplorât amèrement ses « capucinades » ; mais lorsqu'il eut exposé devant la Convention sa théorie de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, tous les rationalistes et matérialistes de l'Assemblée, athées authentiques ou d'occasion, considérèrent cette profession de foi comme une déclaration de guerre, un retour à « l'obscurantisme ». Ils votèrent ce qu'il exigeait parce qu'ils avaient peur de lui ; mais ils se préparèrent clandestinement au combat et Vadier prit la direction du mouvement.

A la fête de l'Être suprême s'engagèrent les hostilités.

G. LENOTRE.

(*A suivre.*)

ANDRÉ BEAUNIER

Je voudrais, au nom des collaborateurs de cette *Revue*, dont je m'honore d'être un des doyens, dire un adieu au remarquable écrivain de qui ce fascicule contient le dernier article. André Beaunier en faisait remettre la copie rue de l'Université, le mercredi 9 décembre, à deux heures trente. A huit heures et demie, et comme il se préparait à sortir pour assister à la répétition générale d'une pièce dont il devait rendre compte, une congestion cérébrale le terrassait. A minuit, il était mort. *Cadentem faciem pagina sancta suscipiat*. Changez un mot à cette phrase d'un Père de l'Église. Au lieu de *sancta* mettez *scripta* et vous avez l'émouvante maxime que notre confrère a faite sienne, en tombant ainsi, en plein exercice de son métier. Depuis l'année 1900, où il publiait les *Dupont-Leterrier*, son premier roman, je crois, jusqu'à cette *Vie amoureuse de Julie de Lespinasse*, parue cet été, il n'a pas donné moins de trente volumes, et qu'ils fussent des livres d'imagination, comme *Picrate et Siméon*, *le Roi Tobol*, *Sidonie ou le Malheur d'être jolie*, et *Suzanne et le plaisir* — je cite au hasard, — ou bien des travaux de critique : *les Idées et les Hommes*, *Critiques et Romanciers*, — ou encore des essais de biographie morale, ainsi *Trois amies de Chateaubriand*, *la Jeunesse de Mme de Lafayette*, *la Jeunesse de Joubert*, pas un qui ne soit fait, comme le voulait La Bruyère, de main d'ouvrier, — pas un où ne se reconnaisse le souci scrupuleux de ne se servir, pour emprunter une autre formule à notre XVIIe siècle, de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité. Saluons dans notre ami disparu un exemplaire accompli de ce type de moins en moins fréquent dans la régression actuelle : un grand lettré.

Beaunier avait été formé à cette religion des Lettres par la discipline de l'École normale. N'ayant pas appartenu à ce « séminaire intellectuel », — cette expression est de Sainte-Beuve, — je suis

à mon aise pour dire quelle place il occupe dans l'histoire de la culture française, depuis cette année 1808 où cette École fut créée. Beaunier représentait, au plus haut degré, quelques-unes des qualités qui furent, cent ans durant, la marque propre de cette savante et vivante maison. Ce même Sainte-Beuve les avait déjà fortement dégagées dans de célèbres pages des *Nouveaux Lundis*. La première de ces qualités est un sens judicieux de la composition. Lisez un récit ou un essai de l'auteur du *Joubert*, — j'aime à l'appeler ainsi pour associer son nom à celui de l'exquis moraliste qui lui fut si cher, — toujours vous constaterez cet ordre dans les idées qui se retrouve également dans le philosophe Taine, dans le critique J.-J. Weiss, dans le politique Raoul Frary, dans le poète Jean Richepin. J'ai choisi, à dessein, des œuvres et des talents très contrastés. C'est là un des legs de l'héritage gréco-romain, recueilli par notre génie national. Nous lui devons pareillement le besoin de la clarté, du style net et précis. Ces essais et ces récits de Beaunier sont écrits d'une prose alerte, toujours directe et si française, comme celle de tous ceux dans la mémoire et dans la sensibilité desquels la langue latine demeure présente. Une autre de ces qualités est le goût, un infaillible instinct de la mesure. Toute l'œuvre de Beaunier atteste une connaissance très renseignée du monde moderne, de ses aspirations, de son avenir; elle ne porte pas trace de ce défaut, j'allais dire de cette dépravation d'esprit si commune à notre époque, la recherche de l'outrance. Toujours et partout s'y révèle une pensée sérieuse, le souci de doubler les points de vue les plus ingénieux de la documentation la mieux renseignée, un sentiment, et c'est la signature du bon ouvrier, que la saine pratique des Lettres importe, ne craignons pas d'employer ici des termes graves, au service des âmes et à celui de la Cité.

Une telle conception veut que l'auteur attache une importance extrême à la psychologie, et cette œuvre de Beaunier est, avant tout, celle d'un psychologue. Aucun problème ne semble l'avoir plus intéressé que celui du rapport de l'idée et du sentiment. C'est au fond le thème de tous ses récits romanesques et de ses essais. Je voudrais seulement rappeler ici le livre où il me paraît avoir atteint la perfection de sa manière : *la Jeunesse de Joseph Joubert*. Cet ami de Fontanes et de Chateaubriand y est étudié, dans sa personnalité si complexe, comme au microscope, avec une minutie qui l'anatomise, et cependant le portrait ressort avec le plus saisissant relief. C'est que Beaunier s'est appliqué, ici comme

ailleurs, à cette recherche des causes qui donne seule de la portée à la critique. Nous nous rendons compte avec lui, que la pensée de Joubert a été conditionnée par sa sensibilité, et cette sensibilité elle-même conditionnée par sa pensée, si bien que ces deux puissances s'équilibraient chez lui en jouant l'une sur l'autre. À côté de cette figure centrale, que de portraits non moins réussis, celui surtout de Restif de La Bretonne, cet artiste supérieur et manqué, incomplète et incohérente ébauche de Balzac.

Nous lui devons, ou l'oublie trop, cet admirable témoignage, trop peu connu, sur l'existence rurale sous l'ancien régime *la Vie de mon père*, qui corrige l'inique passage, trop connu celui-là, de La Bruyère sur les paysans. Il faut le suivre, ce cocasse Restif, avec André Beaunier, cheminant le long des quais de l'île Saint-Louis, à la nuit tombante! Peu ou pas de passants. Les reverbères éclairent à demi l'eau lourde du fleuve. Dans cette obscurité, Restif s'attarde contre le parapet, ses doigts cherchent les inscriptions qu'il a gravées dans la pierre. Ce sont des dates, avec le nom du mois, le chiffre du jour, celui de l'année. Ces étranges graphites lui servent à se remémorer quelques circonstances heureuses, le plus souvent une aventure de galanterie, et un véritable délire du souvenir s'empare de lui, si enivrant qu'il finit par ne plus chercher dans la sensation du présent qu'un moyen de se procurer celle du passé. Ayant fait lire au professeur Dupré, le célèbre psychiatre, ce morceau de Beaunier sur Restif, il en fut si frappé, qu'il se proposait de le commenter dans son Étude sur les rêves et l'imagination, interrompue, hélas ! par la mort. Ce simple détail prouve la valeur de la contribution que l'analyse littéraire, faite avec la conscience et la supériorité d'un Beaunier, apporte aux sciences de l'esprit. Et voyez comme cette analyse éclaire d'un jour lucide les causes qui déterminent l'efflorescence ou l'avortement du talent. Ces promenades hallucinatoires sur les quais expliquent le désordre du génie de Restif, sa force de vision sans cesse égarée.

Lisez maintenant ce dernier article, consacré par André Beaunier au livre si intéressant de M. Marcel Boulenger, *le Duc de Morny, prince français*. Vous retrouverez, appliqué à une personnalité contemporaine, ce même don de saisir les causes, ce que Taine appelait les génératrices, et l'intime rapport entre la psychologie de l'homme et son action.

Vous démêlerez aussi dans cet essai posthume le souci que je signalais tout à l'heure, en le définissant avec un rien de gran-

diloquence, le service de la Cité. J'aurais dû dire simplement le sens de l'ordre social. Nous tenons ici une occasion de rectifier une hypothèse émise par M. Taine, précisément, sur le rôle joué par ce qu'il appelle l'« esprit classique », dans la genèse de notre Révolution. Cet esprit classique, pour l'auteur des *Origines de la France contemporaine*, est exclusivement l'esprit oratoire, et il est bien vrai que la substitution du discours éloquent à l'observation réaliste se manifestait partout à la veille de 1789, mais n'était-ce pas là une dégénérescence de cet esprit classique, et sa négation ? Un grand lettré, du type classique, tel qu'un André Beaunier, nous représente, au contraire, une intelligence profondément traditionnelle, et tel fut le cas, remarquons-le, de tous nos autres classiques, depuis Racine et Boileau, les historiographes du Roi, jusqu'à La Bruyère, pensionné des Condé, sans parler de Molière dont tout le théâtre professe le respect de la noblesse, quand elle est consciente de sa dignité, comme des bienfaisantes vertus bourgeoises, le travail, l'épargne, la dignité simple, le bon sens. C'est que l'homme, nourri aux lettres classiques, pour peu qu'il réfléchisse, doit reconnaître qu'il est l'usufruitier de richesses spirituelles, accumulées par le labeur séculaire des générations. Sa culture, si original soit-il, est héritée, et cet héritage, il n'a pu le recevoir qu'en ressemblant à ses prédécesseurs, autant dire qu'en les continuant.

Ce lettré en outre sait l'histoire. Elle lui enseigne que la culture ne se transmet que par des élites, et que des lois, toujours les mêmes, président à la formation de ces élites. L'histoire lui montre aussi une conspiration permanente des instincts brutaux des peuples contre les directions de l'intelligence et cette barbarie sous-jacente, toujours prête à envahir la civilisation. Ces évidences, André Beaunier n'a pas cessé de les affirmer, dans des temps où l'illusion du progrès sert de prétexte aux plus dangereuses entreprises de destruction. Parce qu'il était un excellent écrivain, il aura été aussi un infatigable et courageux défenseur des idées qui ont fait la grandeur de notre civilisation française. Son œuvre entière pourrait porter comme épigraphe la vieille devise historique, — je n'en connais pas de plus fière et qu'un écrivain doive plus ardemment tenter de s'approprier : — *Je maintiendrai.*

Paul Bourget.

REVUE LITTÉRAIRE

M. MARCEL BOULENGER, HISTORIEN (1)

M. Marcel Boulenger, qui est un de nos romanciers les plus fameux, vient de débuter dans l'histoire. Il a publié un *Duc de Morny, prince français*, qui lui fait honneur.

Y a-t-il tant de différence, d'ailleurs, entre l'effort de l'historien et celui du romancier? Non, si le romancier tente de peindre exactement son temps, les costumes que l'on y porte, les idées qui ont du crédit, les gens qui sont alors les chefs. On l'appelle un romancier, parce que tout ce qu'il raconte n'est pas la réalité que l'on voit; il la change, il la modifie : c'est elle cependant qu'il cherche et c'est elle qu'il vous présente sous les espèces d'un mensonge. Comment on vivait, ou comment l'on tâchait de vivre, quels obstacles on rencontrait et quelles sortes de personnes on trouvait devant soi, compétiteurs bien acharnés au même désir, et quels artifices on avait pour s'en délivrer : voilà ce que vous apprendront les œuvres de Balzac ou de Stendhal. Et, romancier, M. Marcel Boulenger nous apparaît comme un disciple de Stendhal. Disciple de Balzac, il l'est aussi, de même que tous les romanciers contemporains. Si l'on prenait tous les romans que l'on a donnés depuis la guerre, on y aurait, — mais dans quel désordre et, par moments, le plus fâcheux! — la somme des pensées qui, de nos jours, sont par les uns ou par les autres considérées les plus dignes de gouverner, les sentiments les mieux à la mode et la façon de s'en servir, de les montrer ou de ne guère les cacher.

Eh bien! que fait un historien? La même chose. S'il a pris pour

(1) *Le duc de Morny, prince français*, par M. Marcel Boulenger (Hachette).

thème, je suppose, M. le duc de Morny, nous compterons sur lui pour nous indiquer avec précision le genre d'habitude qu'il avait choisie, l'usage qu'il en avait pris; nous serons très contents de lui quand, après l'avoir lu, nous saurons ce qu'il a voulu en ce monde et quelle fut sa rêverie.

L'historien a, pour écrire son livre, une aide que lui procure l'incontestable vérité. Les moindres événements sont des indices de la chance, ou du contraire, de son héros. Sa chance, ou le contraire, signifie l'accord ou le désaccord de cet homme et de son époque. Mais quant à le juger, il vous importera de savoir s'il a été supérieur ou inférieur à elle. Il faut connaître et son époque et lui. Espérez-vous y parvenir?

M. Marcel Boulenger s'est reporté à tous les documents possibles. Par exemple, M. le duc de Morny a bien voulu lui communiquer les nombreux manuscrits et les importantes archives qui lui viennent de son aïeul. Lord Kerry, petit-fils du comte de Flahaut, lui a prêté les lettres de ce comte. M. Jean de Sédony a mis à sa disposition le dossier qu'il a des lettres de Mme de Souza, etc. Ces documents, qu'il a utilisés avec adresse, et beaucoup d'autres, il ne semble pas les avoir eus tous également et s'en être servi comme il aurait souhaité de le faire. Il dit, plus d'une fois, qu'il a « feuilleté » des séries de lettres : celles de Mme de Souza, grand mère du petit Auguste de Morny; d'ailleurs, il en publie des extraits; et celles de Morny lui-même, qu'on a bien voulu lui permettre de « feuilleter ». Sans doute aurait-il préféré de les lire et d'en tirer tout ce qu'elles contiennent.

Puis, Morny n'est pas mort depuis si longtemps que l'on n'ait plus rien à retenir des conversations particulières avec les filles ou les petites-filles de ses amies. Évidemment! Mais, si elles ont quelque chose à cacher, elles se taisent; au cas contraire, elles parlent bien volontiers : alors, à quoi bon les écouteriez-vous? Les histoires de galanterie, et qui ont tenu beaucoup de place dans la vie de Morny, vous aurez peine à les connaître. Il faut avouer que cela manque un peu, dans le livre de M. Marcel Boulenger. Or, il répond à ce reproche en disant qu'il ne pouvait faire autrement : « Des racontars, voilà tout ce qui reste de la vie amoureuse du duc de Morny. Des racontars innombrables, il est vrai : mais que doit faire de ces commérages un historien honnête? Rien qui vaille. Eussions-nous d'ailleurs tenu entre nos mains des souvenirs d'amour encore frémissants, touchant Morny, que nous ne nous fussions même pas résigné à les publier, probablement. Songez que le duc n'est

mort qu'en 1865, en somme! » Il a raison. C'est bien dommage.

Pour être un « historien honnête », comme il dit, M. Marcel Boulenger n'a-t-il pas été conduit à nous faire un Morny, je ne dis pas, plus sérieux dans ses actes politiques ou autres qu'il ne l'a été en vérité, mais généralement un peu plus grave? Il supprime de sa destinée ce qui en serait le plaisir ou l'amusement : cela lui donne un air de majesté laborieuse qu'il n'avait pas à ce point-là. Le simple soin de ne pas employer des documents d'une valeur contestable a, pour lui, cette conséquence.

Il l'égaye, pourtant. Un chapitre intitulé : « Casaque rose, toque rose », et qui est consacré aux courses, nous le montre comme il était. Ses portraits sont tous un peu froids et un peu « morts ». C'est toujours la belle figure, fière et distinguée, « avec les petits yeux qui devaient si aisément sourire » ; c'est toujours un portrait officiel, l'habit, les grands cordons, les plaques. Il y a bien, dans la famille de Morny, un tableau où vous le voyez « en vacances, vêtu de gros velours à côtes et le fusil à la main, au milieu d'un décor sylvestre » ; mais ce n'est pas un bon tableau. « Le personnage apparait douceâtre et sans relief; le velours du costume attriste les yeux par sa fadeur; le fusil semble trop petit. C'est en tenue de vénerie, au moins, avec les hautes bottes, les bas blancs et la tunique galonnée, qu'il fallait peindre ce duc-là. » Il est vrai que les hautes bottes empêcheraient qu'on ne vît les bas blancs. M. Marcel Boulenger préfère un Morny de 1858, où il a « une grande cape jetée sur l'habit, les lèvres closes, le regard intolérable et charmant » ; et, surtout, un Morny de 1849 ou 1850, un daguerréotype fait en Angleterre et qui appartient à lord Kerry. Morny est à cheval et tient à ses doigts la badine. Il a un collier de barbe, une « jugulaire de barbe » : et il est drôle, mais il n'en sait rien. Il est à cheval ; et cela enchante M. Marcel Boulenger : « Il est né en selle. S'il se divertit des sauts et courbettes d'un pur sang bien choisi, ce jeu lui paraît aussi naturel que de respirer l'air parfumé sous les marronniers de Paris où, tout autour, il lançait sa toupie. » Voilà le portrait qu'il fallait qu'il y eût de ce Morny, qu'on nous représente toujours en costume d'apparat, très solennel, en Excellence et non pas en Élégance.

Car il était un homme de champs de courses. Il a vécu parmi les illustres vainqueurs et les poulains distingués, les gros entraîneurs anglais et les propriétaires d'écuries célèbres. Il a franchi les barrières et les ruisseaux, dans les *steeples-chases*. Il aimait à nommer les *steeples-chases*, avec un bon accent de là-bas.

Les courses étaient alors à leurs débuts, en France. Le premier Derby fut couru à Chantilly en 1836; et, en 1859, le chemin de fer relia Paris à la belle petite ville de Chantilly. Rappelez-vous les courses qu'il y a dans *Nana* : ce sont des fêtes un peu absurdes. A Paris, on courait au Champ de Mars, un mauvais hyppodrome, qui n'était point gazonné, où il y avait de quoi briser les jambes du chevaux et, par les cailloux, éloigner les jockeys. Il y a des courses au Champ de Mars, dans le quatrième chapitre de *l'Éducation sentimentale*. « Le cheval victorieux, dit Flaubert, se traînait jusqu'au pesage, tandis que son cavalier se tenait les côtes... » Et M. Marcel Boulenger, qui trouve la description des courses bien faite et justement, n'aime pas ces mots : se traînait et puis se tenait les côtes. Le maître exagère, dit-il; et il a manqué aux convenances qu'il faut qui soient observées autour des chevaux.

J'aime beaucoup cette remarque. Elle est très bien ce qu'on souhaite dans un chapitre relatif à Morny cavalier.

Morny a toujours eu des chevaux de courses, même quand il n'avait qu'un peu d'argent. Et, quand il devint duc de l'Empire, il se composa une belle écurie, pour laquelle il choisit bien ses couleurs : casaque rose et toque rose. Il s'en occupa et mit à la faire un zèle qui étonne chez ce personnage dédaigneux; « mais ses mépris n'allaient qu'aux hommes, ils s'arrêtaient devant les chevaux : qui ne trouvera cela bien juste? » Mais, M. Boulenger, personne ne trouvera cela bien juste, si M. le duc de Morny était un homme d'action, c'est-à-dire, — et on le voudrait, — un homme qui s'applique à faire le bonheur de l'humanité.

Il a été, quelques mois, ministre de l'Intérieur et, beaucoup plus longtemps, président du Corps législatif. Comme ministre de l'Intérieur, il a composé des circulaires très adroites; mais, adroites, est-ce assez dire? Celle-ci : « Faites bien comprendre à tous les fonctionnaires qu'ils doivent s'occuper avec soin des intérêts de tous, et que celui qu'il faut accueillir avec le plus d'empressement et de bonté, c'est le plus humble et le plus faible. La meilleure des politiques, c'est celle de la bienveillance pour les personnes, de la facilité pour les intérêts... » celle-ci n'est-elle pas toute pleine des sentiments les plus recommandables? et Morny, s'il avait eu son amitié toute réservée aux seuls chevaux, l'aurait-il écrite en ces termes-là?

Président du Corps législatif, il a été constamment le gardien d'une bonne tenue et d'une élégance parfaites. Le règlement défendait les interpellations. Et, lui, tolérait, comme il disait, des « observations

présentées avec tact, loyauté, dans un bon esprit ». Bref, il n'avait à ce métier que de l'éloquence, à laquelle il fallait bien qu'eussent recours les républicains d'alors. Il les arrêtait : le Corps législatif s'accoutuma bientôt à craindre de commettre une « faute mondaine », s'il contrariait sur ce point-là son président. La haine que l'on a contre l'éloquence n'est pas le signe qu'on dédaigne l'humanité.

Il n'aimait pas l'Allemagne. Le roi Louis, père de l'Empereur, disait, dans sa *Réponse à Walter Scott* : « La Prusse est l'alliée et l'amie inséparable de la France. » Mais lui, Morny, écrivait à l'Empereur, le 15 septembre 1856 : « L'Allemagne nous déteste du fond du cœur. » Et il disait à Walewski, le 4 janvier 1857 : « Quoique je ne sois guère prussien de ma nature... » Pendant l'été de 1856, il fut envoyé en Russie, pour représenter la France au couronnement du tzar Alexandre II. Cette ambassade extrordinaire a laissé là-bas un grand souvenir. Il avait emmené avec lui toute une « maison militaire », et composée des plus beaux noms de notre armée. Il épousa, non pas une princesse allemande, comme on le racontait sur son chemin, mais la jolie Sophie Troubetzkoï, que tout Paris admira. Et il eut à ce moment l'idée de l'appui que nous donnerait une alliance franco-russe. Si on l'avait signée alors, la France évitait peut-être Sedan, Bismarck à Versailles et la suite.

Voilà, chez Morny, des idées françaises, bien françaises et qui avaient leur raison d'être en ce temps. S'il les a eues, c'est aussi qu'il était digne de les avoir, par un souci perpétuel et très intelligent du bien public, au véritable sens de ce mot.

Il y a donc, chez lui, les qualités de ce qu'il fut, un homme d'État. Et il y a, chez lui, toutes les plus jolies qualités d'un homme du monde accompli, habile aux sports et aux petits travaux de littérature, tels que vaudevilles, où il montrait son esprit.

Sa naissance, qui n'était pas régulière, ne l'a point gêné. Fils de la reine Hortense et de Charles de Flahaut, il fut déclaré à la mairie comme fils de Louise-Émilie-Coralie Fleury et d'Auguste-Jean-Hyacinthe Demorny, propriétaire à Saint-Domingue et demeurant à Villetaneuse, dans le département de la Seine. Louise-Émilie-Coralie Fleury avait appartenu au service de la reine Hortense. Auguste-Jean-Hyacinthe Demorny, né, paraît-il, à Saint-Domingue, mourut à l'hospice de Versailles en 1814. Mais lui sut de bonne heure le nom de ses parents véritables, jusqu'à choisir pour son blason, l'hortensia. Ce fut sa grand mère qui le recueillit et qui l'éleva, sa grand mère

Mme de Flahaut, laquelle s'était remariée en 1802, épousant un diplomate portugais, don José de Souza Bothelo. Cette Mme de Souza, qui est l'auteur, — et qui a du talent, — d'*Adèle de Senange* et d'*Eugène de Rothelin*, c'est une femme remarquable et qui n'a pu que lui donner d'excellents préceptes. Elle avait rencontré, en Suisse, un jeune professeur de français, M. Corbie, du collège de Reichenau : c'était M. le duc de Chartres. Plus tard, Napoléon III eut maintes fois l'occasion de reprocher à Morny ses goûts d'un orléaniste : il les devait probablement à sa grand mère.

Elle écrit, en 1820 : « J'ai été fort inquiète d'Auguste; vous jugerez de mon tourment, c'était une petite fièvre bilieuse. » Un peu plus tard, elle l'emmène au Havre : « Des bains de mer étaient ordonnés à mon Auguste. Il maigrit, il est triste, on dit que cela lui fera du bien. Et, comme je le sais très habile nageur et fort aventureux, je mourrais d'inquiétude si je le savais, sans moi, s'exposant à ce perfide élément. Une vague m'emporterait peut-être cette légère personne; au lieu que, moi là, je suis bien sûre qu'il ne mettra pas le pied dans l'eau sans avoir avec lui quelque vieux matelot pour l'attraper par une patte, s'il voulait aller trop loin. » M. Marcel Boulenger ne croit pas que l'on puisse être, si jeune, un si habile nageur; et il accuse la maman qu'il y avait en Mme de Souza, — ou grand maman, — d'avoir cédé à son désir de trouver en son petit garçon toutes les vertus. Mais on nage, à neuf ou dix ans, très bien déjà. On le mit à la pension chez M. Muron, d'où il suivit les classes du collège Bourbon. Sa grand mère le plaignit d'apprendre le latin, le grec, l'algèbre « et puis Dieu sait quoi! », d'avoir affaire à ces « barbes bleues de l'Université », d'être en classe. M. de Flahaut réclamait qu'il fût soigneux des vers latins.

Enfin, le petit Morny eut une enfance régulière. En 1829, son père l'emmena en voyage. Ils allèrent à Aix-la-Chapelle, puis en Écosse. A son retour, il fut nommé sous-lieutenant au 1er régiment de lanciers. Alors, il se met à signer « de Morny »; et, « de même qu'on se met une fleur à la boutonnière, il s'était mis la particule », dit M. Marcel Boulenger. Quelques années après, Mme de Souza écrit : « Auguste est avec son régiment au camp de Compiègne. Il commande un peloton et je suis bien sûre qu'il croit que sans lui l'armée ne marcherait point. » L'année suivante, il partit pour l'Afrique; et il eut, pour l'expédition de Mascara, le titre d'officier d'ordonnance du général Oudinot, pour la prise de Constantine, celui d'ordonnance du général Trézel. Il sauva la vie à ce dernier général,

fut cité à l'ordre du jour et décoré. Après quoi, il revint à Paris, où il s'appela le comte de Morny.

Un jour, quand il était encore en Afrique, et au camp de Sig, un officier qu'il rencontra lui dit : « Vous avez l'air bien souffrant, M. de Morny; voulez-vous cette orange? » Morny l'accepta et demanda le nom de l'officier. « Commandant Changarnier ! » répondit l'autre. Quinze ans plus tard, Morny le faisait arrêter : la politique a ses raisons, qui ne sont pas toujours celles du cœur.

Morny, en France, mena la « vie inimitable » d'un beau jeune homme de ce temps. Il devint l'un de ces dandys que l'on voyait cavalcader sur le boulevard, montrant leurs redingotes exquises, les velours et les satins parfaits de leurs costumes. Il est cité par les gazettes. Il perdit ses cheveux ; mais il eut soin de bien établir le cirage excellent de son crâne. Il se lia très étroitement avec la jeune comtesse Le Hon, l'ambassadrice de Belgique, laquelle dira, mais beaucoup d'années plus tard, qu'elle l'avait pris lieutenant et laissé ministre. Cette comtesse Le Hon connaissait amicalement la duchesse de Saint-Leu : c'était jadis la reine Hortense. Elle était en correspondance avec elle et lui parlait de ce garçon que Mme de Saint-Leu appelait, en son langage détourné, la sœur Augustine.

En 1842, Morny se présentait aux élections à Clermont-Ferrand. Un jour, dans une réunion électorale, un de ses concurrents lui demande : « Les paysans sont pour vous ; que diable avez-vous bien pu leur promettre ? — Une éclipse, pour le 10 juillet, répond Morny ; et même deux, si je compte la vôtre. » Il y eut deux ballottages; mais il fut élu. Il acquit des terres, dans cette région, notamment une propriété de Nades, où avait demeuré (je crois) Mme de La Fayette la romancière, les deux années qui suivirent son mariage.

Cependant, il ne connaissait pas du tout son demi-frère l'Empereur. Il l'avait, une fois, rencontré à Londres. Il avait vu son père le saluer. Il avait demandé : « Qui est-ce ? — Louis-Napoléon Bonaparte. » Il avait fait un « ah ! » qui marquait son étonnement. Il raconte, dans ce récit que nous avons publié le mois dernier, *la Genèse d'un coup d'État*, comment il le rencontra pour la première fois quelque temps après qu'il fut élu à la présidence de la République ; et il avoue qu'à cette réunion le prince lui déplut. Mais il retourna chez lui, par un sentiment de devoir, et il devint l'intermédiaire entre lui et les hommes du parti modéré. « Le monde politique, lui disait-il, se divise en hommes de gouvernement et en hommes d'opposition. Vous pouvez gouverner avec les premiers, jamais avec les seconds. Les

uns et les autres reprendront toujours leur nature première. Du reste, vous verrez ce triage se faire d'ici à peu ; et les hommes qui ont renversé Louis-Philippe Égalité seront les mêmes qui chercheront à vous renverser. Des autres, des Guizot, Duchâtel, Broglie, Molé, etc., vous obtiendrez sympathie, soutien ou neutralité. » Le 16 octobre 1849, il écrivait à Mme de Flahaut, femme de son père : « Il se prépare un choléra politique, qui me paraît devoir être plus grave que tout ce que nous avons vu jusqu'ici ; et il m'est impossible de m'éloigner, surtout après la position que j'ai prise et la confiance que j'inspire au prince. Je le vois tous les jours, plutôt deux fois qu'une. Il cause avec moi de tout : des hommes, des événements. Puis-je décemment le planter là dans un moment critique ? Cela est impossible. » Ils étaient vite passés d'une première antipathie au sentiment contraire. Ils se voyaient chaque jour et avaient sans doute leurs intérêts en commun. Morny passa le commencement de la soirée du 1er au 2 décembre à l'Opéra-Comique, où l'on jouait *les Châteaux de Barbe-bleue*. Il était dans une baignoire d'avant-scène. Il applaudit résolument à ces deux vers :

Sans vergogne et sans souci,
Arrêtons-les tous ici.

Pourquoi ? Évidemment, ces deux vers avaient, à ses yeux, quelque signification secrète, puisqu'il les applaudit. Mais la salle fut de son avis, et le montra. Qui donc s'agissait-il d'arrêter ? Qui les arrêterait ? Voilà ce que chacun savait ou feignait de savoir. Une Mme Liadières dit à Morny, pendant un entr'acte : « Eh bien ! il paraît qu'on va vous mettre à Vincennes ? » Il répondit : « Le grand coup de balai, madame ? Possible, en effet. De toute façon, je tâcherai de me mettre du côté du manche ! » C'était bien le côté où il se trouvait, le bon côté. Il le dit plaisamment, comme un homme qui n'est pas sûr de s'en tirer tout à son aise. Et il flânait dans les couloirs, veillant à ne pas rencontrer les généraux Cavaignac et Lamoricière, qui étaient là, mais à qui sans doute il aurait affaire, le lendemain matin, d'une façon désagréable.

Bref, à l'entr'acte suivant, il partit. Et il se rendit à l'Élysée. Le prince-président, à l'Élysée, avait reçu, comme tous les lundis : il fut, mieux que d'habitude, courtois, affable, un peu distrait. Et c'est probablement pour éviter cette corvée que Morny avait passé le soir à l'Opéra-Comique. Le prince-président prit, dans un tiroir, un dossier qui s'appelait le Rubicon ; il y avait le décret qui nommait

Morny ministre de l'Intérieur, la proclamation qui devait le lendemain matin couvrir les murs de la capitale, etc. Tout cela fut porté à l'Imprimerie nationale, qui était gardée militairement et où les typographes la composèrent par tout petits fragments incompréhensibles. « Messieurs, dit Morny aux principaux conjurés, il est bien entendu, n'est-ce pas, que nous y allons tous de notre peau ; vous le savez ?... » Mocquard répondit, riant un peu : « Pour ce que vaut la mienne, ridée comme elle est ! Je n'y perdrai pas grand chose. » Les autres furent, semble-t-il, plus émus, « sauf Morny, ou du moins il n'y parut guère au cours de cette nuit surprenante », dit M. Marcel Boulenger. Mais Arsène Houssaye raconte que, la veille de ce jour-là, Morny avait demandé à un de ses amis de l'acide prussique. M. Marcel Boulenger trouve que c'est bien « roman chez la portière », de la part d'un tel dandy.

Est-ce donc sous les espèces d'un dandy que nous verrons Morny politicien ? Ce serait là jolie façon de concilier ce que nous avons aperçu en lui qui faisait disparate. Le prince-président venait de recevoir ; Mocquard, en le quittant, allait au bal ; et Morny arrivait du théâtre : « pour peu, c'était avec des gants blancs, qu'on eût préparé le 2 décembre ; sous ces gants, il y avait de bonnes poignes, qui serraient bien. » Dans l'autre parti, les mains sont rudes. Et le gros Thorigny, ministre de l'Intérieur, un brave homme, à sept heures un quart du matin, dormait d'un bon sommeil que lui valait sa fidélité à la Constitution, sa fidélité au prince, sa fidélité à l'Assemblée, sa fidélité à la société, sa fidélité aux gens et aux diverses choses à qui elle était due. « Il ronflait peut-être. Soudain, dans le crépuscule du matin, un bruit extraordinaire remplit la cour du ministère. L'honnête Thorigny ouvrit un œil. Il se lève... La pendule marque sept heures dix. A sept heures un quart, on frappe à la porte de sa chambre. C'est le comte de Morny. » Que dit Morny à Thorigny, de si bonne heure, ce matin-là ? « Monsieur, vous êtes destitué, excusez-moi de vous l'apprendre si subitement. C'est moi qui ai l'honneur de vous remplacer. Faites-nous la grâce de vouloir vous retirer sans perdre une minute. » Est-ce que ce sont vraiment là les paroles de Morny ? Les a-t-il ainsi prononcées ? Ou bien est-ce M. Marcel Boulenger qui les lui prête ? Je ne crois pas ; car il transformerait en un roman son livre d'histoire. Mais, si Morny les a prononcées comme les voilà, quel air a-t-il eu les disant, l'air le meilleur ou le plus sérieux ? ou bien l'air d'un garçon qui a fait une farce et qui est content de l'avoir vu si parfaitement réussir ?

A sept heures et demie, Thorigny sort du ministère. Et personne ne le salue, sauf peut-être le concierge ou quelque huissier.

Le préfet de police, Maupas, avait mandé ses commissaires et subordonnés. On arrêta quatorze représentants du peuple, soixante-deux républicains et de nombreux chefs militaires. Ils furent tous très bien traités, avec déférence, — « où l'on peut reconnaître l'influence à la manière de Morny, » — quoique Morny n'ait point agi de cette manière exactement avec son prédécesseur Thorigny. Cavaignac, Changarnier, Lamoricière, Bedeau, Le Flô, Thiers furent emprisonnés soit à Vincennes, à Mazas, au Mont Valérien, ou au quartier de cavalerie du quai d'Orsay : prison « temporaire et courtoise », prison tout de même.

La veille, un très digne homme, le baron de Lamerville, avait demandé à Morny des cartes pour l'Assemblée. Morny savait qu'il n'y aurait pas de séance le 2 décembre. Il donna pourtant les cartes et, en les donnant, dit au baron, qui était son camarade au cercle : « Si l'on vous oppose la moindre difficulté à la porte, cher M. de Lamerville, faites-moi donc appeler; n'hésitez pas! » Preuve, s'il en faut une encore, preuve que Morny était « en pleine forme » à son arrivée au ministère. Granier de Cassagnac, le 2 décembre, alla le voir au ministère : il l'y trouva « calme et gai ». Son père, le vieux comte de Flahaut, qui était venu en France pour assister à cette prise du pouvoir, écrivit à Mme de Flahaut : « Auguste a été héroïque. Son courage, sa fermeté, son bon sens, sa prudence, son calme, sa bonne humeur, son sang-froid et son tact ont été, pendant toute l'affaire, inégalables; et l'on peut en dire autant de sa modestie. Ceux qui l'aiment peuvent être fiers de lui. » Morny méritait ces éloges. Il eut, dans ce coup de main, les qualités qu'il fallait et dont l'une fut en effet la bonne humeur et sur un fond de pessimisme. Il n'était pas indispensable que l'on crût très fortement aux principes napoléoniens. C'est un remède qu'on essayait, un remède qu'on apportait à un mauvais état de choses; l'état de la France, depuis quelques années, donnait de l'inquiétude. Il y avait d'abord à obtenir la possibilité de la guérir, de la soigner pour la guérir.

Le général Cavaignac était interné au fort de Ham, fiancé alors avec une demoiselle Odier. Morny autorisa Mme et Mlle Odier à le voir et fit tenir à cette dame l'ordre de sa mise en liberté. Cavaignac répondit : « Je refuse ma libération, si c'est une grâce. Je veux bien sortir de prison, et j'en sortirai le 19. Mais on admettra donc ainsi, justement, quoique tacitement, que je n'avais rien fait pour m'y

trouver. » Morny répondit : « Général, lorsque j'écris, c'est avec l'intention que mes lettres soient lues seulement par les personnes à qui elles sont adressées. En transmettant à Mme Odier l'ordre de votre mise en liberté, je n'ai eu d'autre but que d'être agréable à une famille que j'aime et que je respecte : je n'ai pas songé à autre chose. Si je me suis laissé aller à parler des sentiments de M. le président de la République, c'est que, — vous le savez mieux que personne, général, — si les grands actes politiques qui ont pour but le salut d'un pays imposent parfois de dures nécessités, ils n'effacent pas les sentiments d'estime qu'on peut trouver pour ses adversaires et n'en interdisent pas l'expression. Vous comprendrez donc que je ne réponde pas à ce que vous me faites l'honneur de me dire sur l'illégalité de votre arrestation et que je me borne à me féliciter que la date du 19, choisie par vous, soit si rapprochée. » C'est une bien jolie lettre ; et c'est la lettre d'un vainqueur qui ne se dissimule pas, mais qui, tout en disant ce qu'il a fait, ne montre pas de superbe. Il a raison. Il le déclare avec assurance et n'engage pas tous les dieux à lui servir de garant. C'est ainsi qu'il devait parler pour être sûr de ne pas dépasser ce qu'il avait conscience d'avoir fait.

Comment causait Morny? « De la façon la plus séduisante, la plus distinguée, paraît-il, et, si nous en croyons ceux qui l'entendirent, la plus fine. » Un soir, dans sa loge, Rachel était en conversation avec lui. Entre Pradier, le sculpteur. « Voilà mon maître ! » s'écrie-t-elle. « Plus je vous regarde, et plus je suis frappé de cette idée qu'on devient beau quand on a la préoccupation du beau », dit Pradier à Rachel : « N'est-ce pas? J'ai commencé par être laide : la laideur du génie, me disait-on pour me consoler... » Morny intervint alors : « Le génie n'est pas laid, quelle que soit sa figure. Mais il est hors de doute que tous ceux qui vous ont aimée et étudiée... — On m'a toujours étudiée en m'aimant et on ne m'a jamais aimée en m'étudiant. — Nous aurons de l'esprit tout à l'heure, mais j'achève tout bêtement ma phrase : pour tous ceux qui vous ont aimée et étudiée, il est visible que l'amour de la ligne, qui vous préoccupait à toute heure, a corrigé peu à peu dans votre profil les fautes de la nature. Vous n'avez pas perdu en caractère, et vous avez gagné en beauté. — Croyez-vous donc que la nature, honteuse d'avoir si mal ébauché une femme destinée à devenir la grande tragédienne, — si je puis m'exprimer ainsi, dirait M. Sainte-Beuve, — n'eût pas corrigé d'elle-même et sans inspiration ses premières maladresses? — La nature sans l'art, ne m'en parlez pas ! C'est la nature sans Dieu, c'est la mois-

son sans soleil, c'est l'homme et la femme sans amour, c'est la vérité sans la poésie. » Seulement, cela, c'est une conversation surveillée.

Il y en a une autre, à laquelle se livra Morny, au printemps 1863, et qui scandalisa Goncourt. Morny dénigra les femmes, dit qu'elles n'entendaient rien aux délicatesses de la vie : leurs sensations étaient rudimentaires ; elles ne se connaissaient seulement pas à la gourmandise. Elles ne savaient pas savourer ni une émotion, ni même une volupté. Morny, en fin de compte, déclara que les seules femmes qui fussent capables de sentir un peu finement quelque chose étaient les femmes galantes : et ce n'est point assez dire, que de les appeler galantes. Goncourt en fut choqué.

Comment écrivait Morny? Nous avons vu qu'il écrivait bien au général Cavaignac. Seulement, cela, c'est une lettre surveillée. Ses lettres plus naturelles n'existent plus. Elles ont été détruites quand il était sur le point de mourir, par son cher ami Montguyon.

Il délirait et il avait des moments de lucidité meilleure. Dans un de ces moments-là, il demanda : « Alors, les médecins ? Je suis bien bas, hein? » Montguyon répondit comme son cœur le lui disait : « Foutu, mon pauvre Auguste ! » Alors, le duc de Morny le pria d'ouvrir certains tiroirs secrets où il cachait ses lettres d'amour, celles qu'il n'avait pas déchirées, l'imprudent, et qu'il sentait qu'il était temps d'anéantir. Lettres de lui, qu'on lui avait rendues ; lettres de femmes qu'il avait trouvées jolies, cette saison-là.

L'Empereur vint le voir. « Adieu ! » lui dit Morny. — « Non, au revoir, » dit l'Empereur. — « Au revoir ici ou quelque autre part » ; mais il ajouta : « Ne prenez pas vos idées dans le faubourg Saint-Germain ! » Cette causerie finale et que Morny avait su rendre sarcastique est du 7 mars. La nuit d'après vint Mgr Darboy, qui lui donna les sacrements. Puis, le matin, comme on le soulevait pour lui ôter un vésicatoire, il mourut dans ce mouvement.

On vit alors venir à lui un vieillard triste et décharné, qui se pencha pour le voir une dernière fois. Il avait quatre-vingts ans et il était à la fois cassé, mais sûr de lui. Depuis que Morny était malade, il ne quittait pas sa chambre : il le secondait, le disputait à la mort ou bien l'aidait à mourir. Et il avait encore cinq ans à passer ici-bas. C'était le général comte de Flahaut.

ANDRÉ BEAUNIER.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra : *Brocéliande*, poème de M. Fernand Gregh, musique de M. André Bloch. — *L'île désenchantée*, drame musical tiré des « Grandes légendes de France» de M. Édouard Schuré; poème de Maria Star, musique de M. Henry Février. — Œuvres de MM. Arthur Honegger, Roland Manuel et Georges Auric. — Théâtre Marigny : *Monsieur Beaucaire*, opérette en trois actes; livret de MM. André Rivoire et Pierre Veber, musique de M. André Messager.

Nous avons à liquider aujourd'hui quelque six semaines de musique. Articles nombreux, à des prix divers.

« De la musique avant toute chose », dit Verlaine. Est-ce bien sûr? Avant la musique, il peut être utile, nécessaire même, de connaître les paroles, la parfaite inintelligibilité de celles-ci devenant de plus en plus une des lois du drame lyrique et de ses interprètes. Ainsi, le spectacle et l'audition de *Brocéliande*, sans le secours du livret, donnerait à peu près ceci : dans une clairière, au bord d'un lac (le décor est joli), causent ou coassent un crapaud et des grenouilles. Des fées dansantes et chantantes surviennent. Puis un ambassadeur et sa suite. Arrive enfin la fée Carabosse, qui procède à de vagues incantations. Entre temps, à deux reprises, le fond du théâtre s'éclaire et représente la première, puis la dernière scène de *la Belle au bois dormant*. Mais, grâce au livret, ou plutôt au poème et à la poésie du vrai poète qu'est M. Fernand Gregh, l'histoire également s'éclaircit. Nous vous en conseillons l'agréable lecture.

La musique est d'un moindre poète sonore. On y voudrait plus de charme, de grâce et d'originalité. Le monologue de l'ambassadeur et celui de la méchante fée traînent longuement. Aussi bien le thème du premier, à demi solennel et plaisant à demi, est traité, travaillé de manière à contenter les amateurs fidèles de ce travail

ou de ce traitement, qui fut jadis à la mode. Il ne suffit plus maintenant à guérir. Plus facile et sans prétention parut une valse pour clarinette à peu près seule et surtout une chanson, d'allure et de couleur populaire, que chantent et dansent les fées au clair de lune. Enfin n'oublions pas une limpide et spirituelle notation du cri du « peuple coassant ».

Le rôle de la fée Carabosse est un rôle dit « de composition ». Mlle Lapeyrette l'a composé à souhait.

L'île désenchantée pourrait s'appeler aussi *les Misanthropes*. Misanthropes femelles, qu'anime contre tout notre sexe une implacable fureur, précédemment allumée en elles, en chacune d'elles, par de malheureuses expériences d'amour. C'est dans l'île de Sein, d'où leur vient le nom de « Sènes », qu'en des temps fabuleux se sont établies ces dames. Sans trêve elle y assouvissent leur vengeance. Tout homme que la tempête jette sur le rivage est d'abord honoré, — brièvement, — de leurs « dernières faveurs », puis sacrifié dès le lendemain à leurs déités farouches. Romersta, leur prêtresse en chef ou leur présidente, se montre la plus enragée. Une d'elles, une seule, Francolle, paraît sensible et douce. Or voici qu'aujourd'hui même va s'éveiller en son cœur, pour un jeune et beau naufragé, Solnik, la pitié, puis l'amour. Par sa prière et ses larmes, par certains souvenirs aussi rappelés à propos, Romersta peu à peu se laisse elle-même attendrir et fait grâce. Indignée, une des mégères frappe la prêtresse d'un poignard. Alors éclate un orage, orage mystérieux, voix de la nature enfin révoltée et vengeresse à son tour. Puis le calme revient. Autour des amants enlacés tout rayonne, sourit, fleurit, et sur l'île, désenchantée de la haine, règne à jamais l'enchantement de l'amour.

Le Roi aveugle, *Monna Vanna*, *Carmosine*, *Gismonda*, voilà, sauf omission, ce qu'on appelle le « bagage » musical de M. Henry Février. *L'Ile désenchantée* vient d'y ajouter un supplément assez lourd. En écoutant cette œuvre, et tant d'autres qui lui ressemblent, on se rappelle un vers de Phèdre à Œnone : « Quel fruit espères-tu de tant de violence? » Et sans doute c'est la puissance, la grandeur, qu'en espérait le musicien. Il n'en a guère obtenu que la lourdeur, la surcharge avec l'effort et la tension continue, ou peu s'en faut, des voix et de la symphonie. Cette musique, toute cette musique s'enfle et se travaille en vain. Décidément, le genre furibond est difficile. On est bientôt las d'entendre vociférer la bande des égorgeuses et leur conductrice. Auprès de leurs assourdissantes

clameurs les dialogues belliqueux des Walkyries elles-mêmes ne paraissent plus que propos échangés à mi-voix.

Dégageons au moins de tout ce fracas une scène touchante : l'abord du héros au rivage redoutable. Les premiers récits du jeune homme, l'accueil de la jeune fille, un chant de violoncelle où passe comme un souffle de la pitié, de la tendresse naissante de Sieglinde pour Siegmund, tout cet épisode, jusqu'à la strette finale qui le gâte, a de la noblesse, de la pureté et pour une fois, à peu de frais et sans bruit, une réelle grandeur. Voilà, croyons-nous, le genre, l'ordre lyrique, où le musicien pourrait le mieux s'appliquer et réussir.

Dans le rôle de Solnik, M. Franz est excellent. Sa voix est présentement à l'Opéra la plus belle des voix masculines. Parmi les autres, il convient d'en distinguer une, très pure et très éclatante. Après la Reine de la Nuit, Marguerite et Gilda, Mme Monsy vient de chanter Esclarmonde avec autant de sûreté, de bravoure quand il le faut, — et il le faut souvent, — que de charme.

Après tant de soirs un peu gris, un peu tristes, pour ne pas dire mornes, passés en nos théâtres lyriques, on se laisse aisément aller à se plaindre. Mais ne nous frappons pas. La fortune de la musique française est loin d'être déplorée. Sans nommer, à cause de leurs confrères, nos bons, nos excellents musiciens, gardons-nous de les oublier. Que si peut-être on les compte aujourd'hui sur les doigts, l'histoire est là pour nous rappeler que leurs pareils ne furent jamais en plus grand nombre.

Les nouveaux directeurs de l'Opéra-Comique ont eu l'idée heureuse de faire entendre le samedi, après-midi, quelques œuvres (musique de chambre et musique vocale) d'auteurs divers. La séance consacrée aux compositions de MM. Arthur Honegger, Roland Manuel et Georges Auric ne fut pas jusqu'ici la moins intéressante. Les trois personnes de cette trinité sont de celles qu'il est convenu d'appeler « avancées ». Ici, comme ailleurs du reste, nous prendrions volontiers le mot à contre-sens et pour le signe d'une régression, d'un retour au temps où la musique n'avait pas encore conscience de sa nature ou de son être, de ses formes et de ses lois. La musique des deux premiers de ces trois messieurs nous paraît bien plutôt remonter à cette époque-là, que devancer la nôtre. Elle ne consiste qu'en de vagues essais, en des bégaiements incertains. Musique enfantine, mais sans cette naïveté de l'enfance qui peut

être, pourvu qu'elle ne soit pas feinte, un élément de beauté. Musique primitive, disions-nous tout à l'heure. C'est primaire qu'il faut dire. Mélodie, harmonie, tonalité, rythme, tout y révèle, comme d'ailleurs d'aucuns le prétendent et s'en font gloire, beaucoup moins le renouvellement que la ruine de ces éléments divers. Les sons dont une telle musique est formée, s'il est vrai qu'elle ait une forme, se succèdent et s'assemblent au hasard. Aucune logique n'en ordonne la suite ni la rencontre. Pas plus qu'ils ne charment l'oreille, ils ne contentent l'esprit. La raison, ou seulement la pensée, toute pensée en est absente. « Jamais de bornes, mais toujours des bases », disait Gounod. Trop faibles pour reculer, les Honegger, les Roland Manuel ne font qu'abandonner les autres.

Mais que parlons-nous de faiblesse! Les admirateurs de M. Honegger ont célébré la force, la fougue, la brutalité même de son *Roi David*. Ils n'aiment peut-être pas moins les œuvres que nous étudions aujourd'hui pour leur inconsistance et leur ténuité. Il est vrai qu'elles durent peu de temps et font peu de bruit. En cela du moins nous leur rendons justice. Mais leur brièveté n'a d'égale que leur insignifiance. Ajoutons-y la monotonie. Quelque douze ou quinze mélodies de MM. Honegger et Roland Manuel s'écoulèrent comme un indistinct et dolent murmure. Il existe une musique, ainsi qu'une poésie, qui fait boum-boum, et nous en parlions tout à l'heure. Une autre, celle-ci, fait plutôt gnan-gnan. Et puis et surtout, c'est là qu'il faut revenir sans cesse, toute forme lui manque. Elle n'est pas composée, encore moins construite. Au lieu d'ordonner et d'unir, elle désagrège. Elle porte en elle des germes de décomposition. Ne se lèvera-t-il pas quelque jour un souffle puissant et salubre qui balaiera ces poussières, ces miasmes sonores? Debussy, ne craignons pas de le penser et de le dire, fut peut-être le premier à les répandre. Oui, dans la dissolution de certaine musique aujourd'hui, l'illustre auteur de *Pelléas* a sa part. En écoutant les mélodies de M. Honegger et celles de M. Roland Manuel, nous nous rappelions de précédents concerts, où nous avions eu la joie d'entendre Schubert et Schumann : *J'ai pardonné*, le *Sosie*, le *Roi des Aulnes*, magistralement chantés par M. Charles Panzéra. Et rien qu'à nous en souvenir, nous sentions plus présente et plus puissante que jamais, l'éternelle beauté de l'ordre et de la loi. Cherchons-la plus loin encore. Après des auditions de cette sorte, rouvrons, au hasard, un volume de Bach. Il n'est pas de meilleur antidote, pas de plus sûr moyen de se faire ou de se refaire une raison.

Mais à la fin, par une chance heureuse et que nous n'espérions plus, quelques mélodies de M. Georges Auric furent chantées. Elles ne ressemblent pas à celles de ses deux confrères. On fut surpris et charmé d'y reconnaître les signes non seulement d'une sensibilité fine ou profonde, mais d'une claire et saine pensée.

Devant les œuvres « d'avant-garde », l'attitude du public est toujours curieuse. Il hésite, il se méfie. Il a peur d'être dupe s'il suit le mouvement, ou, s'il y résiste, de paraître en retard. Ainsi l'une et l'autre crainte se partagent son cœur.

Avec M. André Messager, il est tranquille et tout à son plaisir.

Monsieur Beaucaire est une petite comédie de cape et d'épée, de sentiment et d'amour aussi. Elle a pour héros un jeune gentilhomme français exilé par Louis XV en Angleterre, y tenant sous un nom supposé boutique de coiffeur et reprenant, après d'agréables aventures, son nom véritable de Duc d'Orléans, cousin de sa Majesté très chrétienne qui lui pardonne et le rappelle en France.

Monsieur Beaucaire, « opérette », est tantôt cela seulement, tantôt un peu, beaucoup plus. Je ne saurais ouïr un ouvrage de M. Messager sans me rappeler ce refrain d'un autre musicien, charmant aussi, Léo Delibes :

Ah! qu'il est doux d'avoir un frère
Pas trop sévère !

C'est tout au plus s'il faut regretter que ce frère, aimable entre tous, ait montré quelquefois pour lui-même un peu trop d'indulgence ou de faiblesse. Sans jamais se contraindre, s'il s'était surveillé toujours, il eût comblé nos vœux et tenu toutes ses promesses. Mais cela dit, si l'on ne prend de M. Messager que l'excellent, que l'exquis, sa grâce est la plus forte. Sa nouvelle opérette confine en maint passage à la comédie musicale, à la meilleure, à la plus joliment française. Elle y atteint par l'esprit et par la sensibilité, par la poésie même, par l'élégance de la forme et la pureté du style. Et puis, que voulez-vous! La musique a ses favoris ou ses enfants gâtés. M. Messager est du nombre. A de certaines heures, tout lui réussit, tout lui sied, de lui tout est bien venu. Il a le don, le charme et le sourire. A telle ou telle page de sa nouvelle partition, le murmure d'un violoncelle, — ou de plusieurs, — une fusée de harpe, quelques notes de cor, de tout cela, qui n'est rien, il fait, lorsqu'il le veut bien, quelque chose, et de délicieux.

Une rose lui suffit. Espérée, demandée, obtenue par un amou-

reux, une rose ici joue un rôle. Elle y est presque un personnage, ou du moins un thème, un motif lyrique, original et délicat, auquel poésie et musique se plaisent à revenir. Motif, mais non pas du tout, — la fleur en serait écrasée, — « leitmotif » au sens wagnérien. Nous eûmes autrefois *le Roman de la rose*. En voici la romance, et même davantage. Un air au premier acte ; au second, un duo ; plus tard quelques mots, quelques notes à peine ; tantôt une mélodie, tantôt un rappel, une allusion de la voix ou de l'orchestre, tels sont les détails et comme les pétales dont le musicien a su former une fleur sonore, une rose qui chante.

Il y a soixante-douze ans, un article de Sainte-Beuve sur Marguerite de Navarre s'achevait par cette prière : « Esprits charmants et légers, qui fûtes de tout temps la grâce et l'honneur de la terre de France... qui avez pris bien des formes, badines, railleuses, élégantes ou tendres, faciles toujours, et qui n'avez jamais manqué de renaître au moment où l'on vous disait disparus ! Les âges pour nous deviennent sévères... Il y a jusque dans nos plaisirs un acharnement qui les fait ressembler à des affaires... C'est l'heure ou jamais du réveil, c'est l'heure encore une fois de surprendre le monde et de le réjouir. Vous en avez su de tout temps la manière, toujours nouvelle. N'abandonnez jamais la terre de France, Esprits charmants et légers. »

Les œuvres de M. Messager témoignent qu'en musique même ils ne l'ont pas abandonnée.

Mlle Denya fut l'an dernier à l'Opéra l'une des interprètes d'*Esther*. A cette occasion l'auteur, M. Mariotte, la félicita d'avoir su, dans une pose difficile (étendue de tout son long), « donner un *la bémol* ». Cette fois, assise ou debout, la jeune et jolie cantatrice a donné bien d'autres notes encore, et fort brillantes. M. Baugé (de l'Opéra-Comique) a chanté le rôle de Beaucaire, comme il chante la *Basoche*, de M. Messager aussi, et le *Marouf* de M. Rabaud, avec autant de verve que de sentiment, et de la plus délicieuse voix.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Chaque quinzaine dévore un ministre des finances et c'est, à chaque chronique, un ministre tout neuf qu'il me faut présenter. La mésaventure de M. Loucheur toucherait au comique, si ce n'était pas l'avenir de la France qui est en jeu. Ses projets, à peine connus, soulevèrent l'émotion et l'inquiétude de tous ceux qui travaillent et produisent : une telle avalanche d'impôts directs tombant sur l'industrie, le commerce, l'agriculture, paralyserait l'activité nationale et aurait pour conséquence l'arrêt du travail, le chômage, la ruine. Pour faire naître la confiance, il faut avoir la foi : M. Loucheur donnait, à ceux qui l'entendirent, l'impression d'un médecin qui n'a pas confiance aux remèdes qu'il prescrit et qui est tout prêt à en formuler d'autres, si le malade crie trop fort. Comme, d'autre part, les projets du ministre des Finances ne donnaient pas satisfaction aux passions politiques de l'extrême-gauche, il se trouva bientôt abandonné de tous. « Je ne doute pas, disait-il à un journaliste, que je devienne immédiatement l'homme le plus impopulaire de France. » La Commission des finances de la Chambre, le 15 décembre, rejetait, à l'unanimité moins une abstention, ses projets; en modifiant avec désinvolture son point de vue, M. Loucheur s'était aliéné ceux-là mêmes qui, la veille, avaient défendu son programme. Il adressait, le soir même, sa démission au Président du conseil. Le lendemain, à la Bourse, les rentes françaises gagnaient quatre points : c'est un succès sans précédent !

La retraite de M. Loucheur devant la protestation unanime de la production française illustre cette vérité de bon sens que M. A. François-Poncet formulait, dans *l'Avenir*, en ces termes : « C'est un fait d'expérience que l'exagération des impôts directs, loin de guérir l'inflation, la développe, la complique d'une crise économique et la couronne d'une crise morale de découragement et de fureur. »

Tout le monde sait, excepté les députés d'extrême-gauche, que, passé une certaine limite raisonnable, l'impôt ne rend plus, il se dévore lui-même. Une situation comme celle où nous a mis le cartel ne se résoudra pas sans faire appel à des impôts de consommation. C'est dire qu'on ne conjurera la crise financière que si on consent à renoncer à la fiscalité électorale et à séparer les finances de la politique. Le choix de M. Doumer, pour remplacer M. Loucheur, a été, en général, bien accueilli : sa haute probité, son patriotisme, de cruelles épreuves stoïquement endurées pendant la guerre, créent, autour de cette figure de parlementaire d'autrefois, une auréole de sympathie et de respect. Est-ce pour cela que, tout de suite, il a été traité en suspect par l'extrême-gauche et excommunié par *le Quotidien*?

M. Doumer a commencé par poser certains principes de bon sens : il n'improvisera pas, en quelques heures, tout un programme d'assainissement financier; il se propose de sérier les difficultés : d'abord l'équilibre budgétaire, rigoureux, complet, puis la caisse d'amortissement et l'assainissement qui ne saurait être l'œuvre d'un jour. Pour réaliser l'équilibre budgétaire, M. Doumer propose diverses majorations de taxes, parmi lesquelles un doublement de l'impôt sur le chiffre d'affaires. D'autre part, un groupe d'industriels du Nord qui, pour l'achat des matières premières indispensables à leurs industries, souffrent particulièrement de l'instabilité des changes, sont venus apporter aux pouvoirs publics l'écho de leurs inquiétudes et l'offre de leur bonne volonté ; leur démarche, déformée par un communiqué officiel et par des amplifications de presse, a été l'occasion d'une manœuvre de bourse. Elle n'en a pas moins, réduite à ses justes proportions, une signification; elle montre que les producteurs, même au prix d'une crise passagère, sont prêts à faire l'effort nécessaire pour l'assainissement des finances et que, notamment, il est possible de gager un emprunt à l'étranger sur la valeur globale de la force de production de la France. Il convient d'ailleurs de faire toutes réserves sur les inconvénients politiques d'un emprunt à l'étranger, à supposer qu'un prêteur se trouvât. Mais ces manifestations d'une confiance prête à renaître ne sont pas du goût des éléments exaltés du cartel; ils préparent dans l'ombre un projet qui sera marqué du sceau de leur impéritie et qu'ils prétendront imposer au nom de leurs doctrines politiques. Dans leur esprit, les jours ministériels de M. Doumer sont comptés et peut-être ceux de M. Briand. Mais une autre aile du cartel fait montre de dispositions conciliantes, notamment le groupe de la « gauche radi-

cale » que préside maintenant M. Raoul Péret; celui-ci, en prenant possession de cette présidence, a prononcé de sages paroles très applaudies. La Chambre est aujourd'hui divisée en trois masses presque égales. Des groupes du cartel et des groupes de droite se sont détachées deux fractions qui constituent un centre, un tiers-parti puissant, mais qui ne peut former une majorité qu'avec l'appoint de l'une des deux autres masses. Telle est l'impasse où la tactique parlementaire très habile, mais très dangereuse, du groupe socialiste a conduit la Chambre.

On ne saurait douter que, personnellement, M. Briand pratiquerait volontiers une politique de large concentration et de « Locarnisme intérieur ». La remise de la barrette cardinalice au nonce apostolique en aurait fourni, s'il en était besoin, une preuve. Ce ne sont pas, d'ailleurs, des considérations d'opportunité politique, mais un haut souci des intérêts permanents du pays et de sa place éminente parmi les nations qui ont dicté, en cette circonstance, l'attitude du gouvernement de la République. Depuis son arrivée à Paris, après dix-sept années de rupture diplomatique, Mgr Cerretti, par la dignité ferme de son attitude, par son langage toujours franc, toujours loyal, par sa pénétrante compréhension des réalités saines et fortes qui se cachent sous l'écorce de nos discordes politiques dont il eut soin de rester éloigné, a su gagner le respect de tous les Français, même de ceux qui cherchèrent une nouvelle rupture avec le Saint-Siège, et s'assurer en même temps l'attachement déférent des catholiques. Toujours ami de la paix, toujours enclin à ce qui relie, à ce qui unit, jamais à ce qui divise sans nécessité, Mgr Cerretti a été le digne interprète des Papes pacificateurs, Benoît XV et Pie XI ; son nom restera attaché à la décision pontificale du 18 janvier 1924, qui, en autorisant en France la constitution d'associations diocésaines, a réalisé l'adaptation nécessaire de la loi de séparation à la hiérarchie ecclésiastique. L'entente du gouvernement français, quel qu'il soit, avec le Saint-Siège a toujours été, dans l'histoire, un puissant instrument de pacification et de concorde. Qu'en servant l'auguste pouvoir qu'il représente si dignement, le nonce apostolique ait, en même temps, servi les grands intérêts permanents de la France, le gouvernement de la République l'a reconnu dernièrement en lui conférant la grand'croix de la Légion d'honneur, presque en même temps que le Pape le créait cardinal au Consistoire du 14 décembre.

Le gouvernement français jouit traditionnellement du privilège

de remettre aux nonces qui sont promus cardinaux, la barrette, insigne de leur dignité ; M. Doumergue et M. Briand n'ont pas voulu qu'un droit historique, dont d'autres pays ne manquent pas d'user, tombât en désuétude ; ils ont pensé qu'un acte de haute courtoisie diplomatique, qui constate les bons rapports, sur le terrain des intérêts et de la paix, du Saint-Siège et de la République, est indépendant des opinions personnelles des détenteurs du pouvoir : il convient de les en féliciter. La cérémonie traditionnelle s'est accomplie à l'Élysée en présence du Président de la République qui, n'appartenant pas à la religion catholique, ne pouvait procéder lui-même à l'imposition de la barrette et délégua le cardinal-archevêque de Paris. Par une attention délicate, le Pape avait envoyé comme garde-noble accompagnant l'ablégat porteur de la barrette, le petit-neveu d'un grand ami de la France, l'illustre cardinal Rampolla, don Enzo Napoli Rampolla, prince de Monte-Leone. Le nouveau cardinal conserve ses fonctions, à Paris, avec le titre de pro-nonce, jusqu'au prochain consistoire où il recevra le chapeau des mains de Pie XI. Au moment où Mgr Cerretti reçoit du Saint-Siège de si hautes marques de satisfaction, et du gouvernement français de si hauts témoignages d'estime, il nous permettra de joindre, à ce concert élogieux, nos félicitations et nos vœux pour une carrière qu'attendent de nouveaux devoirs et de nouveaux honneurs.

Pie XI, dans ce même consistoire du 14 décembre, a prononcé une allocution où, tout en se louant des prévenances du gouvernement de M. Mussolini envers l'Église catholique et en constatant l'ordre matériel qui a régné dans Rome durant « l'année sainte », il a tenu à renouveler la protestation toujours vivante du Saint-Siège. Pour aller jusqu'à lui, les pèlerins ont dû passer « des portes que lui-même ne peut et ne doit franchir, tant que persistera l'état actuel des choses ». Les fidèles de toutes les parties du monde ont pu constater « que la situation faite au chef de l'Église catholique n'est pas de celles qui conviennent à la suprême autorité dont il est revêtu ». Ainsi se pose, toujours aiguë, la question romaine. Si conciliantes que soient, aujourd'hui, les dispositions du gouvernement italien, elle ne comporte pas de solution qui soit spécifiquement et uniquement italienne ; à une puissance supranationale conviennent des garanties d'ordre international. La Société des nations pourrait avoir, pour cette œuvre de paix, son rôle à jouer.

La session du Conseil de la Société des nations qui s'est ouverte à Genève le 7 décembre pour se clore le 16 a été très importante.

Son programme comportait, entre autres, trois affaires extrêmement délicates : la préparation de la conférence pour la réduction et la limitation des armements, le règlement du grave incident de frontière entre la Grèce et la Bulgarie et le sort de la région de Mossoul.

Le désarmement est l'expression même de la volonté de paix des nations qui ont été éprouvées par la grande guerre. Le besoin général d'organiser la paix européenne par le désarmement se traduit dans l'article 8 du Pacte de la Société des nations, dans le préambule de la partie V du traité de Versailles ; il se retrouve dans la conclusion du traité de Locarno. Mais qu'est-ce que désarmer? Le problème, qui a l'air simple, est extrêmement complexe ; il doit être étudié avec d'autant plus de scrupules que toute erreur deviendrait mortelle pour l'État qui en serait victime. Pour chercher la solution, deux chemins se présentent. La paix de Versailles avait pour objet essentiel de désarmer l'Allemagne; son impuissance à recommencer l'agression de 1914 et à en appeler de sa défaite serait la condition de son admission dans la Société des nations. L'habile manœuvre de M. Stresemann, conseillée par lord d'Abernon, et les impatiences de la diplomatie britannique ont renversé les rôles. Après les accords de Locarno, ce sont les Alliés qui pressent d'entrer dans la Société des nations l'Allemagne qui se fait prier. Dans ces sollicitations le gouvernement allemand trouve la preuve qu'il a satisfait à toutes les obligations du traité, et, comme il est admis que l'Allemagne sera traitée désormais sur le pied d'égalité, il en tire cette conclusion que la France doit à son tour désarmer à l'égal de l'Allemagne.

Cette dialectique spécieuse éveille des échos en Angleterre : on l'a retrouvée, durant la session de Genève, sous les chicanes subtiles et les arguments captieux de lord Robert Cecil. Cet aristocrate, comme un démagogue, se grise d'idées générales mal étudiées et de vérités primaires mal adaptées ; mais, derrière son zèle pour la paix et l'humanité, transparaît la réalité d'une constante préoccupation de rabaisser la France et de relever l'Allemagne dans l'intérêt de l'Angleterre. Le protocole de 1924, qui liait les trois termes : arbitrage, sécurité, désarmement, paraissait trop logique à lord Robert. Il retourne aujourd'hui l'argument et, sous prétexte que les accords de Locarno donnent à la France arbitrage et sécurité, il voudrait qu'on la mît en demeure de désarmer. Désarmer, pour lui, c'est tout simplement réduire, dans de très fortes proportions, le nombre des soldats et des engins de guerre; le couronnement de l'édifice serait d'amener la France à sacrifier la conscription sur l'autel de

l'humanité. Elle ressemblerait ainsi davantage à l'Angleterre, ce qui paraît à lord Robert Cecil le summum de la bienséance internationale.

Mais l'Angleterre est une île, une île qui n'admet ni le tunnel sous la Manche, ni la réduction des forces navales qu'elle juge nécessaires à sa sécurité. La France, qui a des frontières continentales et des frontières coloniales, ne peut suivre lord Robert Cecil dans cette voie dangereuse. Ce fut la tâche de M. Paul-Boncour, qui suppléait M. Briand, de redresser la direction et de ne pas permettre que le problème du désarmement fût engagé à la légère sur la route des chimères. M. Paul-Boncour s'est acquitté de sa mission avec une fermeté conciliante d'autant plus efficace qu'il n'est pas suspect d'un nationalisme étroit, et d'autant plus méritoire qu'il ne manque pas, dans son parti, d'idéologues prêts à l'accuser de pactiser avec le militarisme. Il a ramené la question sur le terrain pratique des réalités. Il a exposé d'abord les conclusions arrêtées le 5 novembre au cours d'une réunion où siégeaient, entre autres, les deux chefs d'état-major, général Debeney et amiral Salaun. La paix se prépare, elle ne s'improvise pas. La France n'a rien à gagner à la survivance de « la course aux armements » d'autrefois et elle admet que les armements de toutes les puissances soient limités, mais il s'agit d'établir, avec toutes les précautions nécessaires, les modalités. Lord Robert Cecil semblait préparer à Genève le désarmement de la France que, pour un peu, il traiterait en accusée; M. Paul Boncour a proposé que l'on préparât la réduction et la limitation générale des armements. Le point de vue français a été constamment défendu par le délégué belge, M. de Brouckère. Hâtons-nous d'ajouter que sir Austen Chamberlain, avec sa loyauté coutumière, s'est rallié dans l'ensemble à notre programme.

L'armement d'un pays, ce n'est pas seulement le nombre de ses soldats, de ses canons, de ses avions et navires de guerre, c'est encore l'organisation du commandement, les ressources de la mobilisation économique et financière, la facilité d'improviser les fabrications indispensables à la guerre. Il est évident, par exemple, que, si la Bulgarie ne peut fabriquer ni canons, ni sous-marins, l'Allemagne le peut au contraire dans une large mesure. On doit tenir compte de la situation géographique, de l'étendue des frontières, des voisins, de leur caractère national et de leur histoire, enfin des « rapports de masse », c'est-à-dire du nombre des habitants. La situation des États-Unis voisins du Mexique n'est en rien comparable à celle de la France voisine de l'Allemagne. En outre, un pays

comme la France doit, après Locarno, savoir sur quels secours de toute nature, en cas d'agression, il peut compter de la part des signataires du pacte : ainsi le problème du désarmement est étroitement lié à celui de la sécurité. L'article 16 du pacte prévoit, contre l'agresseur, un blocus économique et financier. Il importe de préciser quels en seraient la nature, l'étendue, les moyens.

Un organe d'études a d'abord été créé. L'Assemblée de septembre a décidé de remplacer la Commission de coordination par un Comité composé des membres du Conseil de la Société des nations auxquels sont conviés à s'adjoindre les représentants de la Pologne, de la Roumanie, du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, de la Bulgarie, de la Hollande ; en outre, trois puissances qui ne font pas partie de la Société des nations sont invitées : États-Unis, Allemagne, Union des Républiques socialistes soviétiques (Russie). Cet organisme d'études s'appelle : commission préparatoire de la Conférence du désarmement. De cette appellation démagogique et fallacieuse est responsable lord Robert Cecil; mais le titre complet ajoute : « chargée de la préparation de la Conférence pour la réduction et la limitation des armements ». Un questionnaire très complet qui reproduit tout l'essentiel de celui qui avait été préparé par la délégation française, va être envoyé à toutes les puissances intéressées, et c'est sur leurs réponses que travailleront d'abord les organismes techniques des Commissions d'études préparatoires, et que la Conférence, qui est prévue pour le 15 février, pourra commencer ses travaux et préparer un projet.

Mais de sérieuses difficultés restent à résoudre. Le gouvernement soviétique accepterait, dit-on, l'invitation pourvu que la conférence ne siégeât pas en Suisse. Aux États-Unis, dans le Gouvernement et dans la presse, la question est très discutée, mais le Gouvernement paraît enclin à la participation. Lord Robert Cecil déclarait à Genève que l'Angleterre se déroberait à tout débat, si les États-Unis ne participaient pas à la Conférence. Si, derrière de tels scrupules, se dessine le projet d'entraîner la France à quelque nouvelle conférence de Washington où elle se verrait mise en demeure de renoncer à ses sous-marins, il est bon que l'on sache que la France ne s'y prêterait pas. L'étude et la réalisation de la réduction et de la limitation des armements n'a pas pour objet d'établir l'hégémonie anglo-saxonne sur le monde, mais la paix et la sécurité en Europe. Les canons qui paraissent à lord Robert Cecil et à quelques-uns de ses compatriotes des instruments de carnage

quand ils sont sur terre deviennent, à leurs yeux, lorsqu'ils sont montés sur les cuirassés de S. M. britannique, d'inoffensifs instruments de musique. Sir Austen Chamberlain a insisté à Genève sur le fait que la Grande-Bretagne a réduit ses forces navales au strict minimum compatible avec sa sécurité; il en est bon juge, et nous l'approuvons de conserver à son pays toutes les forces navales nécessaires à son indépendance politique et économique. Il ne saurait trouver mauvais que la France s'inspirât des mêmes principes pour ses forces de terre, de mer et d'air. Les Français se félicitent que l'Angleterre soit puissante sur les mers et ils s'étonnent que les Anglais ne considèrent pas une forte armée française comme un élément indispensable de leur propre sécurité. C'est qu'ils ont oublié la leçon de 1914, ou que peut-être ils ne comprennent pas de la même manière l'amitié entre nations.

Au moment où de lourdes responsabilités vont peser sur elle, l'autorité de la Société des nations est mise à l'épreuve en Europe et en Asie. Dans le différend gréco-bulgare, l'intervention rapide et péremptoire du Conseil, appuyé par la diplomatie des grandes puissances, a arrêté une guerre déjà déclenchée. La Commission d'enquête, présidée par sir Horace Rumboldt et où le général Serrigny représentait la France, a établi les responsabilités. L'incident de frontière entre sentinelles bulgares et grecques serait resté un fait divers sans conséquences, si l'état-major hellénique n'avait saisi l'occasion pour lancer des forces importantes en territoire bulgare, à trente kilomètres de la frontière, chassant les habitants, ruinant les villages, faisant des victimes. Si la Bulgarie, désarmée, n'avait pas obéi dès la première heure aux injonctions de la Société des nations, la guerre était inévitable. La Grèce, aux termes de la décision de Genève, doit payer trente millions de levas pour la réparation des dommages; la Bulgarie, de son côté, doit une indemnité pour le meurtre d'un officier parlementaire. La sentence est acceptée, l'incident réglé. La commission a indiqué les mesures propres à en prévenir le retour. Dans les Balkans, sous couleur d'échange d'émigrants, des populations innocentes endurent les pires souffrances. La Grèce est obérée par la charge de plusieurs centaines de mille Hellènes expulsés de la région de Smyrne, de Trébizonde, de Constantinople. La Bulgarie est obligée de recevoir sur son territoire des milliers de Macédoniens, arrachés à leurs champs et à leurs villages par les Grecs; l'instabilité de la vie politique et économique de la Bulgarie est le fait de ces réfugiés, et aussi les incidents de frontière. Sous prétexte

de droit des peuples, et à l'abri des traités, notre époque voit se commettre d'atroces injustices dignes des temps barbares. Que ne laisse-t-on vivre, paisiblement, dans chaque pays les minorités paisibles? Il y aurait là, pour la Société des nations, matière à une enquête générale et à une intervention bienfaisante.

L'affaire de Mossoul est plus grave encore parce que, à l'égard de la Turquie, qui n'est pas membre de la Société des nations, celle-ci est presque dépourvue de moyens d'action. Nous avons dit ici comment, par le traité de Lausanne, la détermination de la frontière entre l'Irak et la Turquie est remise au Conseil de la Société des nations, et comment la commission d'enquête envoyée dans la région intéressée, l'ancien vilayet turc de Mossoul, a conclu que le pays est habité par des Kurdes et des Arabes, nettement séparés les uns des autres, plus une minorité de chrétiens et une minorité plus faible encore de Turcs. La Cour de justice de La Haye, consultée, décida que le Conseil avait le pouvoir de trancher le différend, pourvu que ce fût à l'unanimité, les voix des parties intéressées n'entrant pas en ligne de compte. Le débat vient de revenir devant le Conseil. Le gouvernement d'Angora était représenté par le ministre des Affaires étrangères Tewfik Ruschdy bey et le jurisconsulte Munir bey qui déclarèrent ne pas accepter l'interprétation de la Cour de La Haye et s'abstinrent de participer aux délibérations. Le Conseil, tout en regrettant cette carence, résolut de passer outre et de remplir jusqu'au bout le devoir d'arbitrage que lui confie le traité de Lausanne et, adoptant les conclusions présentées par M. Unden, représentant de la Suède, au nom de la sous-commission, décida que les territoires en litige jusqu'à la ligne dite de Bruxelles au nord, seraient attribués à l'Irak, à la condition que l'Angleterre, dans un délai de six mois, ait renouvelé et prolongé pour vingt-cinq ans son traité avec l'Irak pour l'exercice du mandat et qu'elle s'engageât à organiser l'autonomie administrative des districts peuplés de Kurdes. M. Amery, ministre des Colonies, et sir Austen Chamberlain déclarèrent accepter cette décision. Les négociations déjà entamées avec le gouvernement du roi Faiçal ne tarderont pas à aboutir et ainsi deviendra définitive la décision du Conseil.

Outre que la région de Mossoul n'est pas peuplée de Turcs et a besoin, pour s'organiser en gouvernement indépendant, du concours d'une puissance européenne, le Conseil a eu d'autres raisons encore de ne pas l'attribuer à la République d'Angora. Il a entendu un rapport du général esthonien Laidoner, envoyé par lui aux fins d'enquête sur

les griefs articulés contre les Turcs par les Anglais et réciproquement. Il résulte de ce document très consciencieux, que les populations que les Anglais nomment Assyriens et que nous appelons Chaldéens, et qui constituent la minorité chrétienne du pays, ont été récemment victimes, de la part des Turcs et des Kurdes, des pires sévices. La méthode turque reste la même : supprimer, sous prétexte de les transférer dans d'autres régions, les populations chrétiennes. La nation arménienne a été, durant la guerre, presque détruite par ces atroces procédés ; mais la guerre est finie, et il n'est pas possible que le petit peuple assyro-chaldéen en soit à son tour victime. Il n'est que temps de mettre un terme à de pareilles mœurs.

Le Parlement britannique, malgré une assez vive opposition d'une partie de la presse conservatrice, a approuvé le Gouvernement. Mais que fera la Turquie? Ce n'est pas seulement l'avenir de l'Empire britannique, fondé sur son prestige, qui est en jeu, c'est aussi l'autorité de la Société des nations. Si ses décisions étaient mises en échec par un petit État comme la Turquie, sa force morale se trouverait dangereusement entamée. Sir Austen Chamberlain a tenu à déclarer que toutes les voies restaient ouvertes pour une entente amiable. Mais le traité d'amitié et de bienveillante neutralité réciproque que la Turquie et la Russie soviétique viennent de conclure n'est pas de nature à décourager la résistance du gouvernement d'Angora. S'il se décidait à la guerre, qui ne voit que, même pour la France, de redoutables complications pourraient s'en suivre ?

L'un des hommes d'État qui ont fait le plus d'honneur à la troisième République, M. Méline, vient de mourir à quatre-vingt-sept ans. Son passage à la présidence du Conseil, de 1896 à 1898, restera la période la plus brillante et la plus féconde de l'entre-deux guerres. Si la prospérité de nos campagnes a permis à la France de soutenir sa haute fortune, même pendant la guerre, c'est à la politique agricole et douanière de M. Méline qu'elle le doit pour une large part. Le jour où la gloire des hommes d'État se mesurera au bien qu'ils ont fait à leur pays, M. Méline apparaîtra parmi les meilleurs.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

e.
i-
s
it
es
is
is
ie
il
n
es

n
t.
i-
si
es
se
au
te
ci-
re
nt
ur

oi-
pt
ra
es.
ir
ue
ge
en
rs.